
U d'/of OTTAWA
39003002534476

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MARMONTEL.

TOME III.

CONTES MORAUX.

PREMIER VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,
RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE MARMONTEL,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION
ORNÉE DE TRENTE-HUIT GRAVURES.

TOME III.



A PARIS,
CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1818.



AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR (1786).

Il est temps d'examiner et de recueillir ceux de mes ouvrages que je puis désirer de laisser après moi. C'est une précaution que tout homme de lettres, soigneux de sa mémoire, devrait prendre à un certain âge: car il en est un où l'on n'est pas encore assez bon juge de ses propres écrits; et il en est un où l'on est déja, ou trop sévère par humeur, ou trop indulgent par faiblesse, ou trop irrésolu par excès de timidité. C'est donc entre l'âge des illusions et celui des scrupules que j'ai tâché de saisir le moment d'une saine réflexion.

J'ai revu les essais de ma jeunesse avec le plus de sévérité ou le moins d'indulgence qu'a pu me le permettre l'amour d'un père pour ses premiers enfants; et de ceux que je n'ai pas eu le courage de rebuter, j'ai du moins pris soin d'effacer une partie de ces défauts qu'une trop vive impatience

de produire et une précipitation commandée par l'infortune y avaient laissés.

Trente ans d'étude et d'observations m'auraient peut-être mis en état de les rendre meilleurs. Mais corriger à fond, c'est reproduire ; et le déclin de la vie est si rapide, les moments en échappent avec tant de vîtesse, et ce présent fugitif est si cher, qu'on n'a plus le loisir de s'occuper longuement du passé. D'ailleurs, à un grand intervalle, on n'est plus semblable à soi-même ; et en voulant corriger le jeune homme, le vieillard peut avoir ses torts. Il y a dans les écrits, ainsi que dans les mœurs, des qualités qui distinguent les âges ; et les bonnes et les mauvaises ont quelquefois entre elles tant d'affinité et de cohérence, que, sans porter atteinte aux unes, il est presque impossible d'en détacher les autres. En retouchant ces premiers écrits, j'ai donc tenu ma main aussi légère qu'elle peut l'être encore : ils en seront peut-être moins châtiés, mais plus naturels.

Mes contes et ceux de mes ouvrages où, comme dans mes contes, j'ai tâché de rendre sensibles des vérités intéressantes, sont tels qu'il a été en moi de les produire dans la maturité de l'âge ; et je n'y ai presque rien changé.

Ma poétique était le fruit de mes études particulières : je les communiquais aux jeunes gens, dans l'intention de leur épargner le long travail que j'avais fait pour moi. Mais ce recueil d'observations, d'abord rédigé à la hâte, ne m'a paru à l'examen, ni assez complet, ni assez réfléchi : en le fondant presque en entier dans les articles littéraires que j'ai semés dans l'Encyclopédie, j'ai eu lieu bien souvent, tantôt d'en éclaircir, d'en développer les principes, tantôt de les rectifier; et quand j'ai fait, en dernier lieu, le même travail sur la rhétorique, j'y ai apporté le même soin. C'est donc le résultat de trente ans de méditations sur l'art d'écrire, que je donne aujourd'hui sous le titre d'*Élémens de Littérature.*

La traduction de *la Pharsale* de Lucain fut ma réponse à une espèce de défi que me donnèrent les gens de lettres. Dans un temps où presque personne n'avait lu ce poëme que dans la version ampoulée de Brébeuf, j'osai soutenir que Lucain avait été un homme de génie. On connaissait déja mon admiration pour Corneille; et comme Corneille, avec toute son éloquence et sa sublime simplicité, est quelquefois déclamateur, et que Lucain l'est beaucoup plus encore, on m'accusa de n'aimer que l'enflure et la déclamation. Corneille se

défendait lui-même, mais Lucain était inconnu : pour me justifier, il fallut le traduire. Je l'ai traduit avec tout l'intérêt qu'inspire la mémoire d'un jeune poëte de vingt-sept ans, à qui l'on vint couper les veines avant qu'il eût achevé son esquisse; et si j'en crois ceux des gens de lettres en qui j'ai le plus de confiance, ma traduction, quoiqu'en prose, a fait concevoir de Lucain une opinion qu'on n'en avait pas.

A l'égard des pièces fugitives que je recueille, les unes ont passé sous les yeux d'un maître qui m'aimait assez pour me traiter sévèrement; d'autres ont été faites pour nos assemblées académiques; et le public a bien voulu les écouter avec indulgence. Puissent-elles, à la lecture, obtenir la même faveur!

Je surveillerai assiduement l'exécution typographique de cette édition de mes œuvres. Elle sera distribuée en quatre ou cinq parties, et en autant de livraisons, qui se succéderont à très-peu d'intervalle. Si j'ai dans la suite quelques volumes à y ajouter, j'exigerai qu'ils soient imprimés du même caractère et dans le même format que les volumes précédents.

PRÉFACE

DES ÉDITIONS PRÉCÉDENTES.

Engagé, il y a quelques années, à écrire sur la comédie, je cherchais dans la nature les règles et les moyens de l'art. Cette étude me conduisit à examiner s'il était vrai, comme on l'a dit, que tous les grands traits du ridicule eussent été saisis par Molière et par les poëtes qui l'ont suivi.

En parcourant le tableau de la société, je crus apercevoir que, dans les combinaisons inépuisables des folies et des travers de tous les états, un homme de génie trouverait encore de quoi s'occuper. J'avais même recueilli quelques observations que je voulais proposer aux jeunes poëtes, lorsque M. de Boissi, mon ami, me demanda quelques morceaux de prose à insérer dans le Mercure. Il me vint dans l'idée de mettre en œuvre, dans un conte, l'un des traits de ma collection; et je choisis pour essai la ridicule prétention d'être aimé uniquement pour soi-même. Ce conte eut le succès que pouvait avoir une bagatelle. Mon ami me pressa de lui en

donner un second. Je me proposai d'y faire sentir la folie de ceux qui emploient l'autorité pour mettre une femme à la raison; et je pris pour exemple un sultan et son esclave, comme les deux extrémités de la domination et de la dépendance. Ce nouvel essai me réussit encore; et, flatté d'avoir saisi le goût du public dans un genre que l'on daigna regarder comme nouveau, je continuai à m'y exercer.

L'idée singulière que les jeunes personnes se font de l'amour, d'après la lecture des romans, et le chagrin qu'elles ont de ne pas le trouver dans la nature tel qu'il est peint dans les livres, était un petit ridicule à combattre; et, pris sous deux points de vue différents, il fut le sujet de deux contes. Dans l'un, c'est une femme mécontente de sa façon d'aimer; dans l'autre, c'est une femme mécontente de la façon dont elle est aimée.

Les trois nuances de ce qu'on appelle amour dans le monde, la fantaisie, la passion, et le goût, me donnèrent l'idée des *Quatre Flacons*.

Dans le conte appelé *Heureusement*, je tâchai de faire voir à quoi tient le plus souvent la vertu d'une honnête femme, et combien sa faiblesse doit la rendre indulgente pour les fautes mêmes qu'elle a su éviter.

Celui des *deux Infortunées* est un exemple des dangers auxquels un jeune homme, d'un naturel doux et facile, est exposé dans le monde.

La hardiesse avec laquelle certains petits originaux se donnent le nom de philosophes, m'a fourni le sujet du *Philosophe soi-disant.*

Le sot orgueil de l'homme exigeant, qui veut que tout soit fait pour lui, est peut-être le plus théâtral des ridicules qui ont échappé à Molière. Je n'ai fait que l'effleurer; mais un homme de talent doit sentir combien ce caractère développé serait digne de la scène comique.

La prédilection aveugle et cruelle d'une mauvaise mère pour l'un de ses enfants, et les chagrins qu'elle se prépare; l'attention d'une bonne mère à diriger l'inclination de sa fille, et le succès qui en est le prix, sont encore des sujets fort au-dessus de l'esquisse que j'en ai donnée.

Persuadé qu'un mari est souvent complice des égarements de sa femme, ou par un excès de faiblesse, ou par un excès de rigueur, j'ai voulu rendre sensible cette vérité : qu'il y a peu de femmes qu'on ne retînt dans le devoir avec de la raison, de la douceur et du courage. Mais le caractère du *Bon Mari* n'est pas de ceux dont il suffit de tracer l'esquisse. Comme il tient le milieu entre deux excès opposés, ce sont les nuances qui le distinguent, et j'y ai donné tous mes soins.

Le ridicule que j'ai attaqué dans le *Connaisseur*, est trop nuisible aux Lettres pour mériter des ménagements. J'avouerai cependant que des considérations personnelles m'ont engagé à l'adoucir. J'ai pris le Connaisseur bon homme, au lieu du

Connaisseur jaloux et tyrannique, qui veut protéger les talents en dépit d'eux-mêmes, et qui persécute sourdement tous ceux qu'il ne peut subjuguer : c'est au théâtre à en faire justice. Pour moi, j'ai mieux aimé détourner les yeux et m'éloigner de mes modèles, que de les peindre trop ressemblants. On verra de même que si j'ai dessiné de fantaisie les personnages de quelques prétendus beaux-esprits, ce n'est pas faute d'en avoir eu de plus ridicules et de plus méprisables à copier d'après nature ; mais j'aime encore moins la vérité que je ne hais la satire.

Les plaintes des pères sur les égarements de leurs fils ne sont que trop fréquentes et que trop bien fondées ; mais n'ont-ils eux-mêmes aucune négligence à se reprocher? Quels sacrifices ont-ils faits au grand intérêt de prévenir ou de corriger dans leurs enfants les vices dont ils se plaignent? J'ai tâché de leur faire voir de quoi un bon père est capable; et cet exemple m'a paru mériter le titre de l'*École des Pères.*

La réflexion et l'étude du monde m'ont fourni de nouveaux sujets. On voit des époux dignes de s'aimer, en défiance l'un de l'autre, passer de la froideur à l'antipathie, et d'une prévention injuste se faire à tous deux un malheur réel. C'est ce que j'ai peint dans le *Mari Sylphe.* Le moyen de conciliation que j'ai pris est un peu singulier; mais il est reçu au théâtre : il n'y a de moi, dans cette fable, que les détails épisodiques, les caractères, et la moralité.

Rien de plus heureux pour un homme faible que l'ascendant qu'aurait sur lui une femme vertueuse et sage. L'exemple que j'en ai tracé dans la *Femme comme il y en a peu*, est assez rare, et le titre l'annonce; mais il peut être encourageant.

Les hommes, si délicats entre eux sur les lois de l'honnêteté, semblent s'en être dispensés à l'égard des femmes. Le crime de la séduction est pour la plupart une gentillesse : loin d'en rougir, ils en font vanité. C'est à rendre odieux ce vice de nos mœurs qu'est destiné le conte intitulé *Laurette.*

Dans l'*Amitié à l'Épreuve*, j'ai peint des mœurs bien différentes. On y voit la vertu exposée au plus dangereux de tous les combats. Je l'ai rendue victorieuse, mais de manière à inspirer, je crois, à l'homme le plus sûr de lui-même, la crainte d'un pareil danger.

En écrivant sur la comédie du Misanthrope, j'avançai, il y a quelque temps, que Molière, dans le personnage de Philinte, avait prétendu opposer à Alceste un homme du monde, et non pas un sage. Il m'est venu depuis dans la pensée d'essayer comment le misanthrope aurait soutenu le contraste d'un homme vraiment vertueux. C'est ce faible essai que je donne sous le titre du *Misanthrope corrigé.*

Il est des caractères qui, pour être présentés dans toute leur force, exigent des combinaisons

et des développements dont un conte n'est pas susceptible; je ne puis que les indiquer. Il en est d'autres qui ne sont pas assez généraux pour être peints sans donner lieu aux applications personnelles; je m'abstiens même de les désigner. On sait combien la fausse clé des *caractères* a chagriné leur auteur (1); et je ne dois pas ignorer de quoi les méchants sont capables.

Quelquefois il s'est présenté des sujets qui, sans avoir une moralité directement relative à nos mœurs, me donnaient des situations touchantes, ou des tableaux intéressants : tels sont *Lausus et Lydie*, *la Bergère des Alpes*, *Annette et Lubin*, *les Mariages Samnites;* mais dans ceux-là même j'ai eu pour objet de rendre la vertu aimable. Enfin j'ai tâché par-tout de peindre ou les mœurs de la société, ou les sentiments de la nature; et c'est ce qui m'a fait donner à ce Recueil le titre de CONTES MORAUX.

A la vérité des caractères j'ai voulu joindre la simplicité des moyens, et je n'ai guère pris que les plus familiers. Ainsi un petit serin me sert à détromper et à guérir une femme de l'aveugle passion qui l'obsède; ainsi, quelques traits changés à un tableau réconcilient deux époux; ainsi, la nouvelle du jour, le spectacle, le jeu, la promenade, sont les épreuves qui développent les caractères

---

(1) LA BRUYÈRE.

de deux amants, et qui éclairent une jeune personne sur le choix d'un époux digne d'elle.

Je dirai peu de chose du style : quand c'est moi qui raconte, je me livre à l'impression actuelle du sentiment ou de l'image que je dois rendre ; c'est mon sujet qui me donne le ton. Quand je fais parler mes personnages, tout l'art que j'y emploie est d'être présent à leur entretien, et d'écrire ce que je crois entendre. En général, la plus naïve imitation de la nature, dans les mœurs et dans le langage, est ce que j'ai recherché dans ces contes ; s'ils n'ont pas ce mérite, ils n'en ont aucun.

Je proposai, il y a quelques années, dans l'un des articles de l'Encyclopédie, de supprimer les *dit-il* et les *dit-elle*, du dialogue vif et pressé. J'en ai fait l'essai dans ces Contes ; et il me semble qu'il a réussi. Cette manière de rendre le récit plus rapide, n'est pénible qu'au premier instant ; dès qu'on y est accoutumé, il fait briller le talent de bien lire.

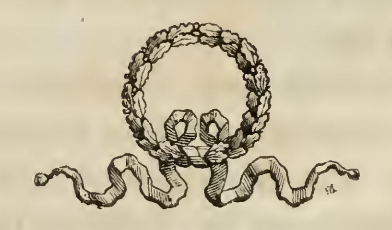
Je n'ai pu voir sans émulation mes Contes dans leur nouveauté, traduits en italien, en allemand, deux fois en anglais (1), et mis en action avec succès sur les théâtres de Paris et de Londres. Ces encouragements ont produit un effet tout opposé à la négligence ; et j'espère que le public daignera s'en apercevoir.

---

(1) Ils le sont maintenant dans toutes les langues de l'Europe.

P. S. La nouvelle édition que je vais donner de ces Contes (en 1786 [1]), dans la collection de mes Œuvres, sera vraisemblablement la dernière dont je prendrai soin. J'y emploierai toute mon attention; et l'exactitude sera du moins pour elle un avantage que n'ont pas les éditions furtives dont le public est inondé. Je me sens d'autant plus obligé de n'y rien laisser d'incorrect dans l'impression ni dans le style, que, par une faveur dont je suis redevable au genre même de cet ouvrage, il est, chez l'étranger, au nombre des livres français, à l'usage de la jeunesse qui, en étudiant notre langue, veut se former une légère idée de nos manières et de nos mœurs.

(1) Elle nous a servi de copie pour cette nouvelle édition.







Choquet del. Delvaux Sc.

Je vous couronne donc, ô mon jeune Dieu, de pampre, de laurier et de myrthe:

Alcibiade.

CONTES MORAUX.

ALCIBIADE,

OU

LE MOI.

La nature et la fortune semblaient avoir conspiré au bonheur d'Alcibiade. Richesses, talents, beauté, naissance, la fleur de l'âge et de la santé; que de titres pour avoir tous les ridicules! Alcibiade n'en avait qu'un : il voulait être aimé pour lui-même. Depuis la coquetterie jusqu'à la sagesse, il avait tout séduit dans Athènes; mais, en lui, était-ce bien lui qu'on aimait? Cette délicatesse lui prit un matin, comme il venait de faire sa cour à une prude : c'est le moment des réflexions. Alcibiade en fit sur ce qu'on appelle le sentiment pur, la métaphysique de l'amour. Je suis bien dupe, disait-il, de prodiguer mes soins à une femme qui ne m'aime peut-être que pour elle-même. Je le saurai, de par tous les dieux! et, s'il en est ainsi, elle peut chercher parmi nos athlètes un soupirant qui me remplace.

La belle prude, suivant l'usage, opposait tou-

jours quelque faible résistance aux désirs d'Alcibiade. C'était une chose épouvantable! elle ne pouvait y penser sans rougir. Il fallait aimer comme elle aimait, pour s'y résoudre. Elle aurait voulu, pour tout au monde, qu'il fût moins jeune et moins empressé. Alcibiade la prit au mot. Je m'aperçois, madame, lui dit-il un jour, que ces complaisances vous coûtent: hé bien, je veux vous donner une preuve de l'amour le plus parfait. Oui, je consens, puisque vous le voulez, que nos ames seules soient unies, et je vous donne ma parole de n'exiger rien de plus.

La prude loua cette résolution d'un air bien capable de la faire évanouir; mais Alcibiade tint bon. Elle en fut surprise et piquée; cependant il fallut dissimuler.

Le jour suivant, tout ce que le déshabillé peut avoir d'agaçant fut mis en usage. La vivacité du désir brillait dans les yeux de la prude; dans son maintien, la nonchalance et la volupté. Les voiles les plus légers, le désordre le plus favorable, tout en elle invitait Alcibiade à s'oublier. Il aperçut le piége. Quelle victoire, lui dit-il, madame, quelle victoire à remporter sur moi-même! Je vois bien que l'amour m'éprouve, et je m'en applaudis: la délicatesse de mes sentiments en éclatera davantage. Ces voiles transparents et légers, ces coussins dont la volupté semble avoir formé son trône, votre beauté, mes désirs, combien d'ennemis à vaincre! Ulysse n'y

échapperait pas; Hercule y succomberait. Je serai plus sage qu'Ulysse, et moins fragile qu'Hercule : oui, je vous prouverai que le seul plaisir d'aimer peut tenir lieu de tous les plaisirs. — Vous êtes charmant, lui dit-elle, et je puis me flatter d'avoir un amant unique. Je ne crains qu'une chose : c'est que votre amour ne s'affaiblisse par la rigueur. — Au contraire, interrompit vivement Alcibiade, il n'en sera que plus ardent. — Mais, mon cher enfant, vous êtes jeune; il est des moments où l'on n'est pas maître de soi; et je crois votre fidélité bien hasardée, si je vous livre à vos désirs. — Soyez tranquille, madame; je vous réponds de tout. Si je puis vaincre mes désirs auprès de vous, auprès de qui n'en serai-je pas le maître? — Vous me promettez du moins, lui dit-elle, que, s'ils deviennent trop pressants, vous m'en ferez l'aveu? Je ne veux point qu'une mauvaise honte vous retienne. Ne vous piquez pas de me tenir parole : il n'est rien que je ne vous pardonne plutôt qu'une infidélité. — Oui, madame, je vous avouerai ma faiblesse de la meilleure foi du monde, quand je serai prêt à y succomber; mais laissez-moi du moins éprouver mes forces. Je sens qu'elles iront encore loin, et j'espère que l'amour m'en donnera de nouvelles. La prude était furieuse; mais sans se démentir elle ne pouvait se plaindre : elle se contraignit encore, dans l'espoir qu'à une nouvelle épreuve Alcibiade succomberait. Il reçut le len-

demain, à son réveil, un billet conçu en ces termes : « J'ai passé la plus cruelle nuit; venez « me voir. Je ne puis vivre sans vous. »

Il arrive chez la prude. Les rideaux des fenêtres n'étaient qu'entr'ouverts; un jour tendre se glissait dans l'appartement à travers des ondes de pourpre. La prude était encore dans un lit parsemé de roses. Venez, lui dit-elle d'une voix plaintive, venez calmer mes inquiétudes. Un songe affreux m'a tourmentée cette nuit : j'ai cru vous voir aux genoux d'une rivale. Ah! j'en frémis encore. Je vous l'ai dit, Alcibiade, je ne puis vivre dans la crainte que vous ne soyez infidèle : mon malheur serait d'autant plus sensible, que j'en serais moi-même la cause; et je veux du moins n'avoir rien à me reprocher. Vous avez beau me promettre de vous vaincre, vous êtes trop jeune pour le pouvoir long-temps. Ne vous connais-je pas? Je sens que j'ai trop exigé de vous, je sens qu'il y a de l'imprudence et de la cruauté à vous imposer une loi si dure. Comme elle parlait ainsi de l'air du monde le plus touchant, Alcibiade se jeta à ses pieds. Je suis bien malheureux, lui dit-il, madame, si vous ne m'estimez pas assez pour me croire capable de m'attacher à vous par les seuls liens du sentiment! Après tout, de quoi me suis-je privé? De ce qui déshonore l'amour. Je rougis de voir que vous comptiez ce sacrifice pour quelque chose : mais, fût-il aussi grand que vous vous l'imaginez, je

n'en aurai que plus de gloire. Non, mon cher Alcibiade, lui dit la prude en lui tendant la main, je ne veux point d'un sacrifice qui te coûte : je suis trop sûre et trop flattée de l'amour pur et délicat que tu m'as si bien témoigné. Sois heureux, j'y consens. Je le suis, madame, s'écria-t-il, du bonheur de vivre pour vous : cessez de me soupçonner et de me plaindre; vous voyez l'amant le plus fidèle, le plus tendre, le plus respectueux..... Et le plus sot, interrompit-elle en tirant brusquement ses rideaux, et elle appela ses esclaves. Alcibiade sortit furieux de n'avoir été aimé que comme un autre, et bien résolu de ne plus revoir une femme qui ne l'avait pris que pour son plaisir. Ce n'est pas ainsi, dit-il, qu'on aime dans l'âge de l'innocence; et si la jeune Glicérie éprouvait pour moi ce que ses yeux semblent me dire, je suis bien certain que ce serait de l'amour tout pur.

Glicérie, dans sa quinzième année, attirait déja les vœux de la plus brillante jeunesse. Qu'on imagine une rose au moment de s'épanouir; tels étaient la fraîcheur et l'éclat de sa beauté.

Alcibiade se présenta, et ses rivaux se dissipèrent. Ce n'était point encore l'usage, à Athènes, de s'épouser pour se haïr et pour se mépriser le lendemain; et l'on donnait aux jeunes gens, avant l'hymen, le loisir de se voir et de se parler avec une liberté décente. Les filles ne se reposaient pas sur leurs gardiens du soin de leur vertu;

elles se donnaient la peine d'être sages elles-mêmes. La pudeur n'a commencé à combattre faiblement que depuis qu'on lui a dérobé les honneurs de la victoire. Celle de Glicérie fit la plus belle défense. Alcibiade n'oublia rien pour la surprendre ou pour la gagner. Il loua la jeune Athénienne sur ses talents, ses grâces, sa beauté; il lui fit sentir dans tout ce qu'elle disait une finesse qu'elle n'y avait pas mise, et une délicatesse dont elle ne se doutait pas. Quel dommage qu'avec tant de charmes elle n'eût pas un cœur sensible! Je vous adore, lui disait-il, et je suis heureux si vous m'aimez. Ne craignez pas de me le dire; une candeur ingénue est la vertu de votre âge. On a beau donner le nom de prudence à la dissimulation, cette belle bouche n'est pas faite pour trahir les sentiments de votre cœur; qu'elle soit l'organe de l'amour, c'est pour lui-même qu'il l'a formée. Si vous voulez que je sois sincère, lui répondit Glicérie avec une modestie mêlée de tendresse, faites du moins que je puisse l'être sans rougir. Je veux bien ne pas trahir mon cœur, mais je veux aussi ne pas trahir mon devoir; et je trahirais l'un ou l'autre si j'en disais davantage. Glicérie voulait, avant de s'expliquer, que leur hymen fût conclu. Alcibiade voulait qu'elle s'expliquât avant de penser à l'hymen. Il sera bien temps, disait-il, de m'assurer de votre amour, quand l'hymen vous en aura fait un devoir, et que je vous aurai réduite à la nécessité

de feindre! C'est aujourd'hui, que vous êtes libre, qu'il serait flatteur pour moi d'entendre de votre bouche l'aveu désintéressé d'un sentiment naturel et pur. — Eh bien! soyez content, et ne me reprochez plus de n'avoir pas un cœur sensible; il l'est du moins depuis que je vous vois. Je vous estime assez pour vous confier mon secret; mais à présent qu'il m'est échappé, j'exige de vous une complaisance : c'est de ne me plus parler tête-à-tête que vous ne soyez d'accord avec ceux dont je dépends. L'aveu qu'Alcibiade venait d'obtenir aurait fait le bonheur d'un amant moins difficile; mais sa chimère l'occupait. Il voulut voir jusqu'au bout s'il était aimé pour lui-même. Je ne vous dissimulerai pas, lui dit-il, que la démarche que je vais faire peut avoir un mauvais succès. Vos parents me reçoivent avec une politesse froide, que j'aurais prise pour un congé si le plaisir de vous voir n'eût vaincu ma délicatesse : mais si j'oblige votre père à s'expliquer, il ne sera plus temps de feindre. Il est membre de l'Aréopage; Socrate, le plus vertueux des hommes, y est suspect et odieux : je suis l'ami et le disciple de Socrate; et je crains bien que la haine qu'on a pour lui ne s'étende jusqu'à moi. Mes craintes vont trop loin peut-être; mais enfin, si votre père nous sacrifie à sa politique, s'il me refuse votre main, à quoi vous déterminez-vous? A être malheureuse, lui répondit Glicérie, et à céder à ma destinée. — Vous ne me verrez donc

plus? — Si l'on me défend de vous voir, il faudra bien que j'obéisse. — Vous obéirez donc aussi si l'on vous propose un autre époux? — Je serai la victime de mon devoir. — Et par devoir vous aimerez l'époux qu'on vous aura choisi? — Je tâcherai de ne le point haïr. Mais quelles questions vous me faites! Que penseriez-vous de moi si j'avais d'autres sentiments? — Que vous m'aimeriez comme on doit aimer. — Il est trop vrai que je vous aime. — Non, Glicérie, l'amour ne connaît point de loi; il est au-dessus de tous les obstacles. Mais je vous rends justice : ce sentiment est trop fort pour votre âge; il veut des ames fermes et courageuses, que les difficultés irritent, et que les revers n'étonnent pas. Un tel amour est rare, je l'avoue. Vouloir un état, un nom, une fortune dont on dispose, se jeter enfin dans les bras d'un mari pour se sauver de ses parents; voilà ce qu'on appelle amour, et voilà ce que j'appelle désir de l'indépendance. Vous êtes bien le maître, lui dit-elle les larmes aux yeux, d'ajouter l'injure au reproche. Je ne vous ai rien dit que de tendre et d'honnête. Ai-je balancé un moment à vous sacrifier vos rivaux? Ai-je hésité à vous avouer votre triomphe? Que me demandez-vous de plus? Je vous demande, lui dit-il, de me jurer une constance à toute épreuve, de me jurer que vous serez à moi, quoi qu'il arrive, et que vous ne serez qu'à moi. — En vérité, seigneur, c'est ce que je ne ferai ja-

mais. — En vérité, madame, je devais m'attendre à cette réponse, et je rougis de m'y être exposé. A ces mots, il se retira outré de colère, et se disant à lui-même : J'étais bien bon d'aimer un enfant qui n'a point d'ame, et dont le cœur ne se donne que par avis de parents!

Il y avait dans Athènes une jeune veuve qui paraissait inconsolable de la perte de son époux. Alcibiade lui rendit, comme tout le monde, les premiers devoirs, avec le sérieux que la bienséance impose auprès des personnes affligées. La veuve trouva un soulagement sensible dans les entretiens de ce disciple de Socrate, et Alcibiade un charme inexprimable dans les larmes de la veuve. Cependant leur morale s'égayait de jour en jour. On fit l'éloge des bonnes qualités du défunt, et puis on convint des mauvaises. C'était bien le plus honnête homme du monde, mais il n'avait précisément que le sens commun. Il était assez bien de figure; mais sans élégance et sans grâce : rempli d'attentions et de soins; mais d'une assiduité fatigante. Enfin on était au désespoir d'avoir perdu un si bon mari, mais bien résolue à n'en pas prendre un second. Eh quoi, dit Alcibiade, à votre âge renoncer à l'hymen! Je vous avoue, répondit la veuve, qu'autant l'esclavage me répugne, autant la liberté m'effraie. A mon âge, livrée à moi-même et ne tenant à rien, que vais-je devenir? Alcibiade ne manqua pas de lui insinuer qu'entre l'esclavage de l'hymen et l'a-

bandon du veuvage, il y aurait un milieu à prendre, et qu'à l'égard des bienséances, rien au monde n'était plus facile à concilier avec un tendre attachement. On fut révoltée de cette proposition; on aurait mieux aimé mourir. Mourir dans l'âge des amours et des grâces! Il était facile de faire voir le ridicule d'un tel projet; et la veuve ne craignait rien tant que de se donner des ridicules. Il fut donc résolu qu'elle ne mourrait pas : il était déja décidé qu'elle ne pouvait vivre sans tenir à quelque chose : ce quelque chose devait être un amant; et, sans prévention, elle ne connaissait point d'homme plus digne qu'Alcibiade de lui plaire et de l'attacher. Il redoubla ses assiduités : d'abord elle s'en plaignit, bientôt elle s'y accoutuma, enfin elle y exigea du mystère; et, pour éviter les imprudences, on s'arrangea décemment.

Alcibiade était au comble de ses vœux. Ce n'étaient ni les plaisirs de l'amour, ni les avantages de l'hymen qu'on aimait en lui, c'était lui-même; du moins le croyait-il ainsi. Il triomphait de la douleur, de la sagesse, de la fierté d'une femme qui n'exigeait de lui que du secret et de l'amour. La veuve, de son côté, s'applaudissait de tenir sous ses lois l'objet de la jalousie de toutes les beautés de la Grèce. Mais combien peu de personnes savent jouir sans confidents! Alcibiade, amant secret, n'était qu'un amant comme un autre; et le plus beau triomphe n'est flatteur

qu'autant qu'il est solennel. Un auteur a dit que ce n'est pas tout que d'être dans une belle campagne, si l'on n'a quelqu'un à qui l'on puisse dire, La belle campagne! La veuve trouva de même que ce n'était pas assez d'avoir Alcibiade pour amant, si elle ne pouvait dire à quelqu'un, J'ai pour amant Alcibiade. Elle en fit donc la confidence à une amie intime, qui le dit à son amant, et celui-ci à toute la Grèce. Alcibiade, étonné qu'on publiât son aventure, crut devoir en avertir la veuve, qui l'accusa d'indiscrétion. Si j'en étais capable, lui dit-il, je laisserais courir des bruits que j'aurais voulu répandre; et je ne souhaite rien tant que de les faire évanouir. Observons-nous avec soin, évitons en public de nous trouver ensemble; et, quand le hasard nous réunira, ne vous offensez point de l'air distrait et dissipé que j'affecterai auprès de vous. La veuve reçut tout cela d'assez mauvaise humeur. Je sens bien, lui dit-elle, que vous en serez plus à votre aise : les assiduités, les attentions vous gênent, et vous ne demandez pas mieux que de pouvoir voltiger. Mais, moi, quelle contenance voulez-vous que je tienne? Je ne saurais prendre sur moi d'être coquette : ennuyée de tout en votre absence, rêveuse et embarrassée auprès de vous, j'aurai l'air d'être jouée, et je le serai peut-être en effet. Si l'on est persuadé que vous m'avez, il n'y a plus aucun remède : le public ne revient pas. Quel sera donc le fruit de ce pré-

tendu mystère? Nous aurons l'air, vous, d'un amant détaché, moi, d'une amante délaissée. Cette réponse de la veuve surprit Alcibiade; la conduite qu'elle tint acheva de le confondre. Chaque jour elle se donnait plus d'aisance et de liberté. Au spectacle elle exigeait qu'il fût assis derrière elle, qu'il lui donnât la main pour aller au temple, qu'il fût de ses promenades et de ses soupers. Elle affectait sur-tout de se trouver avec ses rivales; et, au milieu de ce concours, elle voulait qu'il ne vît qu'elle. Elle lui commandait d'un ton absolu, le regardait avec mystère, lui souriait d'un air d'intelligence, et lui parlait à l'oreille avec cette familiarité qui annonce au public qu'on est d'accord. Il vit bien qu'elle le menait par-tout, comme un esclave enchaîné à son char. J'ai pris des airs pour des sentiments, dit-il avec un soupir : ce n'est pas moi qu'elle aime, c'est l'éclat de ma conquête; elle me mépriserait, si elle n'avait point de rivales. Apprenons-lui que la vanité n'est pas digne de fixer l'amour.

La jalousie des philosophes ne pouvait pardonner à Socrate de n'enseigner en public que la vérité et la vertu : on portait chaque jour à l'Aréopage les plaintes les plus graves contre ce dangereux citoyen. Socrate, occupé à faire du bien, laissait dire de lui tout le mal qu'on imaginait; mais Alcibiade, dévoué à Socrate, faisait face à ses ennemis. Il se présentait aux magis-

trats; il leur reprochait d'écouter des lâches, et d'épargner des imposteurs; et il ne parlait de son maître que comme du plus juste et du plus sage des mortels. L'enthousiasme rend éloquent. Dans les conférences qu'il eut avec un des membres de l'Aréopage, en présence de la femme du juge, il parla avec tant de douceur et de véhémence, de sentiment et de raison; sa beauté s'anima d'un feu si noble et si touchant, que cette femme vertueuse en fut émue jusqu'au fond de l'ame. Elle prit son trouble pour de l'admiration. Socrate, dit-elle à son époux, est en effet un homme divin, s'il fait de semblables disciples. Je suis enchantée de l'éloquence de ce jeune homme : il n'est pas possible de l'entendre sans devenir meilleur. Le magistrat, qui n'avait garde de soupçonner la sagesse de son épouse, rendit à Alcibiade l'éloge qu'elle avait fait de lui. Alcibiade en fut flatté : il demanda au mari la permission de cultiver l'estime de sa femme. Le bon homme l'y invita. Ma femme, dit-il, est philosophe aussi; et je serai bien aise de vous voir aux prises. Rodope (c'était le nom de cette femme respectable) se piquait en effet de philosophie; et celle de Socrate, dans la bouche d'Alcibiade, la gagnait de plus en plus. J'oubliais de dire qu'elle était dans l'âge où l'on n'est plus jolie, mais où l'on est encore belle; où l'on est peut-être un peu moins aimable, mais où l'on sait beaucoup mieux aimer. Alcibiade lui rendit

des devoirs : elle ne se défia ni de lui ni d'elle-même. L'étude de la sagesse remplissait tous leurs entretiens. Les leçons de Socrate passaient de l'ame d'Alcibiade dans celle de Rodope, et dans ce passage elles prenaient de nouveaux charmes : c'était un ruisseau d'eau pure qui coulait au travers des fleurs. Rodope en était chaque jour plus altérée : elle se faisait définir, suivant les principes de Socrate, la sagesse et la vertu, la justice et la vérité. L'amitié vint à son tour, et après en avoir approfondi l'essence : Je voudrais bien savoir, dit Rodope, quelle différence met Socrate entre l'amour et l'amitié? Quoique Socrate ne soit point de ces philosophes qui analysent tout, lui répondit Alcibiade, il distingue trois amours : l'un grossier et bas, qui nous est commun avec les animaux : c'est l'attrait du besoin et le goût du plaisir; l'autre pur et céleste, qui nous rapproche des dieux : c'est l'amitié plus vive et plus tendre; le troisième enfin, qui participe des deux premiers, tient le milieu entre les dieux et les brutes, et semble le plus naturel aux hommes : c'est le lien des ames, cimenté par celui des sens.

Socrate donne la préférence au charme pur de l'amitié; mais, comme il ne fait point un crime à la nature d'avoir uni l'esprit à la matière, il n'en fait pas un à l'homme de se ressentir de ce mélange dans ses penchants et dans ses plaisirs. C'est sur-tout lorsque la nature a pris soin d'unir

un beau corps avec une belle ame, qu'il veut qu'on respecte l'ouvrage de la nature : car, quelque laid que soit Socrate, il rend justice à la beauté. S'il savait, par exemple, avec qui je m'entretiens de philosophie, je ne doute pas qu'il ne me fît une querelle d'employer si mal ses leçons. Je vous dispense d'être galant, interrompit Rodope : je parle à un sage; et, tout jeune qu'il est, je veux qu'il m'éclaire, et non pas qu'il me flatte. Revenons aux principes de votre maître. Il permet l'amour, dites-vous; mais en connaît-il les égarements et les excès? Oui, madame, comme il connaît ceux de l'ivresse, et il ne laisse pas de permettre le vin. La comparaison n'est pas juste, dit Rodope : on est libre de choisir ses vins, et d'en modérer l'usage; a-t-on la même liberté en amour? Il est sans choix et sans mesure. Oui, sans doute, reprit Alcibiade, dans un homme sans mœurs et sans principes; mais Socrate commence par former des hommes éclairés et vertueux, et c'est à ceux-là qu'il permet l'amour. Il sait bien qu'ils n'aimeront rien que d'honnête; et alors on ne court aucun risque à aimer à l'excès. L'ascendant mutuel de deux ames vertueuses ne peut que les rendre plus vertueuses encore. Chaque réponse d'Alcibiade applanissait quelque difficulté dans l'esprit de Rodope, et rendait le penchant qui l'attirait vers lui plus glissant et plus rapide. Il ne restait plus que la foi conjugale; et c'était là le nœud gordien. Ro-

dope n'était pas de celles avec qui on le tranche; il fallait le dénouer. Alcibiade s'y prit de loin. Comme ils en étaient un jour sur l'article de la société : Le besoin, dit Alcibiade, a réuni les hommes, l'intérêt commun a réglé leurs devoirs, et les abus ont produit les lois. Tout cela est sacré; mais tout cela est étranger à notre ame. Comme les hommes ne se touchent qu'au-dehors, les devoirs mutuels qu'ils se sont imposés ne passent point la superficie. La nature seule est la législatrice du cœur; elle seule peut inspirer la reconnaissance, l'amitié, l'amour : le sentiment ne saurait être un devoir d'institution. De là vient, par exemple, que dans le mariage on ne peut ni promettre ni exiger qu'un attachement corporel. Rodope, qui avait goûté le principe, fut effrayée de la conséquence. Quoi! dit-elle, je n'aurais promis à mon mari que de me comporter comme si je l'aimais! — Qu'avez-vous donc pu lui promettre? De l'aimer en effet, lui répondit-elle d'une voix mal assurée. — Il vous a donc promis à son tour d'être non-seulement aimable, mais de tous les hommes le plus aimable à vos yeux? — Il m'a promis d'y faire son possible, et il me tient parole. — Eh bien, vous faites votre possible aussi pour l'aimer uniquement; mais ni l'un ni l'autre vous n'êtes garants du succès. Voilà une morale affreuse! s'écria Rodope. — Heureusement, madame, elle n'est pas si affreuse : il y aurait trop de coupables, si l'a-

mour conjugal était un devoir essentiel. — Quoi! seigneur, vous doutez!... — Je ne doute de rien, madame; mais ma franchise peut vous déplaire, et je ne vous vois pas disposée à l'imiter. Je croyais parler à un philosophe, et je ne parlais qu'à une femme d'esprit. Je me retire confus de ma méprise; mais je veux vous donner pour adieu un exemple de sincérité. Je crois avoir des mœurs aussi pures, aussi honnêtes, que la femme la plus vertueuse; je sais tout aussi-bien qu'elle à quoi nous engagent l'honneur et la religion du serment; je connais les lois de l'hymen et le crime de les violer: cependant, eussé-je épousé mille femmes, je ne me ferais pas le plus léger reproche de vous trouver vous seule plus belle, plus aimable mille fois que ces mille femmes ensemble. Selon vous, pour être vertueuse, il ne faut avoir ni une ame ni des yeux; je vous félicite d'être arrivée à ce degré de perfection.

Ce discours, prononcé du ton du dépit et de la colère, laissa Rodope dans un étonnement dont elle eut peine à revenir. Dès-lors Alcibiade cessa de la voir. Elle avait découvert dans ses adieux un intérêt plus vif que la chaleur de la dispute; elle sentit de son côté que ses conférences philosophiques n'étaient pas ce qu'elle regrettait le plus. L'ennui de tout, le dégoût d'elle-même, une répugnance secrète pour les empressements de son mari, enfin le trouble et la rougeur que lui causait le seul nom d'Alci-

biade, tout lui faisait craindre le danger de le revoir; et cependant elle brûlait du désir de le revoir encore. Son mari le lui ramena. Comme elle lui avait fait entendre qu'ils s'étaient piqués l'un et l'autre sur une dispute de mots, le magistrat en fit une plaisanterie à Alcibiade, et l'obligea de revenir. L'entrevue fut sérieuse : le mari s'en amusa quelque temps; mais ses affaires l'appelaient ailleurs. Je vous laisse, leur dit-il, et j'espère qu'après vous être brouillés sur les mots, vous vous réconcilierez sur les choses. Le bon homme n'y entendait pas malice; mais sa femme en rougit pour lui.

Après un assez long silence, Alcibiade prit la parole. Nos entretiens, madame, faisaient mes délices; et, avec toutes les facilités possibles d'être dissipé, vous m'aviez fait goûter et préférer à tout les charmes de la solitude. Je n'étais plus au monde, je n'étais plus à moi-même, j'étais à vous tout entier. Ne pensez pas qu'un fol espoir de vous séduire et de vous égarer se fût glissé dans mon ame : la vertu, bien plus que l'esprit et la beauté, m'avait enchaîné sous vos lois. Mais vous aimant d'un amour aussi délicat que tendre, je me flattais de vous l'inspirer. Cet amour pur et vertueux vous offense, ou plutôt il vous importune; car il n'est pas possible que vous le condamniez de bonne foi. Tout ce que je sens pour vous, madame, vous l'éprouvez pour un autre, vous me l'avez avoué. Je ne puis vous le repro-

cher ni m'en plaindre; mais convenez que je ne suis pas heureux. Il n'y a peut-être qu'une femme dans Athènes qui ait de l'amour pour son mari; et c'est précisément de cette femme que je deviens éperdu. En vérité, vous êtes bien fou pour le disciple d'un sage! lui dit Rodope en souriant. Il répliqua le plus sérieusement du monde; elle repartit en badinant; il lui prit la main, elle se fâcha; il baisa cette main, elle voulut se lever; il la retint, elle rougit; et la tête tourna aux deux philosophes.

Il n'est pas besoin de dire combien Rodope fut désolée, ni comment elle se consola : tout cela se suppose aisément dans une femme vertueuse et passionnée.

Elle tremblait sur-tout pour l'honneur et le repos de son mari. Alcibiade lui fit le serment d'un secret inviolable; mais la malice du public le dispensa d'être indiscret. On savait bien qu'il n'était pas homme à parler sans cesse de philosophie à une femme aimable. Ses assiduités donnèrent des soupçons : les soupçons, dans le monde, valent des certitudes. Il fut décidé qu'Alcibiade avait Rodope. Le bruit en vint aux oreilles de l'époux. Il n'avait garde d'y ajouter foi; mais son honneur et celui de sa femme exigeaient qu'elle se mît au-dessus du soupçon. Il lui parla de la nécessité d'éloigner Alcibiade avec tant de douceur, de raison et de confiance, qu'elle n'eut pas même la force de répliquer. Rien de plus

accablant pour une ame sensible et naturellement vertueuse que de recevoir des marques d'estime qu'elle ne mérite plus.

Rodope, dès ce moment, résolut de ne plus voir Alcibiade; et plus elle sentait pour lui de faiblesse, plus elle lui montra de fermeté dans la résolution qu'elle avait prise de rompre avec lui sans retour. Il eut beau la combattre avec toute son éloquence : J'ai pu me laisser persuader, lui dit-elle, que les torts secrets qu'on avait avec un mari n'étaient rien; mais les seules apparences sont des torts réels dès qu'elles attaquent son honneur, ou qu'elles troublent son repos. Je ne suis pas obligée à aimer mon époux, je veux le croire; mais le rendre heureux, autant qu'il dépend de moi, est un devoir indispensable. — Ainsi, madame, vous préférez son bonheur au mien? — Je préfère, lui dit-elle, mes engagements à mes inclinations : ce mot échappé sera ma dernière faiblesse. Et je me croyais aimé! s'écria Alcibiade avec dépit. Adieu, madame : je vois bien que je n'ai dû mon bonheur qu'au caprice d'un moment. Voilà de nos honnêtes femmes, poursuivit-il : quand elles nous prennent, c'est excès d'amour; quand elles nous quittent, c'est effort de vertu; et, dans le fond, cet amour et cette vertu ne sont qu'une fantaisie qui leur vient, ou qui leur passe. J'ai mérité tous ces outrages, dit Rodope en fondant en larmes. Une femme qui ne s'est pas respectée ne doit pas s'attendre à l'être. Il

est bien juste que nos faiblesses nous attirent des mépris.

Alcibiade, après tant d'épreuves, était bien convaincu qu'il ne fallait plus compter sur les femmes; mais il n'était pas assez sûr de lui-même pour s'exposer à de nouveaux dangers; et tout résolu qu'il était à ne plus aimer, il sentait confusément le besoin d'aimer encore.

Dans cette inquiétude secrète, comme il se promenait un jour sur le bord de la mer, il vit venir à lui une femme que sa démarche et sa beauté lui auraient fait prendre pour une déesse, s'il ne l'eût pas reconnue pour la courtisane Érigone. Il voulait s'éloigner; elle l'aborda. Alcibiade, lui dit-elle, la philosophie te rendra fou. Dis-moi, mon enfant, est-ce à ton âge qu'il faut s'ensevelir tout vivant dans ses idées creuses et tristes? Crois-moi, sois heureux : l'on a toujours le temps d'être sage. Je n'aspire à être sage, lui dit-il, que dans le dessein d'être heureux. — La belle route pour arriver au bonheur! Crois-tu que je me consume, moi, dans l'étude de la sagesse, et cependant est-il d'honnête femme plus contente de son sort? Ce Socrate t'a gâté, c'est dommage; mais il y a de la ressource, si tu veux prendre de mes leçons. Depuis long-temps j'ai des desseins sur toi : je suis jeune, belle et sensible, et je crois valoir, sans vanité, un philosophe à longue barbe. Ils enseignent à se priver; triste science! Viens à mon école; je t'apprendrai à

jouir. Je ne l'ai que trop bien appris à mes dépens, lui dit Alcibiade : le faste et les plaisirs m'ont ruiné. Je ne suis plus cet homme opulent et magnifique que ses folies ont rendu si célèbre; et je ne me soutiens aujourd'hui qu'aux dépens de mes créanciers. — Bon! est-ce-là ce qui te chagrine? Console-toi : j'ai de l'or, des pierreries à foison; et les folies des autres serviront à réparer les tiennes. Vous me flattez beaucoup, lui répondit Alcibiade, par des offres si obligeantes; mais je n'en abuserai point. — Que veux-tu dire avec ta délicatesse? l'amour ne rend-il pas tout commun? d'ailleurs, qui s'imaginera que tu me doives quelque chose? Tu n'es pas assez fat pour t'en vanter, et j'ai trop de vanité pour le publier moi-même. — Je vous avoue que vous me surprenez; car enfin vous avez la réputation d'être avare. — Avare! oui, sans doute, avec ceux que je n'aime pas, pour être prodigue avec celui que j'aime. Mes diamants me sont bien chers, mais tu m'es plus cher encore; et s'il le faut, tu n'as qu'à parler, demain je te les sacrifie. Votre générosité, reprit Alcibiade, me confond et me pénètre : je vous donnerais le plaisir de l'exercer, si je pouvais du moins la reconnaître en jeune homme; mais je ne dois pas vous dissimuler que l'usage immodéré des plaisirs n'a pas seulement ruiné ma fortune : j'ai trouvé le secret de vieillir avant l'âge. Je le crois bien, reprit Erigone en souriant : tu as connu tant d'honnêtes femmes!

. .

Mais je vais bien plus te surprendre : un sentiment vif et délicat est tout ce que j'attends de toi, et si ton cœur n'est pas ruiné, tu as encore de quoi me suffire. Vous plaisantez, dit Alcibiade. — Point du tout. Si je prenais un Hercule pour amant, je voudrais qu'il fût un Hercule; mais je veux qu'Alcibiade m'aime en Alcibiade, avec toute la délicatesse de cette volupté tranquille dont la source est dans le cœur. Si du côté des sens tu me ménages quelque surprise, à la bonne heure : je te permets tout, et je n'exige rien. En vérité, dit Alcibiade, je demeure aussi enchanté que surpris; et sans l'inquiétude et la jalousie que me causeraient mes rivaux.... — Des rivaux! tu n'en auras que de malheureux, je t'en donne ma parole. Tiens, mon ami, les femmes ne changent que par coquetterie ou par curiosité, et tu sens bien que chez moi l'une et l'autre sont épuisées. Si je ne connaissais point les hommes, la parole que je te donne serait un peu hasardée; mais en te les sacrifiant, je sais bien ce que je fais. Après tout, il y a un bon moyen de te tranquilliser : tu as une campagne assez loin d'Athènes, où les importuns ne viendront pas nous troubler. Te sens-tu capable d'y soutenir le tête-à-tête? Nous partirons quand tu voudras. Non, lui dit-il, mon devoir me retient pour quelque temps à la ville; mais si nous nous arrangeons ensemble, devons-nous nous afficher? — Tu en es le maître : si tu veux m'avouer, je te proclamerai; si tu veux du

mystère, je serai plus discrète et plus réservée qu'une prude. Comme je ne dépends de personne, et que je ne t'aime que pour toi, je ne crains ni ne désire d'attirer les yeux du public. Ne te gêne point, consulte ton cœur; et si je te conviens, mon souper nous attend. Allons prendre à témoin de nos serments les dieux du plaisir et de la joie. Alcibiade prit la main d'Erigone, et la baisant avec transport : Enfin, dit-il, j'ai trouvé de l'amour ; et c'est d'aujourd'hui que mon bonheur commence.

Ils arrivent chez la courtisane. Tout ce que le goût peut inventer de délicat et d'exquis pour flatter tous les sens à-la-fois, semblait concourir, dans ce souper délicieux, à l'enchantement d'Alcibiade : c'était dans un salon pareil que Vénus recevait Adonis lorsque les Amours leur versaient le nectar, et que les Grâces leur servaient l'ambroisie. Quand j'ai pris, dit Erigone, le nom d'une des maîtresses de Bacchus, je ne me flattais pas de posséder un jour un mortel plus beau que le vainqueur de l'Inde. Que dis-je, un mortel ? C'est Bacchus, Apollon et l'Amour que je possède; et je suis dans ce moment l'heureuse rivale d'Erigone, de Calliope et de Psyché. Je vous couronne donc, ô mon jeune dieu, de pampre, de laurier et de myrte : puissé-je rassembler à vos yeux tous les attraits qu'ont adorés les Immortels dont vous réunissez les charmes! Alcibiade, enivré d'amour-propre et d'amour, déploya tous ses ta-

lents enchanteurs qui séduisaient la sagesse même. Il chanta son triomphe sur la lyre. Il compara son bonheur à celui des dieux, et il se trouva plus heureux, comme on le trouvait plus aimable.

Après le souper, il fut conduit dans un appartement voisin, mais séparé de celui d'Erigone. Reposez-vous, mon cher Alcibiade, lui dit-elle en le quittant; puisse l'amour ne vous occuper que de moi dans vos songes ! Daignez du moins me le faire croire ; et si quelque autre objet vient s'offrir à votre pensée, épargnez ma délicatesse; et, par un mensonge complaisant, réparez le tort involontaire que vous aurez eu pendant le sommeil. Eh quoi ! lui répondit tendrement Alcibiade, me réduirez-vous aux plaisirs de l'illusion! Vous n'aurez jamais avec moi, lui dit-elle, d'autres lois que vos désirs. A ces mots elle se retira en chantant.

Alcibiade, transporté, s'écria : O pudeur ! ô vertu ! qu'êtes-vous donc, si dans un cœur où vous n'habitez point se trouve l'amour pur et chaste, l'amour tel qu'il descendit des cieux pour animer l'homme encore innocent, et pour embellir la nature ? Dans cet excès d'admiration et de joie, il se lève, il va surprendre Erigone.

Erigone le reçut avec un souris. Sensible sans emportements, son cœur ne semblait enflammé que des désirs d'Alcibiade. Deux mois s'écoulèrent dans cette union délicieuse, sans que la courtisane démentît un seul moment le caractère qu'elle

avait pris; mais le jour fatal approchait, qui devait dissiper une illusion si flatteuse.

Les apprêts des jeux en l'honneur de Neptune faisaient l'entretien de toute la jeunesse d'Athènes. Erigone parla de ces jeux et de la gloire d'y remporter le prix, avec tant de vivacité, qu'elle fit concevoir à son amant le dessein d'entrer dans la carrière, et l'espoir d'y triompher. Mais il voulait lui ménager le plaisir de la surprise.

Le jour que devaient se célébrer les jeux, Alcibiade la quitta pour s'y rendre. Si l'on nous voyait ensemble à ce spectacle, lui dit-il, on ne manquerait pas d'en tirer des conséquences; et nous sommes convenus d'éviter jusqu'au soupçon. Rendons-nous au Cirque chacun de notre côté. Nous nous retrouverons ici après la fête, et je vous demande à souper.

Le peuple s'assemble; on se place. Erigone se présente, elle attire tous les regards. Les jolies femmes la voient avec envie, les laides avec dépit, les vieillards avec regret, les jeunes gens avec un transport unanime. Cependant les yeux d'Erigone, errants sur cet amphithéâtre immense, ne cherchaient qu'Alcibiade. Tout-à-coup elle voit paraître devant la barrière les coursiers et le char de son amant : elle n'osait en croire ses yeux; mais bientôt un jeune homme, plus beau que l'Amour et plus fier que le dieu Mars, s'élance sur ce char brillant : c'est Alcibiade, c'est lui-

même! Ce nom passe de bouche en bouche; elle n'entend plus autour d'elle que ces mots: C'est Alcibiade, c'est la gloire et l'ornement de la jeunesse athénienne. Erigone en pâlit de joie. Il jeta sur elle un regard qui semblait être le présage de la victoire. Les chars se rangent de front, la barrière s'ouvre, le signal se donne, la terre retentit en cadence sous les pas des coursiers, un nuage de poussière les enveloppe. Erigone ne respire plus. Toute son ame est dans ses yeux, et ses yeux suivent le char de son amant à travers ces flots de poussière. Les chars se séparent, les plus rapides ont l'avantage, celui d'Alcibiade est du nombre. Erigone tremblante fait des vœux à Castor, à Pollux, à Hercule, à Apollon; enfin elle voit Alcibiade à la tête, et n'ayant plus qu'un concurrent. C'est alors que la crainte et l'espérance tiennent son ame suspendue. Les roues des deux chars semblent tourner sur le même essieu, et les chevaux semblent conduits par les mêmes rênes. Alcibiade redouble d'ardeur, et le cœur d'Erigone se dilate; son rival force de vîtesse, et le cœur d'Erigone se resserre de nouveau : chaque alternative lui cause une soudaine révolution. Les deux chars arrivent au terme; mais le concurrent d'Alcibiade l'a devancé d'un élan. Tout-à-coup mille cris font retentir les airs du nom de Pisicrate de Samos. Alcibiade consterné se retire sur son char, la tête penchée et les rênes flottantes, évitant de

repasser du côté du Cirque où Erigone, accablée de confusion, s'était couvert le visage de son voile. Il lui semblait que tous les yeux attachés sur elle, lui reprochaient d'aimer un homme qui venait d'être vaincu. Cependant un murmure général se fait entendre autour d'elle; elle veut voir ce qui l'excite: c'est Pisicrate qui ramène son char du côté où elle est placée. Nouveau sujet de confusion et de douleur. Mais quelle est sa surprise, lorsque ce char s'arrêtant à ses pieds, elle en voit descendre le vainqueur, qui vient lui présenter la couronne triomphale! Je vous la dois, lui dit-il, madame, et je viens vous en faire hommage. Qu'on imagine, s'il est possible, tous les mouvements dont l'ame d'Erigone fut agitée à ce discours; mais l'amour y dominait encore. Vous ne me devez rien, dit-elle à Pisicrate en rougissant, mes vœux, pardonnez ma franchise, mes vœux n'ont pas été pour vous. Ce n'en est pas moins, répliqua-t-il, le désir de vaincre à vos yeux, qui m'en a fait avoir la gloire. Si je n'ai pas été assez heureux pour vous intéresser au combat, que je le sois du moins assez pour vous intéresser au triomphe. Alors il la pressa de nouveau, de l'air du monde le plus touchant, de recevoir son offrande: tout le monde l'y invitait par des applaudissements redoublés. L'amour-propre enfin l'emporta sur l'amour: elle reçut le laurier fatal, pour céder, dit-elle, aux acclamations et aux instances du peuple; mais, qui le croirait? elle

le reçut avec un air riant, et Pisicrate remonta sur son char, enivré d'amour et de gloire.

Dès qu'Alcibiade fut revenu de son premier abattement : Tu es bien faible et bien vain, se dit-il à lui-même, de t'affliger à cet excès ! Et de quoi ? De ce qu'il se trouve dans le monde un homme plus adroit et plus heureux que toi ! Je vois ce qui te désole : tu aurais été transporté de vaincre aux yeux d'Erigone, et tu crains d'en être moins aimé après avoir été vaincu. Rends-lui plus de justice. Erigone n'est point une femme ordinaire ; elle te saura gré de l'ardeur que tu as fait paraître ; et quant au mauvais succès, elle sera la première à te faire rougir de ta sensibilité pour un si petit malheur. Allons la voir avec confiance. J'ai même lieu de m'applaudir de ce moment d'adversité : c'est pour son cœur une nouvelle épreuve, et l'amour me ménage un triomphe plus flatteur que n'eût été celui de la course. Plein de ces idées consolantes, il arrive chez Erigone : il trouve le char du vainqueur à la porte.

Ce fut pour lui un coup de foudre. La honte, l'indignation, le désespoir, s'emparent de son ame : éperdu et frémissant, ses pas égarés se tournent comme d'eux-mêmes vers la maison de Socrate.

Le bon homme, qui avait assisté aux jeux, accourut au-devant de lui. Fort bien, lui dit-il ; vous venez vous consoler avec moi, parce que

vous êtes vaincu? Je gage, libertin, que je ne vous aurais pas vu si vous aviez triomphé. Je n'en suis pas moins reconnaissant. J'aime bien qu'on vienne à moi dans l'adversité. Une ame enivrée de son bonheur s'épanche où elle peut; la confiance d'une ame affligée est plus flatteuse et plus touchante. Avouez cependant que vos chevaux ont fait des merveilles. Comment donc! vous n'avez manqué le prix que d'un pas! Vous pouvez vous vanter d'avoir, après Pisicrate de Samos, les meilleurs coursiers de la Grèce; et en vérité il est bien glorieux pour un homme d'exceller en chevaux! Alcibiade, confondu, n'entendit pas même la plaisanterie de Socrate. Le philosophe, jugeant du trouble de son cœur par l'altération de son visage : Qu'est-ce donc? lui dit-il d'un ton plus sérieux; une bagatelle, un jeu d'enfant vous affecte! Si vous aviez perdu un empire, je vous pardonnerais à peine d'être dans l'état d'humiliation et d'abattement où je vous vois. Ah! mon cher maître, s'écrie Alcibiade revenant à lui-même, qu'on est malheureux d'être sensible! il faut avoir une ame de marbre dans le siècle où nous vivons. J'avoue, reprit Socrate, que la sensibilité coûte cher quelquefois; mais c'est une si bonne chose, qu'on ne saurait trop la payer. Voyons cependant ce qui vous arrive.

Alcibiade lui raconta ses aventures avec la prude, la jeune fille, la veuve, la femme du magistrat, et la courtisane qui dans l'instant même

venait de le sacrifier. De quoi vous plaignez-vous? lui dit Socrate après l'avoir entendu : il me semble que chacune d'elles vous a aimé à sa façon, de la meilleure foi du monde. La prude, par exemple, aime le plaisir; elle le trouvait en vous : vous l'en priviez; elle vous renvoie : ainsi des autres. C'est leur bonheur, n'en doutez pas, qu'elles cherchaient dans leur amant. La jeune fille y voyait un époux qu'elle pouvait aimer en liberté et avec décence; la veuve, un triomphe éclatant qui honorerait sa beauté; la femme du magistrat, un homme aimable et discret avec qui, sans danger et sans éclat, sa philosophie et sa vertu pourraient prendre du relâche; la courtisane, un homme admiré, applaudi, désiré par-tout, qu'elle aurait le plaisir secret de posséder seule, tandis que toutes les beautés de la Grèce se disputeraient vainement la gloire de le captiver. Vous avouez donc, dit Alcibiade, qu'aucune d'elles ne m'a aimé pour moi? Pour vous! s'écria le philosophe; ah! mon cher enfant, qui vous a mis dans la tête cette prétention ridicule? Personne n'aime que pour soi. L'amitié, ce sentiment si pur, ne fonde elle-même ses préférences que sur l'intérêt personnel; et si vous exigez qu'elle soit désintéressée, vous pouvez commencer par renoncer à la mienne. J'admire, poursuivit-il, comme l'amour-propre est sot dans ceux-mêmes qui ont le plus d'esprit! Je voudrais bien savoir quel est ce *moi*

que vous voulez qu'on aime en vous? La naissance, la fortune et la gloire, la jeunesse, les talents et la beauté ne sont que des accidents. Rien de tout cela n'est vous, et c'est tout cela qui vous rend aimable. Le *moi* qui réunit ces agréments n'est en vous que le canevas de la tapisserie; la broderie en fait le prix. En aimant en vous tous ces dons, on les confond avec vous-même. Ne vous engagez pas, croyez-moi, dans des distinctions qu'on ne fait point, et prenez, comme on vous le donne, le résultat de ce mélange : c'est une monnaie dont l'alliage fait la consistance, et qui perd de sa valeur au creuset. Au surplus, il en est de l'amour et de l'amitié comme de tous les mouvements de l'ame : ce n'est jamais que son bien qu'elle cherche; et si du vôtre elle fait le sien, vous devez être fort content d'elle. Oui, mon enfant, chacun fait tout pour soi; et si jamais vous vous dévouez pour la patrie, ce qui pourrait bien vous arriver, vous le ferez pour votre plaisir. N'exigez donc pas que l'amour soit plus généreux que l'héroïsme, et trouvez bon qu'une femme ne fasse pour vous que ce qu'il lui plaît. Je ne suis pas fâché que votre délicatesse vous ait détaché de la prude et de la veuve, ni que la résolution de Rodope et la vanité d'Érigone vous aient rendu la liberté; mais je regrette Glicérie, et je vous conseille d'y retourner. Vous vous moquez, dit Alcibiade : c'est un enfant qui

veut qu'on l'épouse. — Hé bien, vous l'épouserez. — L'ai-je bien entendu ? c'est Socrate qui me conseille le mariage ! — Pourquoi non ? Si votre femme est sage et raisonnable, vous serez un homme heureux ; si elle est méchante ou coquette, vous deviendrez un philosophe : vous ne pouvez jamais qu'y gagner.



SOLIMAN II.

C'EST un plaisir de voir les graves historiens se creuser la tête pour trouver de grandes causes aux grands événements. Le valet-de-chambre de Sylla aurait peut-être bien ri d'entendre les politiques raisonner sur l'abdication de son maître; mais ce n'est pas de Sylla que je veux parler.

Soliman II épousa son esclave, au mépris des lois des sultans. On se peint d'abord cette esclave comme une beauté accomplie, avec une ame élevée, un génie rare, une politique profonde. Rien de tout cela : voici le fait.

Soliman s'ennuyait au milieu de sa gloire : les plaisirs variés, mais faciles du sérail lui étaient devenus insipides. Je suis las, dit-il un jour, de ne voir ici que des machines caressantes : ces esclaves me font pitié; leur molle docilité n'a rien de piquant, rien de flatteur. C'est à des cœurs nourris dans le sein de la liberté qu'il serait doux de faire aimer l'esclavage.

Les fantaisies d'un sultan sont des lois pour ses ministres. On promit des sommes considérables à qui amenerait au sérail des esclaves européennes. Il en vint trois en peu de temps,



Choquet del. Dupréel Sc.

Madame, dit-elle à Délia, c'est de la part du Sultan que je vous donne le mouchoir ; vous l'avez bien mérité.

Soliman II.

qui, pareilles aux trois Graces, semblaient avoir partagé entre elles tous les charmes de la beauté.

Des traits nobles et modestes, des yeux tendres et languissants, un esprit ingénu et une ame sensible distinguaient la touchante Elmire. L'entrée du sérail, l'image de la servitude l'avaient glacée d'un mortel effroi : Soliman la trouva évanouie dans les bras des femmes. Il approche; il la rappelle à la lumière; il la rassure avec bonté. Elle lève sur lui de grands yeux bleus mouillés de larmes : il lui tend la main, il la soutient lui-même; elle le suit d'un pas chancelant. Les esclaves se retirent; et dès qu'il est seul avec elle : Ce n'est pas de l'effroi, lui dit-il, belle Elmire, que je prétends vous inspirer. Oubliez que vous avez un maître; ne voyez en moi qu'un amant. Le nom d'amant ne m'est pas moins inconnu que celui de maître, lui dit-elle, et l'un et l'autre me font trembler. On m'a dit, et j'en frémis encore, que j'étais destinée à vos plaisirs. Hélas! eh! quels plaisirs peut-on avoir à tyranniser la faiblesse et l'innocence! Croyez-moi, je ne suis point capable des complaisances de la servitude; et le seul plaisir qu'il vous soit permis de goûter avec moi, est celui d'être généreux. Rendez-moi à mes parents et à ma patrie; et, en respectant ma vertu, ma jeunesse et mes malheurs, méritez ma reconnaissance, mon estime et mes regrets.

Ce discours d'une esclave était nouveau pour

Soliman : sa grande ame en fut émue. Non, lui dit-il, ma chère enfant, je ne veux rien devoir à la violence. Vous m'enchantez : je ferais mon bonheur de vous aimer et de vous plaire; mais je préfère le tourment de ne vous voir jamais à celui de vous voir malheureuse. Cependant, avant que de vous rendre la liberté, permettez-moi d'essayer du moins s'il ne me serait pas possible de dissiper l'effroi que vous cause le nom d'esclave. Je ne vous demande qu'un mois d'épreuve; après quoi, si mon amour ne peut vous toucher, je ne me vengerai de votre ingratitude qu'en vous livrant à l'inconstance et à la perfidie des hommes. Ah! seigneur, s'écria Elmire avec un saisissement mêlé de joie, que les préjugés de ma patrie sont injustes, et que vos vertus y sont peu connues! Soyez tel que je vous vois, et je cesse de compter ce jour au nombre des jours malheureux.

Quelques moments après, elle vit entrer des esclaves portant des corbeilles remplies d'étoffes et de bijoux précieux. Choisissez, lui dit le sultan; ce sont des vêtements, non des parures qu'on vous présente : rien ne saurait vous embellir. Décidez-moi, lui dit Elmire, en parcourant des yeux ces corbeilles. Ne me consultez pas, répliqua le sultan : je hais sans distinction tout ce qui peut me dérober vos charmes. Elmire rougit, et le sultan s'aperçut qu'elle préférait les couleurs les plus favorables au caractère de sa beauté. Il en

conçut une douce espérance. Le soin de s'embellir est presque le désir de plaire.

Le mois d'épreuve se passa en galanteries timides de la part du sultan; et du côté d'Elmire, en complaisances et en attentions délicates. Sa confiance pour lui augmentait chaque jour sans qu'elle s'en aperçût. D'abord il ne lui fut permis de la voir qu'après la toilette, et jusqu'au déshabillé; bientôt il fut admis au déshabillé et à la toilette : c'était là que se formait le plan des amusements du jour et du lendemain. Ce que l'un proposait était précisément ce qu'allait proposer l'autre. Leurs disputes ne roulaient que sur des larcins d'idées. Elmire, dans ces disputes, ne s'apercevait pas des petites négligences qui échappaient à sa pudeur. Un peignoir dérangé, une jarretière mise imprudemment, ménageaient au sultan des plaisirs dont il n'avait garde de rien témoigner. Il savait, et c'était beaucoup savoir pour un sultan, qu'il y a de la maladresse à avertir la pudeur des dangers où elle s'expose; qu'elle n'est jamais plus farouche que lorsqu'elle est alarmée, et que, pour la vaincre, il faut l'apprivoiser. Cependant plus il découvrait de charmes dans Elmire, plus il sentait redoubler ses craintes à l'approche du jour qui pouvait les lui enlever.

Ce terme fatal arrive. Soliman fait préparer des caisses remplies d'étoffes, de pierreries et de parfums. Il se rend chez Elmire, suivi de ces pré-

sents. C'est demain, lui dit-il, que je vous ai promis de vous rendre la liberté, si vous la regrettez encore. Je viens m'acquitter de ma parole, et vous dire adieu pour jamais. Quoi, dit Elmire tremblante, c'est demain! je l'avais oublié. C'est demain, reprit le sultan, que, livré à mon désespoir, je vais être le plus malheureux des hommes. —Vous êtes donc bien cruel à vous-même de m'en avoir fait souvenir?—Hélas! il ne tient qu'à vous, Elmire, que je l'oublie pour toujours. Je vous avoue, lui dit-elle, que votre douleur me touche, que vos procédés m'ont intéressée à votre bonheur, et que si, pour vous marquer ma reconnaissance, il ne fallait que prolonger de quelque temps mon esclavage....—Non, madame; je ne suis que trop accoutumé au bonheur de vous posséder. Je sens que plus je vous aurais connue, plus il me serait affreux de vous perdre : ce sacrifice me coûtera la vie; mais je ne le rendrais que plus douloureux en le différant. Puisse votre patrie en être digne! puissent les mortels à qui vous allez plaire, vous mériter mieux que moi! Je ne vous demande qu'une grâce, c'est de vouloir bien accepter ces présents, comme de faibles gages de l'amour le plus pur et le plus tendre que vous-même, oui, que vous-même soyez capable d'inspirer. Non, lui dit-elle d'une voix presque éteinte, je n'accepte point ces présents. Je pars; vous le voulez! mais je n'emporterai de vous que votre image. Soliman, levant les yeux sur

Elmire, rencontra les siens mouillés de larmes. Adieu donc, Elmire. — Adieu, Soliman. Ils se dirent tant et de si tendres adieux, qu'ils finirent par se jurer de ne se séparer de la vie.

Les avenues du bonheur, où il n'avait fait que passer rapidement avec ses esclaves d'Asie, lui avaient paru si délicieuses avec Elmire, qu'il avait trouvé un charme inexprimable à les parcourir pas à pas. Mais arrivé au bonheur même, ses plaisirs eurent dès-lors le défaut qu'ils avaient eu; ils devinrent trop faciles, et bientôt après languissants. Leurs jours, si remplis jusqu'alors, commencèrent à avoir des vides. Dans l'un de ces moments où la seule complaisance retenait Soliman auprès d'Elmire : Voulez-vous, lui dit-il, que nous entendions une esclave de votre patrie dont on m'a vanté la voix? Elmire, à cette proposition, sentit bien qu'elle était perdue; mais contraindre un amant qui s'ennuie, c'est l'ennuyer encore plus. Je veux, lui dit-elle, tout ce qu'il vous plaira; et l'on fit venir l'esclave.

Délia (c'était le nom de la musicienne) avait la taille d'une déesse. Ses cheveux effaçaient le noir de l'ébène, et sa peau, la blancheur de l'ivoire. Deux sourcils hardiment dessinés couronnaient ses yeux étincelants. Dès qu'elle vint à préluder, ses lèvres, du plus beau vermeil, laissèrent voir deux rangs de perles enchâssés dans le corail. D'abord elle chanta les victoires de Soliman; et le héros sentit élever son ame au souvenir de ses

triomphes. Son orgueil, encore plus que son goût, applaudissait aux accents de cette voix éclatante, qui remplissait la salle de son volume harmonieux.

Délia changea de mode pour chanter la volupté. Alors elle prit le théorbe, instrument favorable au développement d'un bras arrondi et aux mouvements d'une main délicate et légère. Sa voix, plus flexible et plus tendre, ne fit plus entendre que des sons touchants. Ses modulations, liées par des nuances insensibles, exprimaient le délire d'une ame enivrée de plaisir, ou épuisée de sentiments. Ses sons, tantôt expirant sur ses lèvres, tantôt enflés et battus rapidement, rendaient tour-à-tour les soupirs de la pudeur et la véhémence du désir; et ses yeux, encore plus que sa voix, animaient ces vives peintures.

Soliman, hors de lui-même, la dévorait de l'oreille et des yeux. Non, disait-il, jamais une si belle bouche n'a formé de si beaux sons. Que celle qui chante si bien le plaisir, doit l'inspirer et le goûter avec délices! Quel charme de respirer cette háleine harmonieuse, et de recueillir au passage ces sons animés par l'amour! Le sultan, égaré dans ces réflexions, ne s'apercevait pas qu'il battait la mesure sur le genou de la tremblante Elmire. Le cœur serré de jalousie, elle respirait à peine. Quelle est heureuse, disait-elle tout bas à Soliman, d'avoir une voix si docile! Hélas! ce devrait être l'organe de mon cœur! tout ce qu'elle

exprime, vous me l'avez fait éprouver. Ainsi parlait Elmire ; mais Soliman ne l'écoutait pas.

Délia changea de ton une seconde fois, pour célébrer l'inconstance. Tout ce que la mobile variété de la nature a d'intéressant et d'aimable fut retracé dans ses chants. On croyait voir le papillon voltiger sur les roses, et les zéphirs s'égarer parmi les fleurs. Écoutez la tourterelle, disait Délia ; elle est fidèle, mais elle est triste. Voyez la fauvette volage ; le plaisir agite ses ailes, sa brillante voix n'éclate que pour rendre grâce à l'amour. L'onde ne se glace que dans le repos ; un cœur ne languit que dans la constance. Il n'est qu'un mortel sur la terre, qu'il soit possible d'aimer toujours : qu'il change, qu'il jouisse de l'avantage de rendre mille cœurs heureux, tous le préviennent ou le suivent. On l'adore dans ses bras ; on l'aime encore dans les bras d'un autre. Qu'il se rende ou qu'il se dérobe à nos désirs, il trouvera par-tout l'amour, par-tout il le laissera sur ses traces.

Elmire ne put dissimuler plus long-temps son dépit et sa douleur. Elle se lève et se retire : le sultan ne la rappelle point ; et tandis qu'elle va se noyer dans ses larmes, en répétant mille fois : Ah ! l'ingrat ! ah ! le perfide ! Soliman, charmé de sa divine cantatrice, va réaliser avec elle quelques-uns des tableaux qu'elle lui a peints si vivement. Dès le lendemain matin, la malheureuse Elmire lui écrivit un billet plein d'amertume et

de tendresse, où elle lui rappelait la parole qu'il lui avait donnée. Cela est juste, dit le sultan : qu'on la renvoie dans sa patrie, comblée de mes bienfaits. Cette enfant-là m'aimait de bonne foi, et j'ai des torts avec elle.

Les premiers moments de son amour pour Délia ne furent qu'une ivresse; mais dès qu'il eut le temps de la réflexion, il s'aperçut qu'elle était plus pétulante que sensible, plus avide de plaisir que flattée d'en donner, en un mot, plus digne que lui d'avoir un sérail sous ses lois. Pour nourrir son illusion, il invitait quelquefois Délia à lui faire entendre cette voix qui l'avait enchanté; mais cette voix n'était plus la même. L'impression s'en affaiblissait chaque jour par l'habitude; et ce n'était plus qu'une émotion légère, lorsqu'une circonstance imprévue la dissipa pour jamais.

Le principal ministre du sérail vint déclarer au sultan qu'il n'était plus possible de contenir l'indocile vivacité d'une de ses esclaves d'Europe; qu'elle se moquait des défenses et des menaces, et qu'elle ne lui répondait que par de sanglantes railleries et des éclats de rire immodérés. Soliman, qui était trop grand homme pour traiter en affaire d'état la police de ses plaisirs, fut curieux de voir cette jeune évaporée. Il se rendit chez elle, suivi de l'eunuque. Dès qu'elle vit paraître Soliman : Grâces au ciel, dit-elle, voici une figure humaine ! Vous êtes, sans doute, le sublime

sultan dont j'ai l'honneur d'être esclave? Faites-moi le plaisir de chasser ce vieux coquin qui me choque la vue. Le sultan eut bien de la peine à ne pas rire de ce début. Roxelane, lui dit-il (c'est ainsi qu'on l'avait nommée), respectez, s'il vous plaît, le ministre de mes volontés. Les mœurs du sérail ne vous sont point connues. En attendant qu'on vous en instruise, modérez-vous, et obéissez. Le compliment est honnête, dit Roxelane. *Obéissez!* est-ce là de la galanterie turque? Vous m'avez l'air d'être bien aimé, si c'est sur ce ton-là que vous débutez avec les femmes! *Respectez le ministre de mes volontés!* Vous avez donc des volontés? et quelles volontés, juste ciel! si elles ressemblent à leur ministre! Un vieux monstre amphibie qui nous tient enfermées comme dans un bercail, et qui rôde à l'entour avec des yeux terribles, sans cesse prêt à nous dévorer! Voilà le confident de vos plaisirs et le gardien de notre sagesse! Il faut lui rendre justice, si vous le payez pour vous faire haïr, il ne vole pas ses gages. Nous ne pouvons faire un pas qu'il ne gronde. Il nous défend jusqu'à la promenade et aux visites mutuelles : bientôt il va nous peser l'air et nous mesurer la lumière. Si vous l'aviez vu frémir hier au soir, pour m'avoir trouvée dans ces jardins solitaires! Est-ce vous qui lui ordonnez de nous en interdire l'entrée? Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes? Et quand il en tomberait

quelques-uns des nues, le grand mal! le ciel nous devrait ce miracle.

Tandis que Roxelane parlait ainsi, le sultan examinait avec surprise le feu de ses regards et le jeu de sa physionomie. Par Mahomet! disait-il en lui-même, voilà le plus joli minois qui soit dans toute l'Asie. On n'en fait de semblables qu'en Europe. Roxelane n'avait rien de beau, rien de régulier dans les traits; mais leur ensemble avait cette singularité piquante qui touche plus que la beauté. Un regard parlant, une bouche fraîche et tapissée de roses, un fin sourire, un nez en l'air, une taille leste et bien prise; tout cela donnait à son étourderie un charme qui déconcertait la gravité de Soliman. Mais les grands, dans ces situations, ont la ressource du silence; et Soliman, ne sachant que lui répondre, prit le parti de se retirer, en cachant son embarras sous un air de majesté.

L'eunuque lui demanda ce qu'il ordonnait de cette esclave audacieuse. C'est un enfant, répondit le sultan; il faut lui passer quelque chose.

L'air, le ton, la figure, le caractère de Roxelane avaient excité dans l'ame de Soliman un trouble et une émotion que le sommeil ne put dissiper. A son réveil, il fit venir le chef des eunuques. Il me semble, lui dit-il, que tu es assez mal auprès de Roxelane; pour faire ta paix, va lui annoncer que j'irai prendre du thé avec elle. A l'arrivée du

ministre, les femmes de Roxelane se hâtèrent de l'éveiller. Que me veut ce singe? s'écria-t-elle en en se frottant les yeux. Je viens, répondit l'eunuque, de la part de l'empereur, baiser la poussière de vos pieds, et vous annoncer qu'il viendra prendre du thé avec les délices de son ame. — Va te promener avec ta harangue : mes pieds n'ont point de poussière, et je ne prends pas du thé si matin.

L'eunuque se retira sans répliquer, et rendit compte de son ambassade. Elle a raison, dit le sultan; pourquoi l'avoir éveillée? Vous faites tout de travers. Dès qu'il fut grand jour chez Roxelane, il s'y rendit. Vous êtes en colère contre moi, lui dit-il; on a troublé votre sommeil, et j'en suis la cause innocente. Çà, faisons la paix; imitez-moi : vous voyez que j'oublie tout ce que vous m'avez dit hier. — Vous l'oubliez? tant pis : je vous ai dit de bonnes choses. Ma franchise vous déplaît, je le vois bien; mais vous vous y accoutumerez. Et n'êtes-vous pas trop heureux de trouver une amie dans une esclave? Oui, une amie qui s'intéresse à vous, et qui veut vous apprendre à aimer. Que n'avez-vous fait quelque voyage dans ma patrie! C'est là que l'on connaît l'amour; c'est là qu'il est vif et tendre : et pourquoi? parce qu'il est libre. Le sentiment s'inspire, et ne se commande point. Notre mariage, à beaucoup près, ne ressemble pas à la servitude; cependant un mari aimé est un prodige. Tout ce qui s'appelle

devoir attriste l'ame, flétrit l'imagination, refroidit le désir, émousse cette pointe d'amour-propre qui fait tout le sel de l'amour. Or si l'on a tant de peine à aimer son mari, combien plus il est difficile d'aimer son maître, sur-tout s'il n'a pas l'adresse de cacher les fers qu'il nous donne! Aussi, reprit le sultan, n'oublierai-je rien pour adoucir votre servitude; mais vous devez à votre tour.... —Je dois! et toujours du devoir! défaites-vous, croyez-moi, de ces termes humiliants; ils sont déplacés dans la bouche d'un galant homme qui a l'honneur de parler à une jolie femme.— Mais, Roxelane, oubliez-vous qui je suis et qui vous êtes? — Qui vous êtes, et qui je suis? Vous êtes puissant, je suis jolie : nous voilà, je crois, de pair. Cela pourrait être dans votre patrie, reprit le sultan avec hauteur; mais ici, Roxelane, je suis maître, et vous êtes esclave. — Oui, je sais que vous m'avez achetée; mais le brigand qui m'a vendue n'a pu vous donner sur moi que les droits qu'il avait lui-même, les droits de rapine et de violence, en un mot, les droits d'un brigand; et vous êtes trop honnête homme pour vouloir en abuser. Après tout, vous êtes mon maître, parce que ma vie est entre vos mains; mais je ne suis plus votre esclave, si je sais mépriser la vie; et franchement la vie qu'on mène ici mérite peu qu'on la ménage. Quelle idée funeste! s'écria le sultan; me prenez-vous pour un barbare? Non, ma chère Roxelane, je ne veux employer mon

pouvoir qu'à rendre pour vous et pour moi cette vie délicieuse. Ma foi, cela s'annonce mal, dit Roxelane : ces gardiens, par exemple, si noirs, si dégoûtants, si difformes, sont-ce là les ris et les jeux qui accompagnent ici l'amour ? — Ces gardiens ne sont pas ici pour vous seule. J'ai cinq cents femmes sur lesquelles nos mœurs et nos lois m'obligent à faire veiller. Et à quoi bon cinq cents femmes ? lui demanda-t-elle en confidence. — C'est une espèce de faste que m'impose la dignité de sultan. — Mais qu'en faites-vous, s'il vous plaît ; car vous n'en prêtez à personne ? — L'inconstance, répondit le sultan, a introduit cet usage. Un cœur qui n'aime point a besoin de changer. Il n'appartient qu'à l'amant d'être fidèle, et je ne le suis moi-même que depuis que je vous vois. Que le nombre de ces femmes ne vous cause aucun ombrage ; elles ne serviront qu'à orner votre triomphe. Vous les verrez toutes empressées à vous plaire, et vous ne me verrez occupé que de vous. En vérité, dit Roxelane, d'un air compâtissant, vous méritiez un meilleur sort. C'est dommage que vous ne soyez pas un simple particulier dans ma patrie : j'aurais pour vous quelque faiblesse ; car au fond ce n'est pas vous que je hais, c'est ce qui vous environne. Vous êtes beaucoup mieux qu'il n'appartient à un Turc ; vous avez même quelque chose d'un Français, et j'en ai aimé, sans flatterie, qui ne vous valaient pas. Vous avez aimé ! s'écria Soliman avec effroi. — Oh ! point du tout ;

je n'ai eu garde. Ne prétendez-vous pas encore qu'on ait dû être sage toute sa vie, pour cesser de l'être avec vous? En vérité, ces Turcs sont plaisants. — Et vous n'avez pas été sage! ô ciel! que viens-je d'entendre? je suis trahi, je suis désespéré. Ah! qu'ils périssent les traîtres qui ont voulu m'en imposer! Pardonnez-leur, dit Roxelane; les pauvres gens n'ont pas tort : de plus habiles s'y trompent. Du reste, le mal n'est pas grand. Que ne me rendez-vous la liberté, si vous ne me croyez pas digne des honneurs de l'esclavage? — Oui, oui, je vous la rendrai cette liberté dont vous avez si bien usé. A ces mots, le sultan se retira furieux; et il disait en lui-même : Je l'avais bien prévu que ce petit nez retroussé aurait fait quelque sottise.

On ne peut se peindre l'égarement où l'avait jeté l'imprudent aveu de Roxelane. Tantôt il veut qu'on la chasse, et tantôt qu'on l'enferme, et puis qu'on l'amène à ses pieds, et puis encore qu'on l'éloigne. Le grand Soliman ne sait plus ce qu'il dit. Seigneur, lui représenta l'eunuque, faut-il vous désespérer pour une bagatelle? Une de plus, une de moins; est-ce une chose si rare? D'ailleurs, qui sait si l'aveu qu'elle vous a fait n'était pas un artifice pour se faire renvoyer? — Que dis-tu? quoi, serait-il possible? C'est cela même. Il m'ouvre les yeux. On n'avoue point ces vérités. C'est une feinte, c'est une ruse. Ah! la perfide! Dissimulons à notre tour : je veux la pousser à

bout. Écoute : va lui dire.... que je lui demande à souper ce soir.... Mais non; fais venir la cantatrice : il vaut mieux la lui envoyer.

Délia fut chargée d'employer tout son art à gagner la confiance de Roxelane. Dès que celle-ci l'eut entendue : Quoi, lui dit-elle, jeune et belle comme vous êtes, il vous charge de ses messages, et vous avez la faiblesse de lui obéir! Allez, vous n'êtes pas digne d'être ma compatriote. Ah! je vois bien qu'on le gâte, et qu'il faut que je me charge seule d'apprendre à vivre à ce Turc. Je vais lui envoyer dire que je vous retiens à souper; je veux qu'il répare son impertinence. —Mais, madame, il trouvera mauvais.... —Lui! je voudrais bien voir qu'il trouvât mauvais ce que je trouve bon. —Mais il m'a semblé qu'il désirait de vous voir tête-à-tête. —Tête-à-tête! Ah! nous n'en sommes pas là; et je lui ferai bien voir du pays avant que nous ayons rien de particulier à nous dire.

Le sultan fut aussi surpris que piqué d'apprendre qu'il aurait un tiers. Cependant il se rendit de bonne heure chez Roxelane. Dès qu'elle le vit paraître, elle courut au-devant de lui d'un air aussi délibéré que s'ils avaient été le mieux du monde ensemble. Voilà, dit-elle, un joli homme qui vient souper avec nous. Madame, vous voulez bien de lui? Avouez, Soliman, que je suis une bonne amie. Allons, approchez, saluez madame. Là, fort bien. A présent remerciez-moi : douce-

ment; je n'aime pas qu'on appuie sur la reconnaissance. A merveille! je vous assure qu'il m'étonne. Il n'a que deux leçons; voyez comme il a profité! je ne désespère pas d'en faire quelque jour un Français.

Qu'on s'imagine l'étonnement d'un sultan, et d'un sultan vainqueur de l'Asie, de se voir traiter comme un écolier par une esclave de dix-huit ans. Elle fut pendant le souper d'une gaîté, d'une folie inconcevable. Le sultan ne se possédait pas de joie. Il l'interrogeait sur les mœurs de l'Europe. Un tableau n'attendait pas l'autre. Nos préjugés, nos ridicules, nos travers, tout fut saisi, tout fut joué. Soliman croyait être à Paris. La bonne tête! s'écriait-il, la bonne tête! De l'Europe elle tomba sur l'Asie : ce fut bien pis. La morgue des hommes, l'imbécillité des femmes, l'ennui de leur société, la maussade gravité de leurs amours, rien ne lui était échappé, quoiqu'elle n'eût rien vu qu'en passant. Le sérail eut son tour, et Roxelane commença par féliciter le sultan d'avoir imaginé le premier d'assurer la vertu des femmes par la nullité absolue des noirs. Elle allait s'étendre sur l'honneur que lui ferait dans l'histoire cette circonstance de son règne; mais il la pria de l'épargner. Çà, dit-elle, je m'aperçois que j'occupe des moments précieux que Délia remplirait bien mieux. Mettez-vous à ses pieds pour obtenir un de ces airs qu'elle chante, dit-on, avec tant de goût et tant d'ame. Délia ne se fit

point prier. Roxelane parut charmée ; elle demanda tout bas un mouchoir à Soliman : il lui en donna un, sans se douter de son dessein. Madame, dit-elle à Délia en le lui présentant, c'est de la part du sultan que je vous donne le mouchoir ; vous l'avez bien mérité. Oui, sans doute ! dit le sultan outré de dépit ; et présentant sa main à la cantatrice, il se retira avec elle.

Dès qu'ils furent seuls : Je vous avoue, lui dit-il, que cette étourdie me confond. Vous voyez le ton qu'elle a pris avec moi, je n'ai pas le courage de m'en fâcher ; en un mot, j'en suis fou, et je ne sais comment m'y prendre pour la réduire. Seigneur, lui dit Délia, je crois avoir démêlé son caractère : l'autorité n'y peut rien ; vous n'avez plus que l'extrême froideur ou l'extrême galanterie. La froideur peut la piquer ; mais je crains qu'il ne soit plus temps. Elle sait que vous l'aimez. Elle jouira en secret de la violence qu'il vous en coûtera, et vous reviendrez plutôt qu'elle. Ce moyen d'ailleurs est triste et pénible ; et s'il vous échappe un moment de faiblesse, ce sera à recommencer. Eh bien ! dit le sultan, essayons de la galanterie.

Dans le sérail dès-lors chaque jour fut une nouvelle fête dont Roxelane était l'objet ; mais elle recevait tout cela comme un hommage qui lui était dû, sans intérêt et sans plaisir, avec une complaisance tranquille. Le sultan lui demandait quelquefois : Comment avez-vous trouvé ces jeux,

ces concerts, ces spectacles? Assez bien, disait-elle ; mais il y manquait quelque chose. — Et quoi? — des hommes et de la liberté.

Soliman était au désespoir : il eut recours à Délia. Ma foi, lui dit la musicienne, je ne sais plus ce qui peut la toucher, à moins que la gloire ne s'en mêle. Vous recevez demain les ambassadeurs de vos alliés; ne pourrais-je pas la mener voir cette cérémonie à travers un voile qui nous déroberait aux yeux de votre cour? Et croyez-vous, dit le sultan, qu'elle y soit sensible? Je l'espère, dit Délia : les femmes de son pays aiment la gloire. Vous m'enchantez ! s'écria Soliman. Oui, ma chère Délia, je vous devrai mon bonheur.

Au retour de cette cérémonie, qu'il eut soin de rendre la plus pompeuse qu'il fut possible, il se rendit chez Roxelane. Allez, lui dit-elle, ôtez-vous de mes yeux, et ne me revoyez jamais. Le sultan demeura immobile et muet d'étonnement. C'est donc ainsi, poursuivit-elle, que vous savez aimer? La gloire et les grandeurs, les seuls biens dignes de toucher une ame, sont pour vous seul; la honte et l'oubli, les plus accablants de tous les maux, sont mon partage; et vous voulez que je vous aime! je vous hais plus que la mort. Le sultan voulut tourner ce reproche en plaisanterie. Rien n'est plus sérieux, reprit-elle. Si mon amant n'avait qu'une cabane, je partagerais sa cabane, et je serais contente; il a un trône, je veux partager son trône, ou il n'est pas mon

amant. Si vous ne me croyez pas digne de régner sur les Turcs, renvoyez-moi dans ma patrie, où toutes les jolies femmes sont souveraines, et bien plus absolues que je ne le serais ici; car c'est sur les cœurs qu'elles règnent. L'empire du mien ne vous suffit donc pas? lui dit le sultan de l'air du monde le plus tendre. — Non, je ne veux point d'un cœur qui a des plaisirs que je n'ai pas. Ne me parlez plus de vos fêtes : jeux d'enfants que tout cela. Il me faut des ambassades. — Mais, Roxelane, ou vous êtes folle, ou vous rêvez. — Et que trouvez-vous donc de si extravagant à vouloir régner avec vous? Est-on faite de manière à déparer un trône? Et croyez-vous qu'on eût moins de noblesse et de dignité que vous à assurer de sa protection ses sujets et ses alliés? Je crois, dit le sultan, que vous ferez tout avec grâce; mais il ne dépend pas de moi de remplir votre ambition; et je vous prie de n'y plus penser. — N'y plus penser? oh! je vous réponds que je ne penserai à autre chose, et que je ne vais plus rêver que sceptre, couronne, ambassade. Elle tint parole. Le lendemain matin elle avait déja fait le dessin de son diadême; elle n'était plus indécise que sur la couleur du ruban qui devait l'attacher. Elle se fit porter des étoffes superbes pour ses habits de cérémonies; et dès que le sultan parut, elle lui demanda son avis pour le choix. Il fit tous ses efforts pour la détourner de cette idée. Mais la contradiction la

plongeait dans une tristesse mortelle; et pour l'en retirer, il était obligé de flatter son illusion. Alors elle devenait d'une gaîté brillante. Il saisissait ces moments pour lui parler d'amour; mais, sans l'écouter, elle lui parlait politique. Toutes ses réponses étaient déja préparées pour les harangues des députés sur son avénement à la couronne. Elle avait même des projets de réglements pour les états du grand-seigneur. Elle voulait qu'on plantât des vignes et qu'on bâtit des salles d'opéra; qu'on supprimât les eunuques, parce qu'ils n'étaient bons à rien; qu'on enfermât les jaloux, parce qu'ils troublaient la société; et qu'on bannît tous les gens intéressés, parce qu'ils devenaient des fripons tôt ou tard. Le sultan s'amusa quelque temps de ses folies; cependant il brûlait du plus violent amour, sans aucun espoir d'être heureux. Au moindre soupçon de violence elle devenait furieuse, et voulait se donner la mort. D'un autre côté, Soliman ne trouvait pas l'ambition de Roxelane si folle : car enfin, disait-il, n'est-il pas cruel d'être seul privé du bonheur d'associer à mon sort une femme que j'estime et que j'aime? Tous mes sujets peuvent avoir une épouse légitime; une loi bizarre ne défend l'hymen que pour moi. Ainsi parlait l'amour; mais la politique le faisait taire. Il prit le parti de confier à Roxelane les raisons qui le retenaient. Je ferais, lui dit-il, mon bonheur de ne rien laisser manquer au vôtre; mais nos mœurs. — Ce sont

des contes. — Nos lois. — Ce sont des chansons. — Les prêtres. — De quoi se mêlent-ils? — Le peuple et les soldats. — Que leur importe? En seront-ils plus malheureux quand vous m'aurez pour épouse? Vous avez bien peu d'amour, si vous avez si peu de courage! Elle fit tant que Soliman eut honte d'être si timide. Il fait venir le muphti, le visir, le caïmacan, l'aga de la mer et celui des janissaires, et il leur dit : J'ai porté aussi loin que je l'ai pu la gloire du croissant; j'ai affermi la puissance et le repos de mon empire; et je ne veux, pour récompense de mes travaux, que jouir au gré de mes sujets d'un bonheur dont ils jouissent tous. Je ne sais quelle loi, qui ne nous vient pas du prophète, interdit aux sultans les douceurs du lit nuptial : je me vois par-là réduit à des esclaves que je méprise; et j'ai résolu d'épouser une femme que j'adore. Préparez mon peuple à cet hymen. S'il l'approuve, je reçois son aveu comme un témoignage de sa reconnaissance; mais s'il osait en murmurer, vous lui direz que je le veux. L'assemblée reçut les ordres du sultan dans un respectueux silence, et le peuple suivit cet exemple.

Soliman, transporté de joie et d'amour, vint prendre Roxelane pour la mener à la mosquée; et il disait tout bas en l'y conduisant : Est-il possible qu'un petit nez retroussé renverse les lois d'un empire!

LE SCRUPULE,

OU

L'AMOUR MÉCONTENT DE LUI-MÊME.

Le ciel soit loué! dit Bélise en quittant le deuil de son époux : je viens de remplir un devoir bien affligeant et bien pénible; il était temps que cela finît. Se voir livrée, dès l'âge de seize ans, à un homme que l'on ne connaît pas; passer les plus beaux jours de sa vie dans l'ennui, la dissimulation, la servitude; être l'esclave et la victime d'un amour qu'on inspire et qu'on ne saurait partager : quelle épreuve pour la vertu! Je l'ai subie : m'en voilà quitte; je n'ai rien à me reprocher. Car enfin je n'ai point aimé mon époux; mais j'ai fait semblant de l'aimer, et cela est bien plus héroïque; je lui ai été fidèle malgré sa jalousie; en un mot, je l'ai pleuré : c'est, je crois, porter la bonté d'ame aussi loin qu'elle peut aller. Enfin, rendue à moi-même, je ne dépends plus que de ma volonté; et ce n'est que d'aujourd'hui que je vais commencer à vivre. Ah! que mon cœur va s'enflammer, si quelqu'un parvient à me

plaire! Mais consultons-nous bien avant que d'engager ce cœur; et ne courons, s'il est possible, ni le risque de cesser d'aimer, ni celui de cesser d'être aimée. Cesser d'être aimée! cela est difficile, reprit-elle en consultant son miroir; mais cesser d'aimer est encore pis. Le moyen de feindre long-temps un amour qu'on ne sent plus! je n'en aurais jamais la force. Quitter un homme après l'avoir pris est une effronterie qui me passe; et puis les plaintes, le désespoir, les éclats d'une rupture, tout cela est affreux. Aimons, puisque le ciel nous a donné un cœur sensible; mais aimons pour toute la vie, et ne nous flattons point sur ces goûts passagers, ces fantaisies capricieuses qu'on prend si souvent pour l'amour. J'ai le temps de choisir et de m'éprouver : il ne s'agit, pour éviter toute surprise, que de me former une idée bien claire et bien précise de l'amour. J'ai lu que l'amour est une passion qui de deux ames n'en fait qu'une, qui les pénètre en même temps et les remplit l'une de l'autre, qui les détache de tout, qui leur tient lieu de tout, et qui fait de leur bonheur mutuel leur soin et leur désir unique. Tel est l'amour, sans doute; et d'après ces idées, il me sera bien aisé de distinguer, en moi-même et dans les autres, l'illusion de la réalité.

Sa première épreuve se fit sur un jeune magistrat avec qui le partage de la succession de son époux l'avait mise en relation. Le président

de Sovrane, avec une figure aimable, un esprit cultivé, un caractère doux et sensible, était simple dans sa parure, naturel dans son maintien, modeste dans ses propos. Il ne se piquait d'être connaisseur ni en équipages, ni en pompons. Il ne parlait point de ses chevaux aux femmes, ni de ses bonnes fortunes aux hommes. Il avait tous les talents de son état sans ostentation, et tous les agréments d'un homme du monde sans ridicule. Il était le même au palais et dans la société: non qu'il opinât dans un soupé, ni qu'il plaisantât à l'audience; mais comme il n'affectait rien, il n'était jamais déguisé.

Bélise fut touchée d'un mérite si rare. Il avait gagné sa confiance; il obtint son amitié : et sous ce nom le cœur va bien loin. La succession du mari de Bélise étant réglée : Me serait-il permis, dit un jour le président à la veuve, de vous demander une confidence? Vous proposez-vous de demeurer libre, ou le sacrifice de votre liberté fera-t-il encore un heureux? Non, monsieur, lui dit-elle, j'ai trop de délicatesse pour faire jamais un devoir à personne de ne vivre que pour moi. Ce devoir serait bien doux, reprit le galant magistrat; et je crains bien que, sans votre aveu, plus d'un amant ne se l'impose. A la bonne heure, dit Bélise, qu'on m'aime sans y être obligé : c'est le plus flatteur de tous les hommages. — Cependant, madame, je ne vous soupçonne point d'être coquette. — Oh! vous auriez tort : j'ai la coquet-

terie en horreur. — Mais vouloir être aimée sans aimer! — Et qui vous dit, monsieur, que je n'aimerai pas? On ne prend point de ces résolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner ni être gênée : voilà tout. — Fort bien, vous voulez que l'engagement cesse où finira le penchant. — Je veux que l'un et l'autre soit éternel; et c'est pour cela que je veux éviter jusqu'à l'ombre de la contrainte. Je me sens capable d'aimer toute ma vie en liberté; mais, à vous parler vrai, je ne répondrais pas d'aimer deux jours dans l'esclavage.

Le président vit bien qu'il fallait ménager sa délicatesse, et se contenter avec elle de la qualité d'ami. Il eut la modestie de s'y réduire; et dès-lors tout ce que l'amour a de plus tendre fut mis en usage pour la toucher. Il y parvint. Je ne vous dirai point par quels degrés la sensibilité de Bélise était chaque jour plus émue; qu'il vous suffise de savoir qu'elle en était au point où la sagesse, en équilibre avec l'amour, n'attend plus qu'un léger effort pour laisser pencher la balance. Ils en étaient là, et ils étaient tête-à-tête. Les yeux du président, enflammés d'amour, dévoraient les charmes de Bélise; il pressait tendrement sa main. Bélise tremblante respirait à peine. Le président la sollicitait avec l'éloquence passionnée du désir. Ah! président, lui dit-elle enfin, seriez-vous capable de me tromper? A ces mots, le dernier soupir de la pudeur semblait s'échapper de ses lèvres. Non, madame, lui dit-

il, c'est mon cœur, c'est l'amour même qui vient de parler par ma bouche; et que je meure à vos pieds, si..... Comme il tombait aux pieds de Bélise, son genou porta sur une patte de *Joujou*, le chien favori de la jeune veuve. *Joujou* fit un cri de douleur. Ah! monsieur, que vous êtes maladroit! s'écria Bélise avec un mouvement de colère. Le président rougit, et fut déconcerté. Il prit *Joujou* dans son sein, lui baisa la partie offensée, lui demanda mille fois pardon, et le pria de solliciter sa grâce. *Joujou*, revenu de sa douleur, rendit au président ses caresses. — Vous le voyez, madame, il a le cœur bon; il me pardonne : c'est un bel exemple pour vous. Bélise ne répondit point. Elle était tombée dans une rêverie profonde et dans un sérieux glacé. Il voulut d'abord prendre ce sérieux pour un badinage, et se remettre aux genoux de Bélise pour l'appaiser. De grâce, monsieur, levez-vous, lui dit-elle : ces libertés me déplaisent, et je ne crois pas y avoir donné lieu.

Qu'on s'imagine l'étonnement du président. Il fut deux minutes confondu sans proférer une parole. Quoi! madame, lui dit-il enfin, serait-il possible qu'un accident aussi léger m'eût attiré votre colère? — Point du tout, monsieur; mais je puis, sans colère, trouver mauvais qu'on soit à mes genoux : c'est une situation qui ne convient qu'aux amants heureux; et je vous estime trop pour vous soupçonner d'avoir osé prétendre

à l'être. Je ne vois point, madame, répliqua le président avec émotion, en quoi un espoir fondé sur l'amour me rendrait moins estimable : mais oserai-je vous demander, puisque l'amour est un crime à vos yeux, quel est le sentiment que vous m'avez témoigné?—De l'amitié, monsieur, de l'amitié; et je vous prie très-fort de vous en tenir là.—Je vous demande pardon, madame, j'aurais juré que c'était autre chose; je vois bien que je ne m'y connais pas. — Cela se peut, monsieur; bien d'autres que vous s'y trompent. Le président ne put soutenir plus long-temps un caprice aussi étrange. Il sortit, le désespoir dans l'ame, et il ne fut point rappelé.

Dès que Bélise fut seule : N'allais-je pas faire une belle folie? dit-elle avec dépit. J'ai vu le moment où ma faiblesse cédait à un homme que je n'aimais pas. On a bien raison de dire qu'on ne connaît rien moins que soi-même. J'aurais juré que je l'adorais, qu'il n'était rien dont je ne fusse disposée à lui faire le sacrifice; point du tout : il lui arrive, sans le vouloir, de faire du mal à mon petit chien; et cet amour si passionné fait place à la colère. Un chien me touche plus que lui, et je ne balance point à prendre parti pour ce petit animal, contre l'homme du monde que je croyais aimer le plus! N'est-ce point là un amour bien vif, bien solide et bien tendre? Et voilà comme nous prenons nos idées pour des sentiments. On s'est échauffé la tête, et l'on

croit avoir le cœur enflammé; on part de là pour faire toutes sortes de sottises : l'illusion cesse, le dégoût survient; il faut essuyer l'ennui d'être constante sans amour, ou changer avec indécence. Oh! mon cher *Joujou*, que ne te dois-je pas? C'est toi qui m'as détrompée : sans toi je serais peut-être en ce moment accablée de confusion et déchirée de remords.

Soit que Bélise aimât ou n'aimât point le président, car ces sortes de questions ne roulent guère que sur l'équivoque des termes, il est certain qu'à force de se dire qu'elle ne l'aimait pas, elle parvint à s'en convaincre; et un jeune militaire acheva bientôt de le lui persuader.

Lindor venait d'obtenir une compagnie de cavalerie, au sortir des pages. La fraîcheur de la jeunesse, l'impatience du désir, l'étourderie et la légèreté, qui sont des grâces à seize ans, et des ridicules à trente, rendirent intéressant aux yeux de Bélise cet enfant bien né, qui avait l'honneur d'appartenir à la famille de son époux. Lindor s'aimait beaucoup lui-même, comme de raison; il savait qu'il était bien fait et d'une figure charmante. Il le disait quelquefois; mais il riait de si bon cœur après l'avoir dit, il montrait en riant une bouche si fraîche et de si belles dents, qu'on pardonnait ces naïvetés à son âge. Il mêlait d'ailleurs des sentiments si fiers et si nobles aux enfantillages de l'amour-propre, que tout cela ensemble n'avait rien que d'intéressant. Il voulait

avoir une jolie maîtresse et un excellent cheval de bataille; il se regardait dans une glace, faisant l'exercice à la prussienne. Il priait Bélise de lui prêter le *Sopha couleur de rose*, et lui demandait si elle avait lu le *Polybe de Folard*. Il lui tardait d'être au printemps pour avoir un habit délicieux en cas de paix, ou pour entrer en campagne s'il y avait guerre. Ce mélange de frivolité et d'héroïsme est peut-être ce qu'il y a de plus séduisant aux yeux d'une femme. Un pressentiment confus que cette jolie petite créature qui badine à une toilette, qui se caresse, qui se mire, va peut-être dans deux mois se précipiter à travers les batteries sur un escadron ennemi, ou grimper comme un grenadier sur une brèche minée; ce pressentiment donne aux gentillesses d'un petit-maître un caractère de merveilleux qui étonne et qui attendrit. Mais la fatuité ne sied qu'à la jeunesse militaire : c'est un avis que je donne en passant aux petits-maîtres de tous états.

Bélise fut donc sensible aux grâces naïves et légères de Lindor. Il s'était passionné pour elle dès la première visite. Un jeune page est pressé d'aimer. Ma belle cousine, lui dit-il un jour (car il la nommait ainsi à cause de leur alliance), je ne demande au ciel que deux choses : de faire mes premières armes contre les Anglais, et avec vous. Vous êtes un étourdi, lui dit-elle; et je vous conseille de ne désirer ni l'un ni l'autre :

l'un n'arrivera peut-être que trop tôt, et l'autre n'arrivera jamais. — Jamais! cela est bien fort, ma belle cousine; mais je m'attendais à cette réponse; elle ne me rebute point. Tenez, je gage qu'avant ma seconde campagne vous cesserez d'être cruelle. A présent que je n'ai pour moi que mon âge et ma figure, vous me traitez comme un enfant; mais quand vous aurez entendu dire : Il s'est trouvé à telle affaire, son régiment a donné dans telle occasion, il s'est distingué, il a pris un poste, il a couru mille dangers; c'est alors que votre petit cœur palpitera de crainte, de plaisir, peut-être d'amour : que sait-on? si j'étais blessé, par exemple! Oh! cela est bien touchant! Pour moi, si j'étais femme, je voudrais que mon amant eût été blessé à la guerre. Je baiserais ses cicatrices, je trouverais une volupté infinie à les compter. Ma belle cousine, je vous montrerai les miennes : vous n'y tiendrez pas. — Allez, jeune fou, faites votre devoir en galant homme, et ne m'affligez pas par des présages qui me font trembler. — Voyez-vous si je n'ai pas dit vrai? je vous fais trembler d'avance. Ah! si la seule idée vous touche, que fera la réalité! Çà, ma belle cousine, vous pouvez vous fier à moi : ne me donnerez-vous point quelque à-compte sur les lauriers que je vais cueillir?

C'étaient tous les jours de semblables folies. Bélise, qui faisait semblant d'en rire, n'en était

pas moins sensiblement touchée; mais cette vivacité, qui faisait tant d'impression sur son ame, empêchait Lindor de s'en apercevoir. Il n'était ni assez éclairé, ni assez attentif pour observer en elle les gradations du sentiment, et pour en tirer avantage. Ce n'est pas qu'il ne fût aussi entreprenant que la politesse l'exige; mais un regard l'intimidait, et la crainte de déplaire balançait en lui l'impatience d'être heureux. Aussi deux mois se passèrent-ils en légères tentatives, sans aucun succès décidé. Cependant leur amour mutuel s'animait de plus en plus; et quelque faible que fût la résistance de Bélise, elle en était lasse elle-même, lorsque le signal de la guerre vint donner l'alarme aux amours.

A ce signal terrible, tous leurs travaux sont suspendus. L'un s'envole sans attendre la réponse au billet le plus galant; l'autre manque au rendez-vous où l'on devait le couronner : c'est une révolution générale dans tout l'empire des plaisirs.

Lindor eut à peine le temps de prendre congé de Bélise. Elle s'était reproché cent fois les rigueurs qu'elle n'avait pas. Ce pauvre enfant, disait-elle, m'aime de toute son ame : rien de plus naturel ni de plus tendre que l'expression de ses sentiments; il est fait à peindre; il est beau comme le jour; il est étourdi : qui ne l'est pas à son âge? Mais il a le cœur excellent. Il ne tient qu'à lui de s'amuser : il trouverait peu de cruelles; cependant il ne voit que moi, il ne respire que pour

moi, et je le traite avec une hauteur!.... Je ne sais pas comment il y tient. J'avoue que si j'étais à sa place, je laisserais bien vîte cette Bélise si sévère s'ennuyer avec sa vertu : car enfin la sagesse est bonne quelquefois; mais toujours de la sagesse! Comme elle faisait ces réflexions, on vint lui dire que les négociations de la paix étaient rompues, et que les officiers avaient ordre de rejoindre leurs corps sans différer d'un seul instant. A cette nouvelle, tout son sang se gela dans ses veines. Il va partir! s'écria-t-elle, le cœur saisi et pénétré; il va se battre! il va mourir peut-être, et je ne le verrai plus! Lindor arrive en uniforme. Je viens vous dire adieu, ma belle cousine : je pars; nous allons nous voir de près avec l'ennemi. La moitié de mes vœux est remplie; et j'espère qu'à mon retour vous remplirez l'autre moitié. Je vous aime bien, ma belle cousine! souvenez-vous un peu de votre petit cousin : il reviendra fidèle, il vous en donne sa parole. S'il est tué, il ne reviendra pas; mais on vous remettra sa bague et sa montre. Vous voyez ce petit chien d'émail; il vous retracera mon image, ma fidélité, ma tendresse, et vous le baiserez quelquefois. En prononçant ces dernières paroles, il souriait tendrement, et ses yeux étaient mouillés de larmes. Bélise, qui ne pouvait plus retenir les siennes, lui dit de l'air du monde le plus affligé : Vous nous quittez bien gaîment, Lindor! Vous dites que vous m'aimez : sont-ce là les adieux

d'un amant? Je croyais qu'il était affreux de s'éloigner de ce qu'on aime. Mais il n'est pas temps de vous faire des reproches : venez, embrassez-moi. Lindor, transporté, usa de cette permission jusqu'à la licence, et Bélise ne s'en fâcha point. Et à quand votre départ? lui dit-elle. — Tout-à-l'heure. — Tout-à-l'heure! Quoi! vous ne soupez point avec moi! — Cela est impossible. — J'avais mille choses à vous dire. — Dites-les-moi bien vîte : mes chevaux m'attendent. — Vous êtes bien cruel de me refuser une soirée! — Ah! ma belle cousine, je vous donnerais ma vie; mais il y va de mon honneur : mes heures sont comptées; il faut que j'arrive à la minute. Songez, s'il y avait une affaire, et que je n'y fusse point, je serais perdu : votre petit cousin ne serait pas digne de vous. Laissez-moi vous mériter.

Bélise l'embrassa de nouveau en le baignant de ses larmes. Allez, lui dit-elle, je serais au désespoir de vous attirer un reproche : votre honneur m'est aussi cher que le mien. Soyez sage, ne vous exposez qu'autant que le devoir l'exige, et revenez tel que je vous vois. Vous ne me donnez pas le temps de vous en dire davantage; mais nous nous écrirons : adieu. — Adieu, ma belle cousine. — Adieu, adieu, mon cher enfant.

C'est ainsi que parmi nous la galanterie est l'ame du point d'honneur, qui est celle de nos armées. Nos femmes n'ont pas besoin d'aller au-devant de nos guerriers pour les renvoyer au

combat; mais les mépris dont elles accablent un lâche, et l'accueil qu'elles font aux hommes courageux, rendent leurs amants intrépides.

Bélise passa la nuit dans la plus profonde douleur; son lit fut baigné de ses larmes. Le jour suivant elle écrivit à Lindor : tout ce qu'une ame tendre et délicate peut inspirer de plus touchant était exprimé dans sa lettre. O vous, qu'on élève si mal, qui vous apprend à si bien écrire? La nature se plaît-elle à nous humilier en vous vengeant?

Lindor, dans sa réponse pleine de feu et de désordre, exprimait tour-à-tour les deux passions de son ame : l'ardeur militaire et l'amour. L'impatience de Bélise ne lui laissa aucun repos, qu'elle n'eût reçu cette réponse. Leur relation s'établit et se soutint sans interruption la moitié de la campagne; et la dernière lettre qu'on écrivait était toujours la plus vive; la dernière qu'on attendait était toujours la plus désirée.

Lindor, pour son malheur, eut un confident jaloux. Tu es enchanté, lui dit celui-ci, de la passion que tu inspires. Si tu savais à quoi tout cela tient! Je connais les femmes. Veux-tu faire une épreuve sur celle que tu aimes? Écris-lui que tu as perdu un œil : je gage qu'elle te conseille de prendre patience, et de l'oublier. Lindor, bien sûr de son triomphe, consentit à cette épreuve; et, comme il ne savait pas mentir, son ami dicta cette lettre. Bélise fut au désespoir : l'image de

Lindor vint s'offrir à son esprit, mais avec un œil de moins. Cette grande mouche noire le rendait méconnaissable. Quel dommage! disait-elle en soupirant. Ses deux yeux étaient si beaux! les miens les rencontraient avec tant de plaisir! l'amour s'y peignait avec tant de charmes! Mais il n'en est que plus intéressant, et je dois l'en aimer davantage. Il doit être désolé : il tremble sur-tout de m'en paraître moins aimable. Écrivons-lui pour le rassurer, pour le consoler, s'il est possible. C'était la première fois que Bélise avait été obligée de se dire, *Écrivons-lui.* Sa lettre fut froide malgré elle : elle s'en aperçut, la déchira, l'écrivit de nouveau. Les expressions étaient assez fortes; mais le tour en était contraint et le style recherché. Cette mouche noire, à la place d'un bel œil, lui offusquait l'imagination et lui glaçait le sentiment. Eh! cessons de nous flatter, dit-elle en déchirant une seconde fois sa lettre; ce pauvre enfant n'est plus aimé : un œil perdu bouleverse mon ame. J'ai voulu faire l'héroïne, je suis une femmelette : n'affectons point des sentiments au-dessus de mon caractère. Lindor ne mérite pas qu'on le trompe. Il compte sur une ame généreuse et sensible; si je ne le suis pas assez pour l'aimer encore, je dois l'être assez pour le désabuser : son mépris deviendra ma peine. Je suis désolée, lui écrivit-elle, et bien plus à plaindre que vous : vous n'avez perdu qu'un agrément, et je vais perdre votre estime, comme j'ai perdu

la mienne. Je me croyais digne de vous aimer et d'être aimée de vous; je ne le suis plus : mon cœur se flattait d'être au-dessus des événements; un seul accident m'a changée. Consolez-vous, monsieur : vous aurez toujours de quoi plaire à une femme raisonnable; et, après l'humiliant aveu que je viens de vous faire, vous n'avez plus à me regretter.

Lindor fut au désespoir à la lecture de ce billet : le *monsieur* sur-tout lui parut une injure atroce. *Monsieur!* s'écriait-il. Ah! la perfide! Son petit cousin, *monsieur!* On donne du *monsieur* à un borgne. Il alla trouver son ami. Je te l'avais bien dit, mon cher, lui dit le confident. Voilà le moment de te venger; si tu n'aimes mieux attendre la fin de la campagne, pour ménager à ton héroïne le plaisir de la surprise. Non, je veux la confondre dès aujourd'hui, lui dit le malheureux Lindor. Il lui écrivit donc qu'il était enchanté de l'avoir éprouvée; que *Monsieur* avait encore ses deux yeux; mais que ses yeux ne la verraient plus que comme la plus ingrate de toutes les femmes. Bélise fut anéantie, et prit dès ce moment le parti de renoncer au monde, et de s'ensevelir à la campagne. Allons végéter, disait-elle, je ne suis bonne qu'à cela.

Dans le voisinage de cette campagne, était une espèce de philosophe dans la vigueur de l'âge, qui, après avoir joui de tout pendant six mois de l'année à la ville, venait jouir six mois de lui-même

dans une solitude voluptueuse. Il rendit ses devoirs à Bélise. Vous avez, lui dit-elle, la réputation d'être sage; dites-moi quel est votre plan de vie? De plan, madame, je n'en eus jamais, répondit le comte de Pruli. Je fais tout ce qui m'amuse; je cherche tout ce que j'aime, et j'évite avec soin ce qui m'ennuie ou me déplaît. — Vivez-vous seul? Voyez-vous du monde? Je vois quelquefois notre pasteur, à qui j'enseigne la morale; je cause avec des laboureurs plus instruits que tous nos savants; je donne le bal à de petites villageoises les plus jolies du monde; je fais pour elles des loteries de dentelles et de rubans, et je marie les plus amoureuses. Quoi! dit Bélise avec étonnement, ces gens-là connaissent l'amour? — Mieux que nous, madame, mieux que nous cent fois. Ils s'aiment comme des tourterelles: ils me donnent appétit d'aimer. — Vous avouerez cependant que cela aime sans délicatesse. Eh! madame, la délicatesse est un raffinement de l'art: ils ont l'instinct de la nature; et cet instinct les rend heureux. On parle d'amour à la ville; on ne le fait que dans les champs. Ils ont en sentiment ce que nous avons en esprit. J'ai essayé, comme un autre, d'aimer et d'être aimé dans le monde; le caprice, les convenances arrangent et dérangent tout : une liaison n'est qu'une rencontre. Ici le penchant fait le choix : vous verrez, dans les jeux que je leur donne, comme ces cœurs simples et tendres se cherchent sans le savoir, et

s'attirent mutuellement. Vous me faites, reprit Bélise, un tableau de la campagne auquel je ne m'attendais pas. On dit ces gens-là si à plaindre! —Ils l'étaient, madame, il y a quelques années; mais j'ai le secret de rendre leur condition plus douce. Oh! vous me direz votre secret, interrompit Bélise avec vivacité; je veux aussi en faire usage. —Il ne tient qu'à vous. Le voici: j'ai quarante mille livres de rente; j'en dépense dix ou douze à Paris dans les deux saisons que j'y passe, huit ou dix dans ma maison de campagne; et par cette économie, j'ai vingt mille livres à perdre sur les échanges que je fais. — Et quels échanges faites-vous? —J'ai des champs bien cultivés, des prairies bien arrosées, des vergers clos et plantés avec soin. —Hé bien? — Hé bien, Lucas, Blaise, Nicolas, mes voisins et mes bons amis, ont des terreins en friche ou appauvris; ils n'ont pas de quoi les cultiver: je leur cède les miens troc pour troc; et la même étendue de terrein qui les nourrissait à peine, les enrichit dans deux moissons. La terre, ingrate sous leurs mains, devient fertile dans les miennes. Je lui choisis la semence, le plant, l'engrais, la culture qui lui convient, et dès qu'elle est en bon état, je pense à un nouvel échange: ce sont là mes amusements. Cela est charmant, s'écria Bélise: vous savez donc l'agriculture?—Un peu, madame; je m'en instruis; je confronte la théorie des savants avec l'expérience des laboureurs; je tâche de corriger ce que je vois de

défectueux dans les spéculations des uns, et dans la pratique des autres : c'est une étude amusante. — Oh ! je le crois ; et je veux m'y livrer aussi. Comment donc ! Mais vous devez être adoré dans tous ces cantons ; ces pauvres laboureurs doivent vous regarder comme leur père. — Oui, madame, nous nous aimons beaucoup. — Je suis bien heureuse, monsieur le comte, que le hasard m'ait procuré un voisin tel que vous ! Voyons-nous souvent, je vous prie : je veux suivre vos travaux, prendre votre méthode, et devenir votre rivale dans le cœur de ces bonnes gens. — Vous n'aurez, madame, ni rivaux ni rivales par-tout où vous voudrez plaire, et lors même que vous ne le voudrez pas.

Telle fut leur première entrevue ; et dès ce moment, voilà Bélise villageoise, tout occupée de l'agriculture, conversant avec ses fermiers, et ne lisant que la *Maison rustique.* Le comte l'invita à l'une des fêtes qu'il donnait les jours consacrés au repos, et la présenta à ses paysans comme une nouvelle bienfaitrice, ou plutôt comme leur souveraine. Elle fut témoin de l'amour et du respect qu'ils avaient pour lui. Ces sentiments se communiquent : il sont si naïfs et si tendres ! C'est le plus sublime de tous les éloges ; et Bélise en fut touchée au point d'en être jalouse. Mais que cette jalousie était loin de la haine ! Il faut avouer, disait-elle, qu'ils ont bien raison de l'ai-

mer : indépendamment de ses bienfaits, personne au monde n'est plus aimable.

Il s'établit dès ce jour entre eux la liaison la plus intime, et en apparence la plus philosophique. Leurs entretiens ne roulaient que sur l'étude de la nature, sur les moyens de rajeunir cette terre, notre vieille nourrice, qui s'épuise pour ses enfants. La botanique leur indiquait les plantes salutaires aux troupeaux, et celles qui leur étaient pernicieuses; la mécanique leur donnait des forces pour élever les eaux à peu de frais sur les collines altérées, et pour soulager le travail des animaux destinés au labourage; l'histoire naturelle leur apprenait à calculer les inconvénients et les avantages économiques dans le choix de ces animaux laborieux. La pratique confirmait ou corrigeait leurs observations, et on faisait les expériences en petit, afin de les rendre moins coûteuses. Le jour du repos revenait, et les jeux suspendaient les études.

Bélise et le philosophe se mêlaient aux danses de ces villageois. Bélise s'aperçut avec surprise qu'aucun d'eux ne s'occupait d'elle. Vous allez, dit-elle à son ami, me soupçonner d'une coquetterie bien étrange; mais je ne veux rien vous dissimuler. On m'a dit cent fois que j'étais jolie; j'ai par-dessus ces paysannes l'avantage de la parure; cependant je ne vois dans les yeux des jeunes paysans aucunes traces d'émotion à ma

vue. Ils ne pensent qu'à leurs compagnes ; ils n'ont des ames que pour elles. Rien n'est plus naturel, madame, lui dit le comte : le désir ne vient jamais sans quelque lueur d'espérance ; et ces gens-là ne vous trouvent belle que comme ils trouvent belles les étoiles et les fleurs. Vous me surprenez, dit Bélise : est-ce l'espérance qui rend sensible ! — Non, mais elle dirige la sensibilité. —On n'aime donc qu'avec l'espoir de plaire? —Non vraiment, madame ; et sans cela, qui pourrait ne pas vous aimer? Un philosophe est donc galant? reprit Bélise avec un sourire. — Je suis vrai, madame, et ne suis point philosophe ; mais si je méritais ce nom, je n'en serais que plus sensible : un vrai philosophe est homme, et fait gloire de l'être. La sagesse ne contredit la nature que lorsque la nature a tort. Bélise rougit, le comte se troubla, et ils furent quelque temps les yeux baissés, sans oser rompre le silence. Le comte voulut renouer l'entretien sur les charmes de la campagne ; mais leurs propos furent confus, entrecoupés et sans suite : on ne savait plus ce qu'on avait dit, encore moins ce qu'on allait dire. Ils se quittèrent enfin, l'une rêveuse, l'autre distrait, et craignant tous deux d'en avoir trop dit.

La jeunesse des villages voisins s'assembla le lendemain pour leur donner une fête : la gaîté en faisait l'ornement. Bélise en fut enchantée ; mais le dénouement la surprit. Le magister avait fait des chansons à la louange de Bélise et du

comte, et les couplets disaient que Bélise était l'ormeau, et que le comte était le lierre. Celui-ci ne savait s'il devait leur imposer silence, ou prendre la chose en badinant; mais Bélise en fut offensée. Je vous demande pardon pour eux, madame, lui dit le comte en la ramenant : ces bonnes gens disent ce qu'ils pensent; ils n'en savent pas davantage. Je les aurais fait taire, si j'avais eu le courage de les affliger. Bélise ne lui répondit rien; et il se retira pénétré de douleur de l'impression qu'avait faite sur elle cet innocent badinage.

Que je suis malheureuse! dit Bélise après le départ du comte : voilà encore un homme que je vais aimer. Cela est si clair que ces paysans s'en aperçoivent : ce sera, comme avec les autres, un feu léger, une étincelle. Non, je ne veux plus le voir : il est honteux de vouloir inspirer une passion, quand on n'en est pas susceptible. Le comte se livrerait à moi sans réserve, et de la meilleure foi : c'est un homme respectable, dont je ferais le malheur si je venais à m'en détacher. Le lendemain il envoya savoir si elle était visible. — Quel parti prendre ? Si je le refuse aujourd'hui, il faudra le recevoir demain; si je persiste à ne le plus voir, que va-t-il penser de ce changement? Qu'a-t-il fait qui ait pu me déplaire ? Lui laisserai-je croire que je me défie de lui, ou de moi? Après tout, qui m'assure qu'il m'aime? et quand il m'aimerait, suis-je obligée de l'aimer? Je lui ferai entendre raison, je lui peindrai mon carac-

tère ; il m'en estimera davantage : il faut le voir. Le comte vint.

Je vais bien vous surprendre, lui dit-elle : j'ai été sur le point de rompre avec vous. — Avec moi, madame? et pourquoi? quel est mon crime? — D'être aimable et dangereux. Je vous déclare que je suis venue chercher le repos; que je ne crains rien tant que l'amour; que je ne suis pas faite pour un engagement solide; que j'ai l'ame la plus légère, la plus inconstante qui fut jamais; que je méprise les goûts passagers, et que je n'ai pas un assez grand fond de sensibilité pour en avoir de durables. Voilà mon caractère : je vous en avertis. Je réponds de moi pour l'amitié; mais pour l'amour, il n'y faut pas compter : et, afin de n'avoir aucun reproche à me faire, je ne veux absolument ni en inspirer ni qu'on m'en inspire. Votre sincérité encourage la mienne, lui répondit le comte; vous allez me connaître à mon tour. J'ai pris pour vous, sans m'en douter et sans le vouloir, l'amour le plus tendre et le plus violent : c'est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux, et je m'y livre de tout mon cœur, quoi que vous puissiez m'annoncer. Vous vous croyez légère et inconstante; il n'en est rien. Je crois connaître mieux que vous le caractère de votre ame. —Non, monsieur, je me suis éprouvée, et vous allez en juger. Elle lui raconta l'histoire du président et celle du jeune page. Vous les aimiez, madame, vous les aimiez : vous vous êtes découragée mal-

à-propos. Votre colère contre le président était sans conséquence : le premier mouvement est toujours pour le chien, mais le second est pour l'amant; ainsi l'a voulu la nature. Le refroidissement de votre amour pour le page n'aurait pas été plus durable : un œil de moins produit toujours cet effet-là; mais peu-à-peu on s'y accoutume. Quant à la durée d'une passion, il faut être juste. Quel est l'insensé qui exige l'impossible? Je désire ardemment de vous plaire, j'en ferai ma félicité : mais si votre penchant pour moi venait à s'affaiblir, ce serait un malheur, ce ne serait pas un crime. Eh quoi! parce qu'il n'est point dans la vie de plaisir sans mélange, faut-il se priver de tout, renoncer à tout? Non, madame, il faut tirer parti de ce qu'on a de bon, se pardonner à soi-même et aux autres ce qui est moins bien, ou ce qui est mal. Nous menons ici une vie douce et tranquille; l'amour nous manque, il peut l'embellir : laissons-le faire : s'il s'en va, l'amitié nous reste; et, quand la vanité ne s'en mêle point, l'amitié qui survit à l'amour en est bien plus douce, plus intime et plus tendre. — En vérité, monsieur, voilà une morale bien étrange! — Elle est simple et naturelle, madame. Je ferais des romans tout comme un autre; mais la vie n'est pas un roman : nos principes, comme nos sentiments, doivent être pris dans la nature. Rien n'est plus facile que d'imaginer des prodiges en amour; mais tous ces héros n'existent que dans la tête

des auteurs : ils disent ce qu'ils veulent ; nous faisons ce que nous pouvons. C'est un malheur, sans doute, de cesser de plaire, c'en est un plus grand de cesser d'aimer : mais le comble du malheur, c'est de passer sa vie à se craindre et à se combattre. Fiez-vous à vous-même, madame, et daignez vous fier à moi. Il est assez cruel de ne pouvoir pas aimer toujours, sans se condamner à n'aimer jamais. Imitons nos villageois : ils n'examinent pas s'ils s'aimeront long-temps ; il leur suffit de sentir qu'ils s'aiment. Je vous étonne ? Vous avez été élevée dans le pays des chimères. Croyez-moi, vous êtes bien née ; revenez à la vérité ; laissez-vous guider par la nature : elle vous conduira beaucoup mieux qu'un art qui se perd dans le vide, et qui réduit le sentiment à rien, à force de l'analyser.

Si Bélise ne fut point persuadée, elle fut bien moins affermie dans sa première résolution ; et dès que la raison chancelle, il est aisé de la renverser. Celle de Bélise succomba sans peine, et jamais un amour mutuel ne rendit deux cœurs plus heureux. Livrés l'un à l'autre en liberté, ils oubliaient l'univers, ils s'oubliaient eux-mêmes : toutes les facultés de leurs ames réunies en une seule, ne formaient plus qu'un tourbillon de feu dont l'amour était le centre, dont le plaisir était l'aliment.

Cette première ardeur se ralentit, et Bélise en fut alarmée : mais le comte la rassura. On revint

aux amusements champêtres. Bélise trouva que la nature s'était embellie, que le ciel était plus serein et la campagne plus riante. Les jeux des villageois lui plaisaient davantage : ils lui rappelaient un souvenir délicieux. Leurs travaux l'intéressaient beaucoup plus. Mon amant, disait-elle en elle-même, est le dieu qui les encourage ; son humanité, sa bienfaisance, sont comme des ruisseaux qui fertilisent ces champs. Elle aimait à s'entretenir avec les laboureurs, des bienfaits que répandait sur eux ce mortel qu'ils appelaient leur père. L'amour lui rendait personnel tout le bien qu'on disait de lui. Elle passa ainsi toute la belle saison à l'aimer, à l'admirer, à lui voir faire des heureux, et à le rendre heureux elle-même.

Bélise avait proposé au comte de passer l'hiver loin de la ville, et il lui avait répondu en souriant : Je le veux bien. Mais, dès que la campagne commença à se dépouiller, que la promenade fut interdite, que les jours furent pluvieux, les matinées froides et les soirées longues, Bélise sentit avec amertume que l'ennui s'emparait de son ame, et qu'elle désirait de revoir Paris. Elle en fit l'aveu à son amant avec sa franchise ordinaire. Je vous l'avais prédit ; vous n'avez pas voulu me croire : l'événement ne justifie que trop la mauvaise opinion que j'avais de moi-même. —Quel est donc cet événement ? —Ah ! mon cher comte, puisqu'il faut vous le dire, je m'ennuie : je ne vous aime plus. Vous vous ennuyez ; cela est possible, lui répon-

dit le comte avec un sourire; mais vous ne m'en aimez pas moins : c'est la campagne que vous n'aimez plus. —Eh! monsieur, pourquoi me flatter? Tous les lieux, tous les temps sont agréables avec ce que l'on aime. — Oui, dans les romans, je vous l'ai déja dit, mais non pas dans la nature. Vous avez beau dire, insista Bélise, je sens très-bien qu'il y a deux mois que j'aurais été heureuse avec vous dans un désert. —Sans doute, madame: telle est l'ivresse d'une passion naissante; mais ce premier feu n'a qu'un temps. L'amour heureux se calme et se modère : l'ame, dès-lors moins agitée, commence à devenir sensible aux impressions du dehors : on n'est plus seul dans le monde; on éprouve le besoin de se distraire et de s'amuser. — Ah! monsieur, à quoi réduisez-vous l'amour? — A la vérité, ma chère Bélise. — Au néant, mon cher comte, au néant. Vous cessez de me suffire; j'ai donc cessé de vous aimer. — Non, tout ce que j'adore, non, je n'ai point perdu votre cœur, et je vous serai toujours cher. — Toujours cher : oui, sans doute; mais comment? — Comme je veux l'être. — Ah! je sens trop mon injustice pour me la dissimuler. — Non, madame, vous n'êtes point injuste. Vous m'aimez assez : j'en suis content, et je ne veux pas être aimé davantage. Serez-vous plus difficile que moi? — Oui, monsieur : je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu m'ennuyer avec

l'homme du monde le plus aimable. — Et moi, madame, et moi, qui ne me vante de rien, je m'ennuie aussi par-fois avec la plus adorable de toutes les femmes, et je me le pardonne. — Quoi! monsieur, vous vous ennuyez avec moi? — Avec vous-même; et je ne laisse pas de vous aimer plus que ma vie. Êtes-vous contente? — Allons, monsieur, retournons à Paris. — Oui, madame, j'y consens : mais souvenez-vous que le mois de mai nous retrouvera à la campagne. — Je n'en crois rien. — Je vous l'assure, et plus amoureux que jamais.

Bélise, de retour à la ville, commença par se livrer à tous les amusements que l'hiver rassemble avec une avidité qu'elle croyait insatiable. Le comte, de son côté, s'abandonna au torrent du monde, mais avec moins de vivacité. Peu-à-peu l'ardeur de Bélise se ralentit. Les soupés lui paraissaient longs; elle s'ennuyait au spectacle. Le comte avait soin de la voir rarement; ses visites étaient courtes, et il prenait les heures où elle était environnée d'une foule d'adorateurs. Elle lui demanda un jour tout bas : Que vous semble de Paris? — Tout m'y amuse, et rien ne m'y attache. — Pourquoi ne venez-vous pas souper avec moi? — Vous m'avez tant vu, madame? Je suis discret : le monde a son tour, j'aurai le mien. — Vous êtes donc toujours persuadé que je vous aime? — Je ne parle jamais d'amour à la ville.

Que pensez-vous, madame, du nouvel opéra? poursuivit-il à haute voix. Et la conversation devint générale.

Bélise comparait toujours le comte à ce qu'elle voyait de mieux, et toujours la comparaison concluait à son avantage. Personne, disait-elle, n'a cette candeur, cette simplicité, cette égalité de caractère; personne n'a cette bonté d'ame et cette élévation de sentiments. Quand je me rappelle nos entretiens, tous nos jeunes gens ne me semblent que des perroquets bien instruits. Il a bien raison de douter qu'on cesse de l'aimer après l'avoir connu! Mais non, ce n'est pas l'estime qu'il a de lui-même, c'est l'estime qu'il a de moi qui lui donne cette confiance. Que je serais heureuse si elle était fondée!

Telles étaient les réflexions de Bélise; et plus elle sentait renaître son inclination pour lui, plus elle se trouvait bien avec elle-même. Enfin le désir de le voir devint si pressant, qu'elle ne put résister à celui de lui écrire. Il se rendit auprès d'elle; et l'abordant avec un sourire : Quoi! madame, lui dit-il, un tête-à-tête! vous m'exposez à faire des jaloux. Personne, monsieur, n'a droit de l'être, lui dit Bélise; et vous savez que je n'ai plus que des amis. Mais vous, ne craignez-vous pas d'inquiéter quelque nouvelle conquête? Je n'en ai fait qu'une en ma vie, répondit le comte; elle m'attend à la campagne, et j'irai la voir ce printemps. — Elle serait à plaindre, si

elle était à la ville : vous y êtes si occupé, qu'elle risquerait d'être négligée. — Elle s'y amuserait, madame, et n'y penserait pas à moi. Laissons là les détours, reprit-elle : pourquoi vous vois-je si rarement et si peu? — Pour vous laisser jouir en liberté de tous les plaisirs de votre âge. — Vous ne serez jamais de trop, monsieur : ma maison est la vôtre; regardez-la comme telle; j'en serai flattée, je le désire, et j'ai acquis le droit de l'exiger. Non, madame, n'exigez rien; je serais au désespoir de vous déplaire : mais permettez-moi de ne vous revoir qu'au retour de la belle saison. Cette obstination la piqua vivement. Allez, monsieur, lui dit-elle avec dépit, allez chercher des plaisirs où je ne serai pas : j'ai mérité votre inconstance. Dès ce jour, elle n'eut pas un moment de repos : elle s'informait de ses démarches; elle le cherchait, et le suivait des yeux aux promenades et aux spectacles; les femmes qu'il voyait lui devinrent odieuses; elle ne cessait de questionner ses amis. L'hiver lui parut d'une longueur mortelle, quoiqu'on ne fût encore qu'au commencement du mois de mars. Quelques beaux jours étant venus : Il faut, dit-elle, que je le confonde, et que je me justifie. J'ai tort jusqu'à présent : il a sur moi cet avantage; mais demain il ne l'aura plus. Elle le fit prier de se rendre chez elle. Tout était prêt pour le départ. Le comte arrive. Donnez-moi la main, lui dit Bélise, pour monter dans mon carrosse. Où allons-nous donc,

madame? lui dit-il. — Nous ennuyer à la campagne. A ces mots, le comte fut transporté de joie. Bélise, au mouvement de la main qui la soutenait, s'aperçut du saisissement et de l'émotion qu'elle faisait naître. O mon cher comte! lui dit-elle en pressant cette main qui tremblait sous la sienne, que ne vous dois-je pas! Vous m'avez appris à aimer, vous m'avez convaincue que j'en étais capable; et en m'éclairant sur mes sentiments, vous m'avez fait la plus douce des violences : vous m'avez forcée à m'estimer moi-même et à me croire digne de vous. L'amour est content : je n'ai plus de scrupule, et je suis heureuse.



LES QUATRE FLACONS,

OU LES AVENTURES

D'ALCIDONIS DE MÉGARE.

J'AI grand regret à la féerie : c'était pour les imaginations vives une source de plaisirs innocents, et la manière la plus honnête de faire d'agréables songes. Aussi les climats de l'Orient étaient-ils peuplés autrefois de génies et de fées. Les Grecs les regardaient comme des intelligences médiatrices entre les hommes et les dieux : témoin le démon familier de Socrate; témoin la fée qui protégeait Alcidonis, comme je vais le raconter.

La fée Galante avait pris Alcidonis en amitié, même avant qu'il vînt au monde. Elle présida à sa naissance, et le doua du don de plaire, sans aucun penchant décidé à l'amour. Sa jeunesse ne fut que le développement des talents et des grâces qu'il avait reçus en partage.

Il avait passé sa quinzième année, lorsque son père, l'un des plus riches et des plus honnêtes citoyens de Mégare, l'envoyant à Athènes pour

y faire ses exercices, lui dit en l'embrassant : Mon cher fils, vous allez trouver dans le monde une foule de jeunes évaporés qui se répandent en injures contre les femmes. N'en croyez rien. Ceux-là n'affectent de les mépriser, que parce qu'ils n'ont pu parvenir à les rendre méprisables. Pour moi, à commencer par votre mère, ma vertueuse épouse, j'ai reconnu dans le beau sexe une délicatesse de sentiment, une candeur, une vérité dont peu d'hommes sont capables. Faites comme moi; choisissez une femme honnête, d'une humeur égale, d'un caractère solide, d'une vertu sociable et douce. Il y en a par-tout. Mon aveu suivra votre choix. Je suis bon père : je ne veux que votre bonheur.

Alcidonis, plein de ces leçons, arrive à Athènes. Sa première visite fut à Séliane, à qui on l'avait recommandé. Séliane, dans sa jeunesse, avait été jolie et belle : elle était belle encore; mais elle commençait à n'être plus jolie. Après les premiers compliments : Que venez-vous faire ici? lui dit un vieux capitaine, l'époux de Séliane et l'ancien ami de son père. C'est bien à votre âge qu'on s'ensevelit auprès des femmes! le Cirque, le Pirée, voilà vos écoles, et non pas ce cercle frivole qu'on appelle le beau monde. Je suis furieux quand je vois arriver un jeune homme à Athènes : c'est à Sparte qu'on devrait aller.

Alcidonis fut déconcerté par une si vive apostrophe; mais Séliane prit son parti avec chaleur.

Je vous reconnais bien là, dit-elle à son mari. Sparte, le Cirque, le Pirée! Eh! qu'apprend-on, s'il vous plaît, dans ces écoles si fameuses? A s'enrichir et à se battre, répondit brusquement l'époux. — A s'enrichir, voilà qui est noble! A se battre, voilà qui est gracieux! Le premier est indigne de l'ambition d'un galant homme, et le second ne s'apprend que trop tôt. — Non pas si-tôt, madame, non pas si-tôt que vous croyez. Je doute qu'après avoir passé sa jeunesse à une toilette, on soit ni bon guerrier ni bon soldat. — Et moi, je ne vois rien de plus gauche, de plus maussade qu'un homme qui n'a jamais appris qu'à se battre. Ne dirait-on pas que vous n'êtes ici que pour vous égorger? La paix a ses talents et ses vertus comme la guerre. On n'est pas toujours à la tête d'une troupe. — Et voilà le mal; de par tous les dieux! voilà le mal. Je voudrais qu'il fût défendu, même en temps de paix, de quitter les drapeaux, sur peine de la vie. — Quoi, monsieur, vous voulez donc que nous n'ayons pas un seul homme? — Vous en aurez, madame, vous en aurez de reste. Il y en a tant d'inutiles à l'état! — Fort bien! vous nous réduisez au rebut de la république. Les femmes vous doivent des remerciements. — Je les en dispense. — Non, monsieur, nous sommes citoyennes, et nous cédons généreusement à l'état toutes les figures qui nous déplaisent, tous ces visages à faire peur, tous ces caractères féroces qui ne s'amusent qu'à tuer, et qui ne sont bons qu'à cela. — Et

vous vous réservez les jolis hommes qui aiment à vivre, n'est-ce pas? —Assurément. —C'est fort bien dit, et l'Aréopage ne manquera pas d'en faire un décret pour vous plaire. Seigneur, pardonnez: ma femme est folle. Je vous laisse; car je n'y tiens plus. Par Hercule, madame, faut-il que je sois votre mari! Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. A ces mots, il sortit en tapant du pied, et ferma brusquement la porte.

Voici un singulier ménage, dit Alcidonis. Madame, avez-vous souvent de pareilles scènes? Mais, oui, répondit-elle froidement, toutes les fois que j'ai du monde. —Et quand vous êtes seuls? —Il gronde encore, mais un peu plus bas. —Et comment l'avez-vous épousé? — Comme on épouse, par convenance et par raison. Au reste, c'est le meilleur homme du monde. Dès qu'il m'ennuie, je le contredis; il s'impatiente et se retire. L'on en fait tout ce qu'on veut. Je vous conseille de lui marquer de la déférence : son amitié n'est pas à négliger; cela est bon à quelque chose. Etes-vous recommandé ici à beaucoup de monde? — Aux amis particuliers de mon père, et le nombre n'est pas grand. —Tant mieux, nous nous verrons plus souvent. Je le souhaite pour vous-même; car en entrant dans un monde nouveau, le plus sage a besoin d'un guide. — Daignerez-vous m'en servir, madame? — Ou mon mari, ou moi : vous choisirez. —Mon choix est fait. Ainsi se passa leur première entrevue.

Quand le mari fut de retour : Vous êtes étrange! lui dit Séliane ; votre ton a effarouché ce jeune homme. — Que vous vouliez apprivoiser, n'est-ce pas ? —Je vous entends, monsieur; je vais ordonner que ma porte lui soit fermée. — Eh ! non, madame, je ne suis point jaloux. Ce serait commencer un peu tard ! Je ne l'ai pas été de votre jeunesse ; je ne le serai pas de votre maturité.— Voilà de vos galanteries; mais j'y suis accoutumée. Souvenez-vous cependant que vous devez une visite au fils de votre ancien ami. — Je le verrai, madame ; je sais vivre, et l'on peut se fier à moi sur l'article des procédés.

Le lendemain, en entrant chez Alcidonis, il reprit leur entretien de la veille. Hé bien! lui dit-il, allez-vous donner dans les mœurs efféminées de la jeunesse athénienne? Ma femme vous y a disposé sans doute ? Gardez-vous bien, non pas d'elle, car son temps est passé, grâce au ciel; mais gardez-vous de ses semblables. Ce sont les sirènes les plus dangereuses! nulle sûreté dans leur commerce. Cela vous prend, vous trompe, et vous quitte sans pudeur. On dirait, à les voir se jouer des hommes, qu'ils ne sont faits que pour leurs plaisirs. S'il est ainsi, dit Alcidonis, les femmes d'Athènes ne ressemblent guère à celle de Mégare! —A Mégare, c'est tout comme ici. Vous tenez de votre vieux père. Le bon homme ne jurait que par sa chaste moitié. C'était par complaisance pour lui qu'elle se parait et voyait du monde; par piété

qu'elle s'enfermait avec un jeune prêtre de Minerve; par recueillement qu'elle allait passer les soirées dans une petite maison qu'il lui avait arrangée lui-même : il s'endormait sur sa vertu de la meilleure foi du monde. — Il avait raison sans doute; et je vous prie de respecter la mémoire de ma mère. — Ta mère! ta mère était une femme : ne veux-tu pas qu'on l'ait faite exprès? J'en ai bien vu! je ne connais que mon extravagante qui soit exactement fidèle; et encore est-ce moi qui l'ai formée. Je l'ai rendue vertueuse en dépit d'elle-même; mais je n'ai pu lui ôter ce fonds de coquetterie que la nature ou l'exemple leur inspire presque en naissant. Je gage qu'elle est capable encore de chercher à te séduire, pour le plaisir de se moquer de toi. Tu ne serais pas le premier qu'elle aurait mis au désespoir. Elle s'amusait autrefois à ce petit jeu-là, et puis elle m'en faisait des contes, dont elle riait comme une folle. Heureusement elle vieillit, et le danger n'est plus si grand.

Alcidonis fut occupé, une partie de la nuit, de tout ce qu'il venait d'entendre. Les femmes, disait-il, sont donc ici bien redoutables! Et il s'endormit dans la résolution de les fuir.

La fée Galante lui apparut en songe, et lui dit: Rien ne ressemble tant aux hommes que les femmes. Tout le bien, tout le mal qu'on en publie est vrai en particulier, et faux en général. Il ne faut, ni se fier à tout, ni se défier de tout. Vivez avec les

femmes, mais ne vous y livrez qu'à propos. Je ne vous ai point donné de caractère, afin que vous soyez plus flexible au leur. Un homme décidé est un homme insociable. Vous serez charmant si l'on dit de vous : *On en fait tout ce qu'on veut.* Mais ce n'est pas assez de plaire, il faut encore savoir aimer, et n'aimer ni trop, ni trop peu. Il y a trois sortes d'amour : la passion, le goût et la fantaisie. Tout l'art d'être heureux consiste à placer bien ces trois nuances. Pour cela, voici quatre flacons dont vous seul pouvez faire usage. Ils sont différents de vertus comme de couleurs. Vous boirez du flacon pourpre, pour aimer éperdûment; du couleur de rose, pour effleurer le sentiment et le plaisir; du bleu, pour le goûter sans inquiétude et sans ivresse; et du blanc, pour revenir à votre état naturel. A ces mots, l'image de la fée s'évanouit comme une vapeur.

Alcidonis s'éveille enchanté d'un si beau songe. Mais quelle fut sa surprise, en trouvant en effet les quatre flacons sous sa main ! Ah ! pour le coup, dit-il, je n'en prendrai qu'à mon aise. Il se lève en rendant grâce à la fée, et le même jour il revoit Séliane. Elle était seule. Vous avez vu mon mari ? lui dit-elle, ne s'est-il pas déchaîné contre la galanterie ? — Beaucoup. — Il vous a dit mille horreurs des femmes ? — Il est vrai. — Je me flatte qu'il m'a exceptée. — Il n'a même excepté que vous, sur l'article de la fidélité. — Le bon homme! — Il est persuadé que vous lui êtes fidèle; mais

il prétend que vous n'en êtes que plus dangereuse, et que vous vous moquez impitoyablement de ceux qui ont le malheur de vous aimer. —Et voilà comme il me décrie! Il mériterait bien...... Mais non; je dois me respecter moi-même. —Votre vertu, dit-il, est de sa façon: c'est lui qui vous a rendue honnête. —Lui! —Lui-même; et malgré vous. —Malgré moi! Celui-là est fort. Je lui ferai bien voir si l'on me rend honnête malgré moi. —Je vous avoue, qu'à votre place...... Et j'aurais bien à me venger aussi de l'insulte qu'il a faite à ma mère! —A votre mère? —Il a osé me dire que mon père n'était qu'un sot, et qu'il n'y avait que lui au monde qui ne le fût pas. — Le malheureux! c'est bien à lui de se vanter! Mais, encore une fois, je me erespecte. Non monsieur, je ne suis point coquette; et puisqu'il m'oblige à me justifier, j'ai le cœur aussi tendre et plus tendre qu'une autre. —Et qu'en faites-vous de ce cœur? —Hélas! je n'en fais rien du tout; mais vous croyez bien que ce n'est pas pour ses beaux yeux que je le garde. Je suis sage pour mon repos, pour ne pas m'exposer au caprice, à l'inconstance, à l'ingratitude des hommes. Je sens que si j'aimais, j'aimerais passionnément, et je voudrais être aimée de même. —Ah! vous le seriez. —Je n'ose m'en flatter. Rien n'est plus faible, plus vain, plus léger que l'amour de vos pareils. Ils ont des goûts, des fantaisies; mais la passion de l'amour, cette ivresse qui en fait le charme, et qui en est l'excuse, ils ne la connaissent

pas. — Pour moi, madame, je sais bien où il y en a de cet amour que vous méritez; et si j'étais sûr du retour, j'en prendrais une bonne dose! Séliane sourit de la simplicité d'Alcidonis (car la fée lui donnait auprès d'elle cet air naïf, ce ton ingénu que les coquettes aiment tant). Non, lui dit-elle, on ne s'enflamme pas ainsi tout-à-coup. Eh! le moyen de nous aimer? nous ne nous connaissons pas encore. — A la bonne heure, madame : je ne suis pas pressé. Demain nous nous connaîtrons mieux. —Je vous verrai donc demain? — Oui, madame. —L'après-dînée, entendez-vous? car je veux vous éviter l'ennui de vous trouver avec mon mari. Nous serons seuls, nous serons libres, et je vous parlerai raison.

Alcidonis ne manqua pas de se trouver au rendez-vous avec ses flacons dans sa poche. Séliane le reçut dans le négligé le plus séduisant. Voilà, dit Alcidonis en la voyant, le privilége de la beauté : moins elle a de parure, plus elle a de charmes. Séliane fit semblant de rougir. Savez-vous, lui dit-elle, que vous êtes dangereux avec cette ingénuité feinte? on s'y laisserait prendre, et on y serait trompée. — Moi, madame, vous tromper! Je n'ai jamais trompé personne. — Et vous voulez commencer par moi? — Non, je vous le jure. — Pourquoi donc ces propos flatteurs, ces regards tendres? — Vous êtes belle, j'ai des yeux, je dis ce que je vois; il n'y a point là de flatterie. — En effet votre tranquillité fait bien voir que

vous n'avez aucun intérêt à me séduire. — Ah ah! si vous vouliez, cette tranquillité me passerait bien vîte. — Oh! sans doute; et pour vous enflammer, vous n'attendez que mon aveu, n'est-ce pas? — Rien n'est plus vrai : vous n'avez qu'à dire. — En vérité, vous êtes bon, avec ce ton froidement résolu. — C'est que je suis sûr de mon fait. — Quoi, si je vous faisais voir quelque envie d'être aimée?... — Vous le seriez à point nommé, je vous en donne ma parole. — Je vois bien, Alcidonis, que vous ne savez à quoi vous vous engagez, ni combien je suis exigeante. — Exigez, madame, exigez; mon cœur vous défie. Je vous aimerai tant qu'il vous plaira. — Vous m'aimeriez donc, si je voulais, à la folie? — A la folie, soit; il ne m'en coûtera pas davantage. — Sa simplicité me charme. Hé bien! oui, je veux que vous m'aimiez, et que vous m'aimiez beaucoup. — A la passion? — A la passion. — Et vous m'aimerez de même? — Je le crois. — Ce n'est pas assez. — J'en suis sûre. — Cela me suffit, et vous allez voir beau jeu. — Où allez-vous donc? — Je suis à vous; je ne demande qu'une minute.

Le crédule Alcidonis s'étant retiré dans un coin, but l'élixir du flacon pourpre jusqu'à la dernière goutte. Il reparaît, les yeux enflammés, le cœur palpitant, la voix éteinte. Plus de fadeur, plus de galanterie : son langage était rapide, entrecoupé, plein de substance et de chaleur. Les mots ne pouvaient suffire aux sentiments; des accents inarti-

culés suppléaient aux paroles : un geste véhément, une action impétueuse en redoublaient l'énergie. Cette éloquence pathétique mit Séliane hors d'elle-même. Elle est émue, agitée, interdite : elle a peine à le reconnaître; elle a peine à concevoir ce changement prodigieux. Elle veut paraître douter, craindre, hésiter encore : inutiles efforts! Son cœur s'attendrit, ses yeux s'animent, sa raison l'abandonne; et l'on eût dit, l'instant d'après, qu'elle avait bu au même flacon.

Deux mois se passèrent dans des transports qu'ils avaient peine à contenir. Le mari ne cessait de plaisanter Alcidonis sur ses assiduités auprès de sa femme. Pauvre dupe, lui disait-il, vous n'avez pas voulu me croire! Vous y êtes pris; j'en suis bien aise. Consumez-vous auprès d'elle : voilà un temps bien employé! Alcidonis se vengeait le mieux qu'il pouvait de cette ironie insultante. Mais sa passion n'était plus secondée : celle de Séliane s'affaiblissait de jour en jour. Séliane lui suffisait; il ne pouvait plus lui suffire. Elle eut besoin de se dissiper, de se distraire, de voir le monde qu'elle avait oublié. Alcidonis en prit de l'ombrage. Il s'aperçut, avec un chagrin profond, qu'elle s'amusait de tout, tandis qu'il ne s'occupait que d'elle. Il devint triste, inquiet, jaloux; il fit tant, qu'elle en fut excédée, et prit le parti de le congédier.

Il est vrai, lui dit-elle, je vous ai aimé : j'étais folle. Je suis sage; imitez-moi. Il n'est pas

dit qu'on doive s'aimer jusqu'à la caducité. Tout passe, et l'amour lui-même. Le mien s'est affaibli, vous m'avez grondée : il s'éteint, vous vous désespérez; tant pis pour vous : je ne sais qu'y faire. —Eh quoi, perfide! ingrate! parjure! —Tant qu'il vous plaira. Dites-moi bien des injures, si cela peut vous soulager. — Ah! juste ciel! comme on me traite! — Comme un enfant à qui l'on pardonne tout. — Est-ce là, perfide, les serments que vous m'aviez faits cent fois de m'aimer jusqu'au dernier soupir! — Serments téméraires qui n'engagent à rien : insensé qui les fait, insensé qui s'y fie. En croiriez-vous quelqu'un qui, en se mettant à table, jurerait par tous les dieux d'avoir toujours le même appétit ?— Le même appétit ! quelle image ! Est-ce là cette délicatesse dont votre cœur se glorifiait? — Autre sottise. On désavoue l'empire des sens au moment même qu'on en est esclave. Je suis femme, j'aime comme une femme; et vous n'avez pas dû vous attendre que la nature fît un miracle en votre faveur. Alcidonis, à ce discours, s'arrachait les cheveux de désespoir. Hé bien! poursuivit-elle, que faites-vous? En serez-vous plus aimable ou plus aimé, quand vous serez chauve? Alcidonis, écoutez-moi : je conserve pour vous une amitié compatissante. — Ah! cruelle! est-ce de l'amitié, de la pitié que je vous demande? — Il faut bien vous y réduire; je ne sens pour vous rien de plus. Lequel des deux a tort, ou celui qui cesse d'aimer,

ou celui qui cesse de plaire? Le procès n'est pas décidé, et ne le sera pas si-tôt. En attendant, croyez-moi, prenez votre parti avec courage. —Il est pris, ingrate, il est pris, dit-il en s'éloignant pour boire : et je n'ai pas besoin de dire qu'il eut recours au flacon blanc.

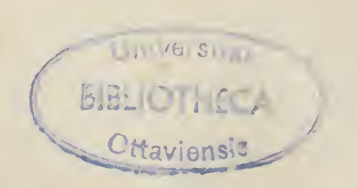
Tout-à-coup ses sens se calmèrent, et la raison lui revint. En effet, dit-il en retournant vers Séliane avec un air doux et tranquille, j'étais un sot de me fâcher. Nous avons été amants; nous sommes amis. Il faut de tout dans la vie. La passion est un accès : quand il est passé, tout est dit. On n'est obligé de se voir qu'autant que l'on s'amuse; et rien n'est plus naturel que de changer quand on s'ennuie. Vous m'avez aimé autant que vous avez pu. Vous auriez été bien dupe de vous piquer d'une constance pénible! Jouissez, madame, du droit que vous donne votre beauté de multiplier vos conquêtes. Je suis trop heureux d'avoir été du nombre : il faut que chacun ait son tour; je vous souhaite bien du plaisir.

Séliane fut aussi surprise que piquée de la froideur de ses adieux. Elle voulait bien qu'il se consolât, mais pas si-tôt, ni si aisément. Cette révolution n'était pas concevable. Réflexion faite, elle fut persuadée que la tranquillité qu'il faisait paraître n'était qu'un dépit simulé; et elle ne manqua pas de dire à quelques-unes de ses amies, que le pauvre garçon était désespéré, qu'il lui

avait fait une peur horrible, et qu'elle avait eu toutes les peines du monde à l'empêcher de prendre un parti violent.

Le jour suivant, Alcidonis alla souper chez le voluptueux Alcipe, avec les plus jeunes et les plus jolies femmes d'Athènes. Cela m'est égal, disait-il en lui-même, le flacon pourpre est à sec; mais la fée aurait beau le remplir, je veux bien mourir si j'y goûte. Dès qu'il vit toutes ces beautés : Ah! pour le coup, jouissons : c'est le moment des fantaisies. Il boit du flacon couleur de rose; et voilà ses yeux et ses désirs qui se promènent sans se fixer.

Le hasard l'avait placé à table auprès d'une blonde aux regards languissants, d'une modestie et d'une timidité extrême. Il en fut vivement touché; mais il avait de l'autre côté une brune éblouissante de vivacité et de fraîcheur. Il eût bien voulu de celle-ci, mais il aimait bien celle-là; et, réflexion faite, il eût préféré la blonde, sans je ne sais quoi qui l'inclinait vers la brune. Ce je ne sais quoi détermina ses vœux. Il eut pour elle tous les soins d'une galanterie empressée ; elle les reçut d'un air distrait, et comme un hommage qui lui était dû. Alcidonis en fut piqué; la fantaisie, comme la passion, s'irrite contre les obstacles. Excité par le désir de plaire, il fit les plaisirs du soupé. Corine, sa brune charmante, vit bien qu'on lui enviait sa conquête. Elle en connut enfin le prix, et quelques regards de com-



plaisance portèrent l'espoir dans le cœur de son nouvel amant.

L'heure de se quitter arrive; Corine se lève, il la suit. Vous voulez donc bien m'accompagner? lui dit-elle en acceptant sa main; je sens tous les sacrifices que vous me faites. Il jura qu'il ne lui en faisait aucun. — Pardonnez-moi : je vous enlève aux plus jolies femmes d'Athènes; et c'est un triomphe assez beau. — Je n'ai fait que les entrevoir; elles m'ont paru assez bien. — Assez bien! vos éloges sont modestes! Direz-vous de Cléonide, qu'elle est assez bien? Ces grands yeux, ces traits réguliers, cette taille majestueuse... on croit voir une déesse. — Il est vrai, l'auguste Junon. — Vous êtes méchant! Et Amate, que vous en semble? Cet air de volupté, cette nonchalance attrayante qui semble appeler le plaisir. — Oui, c'est ainsi que je peindrais l'occasion négligée. — Négligée! le mot est cruel; je ne le répéterai pas, il passerait en proverbe. J'espère du moins que vous ferez grâce à l'air ingénu et craintif de Céphise. Ce coloris, ce regard tendre, cette bouche qui n'ose sourire, et qui est si belle lorsqu'elle sourit, qu'en dites-vous? — Qu'il ne manque à tout cela qu'une ame. — Et vous voudriez bien lui donner la vôtre? — Je vous avouerai que sans vous elle aurait eu la pomme. — Hélas! et qu'en aurait-elle fait? Rien n'est plus froid, plus indolent, plus insensible que Céphise. — Aussi n'a-t-elle eu que le premier coup-d'œil. — Je vous ai

surpris cependant, même vers la fin du souper, les regards attachés sur elle. — Il est vrai, je l'admirais comme un beau modèle en cire. — Beau modèle, si vous voulez : on dit dans le monde que ce modèle a grand besoin d'une draperie.

En parcourant ainsi les objets de la jalousie de Corine, ils arrivent à son logis. Montez-vous un moment? dit-elle à Alcidonis; il est de bonne heure; nous causerons. Alcidonis fut enchanté. La fée, qui le rendait méchant avec Corine, savait bien ce qu'elle faisait : la louange la plus flatteuse pour une jolie femme, c'est le mal qu'on lui dit de ses rivales ; aussi avait-elle bien pris.

Il me tarde, poursuivit Corine, de savoir à mon tour le bien et le mal que vous pensez de moi. — Le mal! Eh! s'il y en a, m'avez-vous laissé le temps, la liberté de l'apercevoir? L'illusion vous environne; cet éclat, cette vivacité brillante nous cacheraient la laideur même; je l'aurais prise pour la beauté. Je vous vois, je suis ébloui, enivré, transporté : voilà mon histoire. C'est un enchantement, une folie, c'est tout ce qu'il vous plaira; mais rien au monde n'est si sérieux, et vous m'allez rendre, d'un seul mot, le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes. En effet, rien n'est plus fou, s'écria-t-elle en le voyant à ses genoux : vous m'apercevez en passant, vous m'aimez, s'il faut vous en croire, et vous osez me l'avouer! Savez-vous si je mérite ces sentiments? Savez-vous si je puis y répondre? — Non,

madame, je ne sais rien. Vous êtes peut-être la plus cruelle des femmes, la plus volage, la plus perfide. Ce beau corps, ces traits charmants peuvent cacher une ame insensible. Je le crains; mais j'en cours les risques; et le danger fût-il encore plus grand, il n'est pas en moi de l'éviter. — Ah! je reconnais bien à ces traits ce qu'on m'a dit de votre caractère : c'est vous, Alcidonis, qui êtes le plus dangereux des hommes, et celui de tous que je craindrais le plus d'aimer. — Pourquoi donc? que vous a-t-on dit? — Que vous êtes un homme à passion; et un homme à passion est un homme insoutenable. Vous vous abandonnez à corps perdu; vous aimez comme un furieux, et vous voulez être aimé de même. Si l'on n'est pas aussi passionné que vous, ce sont des plaintes, des reproches; vous devenez sombre, inquiet, ombrageux. On ne sait comment vous quitter; il n'y a pas moyen de vous prendre. — Il est vrai, madame, que j'ai donné dans ces travers; mais m'en voilà bien revenu; on peut me prendre en toute sûreté; je signerai mon congé d'avance. — Ne croyez pas plaisanter, monsieur : c'est le charme de l'amour que la liberté, la franchise. Sans cela un amant serait un mari; et en vérité ce ne serait pas la peine d'être veuve. — J'entends raison, belle Corine, et vous pouvez compter sur moi. — Vous donneriez donc votre parole d'honneur à une femme qui aurait pour vous de la faiblesse, de vous retirer sans faire de scène, dès

qu'elle vous dirait en amie : Je vous aimai ; je ne vous aime plus? — Assurément : j'ai appris à vivre, et vous n'avez qu'à m'éprouver. — Je le veux bien ; mais souvenez-vous que je ne m'engage à vous aimer qu'autant que vous saurez me plaire.

Je vois bien, disait Alcidonis en lui-même, qu'ici le flacon blanc me sera d'un grand secours. Il se trompait; il n'en eut pas besoin : l'impression du couleur de rose s'effaça bientôt d'elle-même. Il était encore auprès de Corine, et déja l'image des autres beautés qu'il avait vues chez Alcipe venait s'offrir à sa pensée. Celle-ci est vive, disait-il, mais voilà tout; nul sentiment, nulle délicatesse; cela change d'amants comme de parure. Demain je serai renvoyé, si demain quelque autre l'amuse. En vérité, je suis bien bon de lui prodiguer mes soupirs! J'aurais bien mieux fait de les adresser à cette blonde languissante, dont les yeux se levaient sur moi d'un air si tendre et si touchant. Corine m'a dit du mal de Céphise; il faut que Céphise ait du mérite. Elle n'est pas bien animée; mais quel plaisir de l'animer! Une femme naturellement vive l'est pour tout le monde : celle-ci ne le serait que pour moi. Allons la voir : aussi-bien je ne veux pas qu'on me renvoie. Corine apprendra que je ne suis pas de ceux que l'on met sur le pavé, et que je sais donner un congé tout comme elle.

Il dit à Céphise les mêmes choses qu'à Corine, mais avec plus de ménagement. Est-il possible?

s'écria-t-elle sans s'émouvoir. Quoi! vous serez malheureux si je ne vous aime pas? — Plus malheureux que je ne puis dire. — J'en suis fâchée; car je ne sais point aimer. — Ah! belle Céphise, avec ce sourire enchanteur, ce regard tendre, cette voix qui va jusqu'à l'ame, vous ne connaissez pas l'amour? — En vérité, je ne le connais pas. — Et si je vous le faisais connaître? — Vous me feriez bien du plaisir, car j'en suis fort curieuse. Mais tant de gens l'ont essayé! et pas un n'y a réussi. Mon mari lui-même y perdait ses peines. — Votre mari! je le crois bien : mais vous avez eu des amants? — Beaucoup, et des mieux faits, et des plus tendres. — Et les rendiez-vous heureux? — Non; car ils se plaignaient tous que je ne les aimais pas. Ce n'était pas ma faute, j'y faisais mon possible. Imaginez-vous que j'en prenais quelquefois quatre en même temps pour tâcher, dans le nombre, d'en aimer au moins un ou deux : tout cela était inutile.

Voilà, dit Alcidonis, une ingénuité dont j'ai vu peu d'exemples. Ne nous décourageons pas, ma chère enfant, vous m'aimerez. — Vous croyez? — Je le crois. Vous êtes sensible? — Oui, sensible, par-ci, par-là : mais en un moment cela me passe. — C'est une maladie assurément. Avez-vous fait, pour en guérir, quelque sacrifice à Vénus? — Mon mari en faisait beaucoup; mais il me retrouvait la même au retour du temple. — Et pourquoi ne pas vous y mener vous-même?

— Il n'avait garde : le prêtre était un jeune homme qui voulait m'initier. — Vous initier! Et savez-vous quelle est cette cérémonie? — Hélas! non, je ne sais rien. — Voulez-vous que je vous l'apprenne, reprit Alcidonis en risquant quelque liberté? Doucement, seigneur, s'écria-t-elle, vous faites comme si je vous aimais : je ne vous aime point encore. — Et comment vous en apercevoir, si nous ne faisons pas quelques essais? — J'en ai fait mille; mais tout cela ne prouve rien. D'abord il me semble que j'aime, et puis il me semble que je n'aime plus. Il vaut mieux attendre que cela vienne ; si cela vient, je vous le dirai.

Alcidonis faisait de jour en jour quelques nouveaux progrès sur l'indolente sensibilité de Céphise; mais elle n'en était pas encore où il voulait l'amener. Pour lui échauffer l'imagination, il lui proposa de se trouver ensemble à une fête qui devait se célébrer en l'honneur de Vénus. Elle y consentit, à condition qu'elle ne serait point initiée. Le lendemain chacun d'eux, pour la décence, s'y rendit de son côté. Les filles et les garçons, vêtus en grâces et en amours, chantaient des hymnes en l'honneur de la déesse, et dansaient au son de la lyre, sous l'ombrage du bois sacré qui environnait le temple.

Céphise s'y était rendue la première. Ah! dit-elle à Alcidonis, je vous cherchais des yeux; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. La déesse a prévenu nos vœux : je crois que je commence

à vous aimer tout de bon. Cette nuit je vous ai vu dans mon sommeil; vous étiez pressant; j'étais animée. — Eh bien? — Eh bien! je vous dirai le reste à souper. A souper? reprit Alcidonis d'un air préoccupé et les yeux attachés sur la fête; à souper, soit, je le veux bien... Ah! la jolie danseuse que voilà! que celle-ci chante avec grâce! — Nous serons seuls, entendez-vous? — Seuls, j'y consens. Je voudrais bien savoir quelle est cette jolie danseuse! — Alcidonis, vous ne m'écoutez pas! — Pardonnez-moi, je vous entends; mais je cherche quelqu'un qui me dise..... Ah! Pamphile, un mot. Apprends-moi quelle est cette jolie enfant. C'est Cloé, dit Pamphile. Je soupe avec elle. — Avec elle? ce soir? — Ce soir même. — Ah! j'en veux être. — Cela ne se peut pas. — Je t'en conjure, mon cher Pamphile, au nom de notre amitié. — Vous n'y pensez pas, Alcidonis, lui dit tout bas Céphise interdite : vous soupez avec moi; je vous l'ai dit. — Il est vrai, c'était mon dessein; mais j'ai promis à mon ami Pamphile; ma parole est sacrée, et je ne saurais y manquer.

Il vit Cloé, la trouva ce qu'on appelle adorable un quart d'heure, et insipide l'instant d'après. Il vit la chanteuse Phylire; il en fut épris une soirée; le lendemain elle l'ennuya. Ah! que les fantaisies sont fatigantes! dit-il. A chaque instant des désirs nouveaux, dont aucun ne remplit mon ame! C'est le tourment des Danaïdes.

Loin de moi ces lueurs de sentiment passagères et renaissantes, qui ne me laissent aucun repos; buvons l'oubli de mes folies. Il dit, et vida le flacon blanc. Il ne lui reste plus que le bleu, et son bonheur dépend de l'usage qu'il en va faire.

Alcidonis étudiait la philosophie sous Ariste l'académicien. Ariste, en mourant, laissa une jeune veuve, la plus honnête et la plus belle du monde. Le disciple d'Ariste crut devoir à sa veuve les consolations et les secours de l'amitié. Thélésie les refusa avec une modestie mêlée de douceur et de fierté. J'ai peu de bien, lui dit-elle; j'ai encore moins de désirs. Mon époux m'a laissé le plus précieux héritage, le goût de la médiocrité, l'habitude à vivre de peu. Tant de sagesse unie à tant de beauté méritait bien un attachement délicat et solide. Il est temps, dit Alcidonis, que je goûte du flacon bleu.

Une chaleur douce et vive se répandit dans ses veines. Ce n'était point l'inquiétude des fantaisies, ce n'était point l'emportement de la passion : c'était une émotion délicieuse, le pressentiment de la félicité. Il brûle d'être à Thélésie; il brûle de n'avoir plus avec elle qu'un même sort, qu'une vie et qu'une ame; et cédant à son impatience, il lui propose de s'unir à elle. Thélésie ne fut point insensible à cette marque d'amour et d'estime. Vous êtes assez généreux, lui dit-elle, pour m'offrir votre main. Je veux la mériter; je la refuse : j'en serais indigne, si je

l'acceptais. Il eut beau lui répondre de l'aveu de son père, lui faire un crime de ses refus, la menacer des reproches qu'elle se ferait à elle-même de l'avoir rendu malheureux ; elle parut inébranlable.

Cependant Thélésie, dans sa retraite, ne cessait de verser des larmes. La seule esclave qui lui restait voyait la douleur dont elle était consumée, et n'en pouvait pénétrer la cause. Fallait-il l'attribuer à la mort de son époux? Quoi! pleurer sans cesse un mari philosophe? Cela n'était pas naturel. Sa maîtresse écrivait souvent à un citoyen d'Argos; et les réponses qu'on lui rendaient lui arrachaient de profonds soupirs. La curiosité ou le zèle porta l'esclave à ouvrir une des lettres de Thélésie. Elle était conçue en ces termes :

« Si vous n'avez un cœur d'airain, vous serez
« touché, seigneur, du désespoir d'une infortu-
« née qui donnerait son sang pour la liberté de
« son père. Ariste, mon époux, à qui je n'avais
« pas rougi d'avouer que j'étais née d'un esclave,
« n'a rien épargné pour rendre mon père à mes
« vœux. Il l'a fait chercher vainement. J'apprends
« enfin qu'il est en votre pouvoir, et je l'apprends
« dans l'indigence. J'ai apprécié tout ce qui me
« reste. Hélas! il s'en faut bien que je sois en état de
« suffire à ce que vous exigez. Je n'ai plus qu'une
« seule ressource : c'est de m'offrir moi-même en
« échange pour mon père. Il n'est pas juste que

« je sois libre, tandis que mon père est esclave :
« je suis jeune, il est accablé d'années ; vous pou-
« vez tirer de ma servitude plus d'avantages que
« de la sienne ; mes mains s'endurciront au tra-
« vail ; mon cœur est fait à la patience. Si je vou-
« lais user de la facilité qu'on peut avoir à mon
« âge de séduire et d'intéresser les hommes, je
« ne serais pas réduite à cette cruelle extrémité ;
« mais l'esclavage est moins honteux que le vice :
« je n'hésite pas à choisir. »

L'esclave, pénétrée d'admiration et de pitié, porta cette lettre à Alcidonis. Ah! s'écria-t-il, le cœur saisi et les yeux en larmes, voilà donc la cause de ses refus! Elle est née esclave! Et qu'importe? la vertu est la reine du monde. C'est à la fortune à rougir. Quelle piété! quelle tendresse! Vous, Thélésie, vous, dans l'esclavage! Que n'ai-je un trône à vous offrir! Au nom des dieux, dit-il à l'esclave, garde-moi bien le secret : je pars, les pleurs de ta maîtresse vont être essuyés ; ton zèle aura sa récompense.

Alcidonis se rend à Argos ; et le père de Thélésie est libre. L'inconnu qui l'affranchit lui donne de quoi se rendre à Athènes, et lui dit en le quittant : Vous allez revoir Thélésie ; vous devez la liberté à sa tendresse et à ses vertus. Il dépend d'elle d'être heureuse et de vous rendre heureux. Mais si le service que je viens de vous rendre vous est cher, promettez-moi d'engager cette fille vertueuse à cacher sa naissance et vos mal-

heurs aux yeux de celui qui la demande pour épouse. Je le connais; il la respecte; il lui serait affreux de la voir rougir. Si votre bienfaiteur paraît jamais devant vous, renfermez votre reconnaissance : il ne veut être connu que de vous seul. Quoi! dit le vieillard attendri, ma fille ne connaîtra jamais la main qui vient de briser ma chaîne! Non, reprit Alcidonis; n'accablez point Thélésie de ce fardeau humiliant. Il est des devoirs qui abaissent l'ame : laissons à la sienne, je vous en conjure, sa noblesse et sa liberté. Le vieillard promit tout à son libérateur.

Il arrive à Athènes. Sa fille s'évanouit en le voyant. O mon père! lui dit-elle, quel dieu vous accorde à mes larmes? L'avarice de votre maître s'est-elle enfin laissé fléchir? Oui, ma fille, répondit le vieillard. Je sais que je dois à ta tendresse et à tes vertus la liberté, la vie, et le bonheur inespéré de venir mourir dans tes bras.

Alcidonis, de retour, vint presser de nouveau Thélésie, par tout ce que l'amour a de plus tendre, de consentir à leur hymen. Le vieillard n'avait pas manqué d'exhorter sa fille au silence sur l'humiliation de leur premier état. Non, lui avait-elle répondu avec courage, il est moins humiliant de l'avouer que de le taire : quiconque aura intérêt à me connaître, apprendra de moi qui je suis.

Vous voulez donc, dit-elle à Alcidonis, que je vous ouvre mon ame? Tant que j'ai été malheu-

reuse, j'ai renfermé ma douleur en moi-même; mais vous méritez de partager ma joie. Apprenez que mon destin m'a fait naître dans la servitude. On m'en avait retirée; mon père y gémissait encore. Un dieu bienfaisant me l'a rendu; il est libre; il est ici; vous l'allez voir. Cependant la tache de notre servitude est ineffaçable; et vous avouer qui nous sommes, c'est vous déclarer sans retour, que ni votre honneur, ni ma reconnaissance, ne me permettent de vous écouter.

Vous m'outragez, Thélésie, lui dit Alcidonis, d'un air plein de tendresse et d'amertume. Me croyez-vous moins philosophe, moins généreux qu'Ariste? Lui aviez-vous caché le malheur de votre naissance? Non, sans doute. N'a-t-il pas méprisé l'injustice de la fortune et de l'opinion? Je suis son disciple; ses préceptes sont gravés dans mon cœur; son exemple est-il honteux à suivre? ou ne me croyez-vous pas assez de vertu pour l'imiter? Ce n'est pas la vertu, lui dit-elle, en souriant, c'est la prudence qui vous manque. Ariste avait eu le temps de s'éprouver : vous n'êtes pas, comme lui, dans l'âge où l'on peut se répondre de soi-même; je vous épargne des regrets.

Alcidonis, désolé de cette constance invincible, tombait aux genoux de Thélésie, pour la fléchir par la pitié. Dans ce moment paraît le vieillard qu'il avait tiré d'esclavage. Que vois-je? Ah! ma

fille, s'écria-t-il, c'est lui..... Et tout-à-coup, se souvenant de la défense d'Alcidonis, il s'interrompit lui-même, et demeura les yeux attachés sur son libérateur, en laissant échapper quelques larmes. Quoi ! mon père, dit Thélésie étonnée, vous le connaissez! C'est lui, dites-vous! Achevez : qu'a-t-il fait? où l'avez-vous connu? Alcidonis, vous baissez les yeux! vous rougissez! mon père vous regarde avec attendrissement! Ah ! je vous entends l'un et l'autre. Mon père! c'est lui qui vous a racheté; c'est à lui que je dois mon père. — Oui, ma fille, voilà mon bienfaiteur. Est-ce là, dit Alcidonis en embrassant le vieillard qui se prosternait à ses pieds, est-ce là ce que vous m'aviez promis! Pardonnez, dit le vieillard, mon cœur était saisi; ma fille m'a deviné; ce n'est pas ma faute. — Eh bien! puisqu'elle sait tout, obligez-la donc, cette fille cruelle, à ne pas me désespérer : c'est sa main, c'est son cœur que je demande pour prix du bien que je lui rends. Le vieillard pénétré reprocha vivement à sa fille une ingratitude dont elle n'était point coupable; et prenant sa main tremblante, il la mit dans celle de son libérateur. C'est à votre père que je la dois, cette main que vous m'avez refusée, dit tendrement Alcidonis en la baisant. Consolez-vous, répondit Thélésie avec un sourire : vous ne lui devez que ma main; mon cœur s'était donné lui-même.

Alcidonis, enchanté, employa le reste du jour

à se disposer à partir le lendemain pour Mégare. La nuit, comme il goûtait un doux sommeil, la fée Galante lui apparut de nouveau, et lui dit : Soyez heureux, Alcidonis; aimez sans inquiétude; possédez sans dégoût; désirez pour jouir; faites des jaloux, et ne le soyez jamais. Ce n'est pas un conseil que je vous donne, c'est votre destin que je vous annonce. Vous avez bu à la source de la félicité parfaite. Je distribue à pleines mains des flacons pourpre et couleur de rose; mais le flacon bleu est un don que je réserve à mes favoris.



LAUSUS ET LYDIE.

Lausus equum domitor debellatorque ferarum.
Virg. AEn. VII.

Le caractère de Mézence, roi de Tyrenne, est assez connu. Mauvais prince et bon père, cruel et tendre tour-à-tour, il n'avait rien d'un tyran, rien qui annonçât la violence, tant que ses volontés ne trouvaient aucun obstacle; mais le calme de cette ame superbe était le repos du lion.

Mézence avait un fils appelé Lausus, que sa valeur et sa beauté rendaient célèbre parmi les jeunes héros de l'Ausonie. Lausus avait suivi Mézence dans la guerre contre le roi de Préneste. Son père, au comble de la joie, l'avait vu, couvert de sang, combattre et vaincre à ses côtés. Le roi de Préneste, chassé de ses états, et cherchant son salut dans la fuite, avait laissé dans les mains du vainqueur un trésor plus précieux que sa couronne, une princesse dans l'âge où le cœur n'a que les vertus de la nature, où la nature a tous les charmes de l'innocence et de la beauté. Tout ce que les grâces éplorées ont de noble et

d'attendrissant était peint sur le visage de Lydie. A sa douleur mêlée de courage et de dignité, l'on distinguait la fille des rois dans la foule des esclaves. Elle reçut les premiers respects de ses ennemis, sans hauteur, sans reconnaissance, comme un hommage dû à son rang, dont le sentiment généreux n'était point affaibli dans son ame par l'infortune.

Elle entendit nommer son père, et à ce nom elle leva au ciel ses beaux yeux remplis de larmes. Tous les cœurs en furent émus : Mézence lui-même, interdit, oublia son orgueil et son âge. La prospérité, qui endurcit les ames faibles, amollit les cœurs altiers, et rien n'est plus doux qu'un héros après le gain d'une bataille.

Si le cœur farouche du vieux Mézence ne put résister aux charmes de sa captive, quelle fut leur impression sur l'ame vertueuse du jeune Lausus ! Il gémit de ses exploits; il se reprocha sa victoire, elle coûtait des larmes à Lydie. Qu'elle se venge, disait-il, qu'elle me haïsse autant que je l'aime; je ne l'ai que trop mérité. Mais une idée plus accablante encore vint se présenter à son ame : il vit Mézence étonné, attendri, passer tout-à-coup de la fureur à la clémence. Il jugea bien que l'humanité seule n'avait pas fait cette révolution; et la crainte d'avoir son père pour rival, fut pour lui un nouveau tourment.

Dans l'âge où était Mézence, la jalousie suit de près l'amour. Le tyran observa les yeux de

Lausus avec une attention inquiète : il vit s'éteindre en un moment cette joie et cette ardeur qui d'abord avaient éclaté sur le front du jeune héros, vainqueur pour la première fois. Il le vit se troubler; il surprit des regards qu'il n'était que trop aisé d'entendre. Dès ce moment il se crut trahi; mais la nature eut un retour qui suspendit la colère. Un tyran, même dans la fureur, s'efforce de se croire juste; et avant de condamner son fils, Mézence voulut le convaincre.

Il commença par se déguiser lui-même avec tant d'art, que le prince rassuré crut ne voir, dans les soins de l'amour, que les effets de la clémence. D'abord il affecta de laisser à Lydie toutes les apparences de la liberté; mais la cour du tyran était remplie d'espions et de délateurs, cortége ordinaire des hommes puissants, qui, ne pouvant se faire aimer, mettent leur grandeur à se faire craindre.

Son fils ne se défendit plus de rendre à la captive un hommage respectueux. Il mêlait à ses sentiments un intérêt si délicat, si tendre, que Lydie commença bientôt à se reprocher la haine qu'elle croyait avoir pour le sang de son ennemi. De son côté, Lausus se plaignit d'avoir contribué aux malheurs de Lydie. Il prit les dieux à témoins qu'il ferait tout pour les réparer. Le roi mon père, dit-il, est aussi généreux après la victoire qu'intraitable avant le combat : satisfait de vaincre, il ne sait point opprimer : il est plus

facile que jamais au roi de Préneste de l'engager à une paix glorieuse pour l'un et pour l'autre. Cette paix tarira vos larmes, belle Lydie; mais effacera-t-elle de votre souvenir le crime de ceux qui vous les ont fait répandre? Que n'ai-je vu couler tout mon sang, au lieu de ces précieuses larmes!

Les réponses de Lydie, pleines de modestie et de grandeur, ne laissaient voir à Lausus qu'une tranquille reconnaissance; mais dans le fond de son cœur elle n'était que trop sensible au soin qu'il prenait de la consoler. Elle rougissait quelquefois de l'avoir écouté avec complaisance; mais l'intérêt de son père lui faisait une loi de ménager un tel appui.

Cependant leurs entretiens plus fréquents tous les jours, devenaient aussi plus animés, plus intéressants, plus intimes; et l'amour perçait insensiblement à travers le respect et la reconnaissance, comme une fleur qui, pour éclore, entr'ouvre le tissu léger dont elle est enveloppée.

Trompé de plus en plus par la fausse tranquillité de Mézence, le crédule Lausus se flattait de voir bientôt son devoir d'accord avec son penchant; et rien au monde, à son avis, n'était plus facile que de les concilier. Le traité de paix qu'il avait médité se réduisait à deux articles, à rendre au roi de Préneste sa couronne et ses états, et à faire, de son hymen avec la princesse, le lien

des deux puissances. Il commuuiqua ce projet à Lydie. La confiance qu'il y avait mise, les avantages qu'il en voyait naître, les transports de joie que l'idée seule lui en inspirait, surprirent à l'aimable captive un sourire mêlé de larmes. Généreux prince, lui dit-elle, puisse le ciel accomplir les vœux que vous faites pour mon père? Je ne me plaindrai pas d'être le gage de la paix et le tribut de la reconnaissance. Cette réponse touchante fut accompagnée d'un regard plus touchant encore. Le tyran fut instruit de tout. Son premier mouvement l'eût porté à sacrifier son rival; mais ce fils était l'unique appui de sa couronne, la seule barrière entre son peuple et lui : le même coup achevait de le rendre odieux à ses sujets, et lui enlevait le seul défenseur qu'il pût opposer à la haine publique. La crainte est la passion dominante des tyrans. Mézence prend donc le parti de dissimuler. Il fait venir son fils, lui parle avec bonté, et lui ordonne de se préparer à partir dès le lendemain pour la frontière de ses états, où il avait laissé l'armée. Le prince fit un effort sur son ame pour renfermer sa douleur, et partit sans avoir eu le temps de recevoir les adieux de Lydie.

Le jour même du départ de Lausus, Mézence avait fait proposer au roi de Préneste les conditions d'une paix honorable, dont la première était son mariage avec la fille du vaincu. Ce mo-

narque infortuné n'avait point hésité à y consentir; et le même envoyé qui lui offrit la paix rapporta son aveu pour réponse.

Lausus avait à la cour un ami qui lui était attaché dès l'enfance. Une ressemblance singulière avec le prince avait fait la fortune de ce jeune homme, appelé Phanor. Mais ils se ressemblaient encore plus par le caractère que par la figure; mêmes penchants, mêmes vertus : Lausus et Phanor semblaient n'avoir qu'une ame. Lausus, en partant, avait confié à Phanor son amour et son désespoir. Celui-ci fut inconsolable en apprenant l'hymen de Lydie avec Mézence. Il crut devoir en instruire le prince. A cette nouvelle, la situation de cet amant ne peut se rendre : son esprit se trouble, sa raison l'abandonne; et, dans l'égarement d'une douleur aveugle, il écrit à Lydie la lettre la plus passionnée et la plus imprudente que l'amour ait jamais dictée. Phanor fut chargé de la remettre : il y allait de sa vie, s'il était découvert; il le fut. Mézence furieux ordonna qu'on le chargeât de fers, et qu'on le traînât dans une horrible prison.

Cependant tout se préparait pour la célébration de cet hymen funeste. On juge bien que la fête répondait au caractère de Mézence. La lutte, le ceste, les gladiateurs, les combats entre les hommes et les animaux nourris au carnage, tout ce que la barbarie a inventé pour ses plaisirs, en devait orner la pompe. Il ne manquait plus,

pour ce sanglant spectacle, que des combattants contre les bêtes féroces; car il était d'usage de n'exposer à ces combats que des criminels condamnés à mort ; et Mézence qui se hâtait, sur un soupçon, de faire périr les innocents, différait encore moins le supplice des coupables. Il ne restait dans les prisons que le fidèle ami de Lausus. Qu'on l'expose, dit Mézence, qu'il soit en proie aux lions dévorants : le perfide mérite une mort plus cruelle; mais celle-ci convient mieux à son crime et à ma vengeance, et son supplice est une fête digne de l'amour outragé.

Lausus attendait vainement la réponse de son ami : l'impatience fit place à l'effroi. Serions-nous découverts! dit-il. Aurais-je perdu mon ami par ma fatale imprudence! Lydie elle-même..... Ah! je frémis. Non, je ne puis vivre plus long-temps dans cette horrible incertitude. Il part; il se déguise avec précaution; il arrive; il écoute les bruits répandus parmi le peuple; il apprend que son ami est dans les fers, et que le jour suivant doit unir Lydie avec Mézence; il apprend que l'on prépare la fête qui doit précéder le festin nuptial, et que, pour spectacle dans cette fête, on doit voir le malheureux Phanor en proie aux bêtes féroces. Il succombe à ce récit; un froid mortel se répand dans ses veines. Il revient à lui éperdu, il tombe à genoux; il s'écrie : Grands dieux, retenez ma main; mon désespoir m'épouvante. Que je meure pour sauver mon ami; mais

que je meure avec ma vertu! Résolu de délivrer son cher Phanor, fallût-il périr à sa place, il vole aux portes de la prison. Mais comment y pénétrer? Il s'adresse à l'esclave chargé de porter la nourriture aux prisonniers. Ouvre les yeux, dit-il, reconnais-moi; je suis Lausus, je suis le fils de ton roi; j'attends de toi un service important. Phanor est dans les fers; je veux le voir, je le veux; je n'ai qu'un moyen d'arriver jusqu'à lui; donne-moi tes vêtements; prends la fuite : voilà des gages de ma reconnaissance; dérobe-toi à la vengeance de mon père. Si tu me trahis, tu cours à ta perte; si tu me sers dans mon entreprise, mes bienfaits t'iront chercher jusque dans le fond des déserts.

Cet homme faible et timide cède aux promesses et aux menaces. Il se prête au déguisement du prince, et disparaît, après lui avoir indiqué l'heure où il doit se présenter, et la conduite qu'il doit tenir pour tromper la vigilance des gardes. La nuit approche, l'instant arrive : Lausus se présente; il se nomme du nom de l'esclave; les verroux des cachots s'ouvrent avec un bruit lugubre. A la faible lueur d'un flambeau, il pénètre dans ce séjour d'horreur : il écoute; les accents d'une voix gémissante frappent son oreille; il reconnaît la voix de son ami; il le voit couché dans un coin de la prison, couvert de lambeaux, consumé de langueur, la pâleur de la mort sur le visage, et le feu du désespoir dans les yeux. Laisse-moi,

lui dit Phanor en le prenant pour l'esclave; remporte ces secours odieux, laisse-moi mourir. Hélas! ajoutait-il en jetant des cris entrecoupés de sanglots, hélas! mon cher Lausus est encore plus malheureux que moi! O dieux! s'il sait l'état où il a réduit son ami! Oui, s'écria Lausus en se précipitant dans son sein, oui, mon cher Phanor, il le sait, et il le partage. Que vois-je? dit Phanor transporté. Ah! Lausus! ah! mon prince! A ces mots tous deux perdent l'usage de leurs sens; leurs bras s'entrelacent, leurs cœurs se pressent, leurs sanglots se confondent. Long-temps immobiles et muets, ils demeurent étendus sur le pavé de la prison; la douleur étouffe leur voix, et ce n'est qu'en se serrant plus étroitement et en se baignant de leurs larmes, qu'ils se répondent l'un à l'autre. Lausus enfin revenant à lui-même: Ne perdons point de temps, dit-il à son ami; prends ces vêtements, sors de ces lieux, et m'y laisse. — Moi, grands dieux! Je serais assez lâche! Ah! Lausus, l'avez-vous pu croire? devez-vous me le proposer? Je te connais, dit le prince; mais tu dois me connaître. L'arrêt est prononcé, ton supplice est prêt; il faut mourir, ou prendre la fuite. — Prendre la fuite! — Écoute-moi: mon père est violent, mais il est sensible; la nature a des droits sur son cœur: si je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même; et son bras, levé sur un fils, sera facile à désarmer. Il frapperait, s'écria Phanor, et votre mort

serait mon crime : non, je ne puis vous abandonner. Eh bien! reprit Lausus, demeure; mais en mourant, tu me verras mourir. N'attends plus rien pour moi de la clémence de mon père; il aurait beau me pardonner, ne crois pas que je me pardonne : cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne, cette main qui t'a chargé de fers, cette main qui, après son crime, est encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut insister. N'en parlons plus, interrompit le prince : tu n'as rien à me dire qui puisse balancer la honte de survivre à mon ami après l'avoir perdu. Tes instances me font rougir, et tes prières sont des outrages. Je te réponds de mon salut, si tu prends la fuite : je jure ma mort, si tu veux périr. Choisis; les moments nous sont chers.

Phanor connaissait trop bien son ami pour prétendre ébranler sa résolution. Je consens, dit-il, à vous laisser tenter le seul moyen de salut qui nous reste; mais vivez, si vous voulez que je vive : votre échafaud serait le mien. Je m'y attends bien, dit Lausus; et ton ami t'estime trop pour t'exhorter à lui survivre. A ces mots, ils s'embrassèrent, et Phanor sortit des cachots sous les mêmes habits d'esclave que Lausus venait de quitter.

Quelle nuit! quelle affreuse nuit pour Lydie! Eh! comment peindre les mouvements qui s'élèvent dans son ame, qui la partagent, qui la dé-

chirent, entre l'amour et la vertu? Elle adore Lausus; elle déteste Mézence; elle s'immole aux intérêts de son père; elle se livre à l'objet de sa haine; elle s'arrache pour jamais aux vœux d'un amant adoré. On la traîne à l'autel comme au supplice. Barbare Mézence, il te suffit de régner sur un cœur par la violence et par la crainte; il te suffit que ton épouse tremble devant toi comme une esclave devant son maître. Tel est l'amour dans le cœur d'un tyran.

Cependant, hélas! c'est pour lui seul qu'elle va vivre; c'est à lui qu'elle va s'unir. Si elle résiste, elle va trahir son amant et son père : un refus va découvrir le secret de son ame; et si Lausus est soupçonné de lui être cher, il est perdu.

C'était dans cette agitation cruelle que Lydie attendait le jour. Il arrive ce jour terrible. Lydie, éperdue et tremblante, se voit parée, non comme une épouse qui va se présenter aux autels de l'hymen et de l'amour, mais comme une de ces victimes innocentes qu'une piété barbare couronnait de fleurs avant de les sacrifier.

On la mène au lieu du spectacle. Le peuple en foule est assemblé, les jeux commencent. Je ne m'arrête point à décrire les combats du ceste, de la lutte et du glaive : un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord tranquille et fier, il parcourt l'arène en promenant ses re-

gards terribles sur l'amphithéâtre qui l'environne: un murmure confus annonce l'effroi qu'il inspire: bientôt le son des clairons l'anime, il y répond en rugissant : son épaisse crinière se dresse autour de sa tête monstrueuse; il se bat les flancs de sa queue, et le feu commence à jaillir de ses prunelles étincelantes. Le peuple effrayé désire et craint de voir paraître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monstre. La terreur et la pitié s'emparent de tous les esprits.

Il se présente, ce combattant que les satellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. Lydie ne peut le reconnaître. L'horreur dont elle est saisie lui a fait détourner les yeux de ce spectacle, qui révolte la sensibilité de son ame compatissante. Que serait-ce, hélas! si elle savait que le tendre ami de Lausus est le criminel qu'on a dévoué; si elle savait que Lausus lui-même a pris la place de son ami, et que c'est lui qui va combattre !

A demi-nu, les cheveux épars, il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque, un bouclier pour la défense, sont les seules armes dont il est couvert. Mézence prévenu ne voit en lui que le coupable Phanor. Le sang est muet, la nature est aveugle : c'est son fils qu'il livre à la mort, et ses entrailles ne sont point émues : le ressentiment de l'injure et la soif de la vengeance étouffent en lui tout autre sentiment. Il voit, avec une joie barbare, la fureur du lion

s'animer par degrés. Lausus impatient irrite le monstre et l'appelle au combat. Il marche à lui; le lion s'élance, Lausus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui présente une gueule écumante, et trois fois Lausus échappe à ses dents meurtrières.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui se passe. Il accourt, il fend la foule : ses cris perçants font retentir l'amphithéâtre. Arrête! Mézence! sauve ton fils : c'est lui, c'est Lausus qui combat! Mézence regarde, et reconnaît Phanor qui se précipite vers lui. O dieux! que vois-je? Peuples, secourez-moi; jetez-vous dans l'arène, arrachez mon fils à la mort!

Au nom de Lausus, Lydie se renverse expirante sur les marches de l'amphithéâtre; son cœur se glace, ses yeux se couvrent de ténèbres. Mézence ne voit que son fils dans un danger inévitable; mille bras s'arment en vain pour sa défense : le monstre le poursuit, et l'aura dévoré avant qu'on soit arrivé jusqu'à lui. Mais, ô prodige incroyable! bonheur inespéré! Lausus, en se dérobant aux élans de l'animal furieux, le frappe lui-même du coup mortel; et le fer dont sa main est armée sort fumant du cœur du lion. Il tombe, et nage dans les flots de sang que vomit sa gueule écumante. L'alarme universelle se change en triomphe; et le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence que par des cris d'admiration et de joie.

Ces cris rappellent Lydie à la lumière; elle ouvre les yeux; elle voit Lausus aux pieds de Mézence, tenant d'une main le poignard sanglant; de l'autre son cher et fidèle Phanor. C'est moi, dit-il à son père, c'est moi seul qui suis coupable. Le crime de Phanor était le mien : c'était à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder sa place; j'allais mourir s'il m'eût résisté. Je respire, je lui dois la vie; et si votre fils vous est cher encore, vous lui devez votre fils. Mais si votre vengeance n'est pas appaisée, nos jours sont en vos mains; frappez : nous périrons ensemble; nos cœurs en ont fait le serment. Lydie, tremblante à ce discours, regardait Mézence avec des yeux suppliants et remplis de larmes. La cruauté du tyran ne peut soutenir cette épreuve. Le cri de la nature et la voix des remords font taire dans son cœur la jalousie et la vengeance. Il demeure long-temps immobile et muet, roulant tour-à-tour sur tous les objets qui l'environnent des regards troublés et confus, où l'amour et la haine, l'indignation et la pitié se combattent et se succèdent. Tout tremble autour du tyran. Lausus, Phanor, Lydie, un peuple innombrable, attendent avec effroi les premiers mots qu'il va prononcer. Il succombe enfin, malgré lui, sous la vertu dont l'ascendant l'accable; et passant tout-à-coup, avec une violence impétueuse, de la fureur à la tendresse, il se jette dans les bras

de son fils. Oui, lui dit-il, je te pardonne, et je pardonne à ton ami. Vivez, aimez-vous l'un l'autre. Mais il me reste encore un sacrifice à te faire, et tu viens de t'en rendre digne. Reçois-la donc, dit-il avec un nouvel effort, reçois-la cette main dont le présent t'est plus cher que la vie : c'est ta valeur qui me l'arrache; elle seule pouvait l'obtenir.



LE MARI SYLPHE.

Évitez les piéges des hommes, dit-on sans cesse à une jeune fille : évitez la séduction des femmes, dit-on sans cesse à un jeune homme. Est-ce le plan de la nature que l'on croit suivre, en faisant d'un sexe l'ennemi de l'autre? ne sont-ils faits que pour se nuire? sont-ils destinés à se fuir? et quel serait le fruit de ces leçons, si tous les deux les prenaient à la lettre?

Lorsque Élise sortit du couvent pour aller à l'autel épouser le marquis de Volange, elle était bien persuadée qu'après un amant, l'être le plus dangereux de la nature était un mari. Élevée par une de ces solitaires dont l'imagination mélancolique se peint en noir tous les objets, elle ne voyait pour elle, dans le monde, que des écueils, et que des piéges dans le mariage. Son ame délicate et timide fut d'abord flétrie par la crainte; et l'âge n'avait pas encore donné à ses sens l'heureux pouvoir de vaincre l'ascendant de l'opinion. Ainsi, tout fut pour elle, dans l'hymen, humiliant et pénible. Les premiers soins de son époux, loin de la rassurer, l'alarmaient encore. C'est ainsi,

disait-elle, que les hommes couvrent de fleurs les chaînes de notre esclavage. La flatterie couronne la victime; l'orgueil va bientôt l'immoler. On consulte aujourd'hui mes désirs pour les contrarier sans cesse. On veut pénétrer dans mon cœur pour en développer les replis; et si on me découvre quelque faiblesse, c'est par-là même qu'on aura soin de m'humilier avec plus d'avantage. Gardons-nous bien des piéges qu'on nous tend.

Il est aisé de prévoir l'amertume et la froideur que ce funeste préjugé répandit du côté d'Élise dans leur commerce le plus intime. Volange s'aperçut de la répugnance qu'elle avait pour lui. Il eût tâché de l'en guérir, s'il en eût deviné la cause : mais la persuasion qu'il était haï le découragea; et, en perdant l'espoir de plaire, il était tout simple qu'il en perdît le soin.

Sa situation fut d'autant plus pénible, qu'elle était plus opposée à son caractère. Volange était la gaîté, la galanterie, la complaisance même. Il s'était fait de son mariage une fête riante plutôt qu'une affaire sérieuse. Il avait pris une épouse jeune et belle, comme on se choisit une divinité, pour lui élever des autels. Le monde va l'adorer, disait-il; je l'y mènerai en triomphe. J'aurai mille rivaux; tant mieux : je les effacerai tous par mes soins, mes vœux, mes hommages; et l'inquiétude attachée à une jalousie délicate et timide préservera l'amant d'Élise des négligences de l'époux.

La froideur impatiente et dédaigneuse de sa femme détruisit cette illusion. Plus il était amoureux d'elle, plus il était blessé de l'éloignement qu'elle avait pour lui; et cet amour si tendre et si pur, qui devait faire son bonheur, allait devenir son supplice. Mais un artifice innocent, dont le hasard lui donna l'idée, le rétablit dans tous ses droits.

Il faut que la sensibilité de l'ame s'exerce; et si elle n'a pas un objet véritable, elle s'en fait un fantastique. Il était décidé, dans l'opinion d'Élise, qu'il n'y avait rien dans la nature qui fût digne de l'attacher; mais elle avait trouvé dans la fiction de quoi l'occuper, l'émouvoir, l'attendrir. La fable des sylphes était à la mode. Il lui était tombé sous la main quelques-uns de ces romans où l'on a peint le commerce délicieux de ces èsprits avec les mortelles; et pour elle ces brillantes chimères avaient tout le charme de la vérité.

Élise croyait donc aux sylphes, et brûlait d'envie d'en avoir un. Il faut pouvoir au moins se peindre ce que l'on désire; et il n'est pas facile de se peindre un esprit. Élise avait été obligée d'attribuer tous les traits d'un homme au sylphe qu'elle désirait; mais pour loger une ame céleste, elle avait composé un corps fait à plaisir : une taille élégante et noble, une figure animée, intéressante, ingénieuse, un teint d'un éclat et d'une fraîcheur digne du sylphe qui préside à

l'étoile du matin, de beaux yeux bleus et languissants, et je ne sais quoi d'aérien dans toutes les grâces de sa personne. Elle y avait ajouté la parure la plus légère, des fleurs, quelques rubans des couleurs les plus tendres, un tissu de soie à demi-transparent et dont se jouaient les zéphyrs, deux ailes semblables à celles de l'Amour, dont ce beau sylphe était l'image : telle était la chimère d'Élise; et son cœur, séduit par son imagination, soupirait pour ce qu'elle avait feint.

Il est naturel que nos idées les plus familières et les plus vives se retracent pendant le sommeil : bientôt les songes d'Élise lui firent croire que sa chimère avait quelque réalité.

Volange, bien sûr de n'être pas aimé de sa femme, avait beau l'observer avec les yeux de la jalousie; il lui voyait avec ses pareilles une gaîté douce, un commerce facile, quelquefois même l'air de l'amitié; mais aucun homme encore n'avait obtenu d'elle un accueil qui pût l'alarmer. Avec eux, son regard était sévère, son air dédaigneux, son maintien froid; elle parlait peu, écoutait à peine; et, quand elle n'avait pas l'air de l'ennui, elle avait celui de l'impatience. N'être à son âge ni tendre, ni coquette! cela n'était pas concevable. A la fin elle se trahit.

L'opéra de Zélindor, dans sa nouveauté, avait le plus brillant succès. Élise était à ce spectacle, dans sa petite loge, avec une de ses femmes

qu'elle avait prise en amitié. Justine avait sa confiance; et rien n'attache une ame timide comme la difficulté vaincue de se livrer une fois. Élise eût voulu avoir sans cesse avec elle la confidente de sa faiblesse; et sa petite loge ne lui était chère que par la liberté qu'elles avaient d'y être ensemble et sans témoin.

Volange, qui d'une place opposée observait tous les mouvements d'Élise, la vit plusieurs fois tressaillir à la vue de Zélindor, et parler à Justine avec un air passionné.

Je ne sais quelle inquiétude lui prit; mais le soir ayant trouvé Justine un moment seule : Il me semble, lui dit-il, que ta maîtresse a eu bien du plaisir au spectacle? — Ah! monsieur, elle en est folle. Ce Zélindor est ses amours. Il semble qu'on l'ait fait exprès pour elle. Elle ne revient pas de la surprise où elle a été de voir jouer ses propres songes. — Quoi! ta maîtresse fait de ces songes-là? — Hélas! oui, monsieur; et c'est bien mal à vous de la réduire au plaisir de rêver. En vérité, vous êtes bien heureux, que, jeune et jolie comme elle est, elle s'en tienne à aimer des sylphes. — Des sylphes! — Et oui, monsieur, des sylphes. Mais je trahis son secret. — Tu plaisantes, Justine? — Il y a bien de quoi! Allez, monsieur, c'est une chose indigne de vivre avec elle comme vous faites. Ah! quand je vois cette jeune femme, à son réveil, le teint animé, les yeux languissants, la bouche plus fraîche qu'une

rose, me dire, avec un soupir, qu'elle vient d'être heureuse en songe; que je la plains! et que je vous hais! — Que veux-tu? ta maîtresse avait dans son mari un amant comme il y en a peu; mais à ce que l'amour a de plus tendre, elle n'a répondu que par une froideur qui va jusqu'à la répugnance. — Vous le croyez, vous avez pris de la timidité pour de la froideur; et voilà comme sont les hommes, ils n'ont aucune pitié d'une jeune femme. Pourquoi vous refroidir? pourquoi ne pas user des droits que vous avez sur elle? — C'est là ce qui m'a retenu. Je ne voulais rien devoir à la contrainte; et j'aurais été bien plus vif dans mes instances, si elle avait été plus libre dans ses refus. — Eh! messieurs, que vous êtes bons avec votre délicatesse! Vous allez voir qu'on vous en saura gré! — Écoute, Justine, il me vient une idée qui peut, si tu le veux, nous réconcilier. — Si je le veux! — Élise aime les sylphes; je puis être un sylphe amoureux. — Et comment vous rendre invisible? — En ne l'allant voir que la nuit. — Oui, cette ruse me plaît assez. — Elle n'est pas nouvelle: plus d'un amant s'en est servi: mais Élise ne s'y attend pas; et je suis persuadé qu'elle y serait trompée. Il n'y a de difficile que le début, que le premier nœud de l'intrigue: mais je compte sur ton adresse pour m'en procurer le moyen.

L'occasion ne se fit pas attendre. Ah! Justine, dit Élise le lendemain en s'éveillant, de quelle

félicité je viens de jouir! J'ai rêvé que j'étais sous un berceau de roses, où le plus beau des esprits célestes soupirait à mes genoux. — Quoi! madame, les esprits soupirent! Et comment était fait ce bel esprit-là? — Je tâcherais en vain de te dépeindre ce qui n'a pas de modèle parmi les hommes. Quand l'idée en est effacée par le réveil, j'ai peine moi-même à me la retracer. — Et du moins, puis-je savoir ce qui s'est passé dans votre tête-à-tête? — Je ne sais : mais j'étais enchantée, j'entendais une voix ravissante, je respirais les plus doux parfums; et à mon réveil tout s'est évanoui.

Volange apprit le rêve de sa femme; et, dans ses regrets, il crut voir le moyen de débuter en sylphe auprès d'elle. On connaissait à peine encore à Paris la quintessence de roses; Volange remit à Justine un petit flacon de cet élixir précieux. Demain, lui dit-il, avant le réveil de ta maîtresse, tu auras soin d'en parfumer son lit.

O ciel! dit Élise en s'éveillant, est-ce encore un songe? Approche, Justine, respire, et dis-moi ce que tu sens. — Moi, madame? je ne sens rien. — Tu ne sens rien! tu ne sens pas les roses! — Vous devenez folle, ma chère maîtresse, permettez-moi de vous le dire. Passe pour vos songes; mais tout éveillée! En vérité, je ne vous conçois pas. — Tu as raison, rien n'est moins concevable. Laisse-moi; ferme les rideaux... Ah! l'odeur est plus sensible encore! — Vous m'alarmez. —

Écoute-moi. Je te dis hier, s'il m'en souvient, que j'avais été fâchée que le songe du bosquet se fût dissipé, et que j'aimais l'odeur que j'y avais respirée. Il m'a entendu, ma chère Justine. — Qui, madame? — Qui! ne le sais-tu pas? tu m'impatientes; laisse-moi. Mais il doit savoir, puisqu'il est présent, que ce ne sont pas les fleurs que je regrette. Ah! que sa voix était bien plus douce! qu'elle touchait bien plus mon cœur! Et ses traits, ses traits divins! Inutiles vœux! hélas! je ne le verrai jamais. — Ma foi, madame, il n'y a pas d'apparence. — Tu me désespères: est-ce-là m'aimer, que de m'envier, que de vouloir détruire la plus flatteuse illusion? Car c'en est une, je dois le croire, et je ne suis pas un enfant... Cependant l'odeur des roses!... Oui, je la sens, rien n'est plus réel; et ce n'est pas la saison de ces fleurs. — Que voulez-vous que je vous dise, madame? Tout le désir que j'ai de vous plaire ne peut me faire croire qu'un songe soit une vérité. — Eh bien! mademoiselle, ne le croyez pas. Préparez ma toilette, et que je m'habille. Je suis dans un trouble, dans une émotion dont je rougis, et que je ne saurais calmer.

Victoire, monsieur, dit Justine en revoyant Volange: le sylphe est annoncé, désiré; on l'attend; qu'il paraisse, il sera, ma foi! bien reçu.

Élise fut plongée tout le jour dans une rêverie qui avait l'air de l'enchantement; et le soir son mari s'aperçut qu'elle attendait avec impatience

le moment d'aller se livrer au sommeil. Leurs appartements se communiquaient, selon l'usage, et Volange était d'accord avec sa confidente sur le moyen d'arriver sans bruit au chevet du lit de sa femme; mais il fallait que, par un soupir ou par quelques mots échappés, elle l'invitât à parler lui-même.

J'ai oublié de dire qu'Élise ne voulait, la nuit, auprès d'elle aucune lumière; et ce n'était pas sans raison : les tableaux de l'imagination ne sont jamais si vifs que dans l'obscurité profonde. Ainsi, Volange, sans être aperçu, épiait le moment favorable. Il entendit Élise soupirer et chercher le repos avec inquiétude. Viens donc, dit-elle, heureux sommeil : toi seul me fais aimer la vie. C'est à moi, dit Volange avec un son de voix si doux qu'Élise l'entendait à peine, c'est à moi d'appeler le sommeil : je ne suis heureux que par lui; c'est dans son sein que je vous possède. Il n'eut pas le temps d'achever. Élise jeta un cri perçant, et Volange ayant disparu, Justine accourut à la voix d'Élise. Qu'avez-vous donc, madame? lui dit-elle. — Ah! je me meurs; je viens de l'entendre. Rappelle-moi, s'il se peut, à la vie. Je suis aimée, je suis heureuse. Hâte-toi, je ne puis respirer. Justine s'empresse, dénoue les rubans, lui fait respirer un sel qui la ranime, et soutenant son rôle d'incrédule, lui reproche de se livrer à des idées qui troublent son repos et qui altèrent sa santé. Traitez-moi d'enfant, d'in-

sensée, lui dit Élise. Ce n'est plus un songe; rien n'est si vrai; je l'ai entendu comme je vous entends. — A la bonne heure, madame : je ne veux pas vous impatienter; mais tâchez de calmer vos esprits : souvenez-vous que, pour plaire à un sylphe, il faut être jolie, et qu'on ne l'est bientôt plus quand on ne dort pas. — Tu t'en vas, Justine? que tu es cruelle! Ne vois-tu pas que je suis toute tremblante? Attends du moins que je sommeille, s'il est possible de sommeiller dans l'émotion où je suis.

Enfin ses beaux yeux s'appesantirent, et il fut résolu, entre Justine et Volange, qu'effarouché par le cri qu'Élise avait fait, le sylphe se laisserait désirer la nuit suivante : en effet, elle eut beau l'appeler.

Elle avait peur qu'il ne revînt plus. Mes cris l'auront effrayé, disait-elle. Bon, madame, lui dit Justine, un esprit est-il donc si timide, et n'avait-il pas dû s'attendre à la frayeur qu'il vous a causée? Soyez tranquille : il sait ce qui se passe dans votre cœur comme vous-même; et peut-être, dans ce moment, il est là qui prête l'oreille. — Que dis-tu là? tu me fais tressaillir. — Eh quoi! n'êtes-vous pas bien aise que votre sylphe lise dans votre ame? — Assurément : il ne s'y passe rien dont il n'ait lieu d'être flatté; mais il se mêle toujours de l'homme dans l'idée que l'on se fait des sylphes, et la pudeur... — La pudeur, ce me semble, est déplacée avec des esprits. Où

serait le mal, par exemple, de l'engager à revenir ce soir? — Ah! j'aurais beau dissimuler; il sait bien que je le désire.

Le vœu d'Élise fut accompli. Elle était couchée, la lumière éteinte, et Volange au chevet de son lit. Crois-tu qu'il revienne? dit-elle à Justine. — Oui, s'il est galant, il doit être arrivé. — Ah! du moins, s'il pouvait m'entendre! Il vous entend, répondit Volange avec sa douce voix : mais écartez ce témoin qui m'afflige. Justine, dit Élise en tremblant, éloigne-toi. — Qu'est-ce donc, madame? Vous me semblez émue. — Ce n'est rien; laisse-moi, te dis-je. Justine obéit; et dès qu'ils furent seuls : Eh quoi! lui dit le sylphe, ma voix vous intimide! on ne craint pas ce que l'on aime. Hélas! dit-elle, puis-je voir sans trouble réaliser ainsi mes songes, et passer, par un prodige inconcevable, de l'illusion à la réalité? croirai-je que l'un des esprits célestes daigne quitter le ciel pour moi, et se familiariser avec une simple mortelle? Si vous saviez, lui répondit Volange, combien vous effacez tout ce que les nymphes de l'air ont de charmes, vous seriez peu flattée de votre victoire. Aussi n'est-ce pas à la vanité que je veux devoir le prix de mon amour. Cet amour est pur et inaltérable comme mon essence; mais il est délicat à l'excès. Nous n'avons que les sens de l'ame : vous les avez comme nous, Élise; mais, pour en goûter les délices, il faut me réserver cette ame dont je suis

jaloux; vous amuser de tout ce que le monde a d'intéressant et d'aimable; mais n'y rien aimer comme moi. Hélas! il m'est bien facile de vous obéir, dit-elle d'une voix encore mal assurée : le monde n'a pour moi nul attrait. Le vide même de mon ame n'a pu donner accès aux vains plaisirs qui voulaient la séduire; comment y serait-elle accessible, à présent que vous l'occupez? Mais vous, esprit céleste et pur, comment puis-je me flatter de vous fixer et de vous suffire? Apprenez, répondit Volange, ce qui nous distingue de tous les esprits répandus dans l'univers, et plus encore de l'espèce humaine. Un sylphe n'a point de bonheur à lui ; il n'est heureux que dans ce qu'il aime. La nature lui a interdit la faculté de s'aimer seul; et comme il partage tous les plaisirs qu'il cause, il éprouve aussi toutes les peines qu'il fait souffrir. Le destin m'a laissé le choix de cette moitié de moi-même, dont mon bonheur devait dépendre; mais ce choix décidé, nous n'avons plus qu'une ame, et ce n'est qu'en vous rendant heureuse que je puis espérer d'être heureux. Soyez-le donc bien, lui dit-elle avec transport; car la seule idée d'une union si douce me ravit et m'élève au-dessus de moi-même. Quelle comparaison de ce commerce intime avec celui des dangereux mortels, dont nous sommes ici les esclaves! Hélas! vous savez que j'ai subi les lois de l'hymen, et que l'on m'a donné des chaînes. Je le sais, dit Volange; et

l'un de mes soins sera de les rendre légères. Ah! reprit-elle, n'en soyez point jaloux. Mon mari est peut-être celui des hommes qui se ressent le moins des vices de son espèce; mais ils sont tous si persuadés et si fiers de leurs avantages, si indulgents pour leurs torts, et si rigoureux pour les nôtres, si peu scrupuleux sur les moyens de nous séduire et de nous asservir, qu'il y aurait autant d'imprudence que de faiblesse à s'y livrer. Eh bien! lui dit son sylphe, le croiriez-vous? Tout ce que vous reprochez aux hommes, nous le reprochons aux sylphides. Douces, insinuantes, fertiles en détours, il n'est point d'art qu'elles n'emploient pour dominer les esprits; mais une fois sûres de leur ascendant, une volonté capricieuse et absolue, une fierté impérieuse et sous laquelle tout doit fléchir, prennent la place de la timidité, de la douceur, de la complaisance; et ce n'est qu'après les avoir aimées qu'on s'aperçoit qu'on devait les haïr. Ce caractère dominant que leur a donné la nature a cependant ses exceptions : il en est de même parmi les hommes. Mais, quoi qu'il en soit, ma chère Élise, l'un et l'autre monde nous seront étrangers, si vous m'aimez comme je vous aime. Adieu : mon devoir et votre repos m'obligent de vous quitter. Le ciel m'a confié le soin de votre étoile, je vais en diriger le cours : puisse-t-elle répandre sur vous la plus favorable influence! — Eh quoi! si-tôt, vous vous éloignez! — Oui, pour vous revoir demain

à la même heure. — Adieu... Mais non, encore un mot. Puis-je avoir une confidente? — Vous en avez une, tenez-vous-en là. Justine vous aime, et elle m'est chère. — Quel nom vous donnerai-je en lui parlant de vous? — Dans le ciel on m'appelle *Valoé*, et en langue sylphide, ce nom veut dire *tout ame*. — Ah! je mérite le même nom depuis que je vous entends. Alors le sylphe s'évanouit. Le cœur d'Élise nageait dans la joie, elle était au comble de ses vœux; et, au milieu des idées délicieuses qui l'occupaient, le sommeil s'empara de ses sens.

Justine fut instruite de tout ce qui s'était passé, et n'eut pas besoin de le répéter à Volange. Elle lui dit seulement qu'il avait laissé sa femme dans l'enchantement. Ce n'est pas assez, dit-il; je veux qu'en l'absence du sylphe tout lui rappelle son amour. Tu lis dans son ame, tu connais ses goûts; instruis-moi bien de ce qu'elle désire : le sylphe aura l'air de la deviner. — Sur le soir, Élise, pour être plus libre, alla se promener seule, avec Justine, dans l'un de ces jardins magnifiques qui font l'ornement de Paris; et, quoiqu'elle fût tout occupée de son sylphe, un penchant naturel aux jeunes femmes lui fit jeter les yeux sur la parure d'une inconnue. Ah! la jolie robe! s'écria-t-elle; et Justine feignit de ne pas l'entendre; mais l'adroite suivante ayant entendu nommer cette femme si bien parée, retint son nom, et le dit à Volange.

L'heure du rendez-vous étant venue, Élise se couche; et dès qu'elle est seule : Ah! mon cher Valoé, dit-elle, m'avez-vous oubliée? Me voilà seule, et vous ne venez pas! Il vous attendait, lui dit Volange : votre image l'a suivi dans le ciel : il n'a vu que vous au milieu de la cour aérienne. Mais vous, Élise, en son absence, n'avez-vous désiré que lui? Non, lui dit-elle assurément, rien que vous seul ne m'intéresse. — Je sais cependant, Élise, que vous avez formé un désir qui n'était pas pour moi. Vous m'inquiétez, lui dit-elle; j'ai beau m'examiner, je ne sais quel est ce désir. Vous l'avez oublié; mais je m'en souviens, et loin de m'en plaindre, je souhaite moi-même que vous en ayez souvent de pareils. Je vous l'ai dit, les sylphes sont jaloux; mais ils n'en sont que plus soigneux de plaire. Ne vous étonnez pas de me voir curieux des plus petits détails de votre vie; je veux n'y laisser que les fleurs, et en ôter jusqu'à la moindre épine. Par exemple, votre mari ne laisse pas de m'inquiéter. Comment êtes-vous avec lui? Mais, dit Élise un peu confuse, je vis avec lui comme avec un homme : dans la défiance et la crainte que nous inspire naturellement un sexe né l'ennemi du nôtre. On m'a donnée à lui sans me consulter; j'ai suivi mon devoir, et non pas mon penchant. Il m'aimait, disait-il, et il eût voulu me plaire, c'est-à-dire me captiver : il n'a pas réussi; et sa vanité, qu'il appelle délicatesse, l'a détaché de

ce dessein. Nous voilà bons amis, ou, si voulez, libres l'un et l'autre. — Est-il au moins un peu complaisant? — Mais, oui, assez pour séduire une femme qui ne saurait pas, comme moi, combien les hommes sont dangereux. — Vous auriez pu tomber plus mal; et ce mari n'est pas aussi fâcheux que ses pareils ont coutume de l'être. Il fait bien du reste; et si jamais vous aviez à vous plaindre de lui, il en serait puni sur l'heure. Oh! non, je vous conjure, dit-elle en tremblant: quoi qu'il se passe de lui à moi, ne vous en mêlez jamais. Je vous dois toute ma confiance; mais ce serait en abuser cruellement que de lui nuire en aucune façon. Il est assez malheureux d'être homme, et il en est assez puni. — Votre ame est céleste, charmante Élise; un mortel ne vous méritait pas. Écoutez, je ne vous ai pas dit notre façon de corriger les hommes. Ils ne connaissent que le fer et le feu; mais nous avons de plus douces vengeances. Dès que votre mari vous aura déplu, vous m'en instruirez, et dans l'instant le regret, le reproche, se saisiront de son ame, et il n'aura de paix ni avec moi, ni avec lui-même, qu'il n'ait expié à vos genoux le déplaisir qu'il vous aura causé. Je ferai plus, je lui inspirerai tout ce que vous m'inspirez à moi-même. Ainsi l'esprit de votre sylphe animera votre mari, et vous sera présent sans cesse. Voilà, dit Élise enchantée, le seul moyen de me le faire aimer. Ainsi se passa ce nouvel entretien.

Le lendemain, Élise étant à sa toilette, Justine jette les yeux sur le sopha du cabinet, et fait un cri d'étonnement. Élise se retourne, et y voit étalée une robe pareille à celle qu'elle avait vue à la promenade. Ah! voilà donc comme il se venge de ce désir qui n'était pas pour lui! Justine, enfin me croiras-tu? n'est-ce pas un sylphe adorable? Les yeux d'Élise ne pouvaient se lasser d'admirer ce nouveau prodige. Volange arrive dans ce moment. Voilà, dit-il, une robe charmante! votre goût, madame, fait bien l'éloge de ce que vous aimez. En vérité, poursuivit-il en considérant de plus près l'étoffe, cela est fait de la main des fées. Cette façon de parler familière venait là si à-propos, qu'Élise rougit comme si on l'eût trahie, et que son secret eût été révélé.

Le soir elle ne manqua pas de donner des éloges à la galanterie empressée de son joli petit sylphe; et celui-ci lui dit mille choses si délicates et si tendres sur le bonheur d'embellir ce qu'on aime et de jouir du bien qu'on lui fait, qu'elle ne cessait de répéter : Non, jamais mortel ne connut ce langage; il n'est donné qu'à une intelligence céleste de penser et de parler ainsi. Je vous préviens cependant, lui dit-il, que votre époux va bientôt devenir mon émule. Je me plais à épurer son ame, à la rendre aussi douce, aussi tendre, aussi flexible à vos désirs que me le permet la nature. Vous y gagnerez sans doute, Élise, et votre bonheur est tout pour moi; mais n'y per-

drai-je pas quelque chose? Ah! doutez-vous, lui dit-elle, que je ne vous attribue tous les soins qu'il prendra de me plaire? N'est-ce pas comme une statue que vous voulez bien animer? — Ainsi vous m'aimerez en lui? et en pensant que c'est moi qui l'anime, vous vous plairez à le rendre heureux? — Non, Valoé, ce serait le tromper : la fausseté m'est odieuse. C'est vous que j'aime, ce n'est pas lui; et lui témoigner ce que je sens pour vous, ce serait vous trahir l'un et l'autre. Volange, pour ne pas s'engager plus avant dans une dispute si délicate, changea de propos, et lui demanda à quoi elle s'était amusée tout le jour. Eh! lui dit-elle, ne le savez-vous pas, vous qui lisez dans ma pensée? Les moments où j'ai été libre, je les ai employés à tracer un chiffre où nos deux noms sont entrelacés. Je dessine assez bien les fleurs; et je n'ai jamais rien fait avec tant de goût que celles qui forment cette espèce de chaîne. Vous avez aussi, lui dit-il, un talent rare que vous négligez, et dont les plaisirs sont célestes : vous avez une voix touchante, une oreille exquise, et la harpe sous vos doigts, mêlant ses accords à vos sons, ferait les délices des habitants de l'air. Élise promit de s'y exercer, et ils se quittèrent plus épris, plus enchantés que jamais l'un de l'autre.

Je suis souvent seule, dit-elle à son mari, la musique me dissiperait. La harpe est à la mode, et j'ai envie d'en essayer. Rien n'est plus facile,

dit Volange avec l'air de la complaisance; et le soir même elle eut une harpe.

Le sylphe revint à son heure, et parut charmé de lui voir saisir et suivre ses idées avec tant de vivacité. Hélas! lui dit Élise, vous êtes plus heureux, vous devinez les miennes, et vous savez les prévenir. Que le don de lire dans l'ame de ce qu'on aime est précieux! on ne lui donne pas le temps de désirer. Tel est sur moi votre avantage. Consolez-vous, lui dit Valoé, la complaisance a bien son prix : je fais ma volonté quand je préviens la vôtre; et vous, en attendant la mienne, vous avez le plaisir de vous dire que c'est mon ame qui vous conduit. Il est plus flatteur de prévenir; mais il est plus doux de complaire. Mon ouvrage est celui de l'amour-propre; le vôtre est celui de l'amour.

Tant de délicatesse était pour Élise le plus charmant de tous les liens. Elle eût voulu ne jamais cesser d'entendre une voix si chère; mais, par ménagement pour elle, Volange avait soin de s'éloigner dès qu'il l'avait doucement émue; et le sommeil venait la calmer.

La première idée qu'elle eut à son réveil fut celle de son sylphe, et la seconde celle de sa harpe. On la lui avait apportée la veille, toute simple et sans ornements. Elle vole dans son cabinet d'étude, et trouve une harpe décorée d'une guirlande de fleurs qui semblaient fraîchement cueillies. Sa joie fut égale à son étonnement. Non, disait-elle,

non, jamais le pinceau, dans une main mortelle, n'a produit cette illusion. Et le moyen de douter que ce ne fût un présent du sylphe? Deux brillantes ailes couronnaient cette harpe, la même sans doute dont Valoé jouait au céleste concert. Tandis qu'elle lui rendait grâce, arrive le musisien qu'elle avait mandé pour lui donner leçon.

M. Timothée, instruit par Volange du rôle qu'il devait jouer, commença par l'éloge de la harpe. Quelle plénitude, quelle harmonie dans les sons de ce bel instrument! Quoi de plus doux, de plus majestueux? La harpe, à l'en croire, devait renouveler tous les prodiges de la lyre. Mais où triomphe la harpe, ajouta ce nouvel Orphée, c'est lorsqu'elle soutient de ses accords les accents d'une voix mélodieuse et tendre. Observez encore, madame, que rien ne développe avec plus d'avantage les grâces d'un beau bras et d'une belle main; et lorsqu'une femme sait placer sa tête avec l'air de l'enthousiasme, que ses traits s'animent, que ses yeux s'enflamment aux accords qu'elle fait entendre, elle s'embellit de moitié. Élise abrégea cet éloge, en demandant à son maître s'il était descendant du Timothée, musisien d'Alexandre? Oui, madame, dit-il, c'est la même famille. Élise prit sa première leçon. Le musicien parut enchanté de l'éclat des sons que rendait cette harpe. Cela est divin! s'écriait-il. Je le crois bien, disait tout bas Élise. — Allons, madame, essayez-vous sur ces cordes harmonieuses.

Élise y porta une main timide, et chaque son qu'elle en tirait retentissait jusqu'à son cœur. A merveille! madame, s'écriait Timothée! à merveille! Bientôt j'espère vous entendre accompagner votre voix touchante, et embellir ma musique et mes vers. Vous faites donc aussi des vers? lui demanda-t-elle en souriant. Ah! madame, lui dit Timothée, c'est la chose du monde la plus singulière, et j'ai peine moi-même à la concevoir. J'avais ouï dire qu'on avait un génie, et je prenais cela pour une fable; mais, ma foi! rien n'est plus réel. J'en avais un, moi qui vous parle, et je l'avais sans le savoir. Hier au soir encore je ne m'en doutais pas. — Et comment avez-vous fait cette découverte? — Comment? Cette nuit, dans le sommeil, en songe, mon génie m'est apparu, et m'a dicté les vers que voici :

Je renonce au frivole honneur
De guider le char de l'Aurore,
D'annoncer le retour de Flore :
Un soin plus doux fait mon bonheur;
Je préside au réveil de celle que j'adore.
L'Aurore a beau verser des pleurs,
L'Amante de Zéphyre a beau semer des fleurs,
Elise est à mes yeux cent fois plus belle encore.

Quoi! dit Elise tout émue, quoi! monsieur Timothée, vous avez fait ces vers? Moi, madame, je n'en ai fait de ma vie : c'est mon génie qui les a dictés. Il a fait plus; il les a mis en chant, et

vous allez voir comme il est habile..... Eh bien! madame, dit-il, après avoir chanté, que vous en semble? N'est-on pas heureux d'avoir un génie comme le mien ? — Et, monsieur, savez-vous du moins quelle est cette Élise que vous célébrez? — Mais, madame, je crois que c'est un nom comme Philis, Cloris, Iris. Mon génie a pris celui-là, parce qu'il est doux à l'oreille. — Ainsi, vous ne vous piquez pas d'entendre le sens des vers que vous chantez? — Non, madame; mais cela est égal: ils sont mélodieux, sensibles; et c'en est assez pour le chant. J'exige de vous, reprit-elle, qu'ils ne soient connus que de moi; et si votre génie vous en inspire encore, je veux qu'ils me soient réservés.

Elle attendit son sylphe avec impatience, pour le remercier de l'inspiration. Il s'en défendit, mais si faiblement, qu'elle n'en fut que plus persuadée. Il avoua cependant que ce n'était pas sans raison qu'on regardait comme inspirés ceux des hommes qui, sans réflexion, produisaient de belles idées. Ce sont, dit-il, les favoris des sylphes; et chacun d'eux a le sien, qu'on appelle son génie. Il ne serait donc pas étonnant que M. Timothée en eût un; et s'il lui inspire des vers qui vous plaisent, il peut se vanter d'être, après moi, le plus heureux des habitants de l'air. Le génie de M. Timothée devint chaque jour plus fertile, et chaque jour Élise était plus sensible aux éloges qu'il lui donnait. Cependant Volange lui prépa-

rait une surprise nouvelle; et voici quel en fut l'objet :

On se souvient qu'elle s'était amusée à tracer un chiffre où le nom de Valoé était enlacé dans le sien. Un jour qu'elle était invitée à une fête, elle voulut mettre ses diamants ; elle ouvre son écrin : que voit-elle ? ses bracelets, son collier, son aigrette, ses boucles d'oreilles montées sur le dessin de ce chiffre qu'elle avait tracé. Son premier sentiment fut celui de l'embarras et de la surprise. Que va penser Volange ? que va-t-il soupçonner ? Comme elle était encore à sa toilette, Volange arrive ; et, jetant les yeux sur sa parure, Ah ! dit-il, rien n'est plus galant : mon nom et le vôtre dans un même chiffre ! Je serais bien flatté, madame, que ce fût là un trait de sentiment ! Élise rougit, au lieu de feindre : mais le soir Valoé fut grondé. Vous m'avez exposée, dit-elle, à un péril dont je tremble encore. J'ai vu le moment où il fallait que je trompasse mon mari, ou que je lui donnasse de moi l'idée la plus humiliante ; et, quoique l'avantage que tirent les hommes de notre sincérité nous autorise à la dissimulation, je sens qu'en usant de ce droit je serais mal avec moi-même. Valoé ne manqua pas de louer cette délicatesse. Un petit mensonge, dit-il, est toujours un petit mal, et je serais fâché d'en avoir été cause. Mais la ressemblance du nom de Volange avec le mien ne m'avait point échappé, et je savais que votre époux n'irait pas plus loin que

l'apparence. J'ai commencé par le rendre discret : c'est la première vertu d'un mari.

La fin de l'hiver s'était passée en galanteries de la part du sylphe, et du côté d'Élise en mouvements de surprise et de joie qui tenaient de l'enchantement.

La première et la plus belle des saisons, le temps où l'on jouit de la nature, arrive. Volange avait une maison de campagne. Nous partirons quand il vous plaira, dit-il à sa femme ; et, quoiqu'il y eût mis l'air le plus honnête et le ton le plus doux, elle sentait fort bien, disait-elle, que cette invitation cachait la volonté impérieuse d'un mari. Elle confia sa peine à Valoé. Je ne vois pas, lui dit-il, ce qu'a d'affligeant ce qu'il vous propose : rien ne vous attache à la ville ; et la campagne est dans ce moment un séjour délicieux, sur-tout pour une ame sensible et bienfaisante comme la vôtre. Elle y voit, dans la nature libérale, le premier modèle de cet heureux penchant ; et le soin de faire des heureux s'y reproduit sous mille faces. Les forêts couronnées d'une épaisse verdure, les vergers en fleurs, les moissons naissantes, les prairies émaillées, les troupeaux récemment reproduits et bondissants de joie à la première vue de la lumière, tout présente, dans la campagne, le caractère de la bonté. En hiver, la nature se peint sous un aspect menaçant et terrible : en automne, elle est riche et féconde ; mais elle gémit de se dépouiller, et sa libéralité

l'afflige : en été même, elle vend ses dons; et la triste image d'un travail accablant se joint à celle de l'abondance. C'est au printemps que la nature est gaiement prodigue de ses richesses, et amoureuse du bien qu'elle fait. Hélas! dit Élise, la nature est belle, je le sais; mais le sera-t-elle pour moi, dans ce lieu même où je me suis liée au sort d'un mortel, où j'ai fait serment d'être à lui, où tout me retracera l'humiliant souvenir.....? — Non, reprit le sylphe, rien, ma chère Élise, rien dans la nature n'est humiliant que ce qui la trahit. La perfection d'une plante est de fleurir et de germer : la perfection d'une mortelle est d'être épouse et de devenir mère. Si vous aviez contrarié la sagesse de ce dessein, vous n'auriez pas reçu mes vœux. Quoi! dit Élise, une essence pure, un esprit céleste aimerait en moi ce qui m'abaisse au-dessous de lui! — Soyez ce que vous êtes, mon enfant : je vous aime en sylphe; et ce n'est pas de vos sens que je suis jaloux. Que votre ame soit belle et pure, qu'elle soit à moi; c'est assez. Quant à ce qu'on appelle vos charmes, ils sont soumis aux lois des mortels : un d'eux les possède, qu'il en dispose : loin de m'en plaindre, je m'en réjouirai; car l'un de vos devoirs est de le rendre heureux. —Ah! du moins donnez-moi le temps de m'accoutumer à cette pensée. A la campagne on se voit plus souvent : je m'apprivoiserai peut-être avec ce devoir; mais, de grâce, ne m'abandonnez pas. — Non, j'y se-

rai sans çesse avec vous; j'aime la paix et le silence.

Il y avait dans cette campagne un lieu sauvage et solitaire, qu'Élise appelait son désert, et où elle avait coutume de se retirer pour lire ou rêver à son aise. A peine arrivée, elle s'y rendit. Tout était changé : au-lieu de son siége de mousse, elle trouva un trône de gazon semé de violette en festons et en lacs d'amour. Ce trône était ombragé de lilas qui se courbaient en voûte ; l'épine fleurie en formait l'enceinte, et mêlait à l'odeur du lilas les plus délicieux parfums.

Le premier soin d'Élise, à son retour, fut de remercier son mari de l'attention qu'il avait eue d'embellir son petit ermitage. C'est apparemment, lui dit-il, une galanterie de mon jardinier : je lui sais bon gré d'en avoir eu l'idée.

Hilaire, lui dit Elise en le voyant, je vous suis obligée de m'avoir planté un si joli bosquet. Des bosquets, madame ! dit le rusé villageois ; c'est, ma foi ! bien là ce qui m'occupe. A peine puis-je suffire au travail de mon potager. Si l'on veut des bosquets bien tenus, il faut me donner plus de monde. —Au moins n'avez-vous pas négligé le mien ; et ce joli berceau de lilas, cette haie d'épine m'enchante. — Oh ! le lilas, l'épine, tout cela, grâces à dieu, vient de soi-même, et sans que je m'en mêle. — Quoi ! tout de bon, vous n'y avez pas touché? —Non, madame : mais qu'à cela ne tienne ; et si vous voulez, après la sève, j'y

donnerai quelques coups de croissant. — Et ce gazon semé de violettes, ce n'est pas vous qui l'avez cultivé ? — Ma foi ! madame, excusez-moi : ce n'est ni de gazon ni de violettes que l'on fait votre potage, et mon jardin m'occupe assez sans toutes ces gentillesses-là.

Élise, après cet entretien, ne douta plus que la métamorphose de son réduit sauvage en un bosquet délicieux, ne fût l'ouvrage de son sylphe. Ah ! dit-elle dans son ravissement, ce sera le temple où j'irai l'adorer. Je me flatte qu'il y sera présent ; mais sera-t-il toujours invisible ?

Il vint le soir, comme de coutume. Valoé, lui dit-elle, mon bosquet est charmant ; mais, vous le dirai-je ? pour achever de l'embellir, il faut faire un dernier prodige, et vous y rendre visible à mes yeux : cela seul manque à mon bonheur. —Vous me demandez, ma chère Élise, ce qui ne dépend pas de moi. Le roi des airs accorde quelquefois cette grâce à ses favoris ; mais cela est si rare ! et puis, quand il l'accorde, c'est lui qui prescrit la forme qu'il veut que l'on prenne ; et le plus souvent il préfère la plus bizarre, pour s'amuser. Ah ! dit Élise, pourvu que je vous voie, il m'importe peu sous quels traits. Il lui promit donc de solliciter cette faveur avec les plus vives instances.

A présent, lui dit-il, comment s'est passé votre voyage ? —Mais, fort bien. Mon mari a causé avec une gaieté assez naturelle ; et je n'ai pas de peine

à reconnaître l'effet des soins que vous prenez de lui ; mais le naturel impérieux des hommes a beau se plier, il garde son ressort : on le tempère, on ne le change pas, à moins d'une longue habitude. Ne désespérons de rien, dit Valoé : j'ai bien du pouvoir sur son ame. Que ferez-vous demain, ma chère Élise ? — Je me baignerai le matin. — J'irai vous voir au bain, s'il est possible, et je passerai un moment avec vous.

Au réveil d'Élise, on vint lui dire que son bain l'attendait. Elle s'y rendit avec la fidèle Justine ; mais comme le sylphe devait venir la voir, et que la pudeur est timide, elle voulut que les rideaux fussent tirés, et que le jour à peine éclairât la salle.

Elise se met dans le bain ; et dans un trumeau placé vis-à-vis d'elle, ses yeux aperçoivent quelques traits confus : c'était le portrait même d'Élise, peint sous glace, et que Volange avait fait mettre à la place d'un miroir : prestige frappant, mais facile à produire au moyen d'une coulisse ménagée dans la cloison, où glissaient sans bruit tour-à-tour le miroir et le tableau, pour se succéder l'un à l'autre.

Dans ce tableau, Élise était élevée sur un nuage, et environnée d'esprits aériens qui lui présentaient des guirlandes de fleurs. D'abord elle prit ce qu'elle apercevait pour la réflexion des objets opposés : mais, à mesure que d'un œil plus attentif elle démêle ce qui la frappe, la surprise succède à l'erreur. Justine, dit-elle, donnez-moi

du jour. Ou je rêve, ou je vois..... O ciel! s'écria-t-elle dès que le tableau fut éclairé, mon image dans cette glace! Eh quoi! Madame, j'y vois aussi la mienne. Où est la merveille, que dans un miroir on se voie en se regardant? — Viens toi-même, viens ici, te dis-je. Est-ce là l'effet d'un miroir? — Assurément. — Assurément! Ce nuage, ces fleurs, ces génies, et moi au milieu de cette cour céleste, portée en triomphe dans les airs! — Vous n'êtes pas bien éveillée, madame; et c'est sans doute encore un songe que vous achevez dans le bain. — Non, Justine, je ne rêve point; mais je vois que ce tableau n'est pas fait pour tes yeux. O mon cher Valoé! c'est vous qui l'avez peint! Que votre tendresse est ingénieuse!

Les yeux d'Élise furent une heure entière attachés sur le tableau. Elle attendait son sylphe; mais il ne vint pas. Il n'a fait que passer, dit-elle, et par cet hommage il s'est annoncé. Cependant, que dira mon mari? comment lui expliquer ce prodige? Eh! madame, lui dit Justine, si ce tableau n'est pas visible à mes yeux, pourquoi le serait-il aux siens? — Tu as raison; mais je suis si troublée!..... En disant ces mots, elle lève les yeux; et, au lieu du tableau qu'elle avait vu, c'est le miroir qu'elle retrouve. Ah! je suis tranquille, dit-elle: le tableau s'est évanoui. Mon sylphe aimable ne veut pas me laisser la plus légère inquiétude. Et comment n'aimerais-je pas un esprit tout occupé de mes plaisirs et de mon repos?

Impatiente de savoir le succès de sa demande, elle fit semblant, le soir, d'être fatiguée de sa promenade, et d'avoir besoin de sommeil. Le sylphe ne se fit pas attendre. Je ne sais, lui dit-il, ma chère Élise, si vous serez contente de ce que j'ai obtenu. Il m'est permis de paraître à vos yeux. — Ah! c'est tout ce que je désire. — Mais ce que je prévoyais est arrivé : le roi des airs, qui lit dans nos pensées, m'a prescrit la forme que je dois prendre; et cette forme est celle...... devinez. — Je ne sais. Tirez-moi vite d'inquiétude. — Celle de votre mari. — De mon mari! — J'ai fait tout au monde pour en obtenir une qui vous plût davantage; mais il n'a pas été possible. Il m'a menacé de retirer sa grâce, si je n'en étais pas content; et, réduit à l'alternative, j'ai mieux aimé cela que rien. — A la bonne heure; et quand vous verrai-je? — Demain, dans votre petit désert, au moment du coucher du soleil. — J'y serai, car je me fie à vous. — Vous le pouvez sans inquiétude. — Vous m'aviez promis cependant de venir me voir ce matin. J'ai reçu de vous le plus galant hommage; mais c'était vous que je désirais. — Je n'étais pas loin; mais, intimidé par la présence de Justine..... — Ah! j'ai eu tort, je devais l'éloigner; mais vous n'aurez plus ce reproche à me faire, et je serai seule au bosquet.

Ce rendez-vous ne laissait pas d'inquiéter un peu Volange. Elle se livre à moi, disait-il. Profiterai-je, pour l'éprouver, de l'illusion où je l'ai

mise? Il me serait bien doux de l'attaquer, si j'étais sûr qu'elle résistât! Mais si j'en étais si sûr, je n'aurais pas besoin d'épreuve. Fatale curiosité! Consultons-nous : voyons avec nous-même quel est le parti le moins dangereux. Dois-je m'éclaicir, ou rester dans le doute? D'abord le doute me laisse un nuage; et puis-je répondre de mes idées? Peut-être, quand il ne sera plus temps de la justifier, lui ferai-je l'injure de croire que son imagination séduite eût triomphé de sa vertu. J'aurai beau me le reprocher, et le mal sera sans remède. Si au contraire je l'éprouve, et qu'elle résiste, je suis trop heureux. Mais si elle cède!..... Eh bien! si elle cède, je croirai que la vertu des femmes ne tient pas contre les esprits. Oui, mais cet esprit est revêtu d'un corps; et si ce corps se trouve le mien, je n'en dois pas remercier Élise. Me voilà dans un labyrinthe : en y entrant j'ai tout prévu, excepté le moyen d'en sortir. Ne délibérons plus; rendons-nous au bosquet : l'occasion me décidera.

Volange, sans faire semblant d'observer Élise, ne perdit pas un seul de ses mouvements. Il la vit se parer avec une modestie pleine de grâces; et la décence qu'elle mit dans son ajustement le rassura un peu. Il remarqua même qu'elle fut tout le jour d'une douceur, d'une sérénité qui annonçait une joie innocente.

Cependant les yeux impatients d'Élise mesuraient le cours du soleil. Enfin l'heureux moment approche; et Volange, qu'elle avait vu

partir en habit de chasse, se rend le premier au bosquet dans la parure la plus élégante. Élise arrive, l'aperçoit de loin, et le saisissement qu'il lui cause la fait presque s'évanouir. Il vole au-devant d'elle, lui tend la main ; et la voyant tremblante, la fait asseoir sur son petit trône de gazon.

Élise, reprenant ses esprits, trouve son sylphe à ses genoux. Eh quoi ! lui dit-il, était-ce de l'effroi que devait vous inspirer ma vue ? ne vous en ai-je pas épargné la surprise ? n'avez-vous pas désiré de me voir ? en êtes-vous fâchée, et voulez-vous que je disparaisse ? —Hélas ! non : ne me punissez pas d'une faiblesse involontaire. La joie et l'attendrissement ont plus de part que la frayeur au trouble que vous me causez. Je tremble, disait Volange en lui-même : elle est attendrie ; cela débute mal. Ah ! ma chère Élise, que n'ai-je été libre de choisir, entre les mortels, celui dont les traits auraient pu vous plaire ; et qu'un amant est mal à son aise sous la figure d'un mari ! Cela est égal, lui dit-elle en souriant. Il m'eût été plus doux, je l'avoue, de vous voir sous l'image de quelqu'une des fleurs que j'aime, ou de l'un de ces oiseaux qui, comme vous, sont habitants de l'air ; mais en homme, j'aime autant vous voir sous les traits de mon mari que sous les traits d'un autre. Il me semble même que vous l'embellissez. C'est bien Volange que je vois en vous ; mais votre ame donne à ses yeux je ne sais quoi

de céleste : votre voix, en passant par sa bouche, lui communique un charme tout divin ; et dans son action je trouve des grâces que n'eut jamais un corps animé par l'esprit d'un simple mortel. Eh bien! si vous m'aimez tel que vous me voyez, je puis toujours être le même. — Vous m'enchantez. — Serez-vous heureuse ? ajouta-t-il en lui baisant la main. — Élise rougit, et retira cette main qu'il avait saisie. Vous oubliez, lui dit-elle, que c'est un sylphe et non pas un homme que j'aime en vous. Valoé n'est pour moi qu'un esprit, comme Élise n'est pour vous qu'une ame ; et si vous n'avez pu prendre les traits d'un mortel sans altérer la pureté de votre essence et de votre amour, quittez cette forme avilissante, et ne me faites plus rougir de l'imprudence de mes souhaits. Fort bien! disait Volange tout bas ; mais je touche au moment critique.

Élise, il n'est plus temps de feindre. J'ai fait ce que vous avez voulu : mais apprenez ce qu'il m'en coûte. « J'y consens (m'a dit le roi des gé-« nies), obéis aux lois d'une femme, deviens « homme ; mais ne te flatte pas de n'avoir des « sens qu'en apparence. Tu vas aimer comme « les mortels, et en ressentir les plaisirs et les « peines. Si tu es malheureux, ne viens pas gé-« mir et troubler les airs de tes plaintes. Je t'exile « du ciel jusqu'au moment où Élise aura comblé « tes vœux. » J'espérais vous fléchir, ajouta le sylphe, ou plutôt je voulais vous complaire : j'ai

subi cette dure loi. Jugez à présent si je vous aime et si vous devez m'en punir.

Ce discours mit Élise au désespoir. O le plus imprudent et le plus cruel des esprits aériens! s'écria-t-elle, qu'avez-vous fait, et à quelle extrémité me réduisez-vous? Volange frémit en voyant les yeux de sa femme se remplir de larmes. Pourquoi ne m'avoir pas consultée? ajouta-t-elle. Était-ce pour ma honte ou pour votre supplice que je désirais de vous voir; et quel que fût ce désir, avez-vous pu penser qu'il l'emportât sur ce que je vous dois, et sur ce que je me dois à moi-même? Je vous aime, Valoé, je vous le dis encore; et s'il ne fallait que ma vie pour réparer les maux que je vous fais, vous n'auriez plus à vous plaindre. Mais ma vertu m'est plus chère que ma vie et que mon amour. Volange tressaillit de joie. Je ne puis vous blâmer, lui dit-il, d'un excès de délicatesse. Mais voyez combien je ressemble à Volange : c'est presque lui, ou plutôt c'est lui-même qui tombe à vos pieds, qui vous adore, et qui vous demande le prix du plus fidèle et du plus tendre amour. — Non, vous avez beau lui ressembler, vous n'êtes pas lui, et c'est à lui seul qu'est dû le prix que vous me demandez. Levez-vous, éloignez-vous de moi, ne me revoyez de la vie. Laissez-moi, vous dis-je. Êtes-vous insensé? Quelle est cette joie insultante que je vois briller dans vos yeux? Auriez-vous l'audace d'espérer encore? — Oui, j'espère, ma

chère Élise, que tu ne vivras que pour moi. — Ah! c'est le comble de l'outrage! — Écoute. — Non, je ne veux rien entendre. — Un seul mot va te désarmer. — Ce mot doit être un éternel adieu. — Non, la mort seule doit nous séparer: reconnais ton mari dans ton sylphe. Oui, ce Volange que tu haïssais, est ce Valoé que tu aimes. — O ciel!..... Mais non, vous m'en imposez; vous abusez de la ressemblance. — Non, te dis-je, et Justine est témoin que tout ceci n'est qu'un badinage. — Justine! — Elle est dans ma confidence: elle m'a aidé à te séduire; elle m'aidera à te détromper. — Vous, mon mari! serait-il possible? Je tremble encore. Achevez: dites-moi comment se sont opérés ces prodiges. C'est l'amour qui les a tous faits, et tu sauras par quels moyens. Ah! s'il est vrai!...... — S'il est vrai, mon Élise, croiras-tu qu'il y ait au monde un homme digne d'être aimé? — Oui, je croirai qu'il en est un, et que c'est moi qui le possède.

Justine interrogée avoua tout, et on la fit jurer que Valoé n'était que Volange. C'est à présent, dit Élise en se jetant dans les bras de son époux, c'est à présent que je suis enchantée; et j'espère que la mort seule détruira cet enchantement.

HEUREUSEMENT.

Non, madame, disait l'abbé de Châteauneuf à la vieille marquise de Lisban, je ne puis croire que ce qu'on appelle vertu dans une femme soit aussi rare qu'on le dit, et je gagerais, sans aller plus loin, que vous avez toujours été sage. — Ma foi! mon cher abbé, peu s'en faut que je ne vous dise comme Agnès : *Ne gagez pas.* — Perdrais-je ? Non, vous gagneriez, mais de si peu, si peu de chose, que franchement ce n'est pas la peine de s'en vanter. — C'est-à-dire, madame, que votre sagesse a couru des risques. — Hélas ! oui ; et plus d'une fois je l'ai vue au moment de faire naufrage. *Heureusement* la voilà au port. Ah ! marquise, confiez-moi le récit de ces aventures. — Volontiers : nous sommes dans l'âge où l'on n'a plus rien à dissimuler ; et ma jeunesse est si loin de moi, que j'en puis parler comme d'un beau songe.

Si vous vous rappelez le marquis de Lisban, c'était une de ces figures froidement belles, qui vous disent, *me voilà ;* c'était une de ces vanités gauches qui manquent sans cesse leur coup. Il

se piquait de tout, et n'était bon à rien; il prenait la parole, demandait silence, suspendait l'attention, et disait une platitude; il riait avant de conter, et personne ne riait de ses contes; il visait souvent à être fin, et il tournait si bien ce qu'il voulait dire, qu'il ne savait plus ce qu'il disait. Quand il ennuyait les femmes, il croyait les rendre rêveuses; quand elles s'amusaient de ses ridicules, il prenait cela pour des agaceries. — Ah! madame, l'heureux naturel! — Nos premiers tête-à-tête furent remplis par le récit de ses bonnes fortunes. Je commençai par l'écouter avec impatience; je finis par l'entendre avec dégoût: je pris même la liberté d'avouer à mes parents que cet homme-là m'ennuyait à l'excès. On me répondit que j'étais une sotte, et qu'un mari était fait pour cela. Je l'épousai. On me fit promettre de l'aimer uniquement: ma bouche dit *oui*, mon cœur dit *non*; et ce fut mon cœur qui lui tint parole. Le comte de Palmène se présenta chez moi avec toutes les grâces de l'esprit et de la figure. Mon mari, qui l'amenait, fit les honneurs de ma modestie. Il répondit aux choses agréables que lui dit le comte sur son bonheur, avec un air avantageux dont je fus indignée. A l'en croire, je l'aimais à la folie; et de là toutes ces confidences indiscrètes qui ne choquent pas moins la vérité que la bienséance, et dans lesquelles la vanité abuse du silence de la pudeur. Je n'y pus tenir, je quittai la place; et Palmène

put s'apercevoir, à mon dépit, que le marquis lui en imposait. L'impertinent! disais-je en moi-même: il va s'applaudissant de son triomphe, bien assuré que je n'aurai pas le courage de le démentir. On le croira, on me supposera assez peu de goût pour aimer l'homme du monde le plus sot et le plus vain. S'il parlait d'un attachement honnête à mes devoirs, encore passe; mais de l'amour! de la faiblesse! il y a de quoi me déshonorer. Non, je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis folle de mon mari : il est important sur-tout de désabuser Palmène; et c'est par lui que je dois commencer.

Mon mari, qui se félicitait de m'avoir fait rougir, ne démêla pas mieux que moi la véritable cause de ma confusion et de ma colère. Il s'estimait trop, et ne m'aimait pas assez pour daigner être jaloux. Tu as fait l'enfant, me dit-il quand le comte fut sorti : je te dirai pourtant qu'il te trouve charmante. Ne l'écoute pas trop, au moins; c'est un homme dangereux. Je le sentais mieux qu'il ne pouvait le dire.

Le lendemain, le comte de Palmène vint me voir; il me trouva seule. Me pardonnez-vous, dit-il, madame, l'embarras où je vous vis hier? J'en étais la cause innocente; et j'aurais bien dispensé le marquis de me prendre pour confident. Je ne sais pas, lui dis-je en baissant les yeux, pourquoi il a tant de plaisir à raconter ce que j'ai tant de peine à entendre. — Quand on est si

heureux, madame, on est bien pardonnable d'être indiscret. — S'il est heureux, je l'en félicite ; mais en vérité il n'y a pas de quoi. — Eh! peut-il ne pas l'être, reprit le comte avec un soupir, en possédant la plus belle personne du monde? — Je suppose, monsieur, je suppose que je sois telle, où est la gloire, le mérite, le bonheur de me posséder? Est-ce moi qui me suis donnée? — Non, madame; mais, si je l'en crois, vous avez bientôt applaudi vous-même au choix qu'on avait fait sans vous. — Quoi! monsieur, les hommes ne penseront-ils jamais qu'on nous élève à la dissimulation dès l'enfance; que nous perdons la franchise avec la liberté; et qu'il n'est plus temps d'exiger de nous que nous soyons sincères, quand on nous a fait un devoir de ne l'être pas?

Je l'étais un peu trop moi-même, et je m'en aperçus trop tard: l'espoir s'était glissé dans l'ame du comte. Avouer qu'on n'aime pas son mari, c'est presque avouer qu'on en aime un autre; et le confident d'une telle faiblesse en est assez souvent l'objet.

Ces idées avaient plongé le comte dans une douce rêverie. Vous êtes donc bien dissimulée? me dit-il après un long silence; car le marquis m'a raconté des choses étonnantes de votre mutuel amour. — A la bonne heure, monsieur; qu'il se flatte tout à son aise : je n'ai garde de le désabuser. — Mais vous, madame, seriez-vous à plaindre? — Je fais mon devoir, je subis mon

sort : ne m'en demandez pas davantage, et surtout n'abusez jamais du secret que l'imprudence de mon mari, ma sincérité naturelle et mon impatience m'ont arraché. — Moi ! madame, ah ! que je meure plutôt que d'être indigne de votre confiance ; mais je veux l'avoir seul et sans réserve. Regardez-moi comme un ami qui partage toutes vos peines, et dans le sein duquel vous pouvez les déposer.

Ce nom d'ami porta dans mon cœur une tranquillité perfide : je ne me défiai plus ni de moi-même, ni de lui. Un ami de vingt-quatre heures, de l'âge et de la figure du comte, me parut la chose du monde la plus raisonnable et la plus honnête ; et un mari tel que le mien, la chose du monde la plus ridicule et la plus affligeante pour moi.

Celui-ci n'obtint plus de mon devoir que quelques froides complaisances, dont il avait encore la sottise de se glorifier ; et c'était toujours à Palmène qu'il en faisait confidence, et qu'il en exagérait le prix. Le comte ne savait qu'en croire. Pourquoi me tromper? me disait-il quelquefois, pourquoi désavouer une sensibilité louable? Rougissez-vous de vous dédire ? — Eh ! non, monsieur, j'en ferais gloire ; je ne suis pas assez heureuse pour avoir à me rétracter.

A ces mots, mes yeux se remplirent de larmes. Palmène en fut attendri. Que ne me dit-il point pour adoucir mes peines ! Quel charme j'éprou-

vais à l'entendre! O mon cher abbé! le dangereux consolateur! Il prit dès ce moment un empire absolu sur mon ame; et de tous mes sentiments, mon amour pour lui était le seul dont je lui faisais un mystère. Il ne m'avait jamais parlé du sien que sous le nom de l'amitié; mais abusant enfin de l'ascendant qu'il avait sur moi, il m'écrivit : « Je me suis trompé, et je vous « ai trompée : cette amitié si tranquille et si « douce, à laquelle je me livrais sans crainte, est « devenue l'amour le plus violent, le plus pas- « sionné qui fut jamais. Je vous verrai ce soir, « pour vous consacrer ma vie, ou pour vous dire « un éternel adieu. »

Je ne vous expliquerai pas, mon cher abbé, les mouvements opposés qui s'élevèrent dans mon ame : je sais qu'il y avait de la vertu, de l'amour, de la frayeur; mais je sais bien aussi qu'il y avait de la joie. Je tâchai cependant de me préparer à une belle défense. Premièrement, je ne serai pas seule, et je vais dire qu'on laisse entrer tout le monde : en second lieu, je ne le regarderai que légèrement, sans permettre que ses yeux s'attachent un instant sur les miens. Cet effort sera pénible; mais la vertu n'est pas vertu pour rien. Enfin, j'éviterai qu'il me parle en particulier, et, s'il l'ose, je lui répondrai d'un ton, mais d'un ton à lui imposer.

Ma résolution bien prise, je me mis à ma toilette, et, sans y penser, je me parai ce jour-là

avec plus de grâce et d'élégance que je n'avais jamais fait. Il me vint sur le soir un monde prodigieux; et ce monde me donna de l'humeur. Mon mari, plus empressé, plus assidu que de coutume, comme s'il l'avait fait exprès, me causa un ennui mortel : enfin on annonça Palmène. Il me salua en rougissant : je le reçus avec une révérence profonde, sans daigner lever les yeux sur lui; et je me disais à moi-même : En vérité, cela est fort beau! La conversation fut d'abord générale. Palmène laissait échapper des mots qui, pour tout le monde, signifiaient peu de chose, et qui, pour moi, disaient beaucoup. Je feignis de ne les pas entendre, et je m'applaudissais tout bas d'une rigueur si bien soutenue. Palmène n'osait s'approcher de moi : mon mari l'y obligea avec ses plaisanteries familières. Le respect et la timidité du comte m'attendrirent. Le malheureux, disais-je, est plus à plaindre qu'il n'est à blâmer : s'il osait, il me demanderait grâce; mais il ne l'osera jamais. Je l'y encourageai par un regard. J'ai fait une imprudence, me dit-il, madame, me la pardonnez-vous? — Non, monsieur. Ce *non*, prononcé je ne sais comment, me parut sublime. Palmène se leva comme pour s'en aller : mon mari le retint de force. On vint avertir que le soupé était servi. Allons, cher comte, sois galant; donne la main à ma femme : elle a de l'humeur, ce me semble; mais nous saurons la dissiper.

Palmène désespéré me serra la main. Je le

regardai, et je crus voir dans ses yeux l'image de l'amour et de la douleur. J'en fus pénétrée, mon cher abbé; et, par un mouvement qui partait de mon cœur, ma main répondit à la sienne. Je ne puis vous peindre le changement qui se fit tout-à-coup sur son visage. Il devint rayonnant de joie; cette joie se répandit dans l'ame de tous les convives : l'amour et le désir de plaire semblaient les animer tous comme lui.

Le propos tomba sur la galanterie. Mon mari, qui se croyait un Ovide dans l'art d'aimer, dit à ce sujet mille impertinences. Le comte, en y répondant, tâchait de les adoucir avec une délicatesse ingénieuse qui achevait de me charmer. *Heureusement* un jeune étourdi, qui s'était mis à côté de moi, s'avisa de me dire de jolies choses; *heureusement* aussi je lui donnai quelque attention, et lui répondis avec un air de complaisance. Palmène, cet homme si aimable, changea tout-à-coup de langage et d'humeur. La conversation avait passé de l'amour à la coquetterie. Le comte se déchaîna contre cette envie générale de plaire avec une chaleur et un sérieux qui me confondirent. Je pardonne, disait-il, à une femme de changer d'amant, je lui passe même d'en avoir plusieurs; tout cela est dans la nature : ce n'est pas sa faute si on ne peut l'attacher : au moins ne cherche-t-elle à captiver que ceux qu'elle aime et qu'elle rend heureux; et si elle fait en même temps le bonheur de deux ou trois, c'est un bien

qui se multiplie. Mais une coquette est un tyran qui veut tout asservir, pour le seul plaisir d'avoir des esclaves. D'elle-même idolâtre, tout le reste ne lui est rien : son orgueil se fait un jeu de notre faiblesse, et un triomphe de nos tourments : ses regards mentent, sa bouche trompe, son langage et sa conduite ne sont qu'un tissu de piéges, ses grâces sont autant de syrènes, ses charmes autant de poisons.

Cette déclamation étonna toute l'assemblée. Quoi ! monsieur, lui dit le jeune homme qui m'avait parlé, vous préférez une femme galante à une femme coquette ? — Oui, sans doute, je la préfère ; et il n'y a pas à balancer. Cela est plus commode, lui dis-je ironiquement. Et plus estimable, madame, me dit-il d'un ton chagrin, plus estimable mille fois. Je vous avoue que je fus piquée de cette insulte. Allez, monsieur, reprisje avec dédain, vous avez beau nous faire un crime du plaisir le plus innocent et le plus naturel qui soit au monde, votre opinion ne fera pas loi. Les coquettes, dites-vous, sont des tyrans ! Vous êtes bien plus tyran vous-même, de vouloir nous priver du seul avantage que nous ait donné la nature. S'il faut renoncer au soin de plaire, que nous reste-t-il dans la société ? Talents, génie, vertus éclatantes, vous avez tout, ou vous croyez tout avoir : il n'est accordé à une femme que de prétendre à être aimable ; et vous la condamnez impitoyablement à ne vouloir l'être que pour un

seul! C'est l'ensevelir au milieu des vivants; c'est pour elle anéantir le monde. Ah! madame, me dit le comte avec dépit, vous êtes bien de votre siècle! En vérité, je ne le croyais pas. Tu avais tort, mon cher, reprit mon mari, tu avais tort: ma femme veut plaire à toute la nature; mais elle ne veut rendre heureux que moi. Cela est cruel, je l'avoue, et je le lui ai dit cent fois; mais c'est sa folie : tant pis pour les dupes. Aussi pourquoi prendre au sérieux ce qui n'est qu'une plaisanterie? Si elle a du plaisir à s'entendre dire qu'elle est belle, faut-il pour cela qu'elle réponde sur le même ton? Elle m'aime, cela est tout simple : mais toi, mais tant d'autres qui l'amusent, n'ont rien à prétendre à son cœur. Il est pour moi celui-là, et je défie qu'on me l'enlève. Vous me fermez la bouche, dit Palmène, dès que vous prenez madame pour exemple; et je n'ai point à répliquer. A ces mots, on sortit de table.

Je conçus dès ce moment pour le comte, je ne dis pas de l'aversion, mais une crainte qui en approche. Quel homme! disais-je en moi-même; quel caractère impérieux! il ferait le malheur d'une femme. Après le soupé, il tomba dans un silence morne, d'où rien ne put le retirer. Enfin, me trouvant seule un instant : Pensez-vous ce que vous m'avez dit? me demanda-t-il du ton d'un juge sévère. — Assurément. — C'en est assez : vous ne me verrez de ma vie.

Heureusement il m'a tenu parole; et je sentis,

par le chagrin que me causa cette rupture, tout le danger que j'avais couru. Voilà, dit l'abbé en profond moraliste, ce que produit un moment d'humeur. Une bagatelle devient sérieuse; on s'aigrit, on s'humilie; l'amour s'épouvante et s'enfuit.

Le caractère du chevalier de Luzel, reprit la marquise, était tout opposé à celui du comte de Palmène. — Ce chevalier, madame, était sans doute le jeune homme qui vous avait souri pendant le soupé? — Oui, mon cher abbé, c'était lui-même. Il était beau comme Narcisse, et il ne s'aimait guère moins : il avait de la vivacité, de la gentillesse dans l'esprit, mais pas l'ombre du sens commun.

Ah! marquise, me dit-il, votre Palmène est un triste personnage! que faites-vous de cet homme-là? Il raisonne, il moralise, il nous assomme avec son bon sens. Pour moi, je ne sais que deux choses, m'amuser et être amusant. Je connais mon monde; je vois ce qui s'y passe; je vois que le plus grand des maux qui affligent l'humanité, c'est l'ennui : or l'ennui vient de l'égalité dans le caractère, de la constance dans les liaisons, de la solidité dans les goûts, de la monotonie enfin qui endort le plaisir lui-même; au lieu que la légèreté, le caprice, la coquetterie le réveillent. Aussi j'aime les coquettes à la folie; c'est le charme de la société. D'ailleurs les femmes sensibles sont fatigantes à la longue. Il est bon

d'avoir quelqu'un avec qui se délasser. Avec moi, lui dis-je en souriant, vous vous délasserez tout à votre aise. — Et voilà ce que je désire, ce que je cherche auprès d'une coquette; qu'elle combatte, qu'elle résiste, qu'elle se défende, s'il est possible. Oui, madame, je vous fuirais, si je vous croyais capable d'un engagement sérieux. Madame, reprit gravement l'abbé, ce jeune fat était un homme à craindre. — Je vous en réponds, mon ami, et je ne fus pas long-temps à m'en apercevoir. Je le traitais d'abord comme un enfant; et cet empire de ma raison sur la sienne ne laissait pas d'être flatteur à mon âge : mais c'était à qui me l'enleverait. Je commençai à en avoir de l'inquiétude. Ses absences me donnaient de l'humeur, ses liaisons de la jalousie. J'exigeai des sacrifices, et je voulus imposer des lois.

Ma foi! me dit-il un jour que je lui reprochais sa dissipation, voulez-vous faire un petit miracle? rendez-moi sage tout d'un coup : je ne demande pas mieux. J'entendis bien que pour le rendre sage, il fallait cesser de l'être moi-même. Je lui demandai cependant à quoi tenait ce petit miracle. A peu de chose, me dit-il : nous nous aimons, à ce qu'il me semble; le reste n'est pas mal aisé. — Si nous nous aimions, comme vous le dites, et comme je ne le crois pas, le miracle serait opéré : l'amour seul vous eût rendu sage. — Oh! non, madame; il faut être juste; j'abandonne volontiers tous les cœurs pour le vôtre;

perte ou gain, c'est le sort du jeu, et j'en veux bien courir les risques. Mais il y a encore un échange à faire; et en conscience, vous ne pouvez pas exiger que je renonce au plaisir pour rien. Madame, interrompit encore l'abbé, le chevalier n'était pas aussi dépourvu de bon sens que vous le dites; et le voilà qui raisonne assez bien. J'en fus étonnée, dit la marquise; mais plus je sentais qu'il avait raison, plus je tâchai de lui persuader qu'il avait tort. Je lui dis même, autant qu'il m'en souvient, les plus belles choses du monde sur l'honneur, le devoir, la fidélité conjugale. Il n'en tint compte : il prétendit que l'honneur n'était qu'une bienséance, le mariage une cérémonie, et le serment de fidélité un compliment, une politesse, qui, dans le fond, n'engageait à rien. Tant fut disputé de part et d'autre, que nous nous perdions dans nos idées, quand tout-à-coup mon mari arriva.

Heureusement, madame. — Oh! très-heureument, je l'avoue : jamais mari ne vint plus à-propos. Nous étions troublés; ma rougeur m'eût trahie; et, sans avoir le temps de réfléchir, je dis au chevalier : *Cachez-vous*. Il se sauva dans mon cabinet de toilette. — Retraite dangereuse! madame la marquise. — Il est vrai; mais ce cabinet avait une issue, et je fus tranquille sur l'évasion du chevalier. Madame, dit l'abbé avec son air réfléchi, je gage que monsieur le chevalier est encore dans le cabinet. Patience, reprit la mar-

quise, nous n'en sommes pas au dénouement. Mon mari m'aborda avec cet air content de soi qu'il portait toujours sur son visage; et moi, pour lui cacher mon embarras, je courus vîte l'embrasser avec un cri de surprise et de joie. Eh bien! petite folle, me dit-il, te voilà bien contente! tu me revois. Je suis bien bon de venir passer la soirée avec cette enfant! Tu ne rougis donc pas d'aimer ton mari? Sais-tu bien que cela est ridicule, et que l'on dit dans le monde qu'il faut nous ensevelir ensemble, ou m'exiler d'auprès de toi; que tu n'es bonne à rien depuis que tu es ma femme; que tu désoles tous tes amants; et que cela crie vengeance? — Moi, monsieur, je ne désole personne. Ne me connaissez-vous pas? je suis la meilleure femme du monde. — Quel air ingénu! On l'en croirait. Ainsi, par exemple, Palmène doit trouver bon que tu n'aies fait avec lui que le rôle d'une coquette? Le chevalier doit être content qu'on lui préfère un mari? Et quel mari encore! Un ennuyeux, un maussade, qui n'a pas le sens commun, n'est-ce pas? Quelle comparaison avec l'élégant chevalier! — Assurément je n'en fais aucune. — Le chevalier a de l'esprit, de la légèreté, des grâces. Que sais-je? il a peut-être le don des larmes. A-t-il jamais pleuré à tes genoux? Tu rougis; c'est presqu'un aveu; achève, conte-moi cela. Finissez, lui dis-je, ou je quitte la place. — Eh quoi! ne vois-tu pas que je plaisante? — Cette plaisanterie méri-

terait bien..... — Comment donc! le dépit s'en mêle! Tu menaces! Tu le peux, je n'en serai pas moins tranquille. — Vous vous prévalez de ma vertu. — De ta vertu? Oh! point du tout : je ne compte que sur mon étoile, qui ne veut pas que je sois un sot. — Et vous croyez à votre étoile? — J'y crois si fort, j'y compte si bien, que je te défie de la vaincre. Tiens, mon enfant, j'ai connu des femmes sans nombre; jamais aucune, quoi que j'aie fait, n'a pu se résoudre à m'être infidèle. Ah! je puis dire, sans vanité, que quand on m'aime, on m'aime bien. Ce n'est pas que je sois mieux qu'un autre; je ne m'en fais pas accroire : mais c'est un je ne sais quoi, comme dit Molière, que l'on ne saurait expliquer. A ces mots, se mesurant des yeux, il se promenait devant une glace. Aussi, poursuivit-il, tu vois si je te gêne. Par exemple, ce soir as-tu quelque rendez-vous, quelque tête-à-tête? Je me retire. Ce n'est qu'en supposant que tu sois libre, que je viens passer la soirée avec toi. Quoi qu'il en soit, lui dis-je, vous ferez bien de rester. — Pour plus de sûreté, n'est-ce pas? — Peut-être bien. — — Je te remercie : je vois qu'il faut que je soupe avec toi. Soupez donc bien vîte, interrompit l'abbé; monsieur le marquis m'impatiente : il me tarde que vous sortiez de table, que vous soyez retirée dans votre appartement, et que votre mari vous y laisse. — Eh bien! mon cher abbé, m'y voilà, dans le trouble le plus cruel que

j'aie éprouvé de ma vie. L'ame combattue (j'en rougis encore) entre la crainte et le désir, je m'avance à pas tremblants vers le cabinet de toilette, pour voir enfin si mes alarmes étaient fondées. Je n'y vois personne, et je le crois parti, ce perfide chevalier; mais *heureusement* j'entends parler à demi-voix dans la chambre voisine. J'approche, j'écoute : c'était Luzel lui-même avec la plus jeune de mes femmes. Il est vrai, disait-il, je suis venu pour la marquise; mais le hasard me sert mieux que l'amour. Quelle comparaison! et que le sort est injuste! Ta maîtresse est assez bien; mais a-t-elle cette taille, cet air leste, cette fraîcheur, cette gentillesse? Par exemple, c'est cela qui devrait être de qualité. Il faut qu'une femme soit, ou bien modeste, ou bien vaine, pour avoir une suivante de ta figure et de ton âge. Ma foi! Louison, si les Grâces sont faites comme toi, Vénus ne doit pas briller à sa toilette. — Réservez, monsieur le chevalier, vos galanteries pour madame, et songez qu'elle va venir. Eh non! elle est avec son mari : ils sont le mieux du monde ensemble, et je crois même, dieu me pardonne, avoir entendu tantôt qu'ils se disaient des choses tendres. Il serait plaisant qu'il vînt passer la nuit avec elle! Quoi qu'il en soit, elle ne me sait point ici, et dès ce moment je n'y suis plus pour elle. — Mais, monsieur, vous n'y pensez pas : que deviendrais-je, si l'on savait?.... Rassure-toi, j'ai tout prévu. Si demain l'on me

voit sortir, il est aisé de donner le change. —Mais, monsieur le chevalier, l'honneur de madame? — Tu badines : l'honneur de madame est bien à cela près! Tant mieux, après tout, qu'on lui donne un homme comme moi; cela va la mettre à la mode. Ah! le scélérat! s'écria l'abbé. Jugez, mon ami, reprit la marquise, jugez de ma colère à ce discours. Je fus au moment d'éclater; mais cet éclat allait me perdre : ni mes gens, ni mon mari, n'auraient pu se persuader que le chevalier fût là pour Louison. Je pris le parti de dissimuler. Je sonnai, Louison parut; jamais je ne l'avais vue si jolie : car la jalousie embellit son objet quand elle ne peut l'enlaidir. Est-ce un des gens de monsieur, lui dis-je, que je viens d'entendre avec vous? Oui, madame, répondit-elle avec embarras. —Qu'il se retire à l'instant même, et ne revenez qu'après qu'il sera sorti. Je n'en dis pas davantage; mais, soit que Louison m'eût pénétrée, soit que la crainte la déterminât à renvoyer le chevalier, il se retira dans la minute, et sortit sans être aperçu. Vous jugez bien, mon cher abbé, qu'il fut consigné à ma porte; et que Louison le lendemain me coiffa mal, fit tout de travers, ne fut bonne à rien, m'impatienta, et fut congédiée. Vous aviez raison, madame, conclut l'abbé : votre vertu a couru des risques.

Ce n'est pas tout, poursuivit-elle, et voici bien une autre aventure. Nous passions tous les ans la belle saison à notre maison de campagne de

Corbeil, et pour voisin nous avions un peintre célèbre, qui fit naître au marquis l'idée galante d'avoir mon portrait et le sien. Vous savez que sa folie était de se croire aimé de moi ? Il voulait qu'on nous vît dans le même tableau, enchaînés par l'Hymen avec des nœuds de fleurs. Le peintre saisit sa pensée ; mais, accoutumé à travailler d'après nature, il désirait d'avoir un modèle pour la figure de l'Hymen. Dans cette même campagne était alors un jeune abbé qui nous venait voir quelquefois. Ses beaux yeux, sa bouche de rose, son teint à peine encore velouté du duvet de l'adolescence, ses cheveux d'un blond cendré qui flottaient à petites ondes sur un cou plus blanc que l'ivoire, la tendre vivacité de ses regards, la délicatesse et la régularité de ses traits, tout semblait fait en lui pour le dessein qu'on se proposait. Le marquis obtint de l'abbé qu'il servît de modèle au peintre.

A ce début, l'abbé de Châteauneuf redoubla d'attention ; mais il dissimula jusqu'au bout, pour entendre la fin de l'histoire.

L'expression qu'on voulait donner aux têtes, continua la marquise, produisit d'excellentes scènes entre le peintre et le marquis. Plus mon mari tâchait d'avoir l'air passionné, plus il avait l'air imbécile. Le peintre copiait fidèlement ; et le marquis était furieux de se voir peint au naturel. De mon côté j'avais je ne sais quoi de moqueur dans la physionomie, que le peintre imitait de

même. Le marquis jurait, l'artiste retouchait sans cesse, et toujours il retrouvait sur la toile l'air d'une friponne et d'un sot. Enfin l'ennui me gagna. Le marquis prit cela pour une douce langueur ; de son côté, il se donna un rire niais, qu'il appelait un tendre sourire ; et le peintre en fut quitte pour le rendre comme il le voyait. Il fallut en venir à la figure de l'Hymen. Allons, monsieur l'abbé, disait le peintre, des grâces; de la volupté : regardez madame tendrement..... plus tendrement encore. Prenez-lui la main, ajoutait mon mari, et supposez que vous lui dites : « Ne « craignez rien, ma belle enfant; ces chaînes sont « de fleurs: elles sont fortes, mais légères. » Animez-vous donc, monsieur l'abbé; votre visage ne dit mot ; vous avez l'air d'un Hymen transi. Le jeune homme profitait à merveille des leçons du peintre et du marquis. Sa timidité se dissipait peu-à-peu, sa bouche souriait amoureusement, son teint se colorait d'une rougeur plus vive, ses yeux pétillaient d'une plus douce flamme, et sa main serrait la mienne avec un tremblement dont moi seule je m'apercevais. Il faut tout vous dire : l'émotion de son ame passa dans mes sens ; et je regardais le dieu bien plus tendrement que l'époux. Voilà ce que c'est, disait le marquis; continuez, monsieur l'abbé, cela vient à merveille. N'est-ce pas, monsieur? demandait-il au peintre ; nous ferons quelque chose de notre petit modèle. Allons, ma femme, ne nous rebutons point; je savais bien que cela

serait beau. Vous voilà comme je vous voulais. Courage, abbé! continuez, madame! Je vous laisse tous deux en attitude ; n'en changez pas jusqu'à mon retour. Dès que le marquis s'était éloigné, mon petit abbé devenait céleste ; mes yeux dévoraient ses regards, et je ne pouvais m'en rassasier. Les séances étaient longues, et nous semblaient ne durer qu'un instant. Quel dommage, disait le peintre, que je n'aye pas saisi madame dans un moment comme celui-ci! Voilà l'expression que je demandais : c'est toute une autre physionomie. Ah ! monsieur l'abbé, quel plaisir de vous peindre! Vous ne vous refroidissez point; vos traits s'animent de plus en plus. Point de distraction, madame; attachez vos yeux sur les siens : mon Hymen sera un morceau sublime. Quand la tête de l'Hymen fut achevée, je veux, madame, me dit-il un jour en l'absence de mon mari, je veux retoucher votre portrait. Changez de place, monsieur l'abbé, et prenez celle de M. le marquis. Pourquoi donc, monsieur? lui demandai-je en rougissant. Eh! mon dieu, madame, laissez-moi faire : je connais mieux que vous ce qui vous est avantageux. Je l'entendis à merveille, et l'abbé en rougit comme moi. L'artifice du peintre eut un effet merveilleux. Cette langueur qu'il m'avait donnée fit place à l'expression la plus touchante d'une timide volupté. Le marquis, à son retour, ne pouvait se lasser d'admirer ce changement qu'il ne concevait pas.

Cela est singulier ! disait-il ; il semble que ce tableau se soit animé de lui-même. C'est l'effet de mes couleurs, lui répondit froidement le peintre, de se développer ainsi à mesure qu'elles travaillent. Vous verrez bien autre chose dans quelque temps d'ici. Mais ma tête, à moi, reprit le marquis, ne s'embellit pas de même. La raison en est simple, répliqua l'artiste : les traits en sont plus forts et les couleurs moins délicates. Mais ne vous impatientez pas ; cela doit faire, avec le temps, une des plus belles têtes de mari qu'on ait vues.

Quand le tableau fut fini, nous tombâmes, l'abbé et moi, dans une tristesse profonde. Ils n'étaient plus, ces moments si doux où nos ames se parlaient par nos yeux, et s'élançaient l'une vers l'autre. Sa timidité, ma pudeur, nous imposaient une gêne cruelle : il n'osait plus nous venir voir aussi souvent, et je n'osais plus l'y inviter moi-même.

Un jour, enfin, qu'il était chez moi, je le trouvai seul, immobile et rêveur devant le tableau. Vous voilà bien occupé ! lui dis-je. Oui, madame, me répondit-il naïvement ; je goûte le seul plaisir qui me soit permis désormais : je vous admire dans votre image. — Vous m'admirez : cela est bien galant ! — Ah ! je dirais mieux, si je l'osais. — En vérité, vous êtes content? — Content, madame ! je suis enchanté. Hélas ! que n'êtes-vous encore telle que je vous vois dans ce portrait ! Il

est assez bien, interrompis-je en feignant de ne l'avoir pas entendu; mais le vôtre est mieux, ce me semble. — Mieux, madame, que dites-vous? Le mien est d'un froid à glacer. — Vous plaisantez, avec votre froideur; il n'y a rien de plus vif dans le monde. — Ah? madame, que n'étais-je libre de laisser éclater sur mon visage ce qui se passait dans mon cœur! vous auriez vu bien autre chose. Mais le moyen d'exprimer ce que je sentais dans ces moments! Si ce n'était pas le marquis, c'était le peintre qui avait sans cesse les yeux sur moi: il fallait bien avoir l'air tranquille. Voulez-vous voir, ajouta-t-il, comme je vous aurais regardée, si nous avions été sans témoins? rendez-la moi cette main que je ne serrais qu'en tremblant, et reprenons la même attitude. Le croiriez-vous, mon ami? j'eus la curiosité, la complaisance, et, si vous voulez, la faiblesse de laisser tomber ma main dans la sienne. Il faut l'avouer, je n'ai rien vu de si tendre, de si passionné, de si touchant que la figure de mon petit abbé, dans ce dangereux tête-à-tête. La volupté souriait sur ses lèvres, le désir brillait dans ses yeux, et toutes les fleurs du printemps semblaient éclore sur ses belles joues. Il pressait ma main contre son cœur, et je le sentais battre avec une vivacité qui se communiquait au mien. Oui, lui dis-je en tâchant de dissimuler mon trouble, cela serait plus expressif, je l'avoue; mais ce ne serait plus la figure de l'Hymen. Non,

madame, non; ce serait celle de l'amour : mais l'Hymen à vos pieds ne doit être que l'Amour même. A ces mots il parut s'oublier ; et je vis le moment qu'il se croyait tout de bon le dieu dont il était l'image.

Heureusement qu'il me restait encore assez de force pour me fâcher : le pauvre enfant, interdit et confus, prit mon émotion pour de la colère, et perdit, à me demander grâce, le moment le plus favorable de m'offenser impunément. Ah! madame, s'écria l'abbé de Châteauneuf, est-il possible que j'aie été si sot? Comment donc? reprit la marquise. — Hélas! ce petit imbécile, c'était moi. — Vous! il n'est pas possible! — C'était moi-même, rien n'est plus certain; vous me rappelez mon histoire. Ah! cruelle, si j'avais su ce que je sais! — Mon vieil ami, vous auriez eu trop d'avantage; et cette sagesse que vous vantez tant, vous eût faiblement résisté. Je suis confondu, s'écriait l'abbé ; je ne me le pardonnerai de ma vie. Consolez-vous, il en est temps, reprit en souriant la marquise ; mais avouez qu'il y a souvent bien du bonheur dans la vertu même, et que celles qui en ont le plus devraient juger moins sévèrement celles qui n'en ont pas assez.

LES

DEUX INFORTUNÉES.

DANS le couvent de la Visitation de Cl...... s'était retirée depuis peu la marquise de Clarence. Le calme et la sérénité qu'elle voyait régner dans cette solitude, ne rendaient que plus vive et plus amère la douleur qui la consumait. Qu'elles sont heureuses, disait-elle, ces colombes innocentes qui ont pris leur essor vers le Ciel! La vie est pour elles un jour sans nuages : elles ne connaissent du monde ni les peines, ni les plaisirs.

Parmi ces filles pieuses dont elle enviait le bonheur, une seule, nommée Lucile, lui semblait triste et languissante. Lucile, encore dans le printemps de son âge, avait ce caractère de beauté qui est l'image d'un cœur sensible; mais la douleur et les larmes en avaient terni la fraîcheur. Telle on voit une rose que le soleil a flétrie, et qui laisse encore juger, dans sa langueur, de tout l'éclat qu'elle avait le matin. Il semble qu'il y ait un langage muet pour les ames tendres. La marquise lut dans les yeux de cette aimable affligée

ce que personne n'y avait aperçu. Il est si naturel aux malheureux de plaindre et d'aimer leurs semblables! Elle se prit d'inclination pour Lucile. L'amitié qui dans le monde est à peine un sentiment, est une passion dans les cloîtres. Bientôt leur liaison fut intime ; mais, des deux côtés, une amertume cachée en empoisonnait la douceur. Elles étaient quelquefois une heure entière à gémir ensemble, sans oser se demander la confidence de leurs peines. La marquise enfin rompit le silence.

Un aveu mutuel, dit-elle, nous épargnerait peut-être bien des ennuis. Nous étouffons nos soupirs l'une et l'autre ; l'amitié doit-elle avoir des secrets pour l'amitié? A ces mots, le rouge de la pudeur anima les traits de Lucile, et le voile de ses paupières se déploya sur ses beaux yeux. Ah! pourquoi, reprit la marquise, pourquoi cette rougeur? est-elle un effet de la honte? C'est ainsi que le sentiment du bonheur devrait colorer la beauté. Parlez, Lucile, épanchez votre cœur dans le sein d'une amie, plus à plaindre que vous sans doute, mais qui se consolerait de son malheur, si elle pouvait adoucir le vôtre. — Que me demandez-vous, madame? Je partage toutes vos peines; mais je n'en ai pas à vous confier. L'altération de ma santé cause seule cette langueur où vous me voyez plongée. Je m'éteins insensiblement; et, grâce au Ciel, mon terme approche. Elle dit ces dernières paroles avec un sourire

dont la marquise fut pénétrée. C'est donc là, lui dit-elle, votre unique consolation? Impatiente de mourir, vous ne voulez pas m'avouer ce qui vous rend la vie odieuse? Depuis quand êtes-vous ici? — Depuis cinq ans, madame. — Est-ce la violence qui vous y a conduite? — Non, madame, c'est la raison; c'est le Ciel même qui a voulu attirer mon cœur tout à lui. — Ce cœur était donc attaché au monde? — Hélas! oui, pour son supplice. — Achevez. — Je vous ai tout dit. — Vous aimiez, Lucile; et vous avez pu vous ensevelir! Est-ce un perfide que vous avez quitté? — C'est le plus vertueux, le plus tendre, le plus aimable des hommes. Ne m'en demandez pas davantage; vous voyez les larmes criminelles qui s'échappent de mes yeux; toutes les plaies de mon cœur se sont ouvertes à cette idée. — Non, ma chère Lucile, il n'est plus temps de nous rien taire. Je veux pénétrer jusques dans les replis de votre ame, pour y verser la consolation. Croyez-moi, le poison de la douleur ne s'exhale que par les plaintes : renfermé dans le silence, il n'en devient que plus dévorant. — Vous le voulez, madame? Eh bien! pleurez donc sur l'infortunée Lucile, pleurez sa vie, et bientôt sa mort.

A peine je parus dans le monde, que cette beauté fatale attira les yeux d'une jeunesse imprudente et légère, dont l'hommage ne put m'éblouir. Un seul homme, dans l'âge encore de l'innocence et de la candeur, m'apprit que j'étais

sensible. L'égalité d'âge, la naissance, la fortune, la liaison même de nos deux familles, et, plus encore un penchant mutuel, nous avaient unis l'un à l'autre. Mon amant ne vivait que pour moi; nous voyions avec pitié ce vide immense du monde, où le plaisir n'est qu'une lueur; nos cœurs pleins d'eux-mêmes..... Mais je m'égare. Ah! madame, quel souvenir m'obligez-vous à rappeler! — Eh quoi! mon enfant, te reproches-tu d'avoir été juste? Quand le Ciel a formé deux cœurs vertueux et sensibles, leur fait-il un crime de se chercher, de s'attirer, de se captiver l'un l'autre? Et pourquoi les aurait-il donc faits? — Il l'avait formé sans doute avec plaisir, ce cœur dans lequel le mien se perdit, où la vertu devançait la raison, où je ne voyais rien à reprocher à la nature. Ah! madame, qui fut jamais aimée comme moi! Croiriez-vous que j'étais obligée d'épargner à la délicatesse de mon amant l'aveu même de ces légères inquiétudes qui affligent quelquefois l'amour? Il se fût privé de la lumière, si Lucile en eût été jalouse. Quand il apercevait dans mes yeux quelque impression de tristesse, c'était pour lui l'éclipse de la nature entière: il croyait toujours en être la cause, et se reprochait tous mes torts.

Il n'est que trop facile de juger à quel excès devait être aimé de tous les hommes le plus aimable. L'intérêt, qui rompt tous les nœuds, excepté ceux du tendre amour, l'intérêt divisa nos

familles; un procès fatal, intenté à ma mère, fut pour nous l'époque et la source de nos malheurs. La haine mutuelle de nos parents s'éleva entre nous comme une éternelle barrière ; il fallut renoncer à nous voir. La lettre qu'il m'écrivit ne s'effacera jamais de ma mémoire :

« Tout est perdu pour moi, ma chère Lucile ;
« on m'arrache mon unique bien. Je viens de me
« jeter aux pieds de mon père; je viens de le con-
« jurer, en les baignant de mes larmes, de re-
« noncer à ce procès funeste; il m'a reçu comme
« un enfant. J'ai protesté que votre fortune m'é-
« tait sacrée, que la mienne me serait odieuse ;
« il a traité mon désintéressement de folie. Les
« hommes ne conçoivent pas qu'il y ait quelque
« chose au-dessus des richesses. Et qu'en ferai-je,
« si je vous perds? Un jour, dit-on, je m'applau-
« dirai que l'on ne m'ait pas écouté. Si je croyais
« que l'âge, ou ce qu'on appelle la raison, pût
« jusques-là dégrader mon ame, je cesserais de
« vivre dès-à-présent, effrayé de mon avenir.
« Non, ma chère Lucile, non ; tout ce que je suis
« est à vous. Les lois auraient beau m'attribuer
« une partie de votre héritage; mes lois sont dans
« mon cœur, et mon père y est condamné. Par-
« don mille fois des chagrins qu'il vous cause.
« A Dieu ne plaise que je fasse des vœux crimi-
« nels ! Je retrancherais de mes jours pour ajou-
« ter à ceux de mon père; mais si jamais je suis
« le maître de ces biens qu'il accumule, et dont

« il veut m'accabler malgré moi, tout sera bien-
« tôt réparé. Cependant je suis privé de vous; on
« disposera peut-être du cœur que vous m'avez
« donné. Ah! gardez-vous d'y consentir jamais ;
« pensez qu'il y va de ma vie; pensez que nos
« serments sont écrits dans le ciel. Mais résiste-
« rez-vous à la volonté impérieuse d'une mère?
« Je frémis ; rassurez-moi, au nom de l'amour le
« plus tendre ».

— Vous lui répondîtes sans doute? — Oui, madame, mais en peu de mots:

« Je ne vous reproche rien. Je suis malheu-
« reuse; mais je sais l'être : apprenez de moi à
« souffrir. »

Cependant le procès était engagé, et se poursuivait avec chaleur. Un jour, hélas! jour terrible! comme ma mère lisait, en frémissant, un mémoire publié contre elle, quelqu'un demanda à me parler. Qu'est-ce? dit-elle; faites entrer. Le domestique, interdit, hésite quelque tenps, se coupe dans ses réponses, et finit par avouer qu'il est chargé d'un billet pour moi. — Pour ma fille! Et de quelle part? J'étais présente ; jugez de ma situation; jugez de l'indignation de ma mère en entendant nommer le fils de celui qu'elle appelait son persécuteur. Si elle eût daigné lire ce billet qu'elle renvoya sans l'ouvrir, peut-être en eût-elle été attendrie. Elle eût vu du moins que rien au monde n'était plus pur que nos sentiments; mais, soit que le chagrin où ce procès l'avait plongée

ne demandât qu'à se répandre, soit qu'une secrète intelligence entre sa fille et ses ennemis fût à ses yeux un crime réel, il n'y eut point d'opprobres dont je ne fusse accablée. Je tombai confondue aux pieds de ma mère, et je subis l'humiliation de ses reproches, comme si je les avais mérités. Il fut décidé sur-le-champ que j'irais cacher dans un cloître ce qu'elle appelait ma honte et la sienne. Conduite ici dès le lendemain, il y eut défense de me laisser voir personne; et j'y fus trois mois entiers comme si ma famille et le monde avaient été anéantis pour moi. La première et la seule visite que je reçus fut celle de ma mère. Je pressentis, dans ses embrassements, l'arrêt qu'elle venait me prononcer. Je suis ruinée, me dit-elle, dès que nous fûmes seules: l'iniquité a prévalu, j'ai perdu mon procès, et avec lui tout moyen de vous établir dans le monde. Il reste à peine à mon fils de quoi soutenir sa naissance. Pour vous, ma fille, c'est ici que Dieu vous a appelée; c'est ici qu'il faut vivre et mourir: demain vous prenez le voile. A ces mots, appuyés d'un ton froidement absolu, mon cœur fut saisi, ma langue glacée; mes genoux ployèrent sous moi, et je tombai sans connaissance. Ma mère appela du secours, et saisit cet instant pour se dérober à mes larmes. Revenue à la vie, je me trouvai environnée de ces filles pieuses dont je devais être la compagne, et qui m'invitaient à partager avec elles la douce tranquillité de leur état. Mais cet

état, si fortuné pour une ame innocente et libre, n'offrit à mes yeux que des combats, des parjures et des remords. Un abyme allait s'ouvrir entre mon amant et moi; je me sentais arracher la plus chère partie de moi-même; je ne voyais plus autour de moi que le silence et le néant; et dans cette solitude immense, dans cet abandon de la nature entière, je me trouvais en présence du Ciel, le cœur plein de l'objet aimable qu'il fallait oublier pour lui. Ces saintes filles me disaient, de la meilleure foi, tout ce qu'elles savaient des vanités du monde; mais ce n'était pas au monde que j'étais attachée : le désert le plus horrible eût été pour moi un séjour enchanté avec celui que je laissais dans ce monde qui ne m'était rien.

Je demandai à revoir ma mère. Elle feignit d'abord d'avoir pris mon évanouissement pour un accident naturel. — Non, madame, c'est l'effet de la situation violente où vous m'avez mise; car il n'est plus temps de feindre. Vous m'avez donné la vie, vous pouvez me l'ôter; mais, ma chère mère, ne m'avez-vous conçue dans votre sein que comme une victime dévouée au supplice d'une mort lente? Et à qui me sacrifiez-vous? Ce n'est point à Dieu; je sens qu'il me rejette : il ne veut que des victimes pures, des sacrifices volontaires : il est jaloux des offrandes qu'on lui fait, et le cœur qui se donne à lui ne doit plus être qu'à lui seul. Si la violence me conduit à

l'autel, le parjure, le sacrilége m'y attendent. — Que dites-vous, malheureuse? — Une vérité terrible que m'arrache le désespoir. Oui, madame, mon cœur s'est donné sans votre aveu; innocent ou coupable, il n'est plus à moi; Dieu seul peut rompre le lien qui l'attache. — Allez, fille indigne, allez vous perdre; je ne vous connais plus. — Ma mère, au nom de votre sang, ne m'abandonnez pas; voyez mes larmes, mon désespoir; voyez l'enfer ouvert à mes pieds. — C'est donc ainsi qu'un amour funeste te fait voir l'asyle de l'honneur, le port tranquille de l'innocence! Qu'est-ce donc que le monde à tes yeux? Apprends que ce monde n'a qu'une idole : c'est l'intérêt. Tous les hommages sont pour les heureux; l'oubli, l'abandon, le mépris sont le partage de l'infortune.

Ah! madame, séparez de cette foule corrompue celui..... — Celui que vous aimez, n'est-ce pas? Je vois ce qu'il a pu vous dire. Il n'est point complice de l'iniquité de son père; il la désavoue; il vous plaint; il veut réparer le tort qu'on vous fait. Promesses vaines, discours de jeune homme, qui seront oubliés demain. Mais fût-il constant dans son amour et fidèle dans ses promesses, son père est jeune; il vieillira, car les méchants vieillissent; et cependant l'amour s'éteint, l'ambition parle, le devoir commande; un grade, une alliance, une fortune viennent s'offrir, et l'amante crédule et trompée devient la

fable du public. Voilà le sort qui vous attendait ; votre mère vous en a sauvée. Je vous coûte aujourd'hui des larmes; mais vous me bénirez un jour. Je vous laisse, ma fille ; préparez-vous au sacrifice que Dieu vous demande. Plus ce sacrifice sera pénible, plus il sera digne de lui.

Que vous dirai-je, madame? il fallut m'y résoudre. Je pris ce voile, ce bandeau; j'entrai dans la voie de la pénitence; et pendant ce temps d'épreuve où l'on est libre encore, je me flattai de me vaincre moi-même, et je n'attribuai mon irrésolution et ma faiblesse qu'à la funeste liberté de pouvoir revenir sur mes pas. Il me tardait de me lier par un serment irrévocable. Je le fis, ce serment; je renonçai au monde : c'était peu de chose. Mais, hélas! je renonçai à mon amant; et c'était plus pour moi que de renoncer à la vie. En prononçant ces vœux, mon ame, errante sur mes lèvres, semblait prête à m'abandonner. A peine avais-je eu la force de me traîner au pied des autels ; mais il fallut qu'on m'en retirât expirante. Ma mère vint à moi transportée d'une joie cruelle. Pardonnez-moi, mon Dieu! je la respecte, je l'aime encore, je l'aimerai jusqu'au dernier soupir. Ces paroles de Lucile furent coupées par ses sanglots, et deux ruisseaux de larmes inondèrent son visage.

Le sacrifice était consommé, reprit-elle après un long silence : j'étais à Dieu, je n'étais plus à moi-même. Tous les liens des sens devaient être

rompus. Je venais de mourir pour la terre; j'osais le croire ainsi. Mais quelle fut ma frayeur en rentrant dans l'abyme de mon ame! j'y retrouvai l'amour, mais l'amour furieux et coupable, l'amour honteux et désespéré, l'amour révolté contre le Ciel, contre la nature, contre moi-même, consumé de regrets, déchiré de remords et transformé en rage. Qu'ai-je fait! m'écriai-je mille fois, qu'ai-je fait! Ce mortel adoré, que je ne devais plus voir, s'offrit à ma pensée avec tous ses charmes. Le nœud fortuné qui devait nous unir, tous les instants d'une vie délicieuse, tous les mouvements de deux cœurs que le trépas seul eût séparés, se présentèrent à mon ame éperdue. Ah! madame, quelle image désolante! Il n'est rien que je n'aie fait pour l'effacer de mon souvenir. Depuis cinq ans je l'écarte et la revois sans cesse; en vain je m'arrache au sommeil qui me la retrace, en vain je me dérobe à la solitude où elle m'attend; je la retrouve au pied des autels, je la porte au sein de Dieu même. Cependant ce Dieu plein de clémence a pris enfin pitié de moi. Le temps, la raison, la pénitence ont affaibli les premiers accès de cette passion criminelle; mais une langueur douloureuse a pris la place. Je me sens mourir à chaque instant; et le plaisir d'approcher du tombeau est le seul que je goûte encore.

O ma chère Lucile! s'écria madame de Clarence après l'avoir entendue, qui de nous est la

plus à plaindre? L'amour a fait vos malheurs et les miens; mais vous avez aimé le plus tendre, le plus fidèle, le plus reconnaissant des hommes; et moi, le plus perfide, le plus ingrat, le plus cruel qui fût jamais: vous vous êtes donnée au ciel; je me suis livrée à un lâche: votre retraite a été un triomphe; la mienne est un opprobre: on vous pleure, on vous aime, on vous respecte; on m'outrage, et on me trahit.

De tous les amants, le plus passionné avant l'hymen ce fut le marquis de Clarence. Jeune, aimable, séduisant à l'excès, il annonçait le naturel le plus heureux. Il promettait toutes les vertus, comme il avait toutes les grâces. La docile facilité de son caractère recevait si vivement l'impression des sentiments honnêtes, qu'ils semblaient devoir ne s'en effacer jamais. Il lui fut, hélas! trop aisé de m'inspirer l'amour qu'il avait lui-même, ou qu'il croyait avoir pour moi. Toutes les convenances qui font les grands mariages s'accordaient avec ce penchant mutuel; et mes parents, qui l'avaient vu naître, consentirent à le couronner. Deux ans se passèrent dans l'union la plus tendre. O Paris! ô théâtre des vices! ô funeste écueil de l'amour, de l'innocence et de la vertu! Mon mari, qui jusqu'alors n'avait vu ceux de son âge qu'en passant, et pour s'amuser, disait-il, de leurs travers et de leurs ridicules, respira insensiblement le poison de leur exemple. L'appareil bruyant de leurs rendez-vous

insipides, les confidences mystérieuses de leurs aventures, les récits fastueux de leurs vains plaisirs, les éloges prodigués à leurs indignes conquêtes, excitèrent d'abord sa curiosité. La douceur d'une union innocente et paisible n'eut plus pour lui les mêmes charmes. Je n'avais que les talents que donne une éducation vertueuse; je m'aperçus qu'il m'en désirait davantage. Je suis perdue, dis-je en moi-même : mon cœur ne suffit plus au sien. En effet son assiduité ne fut dès-lors qu'une bienséance : ce n'était plus par goût qu'il préférait ces doux entretiens, ces tête-à-tête délicieux pour moi, au flux et reflux d'une société tumultueuse. Il m'invita lui-même à me dissiper pour l'autoriser à se répandre. Je devins plus pressante; je le gênais. Je pris le parti de le laisser en liberté, afin qu'il pût me souhaiter et me revoir avec plaisir, après une comparaison que je croyais devoir être à mon avantage; mais de jeunes corrupteurs se saisirent de cette ame, par malheur trop flexible, et dès qu'il eut trempé ses lèvres dans la coupe empoisonnée, son ivresse fut sans remède, et son égarement sans retour. Je voulus le ramener : il n'était plus temps. Vous vous perdez, mon ami, lui dis-je; et, quoiqu'il me soit affreux de me voir enlever un époux qui faisait mes délices, c'est plus pour vous que pour moi-même que je déplore votre erreur. Vous cherchez le bonheur où certainement il n'est pas: de faux biens, de honteux plaisirs ne rempliront

jamais votre ame. L'art de séduire et de tromper est l'art de ce monde qui vous enchante; votre épouse ne le connaît point, vous ne le connaissez pas mieux qu'elle. Ce manége infâme n'est pas fait pour nos cœurs ; le vôtre se laisse égarer dans son ivresse; mais son ivresse n'aura qu'un temps; l'illusion se dissipera comme les vapeurs du sommeil; vous reviendrez à moi; vous me retrouverez la même. L'amour indulgent et fidèle vous attend au retour; tout sera oublié; vous n'aurez à craindre de moi ni reproche, ni plainte. Heureuse si je vous console de tous les chagrins que vous m'aurez causés! Mais vous, qui connaissez le prix de la vertu, et qui en avez goûté les charmes; vous, que le vice aura précipité d'abyme en abyme; vous, qu'il renverra, peut-être avec mépris cacher auprès de votre épouse les jours languissants d'une vieillesse prématurée le cœur flétri par la tristesse, l'ame en proie aux cruels remords, comment vous réconcilierez-vous avec vous-même? comment pourrez-vous goûter encore le plaisir pur d'être aimé de moi? Hélas! mon amour même sera votre supplice. Plus cet amour sera vif et tendre, plus il sera humiliant pour vous. C'est là, mon cher marquis, c'est là ce qui me désole et m'accable. Cessez de m'aimer, j'y consens; je vous le pardonne, puisque j'ai cessé de vous plaire; mais ne vous rendez jamais indigne de ma tendresse, et soyez du moins tel que vous n'ayez point à rougir à mes yeux. Le

croiriez-vous, ma chère Lucile? une plaisanterie fut sa réponse. Il me dit que je parlais comme un ange, et que cela méritait d'être écrit; mais voyant mes yeux se remplir de larmes : Ne fais donc pas l'enfant, me dit-il; je t'aime, tu le sais: laisse-moi m'amuser de tout, et sois sûre que rien ne m'attache.

Cependant d'officieux amis ne manquèrent pas de m'instruire de tout ce qui pouvait me désoler et me confondre. Hélas! mon époux lui-même se lassa bientôt de se contraindre et de me flatter.

Je ne vous dirai point, ma chère Lucile, tout ce que j'ai souffert d'humiliations et de dégoûts; vos peines, auprès des miennes, vous sembleraient encore légères. Imaginez, s'il est possible, la situation d'une ame vertueuse et passionnée, vive et délicate à l'excès, qui reçoit tous les jours de nouveaux outrages de celui qu'elle aime uniquement; qui vit pour lui seul encore, quand il ne vit plus pour elle, quand il ne rougit pas de vivre pour des objets dévoués au mépris. J'épargne à votre pudeur ce que ce tableau a de plus horrible. Rebutée, abandonnée, sacrifiée par mon mari, je dévorais ma douleur en silence; et si j'étais l'objet des railleries de quelques sociétés sans mœurs, un public plus compatissant et plus estimable me consolait par sa pitié. Je jouissais du seul bien que le vice n'avait pu m'ôter, d'une réputation sans tache. Je l'ai perdue, ma chère Lucile : la méchanceté des femmes, que mon

exemple humiliait, n'a pu me voir irréprochable. On a interprété comme on a voulu ma solitude et ma tranquillité apparente; on m'a donné le premier homme qui a eu l'imprudence de laisser croire qu'il était bien reçu de moi. Mon mari, pour qui ma présence était un reproche continuel, et qui ne se trouvait pas encore assez libre, a pris, pour s'affranchir de ma douleur importune, le premier prétexte qu'on lui a présenté, et m'a exilée dans l'une de ses terres. Inconnue au monde, loin du spectacle de mes malheurs, j'avais du moins, dans ma solitude, la liberté de répandre des larmes; mais le cruel m'a fait annoncer que je pouvais choisir un couvent; que la terre de Florival était vendue, et qu'il fallait m'en retirer. Florival! interrompit Lucile tout émue. C'était mon exil, reprit la marquise. — Ah! madame, quel nom avez-vous prononcé! — Le nom que portait mon époux avant d'acquérir le marquisat de Clarence. — Qu'entends-je? ô ciel! ô juste ciel! est-il possible! s'écria Lucile en se précipitant dans le sein de son amie. — Qu'avez-vous donc? quel trouble! quelle soudaine révolution! Lucile, reprenez vos sens. — Quoi! madame, Florival est donc le perfide, le scélérat qui vous trahit et vous déshonore! — Vous est-il connu? — C'est lui, madame, que j'adorais, que je pleure depuis cinq ans, lui qui aurait eu mes derniers soupirs! — Que dites-vous? — C'est lui, madame. Hélas! quel eût été mon sort! A ces

mots, Lucile se prosternant le visage contre terre : O mon Dieu! dit-elle, ô mon Dieu! c'est vous qui me tendiez la main. La marquise confondue ne pouvait revenir de son étonnement. N'en doutez pas, dit-elle à Lucile, les desseins du Ciel sont marqués visiblement sur nous : il nous réunit, il nous inspire une confiance mutuelle, il ouvre nos cœurs l'un à l'autre, comme deux sources de lumières et de consolation. Eh bien! ma digne et tendre amie, tâchons d'oublier ensemble et nos malheurs, et celui qui les cause.

Dès ce moment, la tendresse et l'intimité de leur union furent extrêmes. Leur solitude eut pour elles des douceurs qui ne sont connues que des malheureux; mais bientôt après, ce calme fut interrompu par la nouvelle du danger qui menaçait les jours du marquis. Ses égarements lui coûtaient la vie; au bord du tombeau, il demandait sa vertueuse épouse. Elle s'arrache des bras de sa compagne désolée; elle accourt; elle arrive; elle le trouve expirant. O vous que j'ai tant et si cruellement outragée, dit-il en la reconnaissant, voyez le fruit de mes désordres; voyez la plaie épouvantable dont la main de Dieu m'a frappé. Si je suis digne encore de votre pitié, élevez au ciel une voix innocente, et présentez-lui mes remords. Sa femme, éperdue, voulut se jeter dans son sein. Éloignez-vous, lui dit-il, je me fais horreur; mon souffle est le souffle de la mort. Il ajoute, après un long silence : Me re-

connais-tu dans l'état où m'a réduit le crime? Est-ce là cette ame pure qui se confondait avec la tienne? est-ce là cette moitié de toi-même? est-ce là ce lit nuptial qui me reçut digne de toi? Perfides amis, détestables enchanteresses, venez, voyez et frémissez! O mon ame! qui te délivrera de cette prison hideuse? Monsieur, demandait-il à son médecin, en ai-je pour long-temps encore? mes douleurs sont intolérables. Ne me quitte pas, ma généreuse amie; je tomberais sans toi dans le plus affreux désespoir...... Mort cruelle, achève, achève d'expier ma vie. Il n'est point de maux que je ne mérite : j'ai trahi, déshonoré, persécuté lâchement l'innocence et la vertu même.

Madame de Clarence, dans les convulsions de sa douleur, faisait à chaque instant de nouveaux efforts pour se précipiter sur ce lit d'où l'on tâchait de l'éloigner. Enfin le malheureux expira, les yeux attachés sur elle, et sa voix acheva de s'éteindre en lui demandant pardon.

La seule consolation dont madame de Clarence fut capable, était la confiance religieuse que lui inspirait une si belle mort. Il fut, disait-elle, plus faible que méchant, et plus fragile que coupable. Le monde l'avait égaré par les plaisirs, Dieu l'a ramené par les douleurs. Il l'a frappé; il lui pardonne. Oui, mon époux, mon cher Clarence! s'écriait-elle, dégagé des liens du sang et du monde, tu m'attends dans le sein de ton Dieu.

L'ame remplie de ces saintes idées, elle vint se

réunir à son amie, qu'elle trouva au pied des autels. Le cœur de Lucile fut déchiré au récit de cette mort cruelle et vertueuse. Elles pleurèrent ensemble pour la dernière fois; et, quelque temps après, madame de Clarence consacra à Dieu, par les mêmes voeux que Lucile, ce cœur, ces charmes, ces vertus dont le monde n'était pas digne.



TOUT OU RIEN.

Dans l'âge où il est si doux d'être veuve, Cécile ne laissait pas de penser à un nouvel engagement. Deux rivaux se disputaient son choix: l'un, modeste et simple, n'aimait qu'elle; l'autre, artificieux et vain, était sur-tout amoureux de lui-même. Le premier avait la confiance de Cécile; le second avait son amour. Cécile était injuste, allez-vous dire; point du tout. Les gens simples se négligent; il leur semble que pour plaire il suffit d'aimer de bonne foi, et de persuader que l'on aime; mais il est peu de naturels qui n'aient besoin d'un peu de parure. Un homme sans artifice, au milieu du monde, est comme, au spectacle, une femme sans rouge.

Éraste, avec sa franchise, avait dit à Cécile: Je vous aime; et dès-lors il l'avait aimée comme il avait respiré: son amour était sa vie. Floricourt s'était fait désirer par cette galanterie légère qui a l'air de ne prétendre à rien. Parmi les soins qu'il rendait à Cécile, il choisissait, non les plus passionnés, mais les plus séduisants. Rien d'affecté, rien de sérieux; on le trouvait

d'autant plus aimable, qu'il semblait l'être sans intérêt.

On plaignait Éraste ; on ne connaissait pas un plus honnête homme ; c'était dommage qu'on ne pût l'aimer. On craignait Floricourt : c'était un homme dangereux, qui ferait peut-être le malheur d'une femme ; mais le moyen de s'en défendre ! Cependant on ne voulait pas tromper Éraste. Il fallut lui tout avouer.

Je vous estime, Éraste, lui dit Cécile, et je sens que vous méritez mieux ; mais le cœur a ses caprices ; le mien se refuse à ma raison. J'entends, madame, reprit Éraste en se possédant, mais avec les larmes aux yeux ; votre raison vous parle pour moi, et votre cœur pour un autre. — Je vous l'avoue, et ce n'est pas sans regret : je serais blâmable, si j'étais libre ; mais le penchant ne se commande pas. — A la bonne heure, madame : je vous aimerai tout seul ; j'en aurai bien plus de gloire. — Et voilà précisément ce que je ne veux point. — Je ne le veux pas non plus, mais tout cela est inutile. — Et qu'allez-vous devenir ? — Ce qu'il plaira à l'amour et à la nature. — Vous me désolez, Éraste, avec cet abandon de vous-même. — Il faut bien que je m'abandonne, quand je ne puis me retenir. — Que je suis malheureuse de vous avoir connu ! — En effet je vous conseille de vous plaindre : c'est un furieux malheur que d'être aimée ! — Oui, c'en est un d'avoir à se reprocher celui d'un homme qu'on estime. — Vous,

madame! vous n'avez rien à vous reprocher. Un honnête homme peut se plaindre d'une coquette qui le joue; ou plutôt elle est indigne de ses plaintes et de ses regrets : mais vous, quels sont vos torts? Avez-vous employé la séduction pour m'attirer, la complaisance pour me retenir? vous ai-je consultée pour vous aimer? Qui vous oblige à me trouver aimable? Suivez votre penchant, et je suivrai le mien. N'ayez pas peur que je vous tourmente. — Non; mais vous vous tourmenterez vous-même; car enfin vous me verrez. — Quoi! seriez-vous assez cruelle pour m'interdire votre vue? — Je n'ai garde assurément; mais je veux vous voir tranquille, et comme mon meilleur ami. — Ami, soit : le nom n'y fait rien. — Ce n'est pas assez du nom, je veux vous ramener en effet à ce sentiment si pur, si tendre et si solide, à cette amitié que je sens pour vous. — Eh, madame! je ne vous empêche pas de m'aimer comme vous voulez; de grâce, permettez que je vous aime comme je puis, et autant que je puis. Je ne demande que la liberté d'être malheureux à mon aise.

L'obstination d'Éraste affligeait Cécile; mais, après tout, elle avait fait ce qu'elle avait dû : tant pis pour lui s'il l'aimait encore. Elle se livra donc, sans trouble et sans reproche, à son inclination pour Floricourt. Tout ce que la galanterie la plus raffinée a d'artifice et d'enchantement fut mis en usage pour la captiver. Floricourt y parvint

sans peine. Il avait su plaire ; il croyait aimer; il était heureux, s'il avait voulu l'être; mais l'amour-propre est le fléau de l'amour. C'était peu pour Floricourt d'être aimé plus que toutes choses ; il voulait être aimé uniquement, sans réserve et sans partage : il est vrai qu'il donnait l'exemple. Il s'était détaché, pour Cécile, d'une prude qu'il avait ruinée, et d'une coquette qui le ruinait ; il avait rompu avec cinq ou six jeunes gens des plus vains et des plus sots qu'on eût encore vus dans le monde ; il ne soupait guère que chez Cécile, où l'on soupait délicieusement ; et il avait la bonté de penser à elle au milieu d'un cercle de femmes, dont aucune ne l'égalait ni en grâces ni en beauté. Des procédés si rares, sans parler d'un mérite plus rare encore, n'exigeaient-ils pas de Cécile le dévouement le plus absolu ?

Cependant, comme il n'avait pas assez d'amour pour manquer d'adresse, il n'eut garde de faire sentir d'abord ses prétentions. Jamais homme, avant la conquête, n'avait été plus complaisant, plus docile, moins exigeant que Floricourt ; mais dès qu'il se vit maître du cœur, il en devint le tyran. Difficile, impérieux, jaloux, il voulait occuper seul toutes les facultés de l'ame de Cécile. Il ne pouvait lui souffrir une idée qui ne fût pas la sienne, encore moins un sentiment qui ne vînt pas de lui. Un goût décidé, une liaison suivie était sûre de lui déplaire ; mais il fallait le deviner. Il se faisait demander vingt fois le sujet de sa rê-

verie ou de son humeur; et ce n'était que par complaisance qu'il avouait enfin que telle chose lui avait déplu, que telle personne l'ennuyait. Enfin dès qu'il eut bien éprouvé que ses volontés étaient des lois, il les annonça sans détour ; on s'y soumit sans résistance. C'était peu d'exiger de Cécile le sacrifice des plaisirs qui se présentaient naturellement, il les faisait naître le plus souvent, pour se les voir immoler. Il parlait avec éloge d'un spectacle ou d'une fête; il y invitait Cécile; on arrangeait la partie avec les femmes qu'il avait nommées; l'heure arrivait, on était parée, les chevaux étaient mis; il changeait de dessein; et l'on était obligée de prétexter un mal de tête. Il présentait à Cécile une amie qu'il annonçait comme une femme adorable ; on la trouvait telle, on se liait. Huit jours après, il avouait qu'il s'était trompé ; elle était précieuse, maussade, ou étourdie; il fallait s'en détacher.

Cécile fut bientôt réduite à de légères connaissances, qu'elle voyait encore trop souvent. Elle ne s'apercevait pas que sa complaisance s'était changée en servitude : on croit suivre ses volontés, en suivant les volontés de ce qu'on aime. Il lui semblait que Floricourt ne faisait que la prévenir. Elle lui sacrifiait tout, sans se douter qu'elle lui fît des sacrifices; mais l'amour-propre de Floricourt n'en était pas rassasié.

La société de la ville, toute frivole et passagère qu'elle était, lui parut encore trop intéres-

sante. Il fit l'éloge de la solitude; il répéta cent fois qu'on ne s'aimait bien que dans les champs, loin de la dissipation et du tumulte, et qu'il ne serait heureux que dans une retraite inaccessible aux importuns et aux jaloux. Cécile avait une campagne telle qu'il la désirait. Elle eût voulu y passer avec lui les plus beaux jours de l'année; mais le pouvait-elle avec décence? Il lui fit entendre qu'il suffisait de rompre le tête-à-tête par deux amis qu'ils emmeneraient; et il désigna Éraste et Artenice. Après tout, si la critique s'en mêlait, leur hymen, prêt à se conclure, allait bientôt lui imposer silence. On partit; Éraste fut du voyage; et c'était encore un raffinement de l'amour-propre de Floricourt. Il savait qu'Éraste était son rival, et son rival malheureux; c'était le témoin le plus flatteur qu'il pût avoir de son triomphe : aussi l'avait-il bien ménagé. Ses attentions pour lui avaient un air de compassion et de supériorité dont Éraste s'impatientait quelquefois; mais l'amitié tendre et délicate de Cécile le dédommageait de ces humiliations; et la crainte de lui déplaire les lui faisait dissimuler. Cependant, sûr comme il était qu'ils n'allaient à la campagne que pour s'aimer en toute liberté, comment put-il se résoudre à les suivre? C'est la réflexion que Cécile fit comme nous : elle eût voulu l'en empêcher; mais la partie était arrangée, il n'était plus temps de la rompre. Du reste, Artenice était jeune et belle : la solitude, l'occa-

sion, l'exemple, la jalousie et le dépit pouvaient engager Éraste à tourner vers elle des vœux que Cécile ne pouvait plus écouter. Cécile était assez modeste pour penser qu'on pouvait lui être infidèle, et assez juste pour le désirer; mais c'était peu connaître le cœur et le caractère d'Éraste.

Artenice était une de ces femmes pour qui l'amour est un arrangement de société, qui s'offensent d'un long respect, qui s'ennuient d'un amour constant, et qui comptent assez sur la probité des hommes pour s'y livrer sans réserve et les quitter sans ménagement. On lui avait dit: Nous allons passer quelque temps à la campagne; Éraste y vient, voulez-vous en être? Elle avait répondu avec un sourire: Volontiers, cela sera plaisant; et la partie s'était liée. Ce fut pour Éraste un tourment de plus. Artenice avait entendu faire à Cécile l'éloge de son ami, comme de l'homme du monde le plus sage, le plus honnête et le plus réservé. Cela est charmant, disait Artenice en elle-même; voilà un homme que l'on peut prendre et renvoyer sans précaution et sans éclat. Heureux ou malheureux, cela ne dit mot: on n'est à son aise qu'avec ces gens-là; un Éraste est une trouvaille. On juge bien, d'après ces réflexions, qu'Éraste fut agacé.

Floricourt était, auprès de Cécile, d'une assiduité désolante pour un rival malheureux. Cécile avait beau se contraindre; ses regards, sa voix, son silence même la trahissaient. Éraste était au

supplice; mais il renfermait sa douleur. Artenice, en femme habile, s'éloignait à-propos, et engageait Éraste à la suivre. Qu'ils sont heureux! lui dit-elle un jour en se promenant avec lui : tout occupés l'un de l'autre, ils se suffisent mutuellement, ils ne vivent que pour eux-mêmes. C'est un grand bien que d'aimer! qu'en dites-vous? Oui, madame, répondit Éraste les yeux baissés, c'est un grand bien, quand on est deux. — Mais vraiment l'on est toujours deux : je ne vois pas que l'on soit seul au monde. — Je veux dire, madame, deux cœurs également sensibles, faits pour s'aimer également. — Également! cela est bien rigoureux! Pour moi, il me semble que l'on doit être moins difficile, et se contenter de l'à-peu-près. Eh quoi! si j'ai plus de sensibilité dans le caractère que celui qui s'attache à moi, faut-il que je l'en punisse? Chacun donne ce qu'il a; et l'on n'a rien à reprocher à celui qui met dans la société la dose de sentiment qu'il a reçue de la nature. J'admire comme les cœurs les plus froids sont toujours les plus délicats. Vous, par exemple, vous seriez homme à prétendre que l'on se passionnât pour vous. — Moi! madame, je ne prétends à rien. — Vous avez tort; ce n'est pas là ce que je veux dire. Vous avez de quoi séduire une femme assurément ; je ne serais même pas étonnée qu'on se prît pour vous d'inclination. — Cela peut être, madame ; en fait de folie, je ne jure de rien; mais si on faisait celle

de m'aimer, on serait, je crois, fort à plaindre. — Est-ce un avis, monsieur, que vous avez la bonté de me donner? — A vous! madame : je me flatte que vous ne me croyez ni assez sot, ni assez fat pour vous donner de tels avis. — Fort bien, vous parlez en général; et vous m'exceptez par politesse. — L'exception même est inutile, madame; vous n'êtes pour rien dans tout ceci. — Mais pardonnez-moi, monsieur : c'est moi qui vous dis que vous avez de quoi plaire, qu'on peut très-bien vous aimer à la folie; et c'est à moi que vous répondez qu'on serait fort à plaindre si l'on vous aimait : rien n'est plus personnel, ce me semble. Eh bien! vous voilà embarrassé? — J'avoue que la plaisanterie m'embarrasse. Je ne sais point y répondre; et il n'est pas généreux de m'attaquer avec des armes que je n'ai point. — Et si je parlais sérieusement, Éraste? si rien au monde n'était plus sincère? — Je quitte la partie, madame : la situation où je me trouve ne me permet pas de vous amuser plus long-temps. Ah! ma foi, il en tient tout de bon, dit-elle en le suivant des yeux. Le ton léger, l'air riant que j'ai pris, l'ont piqué : c'est un homme à sentiment; il faut lui parler son langage. A demain, dans ce même bosquet, encore un tour de promenade, et ma victoire est décidée.

La promenade d'Éraste avec Artenice avait paru longue à Cécile. Éraste en revint tout rêveur, et Artenice triomphante. Eh bien! dit tout

bas Cécile à son amie, que pensez-vous d'Éraste? — Mais j'en suis assez contente; il ne m'a point ennuyée, et c'est beaucoup; il a des choses excellentes, et l'on peut en faire un homme aimable. Je lui trouve seulement le ton un peu romanesque : il veut du sentiment. Défaut d'usage, préjugé de province, dont il est facile de le corriger. *Il veut du sentiment!* dit Cécile en elle-même; ils en sont aux conditions. C'est aller loin dans une première entrevue. Il me semble qu'Éraste prend son parti de bonne grâce; mais quoi! s'il est assez heureux, est-ce à moi de le trouver mauvais? Cependant il a eu tort de vouloir me persuader qu'il était si fort à plaindre. Il aurait pu épargner à ma délicatesse les reproches douloureux qu'il savait bien que je me faisais. C'est la manie des amants d'exagérer toujours leurs peines. Enfin le voilà consolé, et me voilà bien soulagée.

Cécile, dans cette pensée, se contraignit un peu moins avec Floricourt. Éraste, à qui rien n'échappait, fut plus triste que de coutume. Cécile et Artenice attribuèrent sa tristesse à la même cause : une passion naissante produit toujours cet effet-là. Le lendemain, Artenice ne manqua point de ménager un tête-à-tête à Cécile et à Floricourt, en emmenant avec elle Eraste

Vous êtes fâché, lui dit-elle; je veux me réconcilier avec vous. Je vois, Éraste, que vous n'êtes pas un de ces hommes avec qui l'amour

doit se traiter en plaisanterie : vous regardez un engagement comme la chose du monde la plus sérieuse ; je vous en estime davantage. — Moi ! point du tout, madame; je suis très-persuadé qu'un amour sérieux est la plus haute extravagance, et qu'il n'est un plaisir qu'autant qu'il est un jeu. — Accordez-vous donc avec vous-même ; hier au soir, vous vouliez une égale sensibilité, une inclination mutuelle. — Je voulais une chose impossible, ou du moins la chose du monde la plus rare ; et je tiens qu'à moins de cet accord si difficile, et auquel il faut renoncer, le plus sage et le plus sûr parti est de faire un jeu de l'amour, sans y attacher un prix et une importance chimériques. — Ma foi, mon cher Éraste, vous parlez d'or. En effet, pourquoi se tourmenter vainement à s'aimer plus qu'on ne peut? On se convient, on s'arrange ; on s'ennuie, et on se quitte. Au bout du compte, on a eu du plaisir ; c'est un temps bien employé ; et plût au Ciel pouvoir ainsi s'amuser toute la vie ! Voilà, disait Éraste en lui-même, une humeur bien accommodante ! Je vois, poursuivit-elle, ce qu'on appelle des passions sérieuses : rien de plus triste, rien de plus sombre. L'inquiétude, la jalousie assiégent deux malheureux ; ils prétendent se suffire, et ils s'ennuient à la mort. — Ah ! madame, que dites-vous? rien ne leur manque, s'ils s'aiment bien. Cette union est le charme de la vie, les délices de l'ame, la plénitude du bonheur. — Ma foi, monsieur, vous

êtes fou avec vos disparates éternelles. Que voulez-vous donc, je vous prie? — Ce qui ne se trouve point, madame, et ce qu'on ne verra peut-être jamais. — Voilà une belle expectative! Et en attendant, votre cœur sera désœuvré? — Hélas! plût au Ciel qu'il pût l'être! — Il ne l'est donc pas, Éraste? — Non, sans doute, madame; et vous plaindriez son état, si vous pouviez le concevoir. A ces mots, il s'éloigna en levant les yeux au ciel et en poussant un profond soupir. Voilà donc, dit Artenice, ce qu'on appelle un homme réservé! Il l'est si fort, qu'il en est bête. Heureusement je ne me suis point expliquée. Peut-être aurais-je dû lui parler plus clairement : il faut aider les gens timides; mais il s'en va sur une exclamation, sans donner le temps de lui demander ce qui l'arrête et ce qui l'afflige. Nous verrons; il faudra bien qu'il se déclare; car enfin je suis compromise, et il y va de mon honneur.

Floricourt voulut, pendant le soupé, s'amuser aux dépens d'Éraste. Eh bien! dit-il à Artenice, où en êtes-vous? On n'a rien de caché pour ses amis, et nous vous en donnons l'exemple. Bon! dit Artenice avec dépit, savons-nous profiter des exemples qu'on nous donne? savons-nous même ce que nous voulons? Si on parle d'un amour sérieux, monsieur le traite de badinage; si l'on se prête au badinage, monsieur revient au sérieux. Il vous est facile, madame, dit Éraste, de me donner un ridicule : je me prête à cela tant

qu'on veut. — Eh! monsieur, ce n'est pas mon dessein ; mais nous sommes avec nos amis; expliquons-nous sans aucun mystère. Nous n'avons pas le temps de nous observer et de nous deviner l'un l'autre. Je vous plais, vous me l'avez fait entendre; je ne vous dissimule point que vous me convenez assez. Nous ne sommes pas ici pour être spectateurs inutiles; l'honnêteté même exige que nous soyons occupés ; finissons, et entendons-nous. Comment voulez-vous m'aimer? comment voulez-vous que je vous aime? — Moi! madame, s'écria Éraste, je ne veux point que vous m'aimiez. — Quoi! monsieur, vous m'avez donc trompée? — Point du tout, madame; j'atteste le Ciel que je ne vous ai pas dit un mot qui ressemble à de l'amour. Oh! pour le coup, dit-elle en se levant de table, voilà une effronterie qui me passe. Floricourt voulut la retenir. Non, monsieur, je ne puis soutenir la vue d'un homme qui ose nier les tristes et fades déclarations dont il m'a excédée, et que j'ai eu la bonté de souffrir, prévenue par les éloges qu'on m'avait faits, je ne sais pourquoi, de ce maussade personnage.

Artenice est partie furieuse, dit Cécile à Éraste en le revoyant le lendemain. Que s'est-il donc passé entre vous? — Des propos en l'air, madame, dont le résultat de ma part a été que rien n'était plus à craindre qu'un amour sérieux, que rien n'était plus méprisable qu'un amour frivole. Artenice m'a vu soupirer; elle a pris mes soupirs

pour elle. Je l'ai détrompée; et voilà tout. — Vous l'avez détrompée : c'est d'un galant homme; mais il fallait vous y prendre avec plus de ménagement. — Quoi! madame, elle ose vous dire que nous en sommes au point de nous aimer; et vous voulez que je me modère? Qu'auriez-vous pensé de mon aveu ou de mon silence? — Que vous étiez raisonnable et que vous preniez le bon parti. Artenice est encore jeune et belle, et votre liaison n'eût-elle été qu'un amusement..... — Je ne suis point d'humeur de m'amuser, madame; et je vous prie de m'épargner des conseils dont je ne profiterai jamais. — Cependant vous voilà seul avec nous; et vous sentez vous-même que vous jouerez ici un bien étonnant personnage. — Je jouerai, madame, le personnage d'un ami : rien n'est plus honnête, ce me semble. — Mais, Éraste, comment pouvez-vous y tenir? — C'est mon affaire, madame : ne vous inquiétez pas de moi. — Il faut bien que je m'en inquiète; car enfin je connais votre situation, elle est affreuse. — Cela peut être; mais il ne dépend ni de vous ni de moi de la rendre meilleure : croyez-moi, n'en parlons plus. — N'en parlons plus, c'est bientôt dit; mais vous souffrez, et j'en suis la cause. — Eh! non, madame, non, je vous l'ai dit cent fois, vous n'avez rien à vous reprocher; au nom de Dieu, soyez tranquille. — Je le serais, si vous pouviez l'être. — Oh! pour le coup, vous êtes cruelle. Quand vous vous obstinerez à savoir ce

qui se passe dans mon ame, je n'en aurai pas une peine de moins, et vous en aurez un chagrin de plus : de grâce, oubliez que je vous aime. — Eh! comment l'oublier? je le vois à chaque instant. — Vous voulez donc que je m'éloigne? — Mais notre situation l'exigerait. — Fort bien : chassez-moi; cela sera plus tôt fait. — Moi, vous chasser! vous, mon ami! c'est pour vous que je suis en peine. — Oh bien! pour moi, je vous déclare que je ne puis vivre sans vous. — Vous le croyez; mais l'absence..... — L'absence! le beau remède pour un amour comme le mien! — N'en doutez pas, mon cher Éraste : il est des femmes plus aimables et moins injustes que moi. — J'en suis fort aise; mais cela m'est égal. — Il vous le semble dans ce moment. — Je suis en ce moment ce que je serai toute ma vie : je me connais, je connais les femmes. N'ayez pas peur qu'aucune d'elles me rende heureux, ni malheureux. — Je veux croire que vous ne vous attacherez pas d'abord; mais vous vous dissiperez dans le monde. — Et avec quoi? rien ne m'amuse. Ici du moins je n'ai pas le temps de m'ennuyer : je vous vois, ou je vais vous voir; vous me parlez avec bonté; je suis sûr que vous ne m'oubliez pas; et si j'étais loin de vous, j'ai une imagination qui ferait mon supplice. — Et que pourrait-elle vous peindre de plus cruel que ce que vous voyez? — Je ne vois rien, madame; je ne veux rien voir; épargnez-moi vos confi-

dences. — J'admire, en vérité, votre modération. — Oui, j'ai un grand mérite à être modéré! et voulez-vous que je vous batte? — Non; mais on se plaint. — Et de quoi? — Je ne sais; mais je ne puis concilier tant d'amour avec tant de raison. — Ma foi, madame, chacun aime à sa manière; la mienne n'est pas d'extravaguer. S'il fallait des injures pour vous plaire, j'en dirais tout comme un autre; mais je doute que cela réussît. — Je n'y perds rien, Éraste; et dans le fond du cœur... — Non, je vous jure que mon cœur vous respecte autant que ma bouche. Je ne me suis pas surpris un moment de colère contre vous. — Cependant vous vous consumez, je le vois bien; la mélancolie vous gagne. — Je ne suis pas gai. — Vous mangez à peine. — On vit à moins. — Je suis sûre que vous ne dormez point. — Pardonnez-moi, je dors un peu; et c'est là mon meilleur temps: car je vous vois dans le sommeil telle à-peu-près que je vous souhaite. — Éraste! — Cécile? — Vous m'offensez. — Oh! parbleu, madame, c'en est trop que de vouloir m'ôter mes songes. Dans la réalité, vous êtes telle que bon vous semble; permettez du moins qu'en idée vous soyez telle qu'il me plaît. — Ne vous fâchez point, et parlons raison. Ces mêmes songes, que je ne dois point savoir, entretiennent votre passion. — Tant mieux, madame, tant mieux; je serais bien fâché d'en guérir. — Et pourquoi vous obstiner à m'aimer sans espérance? — Sans

espérance! je n'en suis pas là : si vos sentiments étaient justes, ils seraient durables. Mais... — Ne vous flattez point, Éraste : j'aime; et c'est pour toute ma vie. — Je ne me flatte point, Cécile; c'est vous qui vous calomniez; votre amour est un accès qui n'aura que son période. Il n'est pas honnête de médire de son rival : je me tais; mais je m'en rapporte à la bonté de votre esprit, à la délicatesse de votre cœur. — Ils sont aveugles l'un et l'autre. — C'est avouer qu'ils ne le sont pas : il faut avoir vu ou entrevoir encore pour reconnaître qu'on voit mal. — Eh bien! je l'avoue, il me souvient d'avoir trouvé des défauts à Floricourt; mais je ne lui en connais plus. — La connaissance vous reviendra, madame; et je m'en repose sur lui. — Et si j'épouse Floricourt, comme en effet tout s'y dispose? — En ce cas, je n'aurai plus rien à espérer ni à craindre; et mon parti est déja pris. — Et quel est-il? — De cesser de vous aimer. — Et comment cela? — Comment? parbleu! rien n'est si aisé. Si j'étais à l'armée, et qu'une balle... — O Ciel! — Est-il si mal-aisé de supposer qu'on est à l'armée? — Ah! cruel ami, qu'osez-vous dire? et avec quelle légèreté vous m'annoncez un malheur dont je ne me consolerais jamais! Cécile s'attendrissait à cette idée, quand Floricourt vint les trouver. Éraste les laissa bientôt seuls, suivant son usage. Notre ami, ma chère Cécile, dit Floricourt, est un mortel fort ennuyeux; qu'en dites-vous? C'est

un honnête homme, répondit Cécile, dont je respecte les vertus. — Ma foi, avec ses vertus, il ferait bien d'aller rêver ailleurs : il faut de la gaieté, de la société à la campagne. — Peut-être a-t-il quelque sujet d'être triste et solitaire. — Oui, je le crois, et je le devine. Vous rougissez, Cécile ! je serai discret, et votre embarras m'impose silence. — Et quel serait mon embarras, monsieur? Vous croyez qu'Éraste m'aime; et vous avez raison de le croire. Je le plains, je le conseille, je lui parle comme son amie : il n'y a pas là de quoi rougir. — Un tel aveu, belle Cécile, vous rend encore plus estimable; mais convenez qu'il vient un peu tard. — Je n'ai pas cru, monsieur, devoir vous dire un secret qui n'était pas le mien; et je vous l'aurais caché toute ma vie, si vous ne l'aviez pas surpris. Il y a dans ces sortes de confidences une ostentation et une cruauté qui ne sont point dans mon caractère. Il faut savoir respecter du moins les malheureux qu'on a faits. Voilà de l'héroïsme, s'écria Floricourt du ton du dépit et de l'ironie. Et cet ami que vous traitez si bien sait-il à quel point nous en sommes? — Oui, monsieur, je lui ai tout dit. — Et il a la bonté de demeurer encore ici ! — Je le disposais à s'en aller. — Ah ! je n'ai plus rien à dire ; j'aurais été surpris, si votre délicatesse n'avait pas prévenu la mienne. Vous avez senti l'indécence de souffrir auprès de vous un homme qui vous aime au moment où vous allez vous déclarer

pour son rival ; il y aurait même de l'inhumanité à le rendre témoin du sacrifice que vous m'en faites. Et à quand son départ ? — Je ne sais ; je n'ai pas eu le courage de le lui prescrire ; et il n'a pas la force de s'y déterminer. — Vous plaisantez, Cécile ; et qui lui proposera donc de nous délivrer de sa présence ? Il ne serait pas honnête que ce fût moi. — Ce sera moi, monsieur ; n'en ayez point d'inquiétude. — Et quelle inquiétude, madame ? Me feriez-vous l'honneur de me croire jaloux ? Je vous déclare que je ne le suis point : ma délicatesse n'a que vous pour objet ; et pour peu qu'il vous en coûte..... — Il m'en coûtera, n'en doutez point, d'ôter à un ami respectable la seule consolation qui lui reste ; mais je sais me faire violence. — Violence, madame ! cela est bien fort. Je ne veux point de violence : ce serait le moyen de me rendre odieux ; et je vais presser moi-même cet ami respectable de ne pas vous abandonner. — Poursuivez, monsieur ; la plaisanterie est fort à sa place, et je mérite en effet que vous me parliez sur ce ton. Je suis au désespoir de vous avoir déplu, madame, lui dit Floricourt en voyant ses yeux mouillés de larmes. Pardonnez-moi mon imprudence ; je ne savais pas tout l'intérêt que vous preniez à mon rival et à votre ami. A ces mots, il la laissa pénétrée de douleur.

Éraste, de retour, la trouva dans cette situation. Qu'est-ce donc, madame ? lui dit-il en l'abordant : les pleurs inondent votre visage ! —

— Vous voyez, monsieur, la plus malheureuse de toutes les femmes ; je sens que ma faiblesse me perd ; et je ne puis m'en guérir. Un homme, à qui j'ai tout sacrifié, doute encore de mes sentiments. Il me méprise, il me soupçonne. — J'entends, madame, il est jaloux : il faut le tranquilliser. Il y va de votre repos, et il n'est rien que je ne sacrifie à un intérêt qui m'est si cher. Adieu : puissiez-vous être heureuse ! j'en serai moins malheureux. Les larmes de Cécile redoublèrent à ces mots. Je vous ai exhorté à me fuir, lui dit-elle, je vous y exhortais en amie, et pour vous-même. L'effort que je faisais sur mon ame n'avait rien d'humiliant ; mais vous éloigner pour complaire à un homme injuste, pour lui ôter un soupçon que je n'aurais jamais dû craindre ; être obligé de justifier l'amour par le sacrifice de l'amitié, c'est une chose honteuse et accablante. Jamais rien ne m'a tant coûté. — Il le faut, madame, si vous aimez Floricourt. — Oui, mon cher Éraste, plaignez-moi : je l'aime, et j'ai beau me le reprocher...... Éraste n'en entendit pas davantage ; il partit.

Floricourt mit tout en usage pour appaiser Cécile. Il était d'une douceur, d'une complaisance sans égale quand on avait fait sa volonté. Éraste fut presque oublié : et que n'oublie-t-on pas pour ce qu'on aime, quand on a le bonheur de se croire aimé ! Un seul amusement, hélas ! bien innocent, restait encore à Cécile dans leur soli-

tude. Elle avait élevé un serin, qui, par un instinct merveilleux, répondait à ses caresses. Il connaissait sa voix; il volait au devant d'elle; il ne chantait qu'en la voyant; il ne mangeait que sur sa main; il ne buvait que de sa bouche ; elle lui donnait la liberté; il n'en jouissait qu'un moment; et sitôt qu'elle l'appelait, il fendait l'air avec vîtesse. Dès qu'il était sur son sein, le sentiment semblait agiter ses ailes et précipiter les battements de son gosier mélodieux. Croirait-on que l'orgueilleux Floricourt fut offensé de l'attention que donnait Cécile à la sensibilité et au badinage de ce petit animal? Je veux savoir, dit-il un jour en lui-même, si l'amour qu'elle a pour moi est au-dessus de ces faiblesses. Il serait plaisant qu'elle fût plus attachée à son serin qu'à son amant. Cela est possible : j'en ferai l'épreuve, et pas plus tard que ce soir. Où est donc le petit oiseau? lui dit-il en l'abordant avec un sourire. — Il jouit du ciel et de la liberté; il voltige dans ces jardins. — Et ne craignez-vous pas qu'à la fin il ne s'y accoutume, et qu'il ne revienne plus? — Je le lui pardonnerai, s'il se trouve plus heureux. — Ah! de grâce, voyons s'il vous est fidèle. Voulez-vous bien le rappeler? Cécile fit le signal accoutumé, et l'oiseau vola sur sa main. — Il est charmant, dit Floricourt; mais il vous est trop cher, j'en suis jaloux; et je veux *tout ou rien* de la personne que j'aime. A ces mots, il voulut prendre l'oiseau chéri pour l'étouffer. Elle jeta

un cri ; le serin s'envola. Cécile épouvantée, pâlit, et perdit connaissance. On accourut, on la rappela à la vie. Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle vit à ses pieds, non l'homme qu'elle aimait le plus , mais de tous les mortels le plus odieux pour elle. Allez, monsieur, lui dit-elle avec horreur ; ce dernier trait vient de m'éclairer sur votre affreux caractère ; j'y vois autant de bassesse que de cruauté. Sortez de chez moi pour n'y rentrer jamais. Vous êtes trop heureux que je me respecte encore plus que je ne vous méprise. O mon cher et digne Éraste! à qui vous aurais-je sacrifié? Floricourt sortit, frémissant de honte et de rage. L'oiseau revint caresser sa belle maîtresse; et il n'est pas besoin de dire qu'Éraste se vit rappelé.



LE PHILOSOPHE

SOI-DISANT.

Clarice, depuis quelques années, n'entendait parler que de philosophes. Qu'est-ce donc que cette espèce d'hommes-là, dit-elle? Je voudrais bien en voir quelqu'un. On la prévint que les vrais philosophes étaient rares; qu'ils se communiquaient peu; qu'au reste c'étaient de tous les hommes les plus simples, et qu'ils n'avaient rien de singulier. Il y en a donc de deux sortes, dit-elle; car, dans tous les récits que j'entends, un philosophe est un être bizarre qui fait profession de ne ressembler à rien. De ceux-là, lui dit-on, il y en a par-tout : vous en aurez, cela est facile.

Clarice était à la campagne avec une de ces sociétés qu'on appelle frivoles, et qui ne demandent qu'à s'amuser. On lui présenta, quelques jours après, le sentencieux Ariste. Monsieur est donc philosophe? demanda-t-elle en le voyant. Oui, madame, répondit Ariste. —C'est une belle chose que la philosophie, n'est-ce pas? —Mais, madame,

c'est la science du bien et du mal, ou, si vous voulez, la sagesse. Ce n'est que cela? dit Doris. Et le fruit de cette sagesse, poursuivit Clarice, est d'être heureux, sans doute? — Ajoutez, madame, de faire des heureux. Je serais donc philosophe aussi? dit à demi-voix la naïve Lucinde; car on m'a répété cent fois qu'il ne tenait qu'à moi d'être heureuse en faisant des heureux. Bon! qui ne sait pas cela? reprit Doris: c'est le secret de la comédie.

Ariste, avec le sourire du mépris, leur fit entendre que le bonheur philosophique n'était pas celui que peut goûter et faire goûter une jolie femme. — Je m'en doutais bien, dit Clarice; et rien ne se ressemble moins, je crois, qu'une jolie femme et un philosophe. Mais voyons d'abord comment le sage Ariste s'y prend pour être heureux lui-même. — Cela est tout simple, madame: je n'ai point de préjugés, je ne dépends de personne, je vis de peu, je n'aime rien, et je dis tout ce que je pense. N'aimer rien, observa Cléon, me semble une disposition peu favorable à faire des heureux. Eh! monsieur, répliqua le philosophe, ne fait-on du bien qu'à ce qu'on aime? Affectionnez-vous le misérable que vous soulagez en passant? C'est ainsi que nous distribuons à l'humanité le secours de nos lumières. Et c'est, dit Doris, avec des lumières que vous faites des heureux? — Oui, madame, et que nous le sommes. La grosse présidente de Ponval trouvait ce bon-

heur-là bien mince! Un philosophe a-t-il bien du plaisir? demanda Lucinde. — Il n'en a qu'un, madame, celui de les mépriser tous. — Cela doit être fort amusant! dit brusquement la présidente. Et si vous n'aimez rien, monsieur, que faites-vous donc de votre ame? — Ce que j'en fais? Je l'emploie au seul usage qui soit digne d'elle : je contemple, j'observe les merveilles de la nature. — Eh! que peut-elle avoir pour vous d'intéressant, cette nature, reprit Clarice, si les hommes, si vos semblables n'ont rien qui vous puisse attacher? — Mes semblables, madame! je ne dispute pas sur les termes; mais celui-là est un peu fort. Quoi qu'il en soit, la nature que j'étudie a pour moi l'attrait de la curiosité, qui est le ressort de l'intelligence, comme ce qu'on appelle le désir est le mobile du sentiment. Oui-dà! je conçois, dit Doris, que la curiosité est quelque chose; mais le désir, monsieur, ne le comptez-vous pour rien? Le désir, je vous l'ai dit, est un attrait d'une autre espèce. — Pourquoi donc vous livrer à l'un de ces attraits, tandis que vous résistez à l'autre? — Ah! madame, c'est que les jouissances de l'esprit ne sont mêlées d'aucune amertume, et que toutes celles du sentiment renferment un poison caché. Mais du moins, lui demanda Cléon, vous avez des sens? — Oui, j'ai des sens, si vous voulez; mais ils n'ont sur moi nul empire : mon ame en reçoit les impressions comme une glace, et il n'y a que les objets de l'intelligence pure qui

puissent m'affecter vivement. Voilà un bien froid personnage! dit tout bas Doris à Clarice : qui t'a amené cet homme-là? Paix, lui répondit Clarice; cela est bon pour la campagne; il y a moyen de s'en divertir.

Cléon, qui voulait encore développer le caractère d'Ariste, lui témoigna sa surprise de le voir résolu à ne rien aimer; car enfin, disait-il, ne connaissez-vous rien d'aimable? Je connais des surfaces, reprit le philosophe; mais je sais me défier du fond. Il reste à savoir, dit Cléon, si cette méfiance est fondée. — Oh! très-fondée, vous pouvez m'en croire : j'en ai assez vu pour me convaincre que ce globe-ci n'est peuplé que de sots, de méchants et d'ingrats. Si vous y regardiez bien, lui dit Clarice sur le ton du reproche, vous seriez moins injuste, et peut-être aussi plus heureux.

Le sage, un moment interdit, ne fit pas semblant d'avoir entendu. On annonça le dîné : il donna la main à Clarice, et se mit auprès d'elle à table. Je veux, lui disait-elle, vous réconcilier avec l'humanité. — Il n'y a pas moyen, madame, il n'y a pas moyen : l'homme est le plus vicieux des êtres. Quoi de plus cruel, par exemple, que le spectacle de votre dîner? Combien d'animaux innocents immolés à la voracité de l'homme? Ce bœuf, quel mal vous avait-il fait? et ce mouton, symbole de la candeur, quel droit aviez-vous sur sa vie? et ce pigeon, l'ornement de nos toits,

qu'on vient d'arracher à la tendre colombe? O Ciel! s'il y avait un Buffon parmi les animaux, dans quelle classe placerait-il l'homme? Le tigre, le vautour, le requin lui céderaient le premier rang parmi les espèces voraces. Tout le monde conclut que le philosophe ne se nourrissait que de légumes; et l'on n'osait lui offrir de ces viandes qu'il parcourait avec pitié. Donnez, donnez, dit-il, puisqu'on a tant fait que de les égorger, il faut bien que quelqu'un les mange. Il déclamait ainsi, en mangeant de tout, contre la profusion des mets, leur recherche, leur délicatesse. Ah! l'heureux temps, disait-il, où l'homme broutait avec les chèvres! Donnez-moi à boire, je vous prie. La nature a bien dégénéré! Le philosophe s'enivra en faisant la peinture du clair ruisseau où se désaltéraient ses pères.

Cléon saisit ce moment où le vin fait tout dire, pour démêler le principe de ce chagrin philosophique qui se répandait sur le genre humain. Eh bien! demanda-t-il à Ariste, vous voilà avec les hommes; les trouvez-vous si odieux? Avouez que vous les condamniez sur parole, et qu'ils ne méritent pas tout le mal qu'on en dit. — Sur parole, monsieur! apprenez qu'un philosophe ne juge que d'après lui. C'est parce que j'ai bien vu, bien développé les hommes, que je les crois vains, orgueilleux, injustes. — Ah! de grâce, interrompit Cléon, épargnez-nous un peu: notre admiration pour vous mérite au moins des mé-

nagements; car enfin vous ne sauriez nous reprocher de ne pas honorer le mérite. Et comment l'honorez-vous? répliqua vivement le philosophe. Est-ce en le négligeant, en l'abandonnant, qu'on l'honore? Ah! les philosophes de la Grèce étaient les oracles de leur siècle, les législateurs de leur patrie. Aujourd'hui la sagesse et la vertu languissent oubliées; l'intrigue, la bassesse, la servitude obtiennent tout. Si cela était, dit Cléon, ce serait peut-être la faute des grands hommes qui dédaignent de se montrer.—Et voulez-vous qu'ils se jettent à la tête, ou, pour mieux dire, aux pieds des dispensateurs des récompenses? Il est vrai, dit Cléon, que l'on pourrait leur en épargner la peine, et qu'un homme tel que vous (pardon si je vous nomme).... Il n'y a pas de mal, reprit humblement le philosophe. — Un homme tel que vous devrait être dispensé de faire sa cour. — Moi, faire ma cour! Ah! qu'ils s'y attendent; je ne crois pas que leur orgueil ait jamais à s'en applaudir : je sais m'apprécier, grâce au Ciel; et j'irais vivre dans les déserts, plutôt que de dégrader mon être. Ce serait bien dommage, dit Cléon, que la société vous perdît : né pour éclairer l'humanité, vous devez vivre au milieu d'elle. Vous ne sauriez croire, mesdames, le bien que fait un philosophe à la terre : je gage que monsieur a découvert une foule de vérités morales, et qu'il y a peut-être aujourd'hui cinquante vertus de sa façon. Des vertus, reprit Ariste en

baissant les yeux, je n'en ai pas imaginé beaucoup; mais j'ai dévoilé bien des vices? Eh! monsieur, lui dit Lucinde, que ne leur laissiez-vous leur voile, ils auraient la laideur de moins. Ma foi! je suis votre servante, reprit madame de Ponval; j'aime mieux un vice décidé qu'une vertu équivoque : du moins l'on sait à quoi s'en tenir. Et cependant voilà comme on nous récompense, s'écria Ariste avec dépit : aussi j'ai pris le parti de n'exister que pour moi-même; le monde ira comme il pourra. Non, lui dit poliment Clarice en se levant de table, je veux que vous existiez pour nous. Avez-vous à Paris quelque affaire pressée? — Aucune, madame : un philosophe n'a point d'affaires. — Eh bien! je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la philosophie; et je vous y promets la solitude, le repos, et la liberté. La liberté, madame! dit le philosophe à demi-voix; je crains bien que vous ne manquiez de parole.

La promenade dispersa la compagnie; et Ariste, avec un air rêveur, feignit d'aller méditer dans une allée, où il digéra sans penser à rien. Je me trompe, il pensait à Clarice, et il se disait à lui-même : Une jolie femme, une bonne maison, toutes les commodités de la vie; cela s'annonce bien! voyons jusqu'au bout. Il faut avouer, poursuivait-il, que la société est une plaisante scène. Si j'étais galant, empressé, complaisant, aimable, on ferait à peine attention à moi; on ne voit

que cela dans le monde ; et la vanité des femmes est rassasiée de ces hommages prodigués. Mais apprivoiser un ours, civiliser un philosophe, fléchir son orgueil, amollir son ame, c'est un triomphe difficile et rare dont leur amour-propre est flatté. Clarice vient d'elle-même se jeter dans mes filets ; attendons-la, sans nous compromettre.

La compagnie, de son côté, s'amusait aux dépens d'Ariste. C'est un assez plaisant original, disait Doris : qu'en ferons-nous ? Une comédie, répondit Cléon ; et si Clarice veut m'en croire, mon plan est déja tout tracé. Il communiqua son idée ; tout le monde y applaudit ; et Clarice, après quelque difficulté, consentit à jouer son rôle. Elle était beaucoup plus jeune et plus jolie qu'il ne fallait pour un philosophe ; et quelques mots, quelques regards échappés à celui-ci semblaient répondre du dénouement. Elle se présenta donc, comme par hasard, dans l'allée où se promenait Ariste. Je vous détourne, lui dit-elle ; pardon, je ne fais que passer. Vous n'êtes pas de trop, madame ; et je puis méditer avec vous. Vous me ferez plaisir, dit Clarice : je m'aperçois qu'un philosophe ne pense pas comme un autre homme ; et je serais bien aise de voir les choses par vos yeux. — Il est vrai, madame, que la philosophie semble créer un nouvel univers. Le vulgaire ne voit que des masses ; les détails de la nature sont un spectacle réservé pour nous : c'est pour nous qu'elle semble avoir disposé avec un art si mer-

veilleux les fibres de ces feuilles, l'étamine de ces fleurs, le tissu de cette écorce : une fourmilière est pour moi une république ; et chacun des atômes qui composent ce monde me paraît un monde nouveau. Cela est admirable! dit Clarice. Qu'est-ce qui vous occupait en ce moment? Ces oiseaux, répondit le sage. — Ils sont heureux, n'est-ce pas? — Ah! très-heureux sans doute! et peuvent-ils ne pas l'être? L'indépendance, l'égalité, peu de besoins, des plaisirs faciles, l'oubli du passé, nulle inquiétude sur l'avenir, et pour tout souci, le soin de vivre et celui de perpétuer leur espèce : quelles leçons, madame, quelles leçons pour l'humanité! — Avouez donc que la campagne est un séjour délicieux ; car enfin elle nous rapproche de la condition des animaux, et comme eux, nous semblons n'y avoir pour loi que le doux instinct de la nature. — Ah! madame, que n'est-il vrai! Mais ce caractère est effacé du cœur des hommes : la société a tout perdu. — Vous avez raison : cette société est quelque chose de bien gênant ; et quand on n'a besoin de personne, il serait tout simple de vivre pour soi. — Hélas! c'est ce que j'ai dit cent fois ; c'est ce que je ne cesse d'écrire ; mais personne ne veut m'écouter. Vous, madame, par exemple, qui semblez reconnaître la vérité de ce principe, auriez-vous la force de le pratiquer? Je ne puis que souhaiter, dit Clarice, que la philosophie devienne à la mode ; je ne serai pas la dernière à

la suivre, comme je ne dois pas être la première à l'afficher. — C'est le langage que chacun tient ; personne ne veut se hasarder à donner l'exemple ; et cependant l'humanité gémit accablée sous le joug de l'opinion, et dans les chaînes de l'usage. — Que voulez-vous, monsieur? notre repos, notre honneur, tout ce que nous avons de plus cher dépend des bienséances. —Eh bien! madame, observez-les ces bienséances tyranniques ; ayez des vertus comme des habits, façonnées au goût du siècle ; mais votre ame est à vous, la société n'a droit que sur les dehors, et vous ne lui devez que les apparences. Les bienséances dont on fait tant de bruit ne sont elles-mêmes que les apparences bien ménagées ; mais l'intérieur, madame, l'intérieur est le sanctuaire de la volonté ; et la volonté est indépendante. Je conçois, dit Clarice, que je peux vouloir ce que bon me semble, pourvu que je m'en tienne là. Vraiment sans doute, reprit le philosophe, il vaut mieux s'en tenir là que de risquer des imprudences ; car, madame, savez-vous ce que c'est qu'une femme vicieuse ? C'est une femme qui ne s'observe, qui ne se respecte sur rien. Quoi, monsieur, demanda Clarice en affectant un air satisfait, le vice n'est donc que dans l'imprudence ? — Avant de vous répondre, madame, permettez-moi de vous interroger. Qu'est-ce que le vice à vos yeux ? N'est-ce pas ce qui trouble l'ordre, ce qui nuit, ou ce qui peut nuire ? — C'est cela même. — Eh

bien! madame, tout cela se passe au dehors. Pourquoi donc soumettre au préjugé vos sentiments et vos pensées? Voyez, dans ces oiseaux, cette douce et fière liberté que la nature vous avait donnée, et que vous avez perdue. Ah! dit Clarice avec un soupir, la mort de mon époux me l'avait rendu ce bien précieux; mais je touche au moment d'y renoncer encore. O Ciel! qu'entends-je? s'écria-t-il. Allez-vous former une nouvelle chaîne? — Mais, je ne sais. — Vous ne savez? — Ils le veulent. — Qui donc, madame? quels sont les ennemis qui osent vous le proposer? Non, croyez-moi, l'hymen est un joug, et la liberté est le bien suprême. Mais encore, quel est cet époux que l'on vous donne? — C'est Cléon. — Cléon, madame? Je ne m'étonne plus de l'air aisé qu'il prend ici: il interroge, il décide, il daigne être affable quelquefois, il a cette politesse avantageuse qui semble s'abaisser jusqu'à nous; on voit bien qu'il fait les honneurs de sa maison, et je sens désormais tout ce que je lui dois de respect et de déférence. — Vous vous devez l'un à l'autre une honnêteté mutuelle; et je prétends que chez moi tout le monde soit égal. — Vous le prétendez, Clarice! Ah! votre choix détruit l'égalité entre les hommes, et celui qui doit vous posséder..... N'en parlons plus, j'en ai trop dit; ce séjour n'est pas fait pour un philosophe; permettez-moi de m'en éloigner. Non, lui dit-elle, j'ai besoin de vous, et vous me plongez dans des

irrésolutions dont vous seul pouvez me tirer. Il faut avouer que la philosophie est une chose bien consolante ; mais si un philosophe était un trompeur, ce serait un dangereux ami ! Adieu ! je ne veux pas qu'on nous voie ensemble : je rejoins la compagnie ; venez bientôt nous retrouver. Eh ! voilà donc, disait-elle en s'éloignant, ce qu'on appelle un philosophe ? Courage ! disait-il de son côté ; Cléon ne tient plus qu'à un fil.

Clarice, en rougissant, rendit compte de la première scène ; et son début reçut des éloges. Mais la présidente fronçant le sourcil : Avez-vous prétendu, dit-elle, que je sois simple spectatrice ? Non, non, je veux jouer mon rôle, et je réponds qu'il sera plaisant. Vous croyez subjuguer cet homme sage ? point du tout ; c'est moi qui aurai cet honneur-là. — Vous, présidente ? — Oh ! vous avez beau rire : mes cinquante ans, mes trois mentons et ma moustache de tabac d'Espagne se moquent de toutes vos grâces. Tout le monde applaudit à ce défi, en redoublant les éclats de rire. Rien n'est plus sérieux, reprit-elle, et si ce n'est pas assez d'une, vous n'avez qu'à vous réunir pour me disputer sa conquête ; je vous brave toutes les trois. Allez, divine Doris, charmante Lucinde, merveilleuse Clarice, allez étaler à ses yeux tout ce que la coquetterie et la beauté ont de séduisant : je m'en moque. Elle dit ces mots d'un ton résolu à faire trembler ses rivales.

Cléon parut sombre et rêveur à l'arrivée d'A-

riste; et Clarice prit avec le philosophe l'air réservé du mystère. On parla peu, mais on lorgna beaucoup. Ariste se retirant dans son appartement le trouva meublé avec toutes les recherches du luxe. O Ciel! dit-il à la compagnie qui, pour s'amuser, l'y avait conduit, ô Ciel! n'est-il pas ridicule que tout cet appareil soit dressé pour le sommeil d'un homme? Est-ce ainsi que l'on dormait à Lacédémone? O Lycurgue! que dirais-tu? Une toilette à moi! c'est se moquer. Me prend-on pour un Sybarite? Je me retire, je n'y saurais tenir. Voulez-vous, lui dit Clarice, que l'on démeuble exprès pour vous? Jouissez, croyez-moi, des douceurs de la vie quand elles se présentent: un philosophe doit savoir se passer de tout et s'accommoder de tout. A la bonne heure, dit-il en s'apaisant, il faut bien vous complaire; mais je ne dormirai jamais sur ce monceau de duvet. Ma foi, dit-il en se couchant, la mollesse est une jolie chose! et le sage s'endormit.

Ses songes lui rappelèrent son entretien avec Clarice; et il se réveilla dans la douce idée que cette vertu de convention, qu'on nomme sagesse dans les femmes, lui résisterait faiblement.

Il n'était pas levé encore, un laquais vint lui proposer le bain. Le bain était d'un bon présage. Soit, dit-il, je me baignerai : le bain est d'institution naturelle. Quant aux parfums, la terre nous les donne; ne dédaignons pas ses présents. Il eût bien voulu faire usage de cette toilette

qu'il voyait dressée; mais la pudeur le retint. Il se contenta de donner à sa négligence philosophique l'air le plus décent qu'il lui fut possible; et le miroir fut vingt fois consulté. Comme vous voilà fait! lui dit Clarice en le voyant paraître : pourquoi n'être pas mis comme tout le monde? Cet habit, cette coiffure, vous donnent un air commun que vous n'avez pas naturellement. — Eh! madame, est-ce à l'air qu'on doit juger les hommes? voulez-vous que je me soumette aux caprices de la mode, et que je sois mis comme vos Cléons? — Pourquoi non, monsieur? Savez-vous bien qu'ils tirent avantage de votre simplicité, et que c'est là sur-tout ce qui affaiblit dans les esprits la considération qui vous est due? Moi-même, pour vous rendre justice, j'ai besoin de ma réflexion : le premier coup-d'œil est contre vous; et c'est bien souvent ce premier coup-d'œil qui décide. Pourquoi ne pas donner à la vertu tous les charmes qu'elle peut avoir? — Non, madame, l'artifice n'est pas fait pour elle : plus elle est nue, plus elle est belle; on la déguise en voulant l'orner. — Eh bien! monsieur, qu'elle se contemple elle seule tout à son aise; quant à moi, je vous déclare que cet air rustique et bas me déplaît. N'est-il pas singulier qu'ayant reçu de la nature une figure distinguée, on fasse gloire de la dégrader? — Mais, madame, que diriez-vous, si un philosophe prenait soin de sa parure et se composait comme vos marquis? — Je

dirais : il cherche à plaire, et il fait bien ; car ne vous flattez pas, Ariste, on ne plaît qu'avec beaucoup de soin. — Ah ! je ne désire rien tant que d'y réussir à vos yeux. Si ce soin vous occupe, reprit Clarice avec un regard tendre, donnez-y du moins un quart d'heure. Jasmin, Jasmin, allez coiffer monsieur. Ariste, en rougissant, se rendit enfin à ces douces instances. Voilà le sage à sa toilette.

La main légère de Jasmin arrange avec art ses cheveux ; sa physionomie se déploie ; il admire la métamorphose, il a peine à la concevoir. Que diront-ils en me voyant? se demandait-il à lui-même. Ils diront ce qui leur plaira ; mais le philosophe a fort bonne mine. Il se présente enflé d'orgueil, mais avec un air gauche et timide. Oh! pour le coup, dit Clarice, voilà un joli homme ; Il n'y a plus que cet habit dont la couleur afflige mes yeux. — Ah ! madame, au nom de ma gloire, laissez-moi du moins ce caractère de la gravité de mon état ! — Eh ! quel est, s'il vous plaît, cet état chimérique qui vous tient tellement à cœur? J'approuve fort que l'on soit sage ; mais il me semble que toutes les couleurs sont égales pour la sagesse. Ce marron de M. Guillaume est-il plus dans la nature que le bleu céleste et que le gris-de-lin? Par quel caprice imiter plutôt, dans vos vêtements, l'enveloppe du marron que la feuille de la rose, ou que la touffe de ce lilas dont se couronne le printemps ? Ah !

pour moi, je vous avoue que le gris-de-lin me charme la vue : cette couleur a je ne sais quoi de tendre qui va jusqu'à l'ame; et je vous trouverais le plus joli homme du monde avec un habit gris-de-lin. — Gris-de-lin! madame : ô Ciel! un philosophe gris-de-lin! — Oui, monsieur, gris-de-lin clair; que voulez-vous? c'est ma folie. En écrivant à Paris tout-à-l'heure, vous pourriez l'avoir demain à midi, n'est-ce pas? — Quoi! madame.... — Un habit de campagne de la couleur de mes rubans. — Non, madame, il n'est pas possible. — Pardonnez-moi, rien n'est plus aisé; les ouvriers n'ont qu'à passer la nuit. — Hélas! il s'agit bien du temps qu'ils emploieront à me rendre ridicule! considérez, je vous supplie, que ce serait une extravagance à me perdre de réputation. — Eh bien! monsieur, quand vous aurez perdu cette réputation, vous vous en donnerez une autre; et il y a à parier que vous gagnerez au change. — Je vous jure, madame, qu'il m'est affreux de vous déplaire; mais..... — Mais vous m'impatientez; je n'aime pas à être contrariée. Il est bien singulier, poursuivit-elle d'un air de dépit, que vous me refusiez une bagatelle. L'importance que vous y mettez m'apprend à m'observer moi-même sur quelque chose de plus sérieux. A ces mots, elle sortit, et laissa le philosophe confondu qu'un incident aussi léger vînt détruire ses espérances. Gris-de-lin! disait-il; gris-de-lin! quel ridicule! quel contraste! Elle

le veut, il faut bien s'y résoudre; et le philosophe écrivit.

Vous êtes obéie, madame, dit-il à Clarice en l'abordant. Vous en a-t-il coûté beaucoup? lui demanda-t-elle avec un sourire dédaigneux. — Beaucoup, madame, et plus que je ne puis dire; mais enfin vous l'avez voulu. Toute la société admira la coiffure du philosophe; la présidente sur-tout jurait ses grands dieux qu'elle n'avait jamais vu d'homme plus noblement coiffé. Ariste lui rendit grâce d'un compliment si flatteur. Bon, reprit-elle, des compliments! je n'en fais jamais; c'est la fausse monnaie du monde. Rien n'est mieux vu, s'écria le sage; cela mérite d'être écrit. On s'aperçut que la présidente engageait l'attaque, et on les laissa en liberté. Vous croyez donc, lui dit-elle, qu'il n'y a que vous qui fassiez des sentences? Je suis philosophe aussi, telle que vous me voyez. — Vous, madame! et de quelle secte? stoïcienne? épicurienne? — Oh! ma foi, le nom n'y fait rien. J'ai dix mille écus de rente, je les dépense gaiement; j'ai de bon vin de Champagne que je bois avec mes amis; je me porte bien; je fais ce qui me plaît, et laisse vivre chacun à sa guise. Voilà ma secte. — C'est fort bien fait; et voilà précisément ce qu'enseigne Épicure. — Je vous déclare, moi, qu'on ne m'a rien enseigné: tout cela vient de ma tête. Il y a vingt ans que je n'ai lu que la liste de mes vins et le menu de mon soupé. — Mais sur ce pied-

là, vous devez être la plus heureuse femme du monde? — Heureuse; non pas tout-à-fait : il me manque un mari à ma façon. Mon président était une bête; il n'était bon qu'au palais : cela savait les lois, voilà tout. Je veux un homme qui sache m'aimer, et qui ne s'occupe que de moi seule. — Vous en trouverez mille, madame. — Je n'en veux qu'un; mais je veux qu'il soit bon. La naissance, la fortune, tout cela m'est égal; je ne m'attache qu'à la personne. — En vérité, madame, vous m'étonnez : vous êtes la première femme en qui j'aie trouvé des principes. Mais est-ce bien précisément un mari que vous voulez? — Oui, monsieur, un mari qui m'appartienne dans toutes les formes. Ces amants sont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent, sans qu'il nous soit permis de nous plaindre. Au lieu qu'un mari est à nous à la face de l'univers; et si le mien osait me manquer, je veux pouvoir, mon titre à la main, aller donner, en tout bien et en tout honneur, cent soufflets à l'insolente qui me l'aurait enlevé. — Fort bien, madame, fort bien; le droit de propriété est un droit inviolable. Mais savez-vous qu'il est peu d'ames comme la vôtre? Quel courage! quelle vigueur! — Oh! j'en ai comme une lionne. Je sais que je ne suis pas jolie; mais dix mille écus de rente, en présent de noces, valent bien les gentillesses d'une Lucinde ou d'une Clarice; et, quoique l'amour soit rare dans ce siècle, on doit en avoir

pour dix mille écus. Cet entretien les ramena au château, comme on annonçait le soupé.

Ariste parut plongé dans des réflexions sérieuses : il balançait les avantages et les inconvénients qu'il y aurait à épouser la présidente, et calculait combien une femme de cinquante ans pouvait vivre encore, en sablant tous les soirs sa bouteille de vin de Champagne. La dispute qui s'éleva entre Clarice et madame de Ponval le tira de sa rêverie. Doris fit naître cette dispute. Est-il possible, dit-elle, que la présidente ait pu soutenir pendant une heure le tête-à-tête d'un philosophe, elle qui bâille dès qu'on lui parle raison? Ma foi, répliqua madame de Ponval, c'est que votre raison n'a pas le sens commun : demandez à cet homme sage, si la mienne n'est pas la bonne. Nous parlions de l'état qui convient à une honnête femme; et il est d'accord avec moi qu'un bon mari est ce qu'il y a de mieux. Ah, fi! s'écria Clarice. Sommes-nous faites pour être esclaves? et que devient cette liberté, qui est le premier de tous les biens? Cléon se déchaîna contre ce système de la liberté : il soutint que le lien des cœurs n'était rien moins qu'un esclavage. La présidente vint à l'appui, et déclara qu'elle ne distinguait point l'amour de la liberté de l'amour du libertinage. Je veux, disait-elle, que ce verre de vin soit le dernier de ma vie, si je compte jamais sur un homme, qu'il n'ait signé le serment d'être à moi. Tout le reste n'est

que fleurette. Et voilà précisément, disait Clarice, ce que le mariage a d'humiliant : l'amour, avec sa liberté, perd toute sa délicatesse. N'est-ce pas, monsieur? demandait-elle au philosophe. — Mais, madame, je pensais comme vous; cependant il faut avouer que si la liberté a ses charmes, elle a ses dangers, ses écueils : les inclinations heureuses sont un si grand bien, et l'inconstance est si naturelle à l'homme, que lorsqu'il éprouve un penchant louable, il fait prudemment de s'ôter à lui-même le funeste pouvoir de changer. — Vous l'entendez, mesdames? Voilà de mes gens : cela ne flatte point; c'est ce qui s'appelle un philosophe. Tâchez de le séduire, si vous pouvez; pour moi, je me retire enchantée. Adieu, philosophe; j'ai besoin de repos; je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière; et il me tarde d'être endormie, pour avoir le plaisir de rêver. Elle accompagna cet adieu d'un coup-d'œil passionné où pétillait le vin de Champagne. Mesdames, dit Lucinde, avez-vous aperçu ce regard? Vraiment, reprit Doris, elle est folle d'Ariste; cela est clair. — De moi, madame! vous n'y pensez pas; nos goûts, je crois, ni nos caractères ne sont pas faits pour aller ensemble. Je bois peu, je jure encore moins, et je n'aime pas qu'on m'enchaîne. — Ah! monsieur, dix mille écus de rente! — Dix mille écus de rente, madame, sont une insulte, quand on en parle à mes pareils.

Ces propos furent rendus le lendemain à la

présidente. Ah! l'insolent, dit-elle: je suis piquée; vous le verrez à mes genoux. Je passe légèrement sur les réflexions nocturnes du sage Ariste. Un bon carosse, un appartement commode, bien éloigné de celui de madame, et le meilleur cuisinier de Paris : tel était son plan de vie. Nos philosophes, disait-il, murmureront peut-être un peu; mais je leur ferai bonne chère. D'ailleurs une laide femme a quelque chose de philosophique : au moins ne me soupçonnera-t-on pas d'avoir cherché le plaisir des sens.

Le jour de son triomphe arrive, et l'habit gris-de-lin aussi. Il le contemple; il rougit de vanité, plutôt que de pudeur. Cependant Cléon vient le voir avec l'air d'un homme agité qui se possède; et après avoir jeté un œil d'indignation sur les apprêts de sa parure : Monsieur, lui dit-il, si j'avois à faire à un homme du monde, je lui proposerais, pour début, de se couper la gorge avec moi. Mais je parle à un philosophe, et je ne viens faire assaut avec lui que de franchise et de vertu. De quoi s'agit-il? lui demanda le sage, un peu interdit de ce préambule. J'aimais Clarice, monsieur, reprit Cléon; elle m'aimait, nous allions être unis. Je ne sais quelle révolution s'est faite tout-à-coup dans son ame; mais elle ne veut plus entendre parler ni de mariage, ni d'amour. Je n'ai eu d'abord que des soupçons sur la cause de son changement; mais cet habit gris-de-lin les confirme. Le gris-de-lin est sa folie; vous

prenez ses couleurs; vous êtes mon rival. — Moi, monsieur! — Je n'en puis douter, et toutes les circonstances qui l'attestent se présentent en foule à mon esprit. Vos promenades secrètes, vos propos à l'oreille, des regards, des mots échappés, sa haine sur-tout contre la présidente, tout vous trahit, tout sert à m'éclairer. Voici donc, monsieur, ce que je vous propose. Il faut que l'un de nous cède la place. La violence est un moyen injuste, la générosité va nous mettre d'accord. J'aime, j'idolâtre Clarice; j'étais heureux sans vous; je puis l'être encore; mes soins, le temps, votre absence peuvent la ramener à moi. Si au contraire il faut que j'y renonce, vous voyez un homme au désespoir, et la mort sera mon recours. Jugez, Ariste, si votre situation est la même; consultez-vous, et répondez-moi. S'il y va du bonheur de votre vie à me céder votre conquête, je n'exige rien, et je me retire. Allez, monsieur, lui répondit le philosophe avec un air serein, vous ne vaincrez point Ariste en générosité; et, quoi qu'il m'en coûte, je vous prouverai que je méritais cette marque d'estime.

Enfin, dit-il dès que Cléon fut sorti, voilà une occasion de montrer une vertu héroïque. Ah! ah! messieurs les gens du monde, vous apprendrez à nous admirer..... Ils ne le sauront peut-être pas..... Oh! que si. Clarice en fera confidence à ses amies; celles-ci le diront à d'autres; l'aventure est assez rare pour faire du bruit. Après

tout, le pis-aller sera de la publier moi-même; il faut que le bien soit connu; il n'importe par quelle voie. Notre siècle a besoin de ces exemples ; ce sont des leçons pour l'humanité...... Cependant n'allons pas être vertueux en dupe, nous dessaisir de Clarice avant que d'être sûr de la présidente; voyons ce que le vin de Champagne et le sommeil auront produit.

En réfléchissant ainsi sur sa conduite, le philosophe s'habilla. L'industrieux Jasmin se surpassa dans sa coiffure. L'habit gris-de-lin fut mis, devant le miroir, avec une secrète complaisance; et le sage sortit radieux, pour se rendre chez la présidente, qui le reçut avec un cri de surprise. Mais passant tout-à-coup de la joie à la confusion : Je reconnais, dit-elle, la couleur favorite de Clarice : vous êtes attentif à étudier ses goûts. Allez, Ariste, allez faire valoir les soins que vous prenez de lui plaire; ils auront sans doute leur prix. Mon ingénuité naturelle, répondit le philosophe, ne me permet pas de vous dissimuler que, dans le choix de cette couleur, je n'ai suivi que son caprice. Je ferai plus, madame, j'avouerai que mon premier désir a été de plaire à ses yeux. Le plus sage n'est pas sans faiblesse; et quand une femme nous prévient par des attentions flatteuses, il est difficile de n'en être pas touché. Mais que ma reconnaissance est affaiblie! je me le reproche, madame, et vous devez vous le reprocher. — Ah! philosophe, que n'est-il vrai!

Mais ce gris-de-lin confond mes idées. — Eh bien! madame, je l'ai pris à regret, je vais le quitter avec joie; et si ma première simplicité.... — Non, demeurez, je vous trouve charmant; mais que dis-je? Ah! qu'on est heureux d'être si beau! Ariste, que ne suis-je belle! — Eh quoi! madame, ne savez-vous pas que la laideur et la beauté n'existent que dans l'opinion? Rien n'est beau, rien n'est laid en soi. La beauté d'un pays n'est rien moins que la beauté d'un autre; autant d'hommes, autant de goûts. Vous me flattez, dit la présidente avec une pudeur enfantine, et faisant semblant de rougir; mais je ne sais que trop, hélas! que je n'ai rien de beau que l'ame. — Eh bien! n'est-ce pas la beauté par excellence, la seule digne de toucher un cœur? — Ah! philosophe, croyez-moi, cette beauté seule a peu de charmes. — Elle en a peu sans doute pour le vulgaire; mais, encore une fois, vous n'en êtes pas réduite là. N'est-ce rien qu'un air noble, un regard imposant, une physionomie de caractère? Et depuis quand la majesté n'est-elle plus la reine des grâces? — Et mon embonpoint, qu'en dites-vous? — Ah! madame, l'embonpoint, qui est un excès parmi nous, est une beauté en Asie. Croyez-vous, par exemple, que les Turcs ne se connaissent pas en femmes? Eh bien! toutes ces tailles élégantes qu'on admire à Paris, ne seraient pas mêmes reçues dans le sérail du Grand-Seigneur; et le Grand-Seigneur n'est pas dupe. En un mot,

la santé brillante est la mère des plaisirs, et l'embonpoint en est le symbole. — Vous réussirez à me faire croire que ma graisse ne me messied point; mais ce nez qui ne finit pas, et qui va toujours devant mon visage? — Eh! bon dieu, de quoi vous plaignez-vous? Est-ce que les nez des dames romaines finissaient? Voyez tous les bustes antiques. — Au moins n'avaient-elles pas cette grande bouche et ces grosses lèvres. — Les grosses lèvres, madame, sont le charme des beautés africaines: ce sont comme deux coussins où la douce et tendre volupté repose. A l'égard d'une bouche bien fendue, je ne connais rien qui donne à la physionomie plus d'ouverture et de gaîté. — Il est vrai, quand les dents sont belles; mais, par malheur..... — Allez à Siam; les belles dents sont pour le peuple, et c'est une honte que d'en avoir. Ainsi tout ce qu'on appelle beauté dépend du caprice des hommes; et la seule beauté réelle est l'objet qui nous a charmé. Serais-je la vôtre, mon cher philosophe? lui demanda la présidente en se couvrant de son éventail. — Pardon, madame, si j'hésite. Ma délicatesse me rend timide; et je fais profession d'un désintéressement qui ne vous est pas assez connu encore pour être au-dessus du soupçon. Vous m'avez parlé de dix mille écus de rente; et cet article me fait trembler. — Allez, monsieur, vous êtes trop juste pour m'attribuer des soupçons si bas; c'est Clarice qui vous arrête; je vois vos détours; laissez-

moi. — Oui, je vous laisse, pour aller m'acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon. Il était congédié ; il s'en est plaint à moi; et je lui ai promis d'engager Clarice à lui accorder sa main. Croyez à présent que je l'aime. — Est-il possible? Ah ! vous m'enchantez ; je ne résiste point à ce sacrifice. Allez la voir; je vous attends, ne me faites pas languir ; ce soir nous quittons la campagne.

Je m'admire, disait-il en s'en allant, d'avoir l'audace de l'épouser ; elle est affreuse, mais elle est riche. Il arrive chez Clarice; il la trouve à sa toilette, et Cléon auprès d'elle, qui prit, en le voyant, le maintien d'un homme accablé. Ah! le joli habit! s'écria-t-elle; approchez donc que je vous voie. Il est délicieux, n'est-ce pas, Cléon? C'est moi, qui l'ai choisi. Je le vois bien, madame, répondit Cléon d'un air sombre. Laissons ce badinage, interrompit le philosophe. Je viens me justifier d'un crime dont on m'accuse, et remplir un devoir sérieux. Cléon vous aime, vous l'avez aimé : il perd votre cœur, dit-il, et c'est moi qui en suis la cause. — Oui, monsieur ; pourquoi ce mystère? Je viens de le lui déclarer. — Et moi, madame, je vous déclare que je ne ferai point le malheur d'un homme estimable qui vous mérite, et qui meurt s'il ne vous obtient. Je vous aime autant qu'il peut vous aimer ; c'est un aveu que je fais sans honte; mais son inclination a, de plus que la mienne, la force invincible de

l'habitude; et peut-être aussi trouverai-je en moi-même des ressources qu'il n'a pas en lui. Ah! l'homme étonnant! s'écria Cléon en embrassant le philosophe; que vous dirai-je? Vous me confondez. Il n'y a pas de quoi, reprit humblement Ariste : votre générosité m'a donné l'exemple; je ne fais que vous imiter. Venez, mesdames, dit Clarice à Lucinde et à Doris qu'elle vit paraître, venez être témoins du triomphe de la philosophie. Ariste me cède à son rival, et sacrifie son amour pour moi au bonheur d'un homme qu'il connaît à peine. L'étonnement et l'admiration furent joués d'après nature; et Ariste, prenant la main de Clarice qu'il mit dans celle de Cléon, savourait à longs traits, avec une orgueilleuse modestie, les douceurs de l'adoration. Soyez heureux, leur dit-il, et cessez de vous étonner d'un effort qui, tout pénible qu'il est, a sa récompense en lui-même. Que serait-ce donc qu'un philosophe, si la vertu ne lui tenait pas lieu de tout? A ces mots, il se retira, comme pour se dérober à sa gloire.

La présidente attendait le philosophe. En est-ce fait? lui demanda-t-elle. — Oui, madame, ils sont unis; je suis à moi, et je suis à vous. — Ah! je triomphe; vous êtes à moi; venez donc que je vous enchaîne. —Ah! madame, dit-il en tombant à ses genoux, quel empire vous avez pris sur moi! O Socrate! ô Platon! qu'est devenu votre disciple? Le reconnaissez-vous encore dans cet état d'avilissement? Comme il parlait ainsi, la

présidente avait pris un ruban couleur de rose qu'elle attachait au cou du sage; et imitant Lucinde de l'Oracle, avec un air enfantin le plus plaisant du monde, elle l'appelait du nom de Charmant. Juste Ciel! que deviendrais-je, si quelqu'un savait...... Ah! madame, disait-il, fuyons, éloignons-nous d'une société qui nous observe; épargnez-moi l'humiliation. — Qu'appelez-vous humiliation? Je veux que vous fassiez gloire à leurs yeux d'être à moi, de porter ma chaîne. A ces mots, la porte s'ouvre; la présidente se lève tenant le philosophe en lesse. Le voilà, dit-elle à la compagnie qui l'environna tout-à-coup, le voilà cet homme si fier, qui soupire à mes genoux pour les beaux yeux de ma cassette; je vous le livre; mon rôle est joué. A ce tableau le plafond retentit du nom de Charmant et de mille éclats de rire. Ariste, s'arrachant les cheveux et déchirant ses vêtements de rage, se répandit en injures sur la perfidie des femmes, et alla composer un livre contre son siècle, où il déclara hautement qu'il n'y avait de sage que lui.



LA BERGÈRE

DES ALPES.

Dans les montagnes de Savoie, non loin de la route de Briançon à Modane, est une vallée solitaire dont l'aspect inspire aux voyageurs une douce mélancolie. Trois collines, en amphithéâtre où sont répandus de loin en loin quelques cabanes de pasteurs, des torrents qui tombent des montagnes, des bouquets d'arbres plantés çà et là, des pâturages toujours verts font l'ornement de ce lieu champêtre.

La marquise de Fonrose retournait de France en Italie avec son époux. L'essieu de leur voiture se rompit; et comme le jour était sur son déclin, il fallut chercher dans cette vallée un asyle où passer la nuit. Comme ils s'avançaient vers l'une des cabanes qu'ils avaient aperçues, ils virent un troupeau qui en prenait la route conduit par une bergère dont la démarche les étonna. Ils approchent encore, et ils entendent une voix céleste

dont les accents plaintifs et touchants faisaient gémir les échos.

« Que le soleil couchant brille d'une douce lu-
« mière ! C'est ainsi (disait-elle) qu'au terme
« d'une carrière pénible, l'ame épuisée va se ra-
« jeunir dans la source pure de l'immortalité. Mais,
« hélas ! que le terme est loin, et que la vie est
« lente ! » En disant ces mots, la bergère s'éloignait, la tête inclinée ; mais la négligence de son attitude semblait donner encore à sa taille et à sa démarche plus de noblesse et de majesté.

Frappés de ce qu'ils voyaient, et plus encore de ce qu'ils venaient d'entendre, le marquis et la marquise de Fonrose doublèrent le pas pour atteindre cette bergère qu'ils admiraient. Mais quelle fut leur surprise, lorsque, sous la coiffure la plus simple, sous les plus humbles vêtements, ils virent toutes les grâces, toutes les beautés réunies ! Ma fille, lui dit la marquise en voyant qu'elle les évitait, ne craignez rien ; nous sommes des voyageurs qu'un accident oblige à chercher dans ces cabanes un refuge pour attendre le jour : voulez-vous bien nous servir de guide ? Je vous plains, madame, lui dit la bergère en baissant les yeux et en rougissant ; ces cabanes sont habitées par des malheureux, et vous y serez mal logée. Vous y logez sans doute vous-même, reprit la marquise ; et je puis bien supporter une nuit les incommodités que vous souffrez toujours. Je suis faite pour cela, dit la bergère avec une

modestie charmante. Non, certainement, dit M. de Fonrose, qui ne put dissimuler plus long-temps l'émotion qu'elle lui causait; non, vous n'êtes pas faite pour souffrir; et la fortune est bien injuste! Est-il possible, aimable personne, que tant de charmes soient ensevelis dans ce désert, sous ces habits? La fortune, monsieur, reprit Adélaïde (c'était le nom de la bergère, la fortune n'est cruelle que lorsqu'elle nous ôte ce qu'elle nous a donné. Mon état a ses douceurs pour qui n'en connaît pas d'autres; et l'habitude vous fait des besoins que n'éprouvent pas les pasteurs. Cela peut être, dit le marquis, pour ceux que le Ciel a fait naître dans cette condition obscure; mais vous, fille étonnante, vous que j'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes : cet air, cette démarche, cette voix, ce langage, tout vous trahit. Deux mots que vous venez de dire annoncent un esprit cultivé, une ame noble. Achevez, apprenez-nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaissement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adélaïde, il y a mille moyens d'en sortir; pour une femme, vous le savez, il n'y a de ressource honnête que dans la servitude; et dans le choix des maîtres, on fait bien, je crois, de préférer les bonnes gens. Vous allez voir les miens; vous serez charmés de l'innocence de leur vie, de la candeur, de la simplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs.

Comme elle parlait ainsi, on arrive à la cabane. Elle était séparée par une cloison de l'étable où l'inconnue fit entrer ses moutons, en les comptant avec l'attention la plus sérieuse, et sans daigner s'occuper davantage des étrangers qui la contemplaient. Un vieillard et sa femme, tels qu'on nous peint Philémon et Baucis, vinrent au-devant de leurs hôtes avec cette honnêteté villageoise qui nous rappelle l'âge d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bonne femme, que de la paille fraîche pour lit, du laitage, du fruit et du pain de seigle pour nourriture ; mais le peu que le Ciel nous donne, nous le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en entrant dans la cabane furent surpris de l'air d'arrangement que tout y respirait. La table était d'une seule planche du noyer le plus poli ; on se mirait dans l'émail des vases de terre destinés au laitage. Tout présentait l'image d'une pauvreté riante et des premiers besoins de la nature agréablement satisfaits. C'est notre chère fille, dit la bonne femme, qui prend soin du ménage. Le matin, avant que son troupeau s'éloigne dans la campagne, et tandis qu'il commence à paître, autour de la maison, l'herbe couverte de rosée, elle lave, nettoie, arrange tout avec une adresse qui nous enchante. Quoi ! dit la marquise, cette bergère est votre fille ? Ah ! madame, plût au Ciel ! s'écria la bonne vieille : c'est mon cœur qui la nomme ainsi, car j'ai pour elle l'amour d'une mère ; mais

je ne suis pas assez heureuse pour l'avoir portée dans mon sein ; nous ne sommes pas dignes de l'avoir fait naître. — Qui est-elle donc ? d'où vient-elle ? et quel malheur l'a réduite à la condition des bergers ? — Tout cela nous est inconnu. Il y a quatre ans qu'elle vint, en habit de paysanne, s'offrir pour garder nos troupeaux : nous l'aurions prise pour rien, tant sa bonne mine et la douceur de sa parole nous gagnaient le cœur à l'un et à l'autre. Nous nous doutâmes qu'elle n'était pas une villageoise ; mais nos questions l'affligeaient, et nous crûmes devoir nous en abstenir. Ce respect n'a fait qu'augmenter à mesure que nous avons mieux connu son ame ; mais plus nous voulons nous abaisser devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour ses père et mère des attentions plus soutenues, ni des empressements plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons garde de lui commander ; mais il semble qu'elle nous devine, et tout ce que nous pouvons souhaiter est fait avant que nous nous apercevions qu'elle y pense. C'est un ange descendu parmi nous pour consoler notre vieillesse. Et que fait-elle actuellement dans l'étable ? demanda la marquise. — Elle donne au troupeau une litière fraîche ; elle trait le lait des brebis et des chèvres. Il semble que ce laitage, pressé de sa main, en devienne plus délicat ; moi, qui vais le vendre à la ville, je ne puis suffire au débit ; on le trouve

délicieux. Cette chère enfant s'occupe, en gardant son troupeau, à des ouvrages de paille et d'osier que tout le monde admire. Je voudrais que vous vissiez avec quelle adresse elle entrelace le jonc flexible. Tout devient précieux sous ses doigts. Vous voyez, madame, poursuivit la bonne vieille, vous voyez ici l'image d'une vie aisée et tranquille; c'est elle qui nous la procure. Cette fille céleste n'est occupée qu'à nous rendre heureux. Est-elle heureuse elle-même? demanda monsieur de Fonrose. Elle tâche de nous le persuader, reprit le vieillard; mais j'ai fait souvent apercevoir à ma femme, qu'en revenant du pâturage elle avait les yeux mouillés de larmes et l'air du monde le plus affligé. Dès qu'elle nous voit elle affecte de sourire; mais nous voyons bien qu'elle a quelque peine qui la consume : nous n'osons la lui demander. Ah! madame, dit la vieille femme, quelle pitié me fait cette enfant lorsqu'elle s'obstine à mener paître ses troupeaux malgré la pluie et la gelée! Cent fois je me suis mise à genoux pour obtenir qu'elle me laissât prendre sa place; ma prière a été inutile. Elle s'en va au lever du soleil, et revient le soir transie de froid. Jugez, me dit-elle avec tendresse, si je vous laisserais quitter votre foyer et vous exposer, à votre âge, aux rigueurs de la saison; à peine y puis-je résister moi-même. Cependant elle apporte sous son bras le bois dont nous nous chauffons; et quand je me plains de la fatigue qu'elle se donne : Laissez,

laissez, dit-elle, ma bonne mère; c'est par l'exercice que je me garantis du froid; le travail est fait pour mon âge. Enfin, madame, elle est bonne autant qu'elle est belle; et mon mari et moi nous n'en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et si on vous l'enlevait? demanda la marquise. Nous perdrions, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus cher au monde; mais si elle devait être heureuse, nous mourrions contents avec cette consolation. Hélas! oui, reprit la vieille en versant des pleurs, que le Ciel lui accorde une fortune digne d'elle, s'il est possible! Mon espérance était que cette main si chère me fermerait les yeux; mais je l'aime plus que que ma vie. Son arrivée les interrompit.

Elle parut avec un seau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits; et, après les avoir salués avec une grâce charmante, elle se mit à vaquer au soin du ménage, comme si personne ne s'occupait d'elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chère enfant, lui dit la marquise. Je tâche, madame, répondit-elle, de remplir l'intention de mes maîtres, qui désirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, poursuivit-elle en déployant sur la table un linge grossier, mais d'une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal et champêtre. Ce pain n'est pas le plus beau du monde, mais il a beaucoup de saveur; les œufs sont frais, le laitage est bon, et les fruits que je viens de cueillir sont tels que la saison

les donne. La diligence, l'attention, les grâces nobles et décentes avec lesquelles cette bergère merveilleuse leur rendait tous les devoirs de l'hospitalité, le respect qu'elle marquait à ses maîtres, soit qu'elle leur adressât la parole, soit qu'elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu'ils désiraient qu'elle fît, tout cela pénétrait d'étonnement et d'admiration monsieur et madame de Fonrose. Dès qu'ils furent couchés sur le lit de paille fraîche qu'elle avait préparé elle-même : Notre aventure tient du prodige, se dirent-ils l'un à l'autre; il faut éclaircir ce mystère; il faut emmener avec nous cette enfant.

Au point du jour, l'un des gens qui avaient passé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu'elle était en état. Madame de Fonrose, avant de partir, fit appeler la bergère. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le secret de votre naissance et la cause de votre infortune, tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'intéresse à vous. Je vois que votre courage vous a élevée au-dessus du malheur, et que vous vous êtes fait des sentiments conformes à votre condition présente : vos charmes et vos vertus la rendent respectable; mais elle est indigne de vous. Je puis, aimable inconnue, vous faire un meilleur sort : les intentions de mon mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état considérable; il me manque une amie, et je croirai rapporter de ces lieux un trésor inestimable,

si vous voulez m'accompagner. Écartez de la proposition, de la prière que je vous fais, toute idée de servitude : je ne vous crois pas faite pour cet état; mais quand ma prévention me tromperait, j'aime mieux vous élever au-dessus de votre naissance, que de vous laisser au-dessous. Je vous le répète, c'est une amie que je veux m'attacher. Du reste, ne soyez pas en peine du sort de ces bonnes gens ; il n'est rien que je ne fasse pour les dédommager de votre perte ; au moins auront-ils de quoi finir doucement leur vie dans l'aisance de leur état; et c'est de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur destine. Les vieillards, présents à ce discours, baisant les mains de la marquise et se prosternant à ses genoux, conjuraient la jeune inconnue d'accepter ces offres généreuses, lui représentaient, en versant des larmes, qu'ils étaient au bord du tombeau, qu'elle n'avait d'autre consolation que de les rendre heureux dans leur vieillesse, et qu'à leur mort, livrée à elle-même, leur demeure deviendrait pour elle une effrayante solitude. La bergère, en les embrassant, mêla ses larmes avec les leurs ; elle rendit grâces aux bontés de monsieur et de madame de Fonrose avec une sensibilité qui l'embellissait encore. Je ne puis, dit-elle, accepter vos bienfaits. Le Ciel a marqué ma place, et sa volonté s'accomplit; mais vos bontés ont gravé dans mon ame des traits qui ne s'effaceront jamais. Le nom respectable de Fonrose

sera sans cesse présent à mon esprit. Il ne me reste qu'une grâce à vous demander, dit-elle en rougissant et en baissant les yeux, c'est de vouloir bien renfermer cette aventure dans un éternel silence, et laisser à jamais ignorer au monde le sort d'une inconnue qui veut vivre et mourir dans l'oubli. Monsieur et madame de Fonrose, attendris et affligés, redoublèrent mille fois leurs instances : elle fut inébranlable ; et les vieillards, les voyageurs et la bergère se séparèrent les larmes aux yeux.

Pendant la route, monsieur et madame de Fonrose ne s'occupèrent que de cette aventure ; ils croyaient avoir fait un songe. L'imagination remplie de cette espèce de roman, ils arrivent à Turin. On se doute bien que le silence ne fut pas gardé ; et ce fut un sujet inépuisable de réflexions et de conjectures. Le jeune Fonrose, présent à ces entretiens, n'en perdit pas une circonstance. Il était dans l'âge où l'imagination est la plus vive, et le cœur le plus susceptible d'attendrissement ; mais c'était un de ces caractères dont la sensibilité ne se manifeste point au dehors, d'autant plus violemment agités, quand ils viennent à l'être, que le sentiment qui les affecte ne s'affaiblit par aucune espèce de dissipation. Tout ce que Fonrose entend raconter des charmes, des vertus et des malheurs de la bergère de Savoie, allume dans son ame le plus ardent désir de la voir. Il s'en fait une image qui

lui est sans cesse présente; il lui compare tout ce qu'il voit, et tout ce qu'il voit s'efface auprès d'elle; mais plus son impatience redouble, plus il a soin de la dissimuler. Le séjour de Turin lui est odieux. La vallée qui cache au monde son plus bel ornement, attire son ame tout entière. C'est là que le bonheur l'attend; mais si son projet est connu, il y voit les plus grands obstacles. On ne consentira jamais au voyage qu'il médite ; c'est une folie de jeune homme dont on appréhendera les conséquences; la bergère elle-même, effrayée de ses poursuites, ne manquera pas de s'y dérober; il la perd s'il en est connu. D'après toutes ces réflexions qui l'occupaient depuis trois mois, il prend la résolution de tout quitter pour elle, d'aller, sous l'habit de pasteur, la chercher dans la solitude, et d'y mourir, ou de l'en tirer.

Il disparaît; on ne le revoit point. Ses parents qui l'attendent, en ont d'abord de l'inquiétude; leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jette la désolation dans la famille; l'inutilité des recherches met le comble à leur désespoir. Une querelle, un assassinat, tout ce qu'il y a de plus sinistre se présente à leur pensée; et ses parents infortunés finissent par pleurer la mort de ce fils, leur unique espérance. Tandis que sa famille est dans le deuil, Fonrose, sous l'habit d'un pâtre, se présente aux habitants des hameaux voisins de la vallée qu'on ne lui avait

que trop bien décrite. Son ambition est remplie : on lui confie le soin d'un troupeau.

Les premiers jours, il le laisse errer à l'aventure, uniquement attentif à découvrir les lieux où la bergère menait le sien. Ménageons, disait-il, la timidité de cette belle solitaire : si elle est malheureuse, son cœur a besoin de consolation; si elle n'a que de l'éloignement pour le monde, et que le goût d'une vie tranquille et innocente la retienne dans ces lieux, elle y doit éprouver des moments d'ennui, et désirer une société qui l'amuse ou qui la console : laissons-lui rechercher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable, ce sera bientôt pour elle un besoin; alors je prendrai conseil de la situation de son ame. Après tout, nous voilà seuls dans l'univers, et nous serons tout l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin, et de l'amitié à l'amour, le pas est encore plus glissant à notre âge. Et quel âge avait Fonrose, quand il raisonnait ainsi? Fonrose avait dix-huit ans; mais trois mois de réflexion sur le même objet développent bien les idées.

Tandis qu'il se livrait à ses pensées, les yeux errants dans la campagne, il entend de loin cette voix dont on lui avait vanté les charmes. L'émotion qu'elle lui causa fut aussi vive que si elle avait été imprévue. « C'est ici, disait la bergère « dans ses chants plaintifs, c'est ici que mon « cœur jouit de l'unique bien qui lui reste. Ma

« douleur a des délices pour mon ame; je pré-
« fère son amertume aux douceurs trompeuses
« de la joie. » Ces accents déchiraient le cœur sensible de Fonrose. Quelle peut être, disait-il, la cause du chagrin qui la consume? Qu'il serait doux de la consoler! Un espoir plus doux encore osait à peine flatter ses désirs. Il craignit d'alarmer la bergère s'il se livrait imprudemment à l'impatience de la voir de près; et pour la première fois c'était assez de l'avoir entendue. Le lendemain, il se rendit au pâturage; et après avoir observé la route qu'elle avait prise, il alla se placer au pied d'un rocher, qui, le jour précédent, lui répétait les sons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que Fonrose, à la plus jolie figure du monde joignait des talents que ne néglige pas la jeune noblesse d'Italie. Il jouait du hautbois comme *Besuzzi,* dont il avait pris les leçons, et qui faisait alors les plaisirs de l'Europe. Adélaïde, plus profondément ensevelie dans ses affligeantes idées, n'avait point encore fait entendre sa voix; et les échos gardaient le silence. Tout-à-coup ce silence fut interrompu par les sons plaintifs du hautbois de Fonrose. Ces sons inconnus excitèrent dans l'ame d'Adélaïde une surprise mêlée de trouble. Les gardiens des troupeaux errants sur ces collines ne lui avaient jamais fait entendre que les sons des trompes rustiques. Immobile et attentive, elle cherche des yeux qui peut former de si doux ac-

cords. Elle aperçoit de loin un jeune pâtre assis dans le creux d'un rocher, au pied duquel paissait son troupeau. Elle approche, pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle, ce que peut le seul instinct de la nature! L'oreille indique à ce berger toutes les finesses de l'art. Peut-on donner des sons plus purs? quelle délicatesse dans les inflexions! quelle variété dans les nuances! Que l'on dise, après cela, que le goût n'est pas un don naturel. Depuis qu'Adélaïde habitait cette solitude, c'était la première fois que sa douleur, suspendue par une distraction agréable, livrait son ame à la douce émotion du plaisir. Fonrose qui l'avait vue s'approcher et s'asseoir auprès d'un saule pour l'entendre, n'avait pas fait semblant de s'en apercevoir. Il saisit sans affectation le moment de sa retraite, et mesura la marche de son troupeau de manière à la rencontrer sur la pente de la colline où se croisaient leurs chemins. Il ne fit que jeter un regard sur elle, et continua sa route comme n'étant occupé que du soin de son troupeau. Mais que de beautés ce regard avait parcourues! quels yeux! quelle bouche divine! que ces traits, si nobles et si touchants dans leur langueur, seraient plus ravissants, si l'amour les animait! On voyait bien que la douleur seule avait terni dans leur printemps les roses de ses belles joues; mais de tant de charmes, celui qui l'avait le plus vivement ému, était l'élégance noble de sa taille et de sa démarche. A la

souplesse de ses mouvements on croyait voir un jeune cèdre dont la tige droite et flexible cède mollement aux zéphyrs. Cette image, que l'amour venait de graver en traits de flamme dans sa mémoire, s'empara de tous ses esprits. Qu'ils me l'ont peinte faiblement, disait-il, cette beauté inconnue à la terre, dont elle mérite les adorations! et c'est un désert qu'elle habite! et c'est le chaume qui la couvre! Elle qui devrait voir les rois à ses genoux, s'occupe du soin d'un vil troupeau! Sous quels vêtements s'est-elle offerte à ma vue! elle embellit tout, et rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps aussi délicat! des aliments grossiers, un climat sauvage, de la paille pour lit, grand Dieu! et pour qui sont faites les roses? Oui, je veux la tirer de cette condition trop malheureuse et trop indigne d'elle. Le sommeil interrompit ses réflexions, mais n'effaça point cette image. Adélaïde, de son côté, sensiblement frappée de la jeunesse, de la beauté de Fonrose, ne cessait d'admirer les caprices de la fortune. Où la nature va-t-elle rassembler, disait-elle, tant de talents et tant de grâces! Mais, hélas! ces dons qui ne lui sont qu'inutiles, feraient peut-être son malheur dans un état plus élevé. Quels maux la beauté ne cause-t-elle pas dans le monde! malheureuse! est-ce à moi d'y attacher quelque prix? La réflexion désolante vint empoisonner dans son ame le plaisir qu'elle avait goûté : elle se reprocha d'y avoir été sensible, et résolut de s'y

refuser à l'avenir. Le lendemain, Fonrose crut s'apercevoir qu'elle évitait son approche. Il tomba dans une tristesse mortelle. Se douterait-elle de mon déguisement, disait-il? me serais-je trahi moi-même? Cette inquiétude l'occupa tout le long du jour, et son hautbois fut négligé. Adélaïde n'était pas si loin qu'elle ne pût bien l'entendre; et son silence l'étonna. Elle se mit à chanter elle-même. « Il semble, disait sa chanson, « que tout ce qui m'environne partage mes en-« nuis : les oiseaux ne font entendre que de tristes « accents, l'écho me répond par des plaintes, les « zéphyrs gémissent parmi ces feuillages, le bruit « des ruisseaux imite mes soupirs; on dirait qu'ils « roulent des pleurs. » Fonrose, attendri par ces chants, ne put s'empêcher d'y répondre. Jamais concert ne fut plus touchant que celui de son hautbois avec la voix d'Adélaïde. O Ciel! dit-elle, est-ce un enchantement? je n'ose en croire mon oreille : ce n'est pas un berger, c'est un dieu que je viens d'entendre. Le sentiment naturel de l'harmonie peut-il inspirer ces accords? Comme elle parlait ainsi, une mélodie champêtre, ou plutôt céleste, fit retentir le vallon. Adélaïde crut voir réaliser les prodiges que la poésie attribue à la musique, sa brillante sœur. Confuse, interdite, elle ne savait si elle devait se dérober ou se livrer à cet enchantement. Mais elle aperçut le berger qu'elle venait d'entendre rassemblant son troupeau pour regagner sa cabane. Il ignore, dit-elle,

le charme qu'il répand autour de lui ; son ame simple n'en est pas plus vaine ; il n'attend pas même les éloges que je lui dois. Tel est le pouvoir de la musique : c'est le seul des talents qui jouisse de lui-même ; tous les autres veulent des témoins. Ce don du Ciel fut accordé à l'homme dans l'innocence : c'est le plus pur de tous les plaisirs. Hélas ! c'est le seul que je goûte encore ; et je regarde ce berger comme un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours suivants, Fonrose affecta de s'éloigner à son tour. Adélaïde en fut affligée. Le sort, dit-elle, semblait m'avoir ménagé cette faible consolation ; je m'y suis livrée trop aisément ; et pour me punir, il m'en prive. Un jour enfin qu'ils se rencontrèrent sur le penchant de la colline : Berger, lui dit-elle, menez-vous bien loin vos troupeaux ? Ces premières paroles d'Adélaïde causèrent à Fonrose un saisissement qui lui ôta presque l'usage de la voix. Je ne sais, dit-il en hésitant : ce n'est pas moi qui conduit mon troupeau ; c'est mon troupeau qui me conduit moi-même ; ces lieux lui sont plus connus qu'à moi ; je lui laisse le choix des meilleurs pâturages. D'où êtes-vous donc ? lui demanda la bergère. J'ai vu le jour au-delà des Alpes, répondit Fonrose. Êtes-vous né parmi les pasteurs ? poursuivit-elle. Puisque je suis pasteur, dit-il en baissant les yeux, il faut bien que je sois né pour l'être. C'est de quoi je doute, reprit Adélaïde en l'observant avec at-

tention. Vos talents, votre langage, votre air même, tout m'annonce que le sort vous avait mieux placé. Vous êtes bien bonne, reprit Fonrose; mais est-ce à vous de croire que la nature refuse tout aux bergers? Êtes-vous née pour être reine? Adélaïde rougit à cette réponse; et changeant de propos : L'autre jour, dit-elle, au son du hautbois, vous avez accompagné mes chants avec un art qui serait un prodige dans un simple gardien de troupeaux. C'est votre voix qui en est un, reprit Fonrose, dans une simple bergère. — Mais personne ne vous a-t-il instruit? — Je n'ai, comme vous, d'autres guides que mon cœur et mon oreille. Vous chantiez, j'étais attendri; ce que mon cœur sent, mon hautbois l'exprime; je lui inspire mon ame : voilà tout mon secret; rien au monde n'est plus facile. Cela est incroyable, dit Adélaïde. C'est ce que j'ai dit en vous écoutant, reprit Fonrose; cependant il a bien fallu croire. Que voulez-vous? la nature et l'amour se font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune, pour faire voir qu'il n'y a point d'état qu'ils ne puissent ennoblir. Pendant cet entretien, ils avançaient dans la vallée; et Fonrose, qu'un rayon d'espérance animait, se mit à faire éclater dans les airs les sons brillants que le plaisir inspire. Ah! de grâce, dit Adélaïde, épargnez à mon ame l'image importune d'un sentiment qu'elle ne peut goûter. Cette solitude est consacrée à la

douleur; ces échos ne sont point accoutumés à répéter les accents d'une joie profane : ici tout gémit avec moi. J'ai de quoi m'y plaindre, reprit le jeune homme; et ces mots, prononcés avec un soupir, furent suivis d'un long silence. Vous avez à vous plaindre! reprit Adélaïde; est-ce des hommes? est-ce du sort? Je ne sais, dit-il; mais je ne suis pas heureux ; ne m'en demandez pas davantage. Écoutez, dit Adélaïde : le Ciel nous donne à l'un et à l'autre une consolation dans nos peines; les miennes sont comme un poids accablant dont mon cœur est oppressé. Qui que vous soyez, si vous connaissez le malheur, vous devez être compatissant, et je vous crois digne de ma confiance ; mais promettez-moi qu'elle sera mutuelle. Hélas! dit Fonrose, mes maux sont tels que je serai peut-être condamné à ne les révéler jamais. Ce mystère ne fit que redoubler la curiosité d'Adélaïde. Rendez-vous demain, lui dit-elle, au pied de cette colline, sous ce vieux chêne touffu où vous m'avez entendue gémir. Là je vous apprendrai des choses qui exciteront votre pitié. Fonrose passa la nuit dans une agitation mortelle. Son sort dépendait de ce qu'il allait apprendre. Mille pensées effrayantes venaient l'agiter tour-à-tour. Il appréhendait surtout la confidence désespérante d'un amour malheureux et fidèle. Si elle aime, dit-il, je suis perdu.

Il se rendit au lieu indiqué; il vit arriver Adé-

laïde. Le jour était couvert de nuages, et la nature en deuil semblait présager la tristesse de leur entretien. Dès qu'ils furent assis au pied du chêne, Adélaïde parla ainsi : « Vous voyez ces « pierres que l'herbe commence à couvrir, c'est « le tombeau du plus tendre, du plus vertueux « des hommes, à qui mon amour et mon impru- « dence ont coûté la vie. Je suis Française, d'une « famille distinguée, et trop riche, pour mon « malheur. Le comte d'Orestan conçut pour moi « l'amour le plus tendre; j'y fus sensible, je le « fus à l'excès. Mes parents s'opposèrent au pen- « chant de nos cœurs; et ma passion insensée « me fit consentir à un hymen sacré pour les « ames vertueuses, mais désavoué par les lois. « L'Italie était alors le théâtre de la guerre. Mon « époux y allait joindre le corps qu'il devait com- « mander; je le suivis jusqu'à Briançon; ma folle « tendresse l'y retint deux jours malgré lui. Ce « jeune homme plein d'honneur n'y prolongea son « séjour qu'avec une extrême répugnance. Il me « sacrifiait son devoir; mais que ne lui avais-je pas « sacrifié moi-même? En un mot, je l'exigeai; il ne « put résister à mes larmes. Il partit avec un pres- « sentiment dont je fus moi-même effrayée. Je l'ac- « compagnai jusque dans cette vallée, où je reçus « ses adieux; et, pour attendre de ses nouvelles, « je retournai à Briançon. Peu de jours après se « répandit le bruit d'une bataille. Je doutais si « d'Orestan s'y était trouvé; je le souhaitais pour sa

« gloire, je le craignais pour mon amour, quand
« je reçus de lui une lettre que je croyais bien
« consolante. Je serai tel jour, à telle heure, me
« disait-il, dans la vallée et sous le chêne où nous
« nous sommes séparés; je m'y rendrai seul, je
« vous conjure d'aller m'y attendre seule: je ne vis
« encore que pour vous. Quel était mon égare-
« ment! Je n'aperçus dans ce billet que l'impa-
« tience de me revoir, et je m'applaudis de cette
« impatience. Je me rendis donc sous ce même
« chêne. D'Orestan arrive, et après le plus tendre
« accueil : Vous l'avez voulu, ma chère Adélaïde,
« me dit-il; j'ai manqué à mon devoir dans le
« moment le plus important de ma vie. Ce que
« je craignais est arrivé : la bataille s'est donnée;
« mon régiment a chargé; il a fait des prodiges
« de valeur, et je n'y étais pas. Je suis déshonoré,
« perdu sans ressource. Je ne vous reproche pas
« mon malheur; mais je n'ai plus qu'un sacrifice
« à vous faire, et mon cœur vient le consommer.
« A ce discours, pâle, tremblante, et respirant à
« peine, je reçus mon époux dans mes bras. Je
« sentis mon sang se glacer dans mes veines,
« mes genoux ployèrent sous moi, et je tombai
« sans connaissance. Il profita de mon évanouis-
« sement pour s'arracher de mon sein; et bientôt
« je fus rappelée à la vie par le bruit du coup
« qui lui donna la mort. Je ne vous peindrai
« point la situation où je me trouvai : elle est
« inexprimable; et les larmes que vous voyez

« couler, les sanglots qui étouffent ma voix, en « sont une trop faible image. Après avoir passé « une nuit entière auprès de ce corps sanglant « dans une douleur stupide, mon premier soin « fut d'ensevelir avec lui ma honte ; mes mains « creusèrent son tombeau. Je ne cherche point « à vous attendrir; mais le moment, où il fallut « que la terre me séparât des tristes restes de « mon époux, fut mille fois plus affreux pour moi « que ne peut l'être celui qui séparera mon corps « de mon ame. Épuisée de douleur et privée de « nourriture, mes défaillantes mains employèrent « deux jours à creuser ce tombeau, avec des « peines inconcevables. Quand mes forces m'a- « bandonnaient, je me reposais sur le sein livide « et glacé de mon époux. Enfin je lui rendis « les devoirs de la sépulture; et mon cœur lui « promit d'attendre en ces lieux que le trépas « nous réunît. Cependant la faim cruelle com- « mençait à dévorer mes entrailles desséchées. Je « me fis un crime de refuser à la nature les sou- « tiens d'une vie plus douloureuse que la mort. « Je changeai mes vêtements en un simple habit « de bergère, et j'en embrassai l'état, comme « mon unique refuge. Depuis ce temps, toute ma « consolation est de venir pleurer sur ce tom- « beau, qui sera le mien. Vous voyez, poursuivit- « elle, avec quelle sincérité je vous ouvre mon « ame. Je puis avec vous désormais pleurer en « liberté : c'est un soulagement dont j'avais be-

« soin; mais j'attends de vous la même confiance.
« Ne croyez pas m'avoir abusée; je vois claire-
« ment que l'état de pasteur vous est aussi étran-
« ger et plus nouveau qu'à moi. Vous êtes jeune,
« peut-être sensible; et, si j'en crois mes conjec-
« tures, nos malheurs ont eu la même source,
« et comme moi vous avez aimé. Nous n'en serons
« que plus compatissants l'un pour l'autre. Je
« vous regarde comme un ami que le Ciel, tou-
« ché de mes maux, daigne m'envoyer dans ma
« solitude. Regardez-moi comme une amie capa-
« ble de vous donner, sinon des conseils salu-
« taires, au moins des exemples consolants. »

Vous me pénétrez, lui dit Fonrose, accablé de ce qu'il venait d'entendre; et quelque sensibilité que vous me supposiez, vous êtes bien loin d'imaginer l'impression que m'a faite le récit de vos malheurs. Hélas! que ne puis-je y répondre avec cette confiance que vous me témoignez, et dont vous êtes si digne! Mais je vous l'ai dit, je l'avais prévu : telle est la nature de mes peines, qu'un silence éternel doit les renfermer au fond de mon cœur. Vous êtes bien malheureuse! ajouta-t-il avec un profond soupir; je suis encore plus malheureux : c'est tout ce je puis vous dire. Ne vous offensez pas de mon silence; il m'est affreux d'y être condamné. Compagnon assidu de tous vos pas, j'adoucirai vos travaux, je partagerai toutes vos peines; je vous verrai pleurer sur cette tombe; j'y mêlerai mes larmes à vos

pleurs. Vous ne vous repentirez point d'avoir déposé vos ennuis dans un cœur, hélas! trop sensible. Je m'en repens dès-à-présent, dit-elle avec confusion; et tous les deux, les yeux baissés, se retirèrent en silence. Adélaïde, en quittant Fonrose, crut voir sur son visage l'empreinte d'une douleur profonde. J'ai renouvelé, disait-elle, le sentiment de ses peines; et quelle en doit être l'horreur, puisqu'il se croit encore plus malheureux que moi!

Dès ce jour, plus de chant, plus d'entretien suivi entre Fonrose et Adélaïde. Ils ne se cherchaient ni ne s'évitaient l'un l'autre; des regards où la consternation était peinte faisaient presque leur unique langage. S'il la trouvait pleurant sur le tombeau de son époux, le cœur saisi de pitié, de jalousie et de douleur, il la contemplait en silence, et répondait à ses sanglots par de profonds gémissements.

Deux mois s'étaient écoulés dans cette situation pénible; et Adélaïde voyait la jeunesse de Fonrose se flétrir comme une fleur. Le chagrin qui le consumait, l'affligeait elle-même d'autant plus vivement, que la cause lui en était inconnue. Elle était bien éloignée de soupçonner qu'elle en fût l'objet. Cependant, comme il est naturel que deux sentiments qui partagent une ame s'affaiblissent l'un l'autre, les regrets d'Adélaïde sur la mort de d'Orestan devenaient moins vifs chaque jour, à mesure qu'elle se livrait davantage

à la pitié que lui inspirait Fonrose. Elle était bien sûre que cette pitié n'avait rien que d'innocent ; il ne lui vint pas même dans l'idée de s'en défendre; et l'objet de ce sentiment généreux, sans cesse présent à sa vue, le réveillait à chaque instant. La langueur où était tombé ce jeune homme devint telle, qu'Adélaïde ne crut pas devoir le laisser plus long-temps livré à lui-même. Vous périssez, lui dit-elle, et vous ajoutez à mes douleurs celle de vous voir vous consumer d'ennui sous mes yeux, sans pouvoir y apporter remède. Si le récit des imprudences de ma jeunesse ne vous a pas inspiré pour moi du mépris, si l'amitié la plus pure et la plus tendre vous est chère, enfin si vous ne voulez pas me rendre plus malheureuse que je ne l'étais avant de vous avoir connu, confiez-moi la cause de vos peines; vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à les soutenir. Votre secret fût-il plus important que le mien, ne craignez point que je le répande. La mort de mon époux a mis un abyme entre le monde et moi; et la confidence que j'exige sera bientôt ensevelie dans cette tombe, où la douleur me conduit à pas lents. J'espère vous y précéder, dit Fonrose en fondant en larmes. Laissez-moi finir ma déplorable vie, sans vous laisser après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours. — O Ciel! qu'entends-je? s'écria-t-elle éperdue. Qui, moi? j'aurais contribué aux maux qui vous accablent! Achevez,

vous me percez le cœur. Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? Hélas! je tremble! O Ciel, ne m'as-tu mise au monde que pour y faire des malheureux? Parlez, vous dis-je; il n'est plus temps de me cacher qui vous êtes : vous en avez trop dit pour dissimuler plus long-temps. — Eh bien! je suis... je suis Fonrose, le fils des voyageurs que vous avez pénétrés d'admiration et de respect. Tout ce qu'ils ont raconté de vos vertus et de vos charmes m'a inspiré le dessein fatal de venir vous voir sous ce déguisement. J'ai laissé ma famille dans la désolation, croyant m'avoir perdu et pleurant mon trépas. Je vous ai vue; je sais ce qui vous attache en ces lieux; je sais que le seul espoir qui me reste est d'y mourir en vous adorant. Épargnez-moi des conseils inutiles et d'injustes reproches; ma résolution est aussi ferme, aussi inébranlable que la vôtre. Si, en trahissant mon secret, vous troubliez les derniers moments d'une vie qui s'éteint, vous auriez inutilement un tort avec moi, qui n'en aurai jamais avec vous.

Adélaïde confondue tâcha de calmer le désespoir où ce jeune homme était plongé. Rendons, dit-elle, à ses parents le service de le rappeler à la vie; sauvons leur unique espérance; le Ciel m'offre cette occasion de reconnaître leurs bontés. Ainsi, loin de l'effaroucher par une rigueur déplacée, tout ce que la pitié a de plus tendre, tout ce que l'amitié a de plus consolant fut mis en usage pour le calmer.

Ange du Ciel, s'écria Fonrose, je sens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux; votre cœur est à celui qui repose dans ce tombeau; je vois que rien ne peut vous en détacher; je vois combien votre vertu est ingénieuse à me cacher mon malheur; je le sens dans toute son étendue, j'en suis accablé; mais je vous le pardonne. Votre devoir est de ne m'aimer jamais; le mien est de vous adorer toujours.

Impatiente d'exécuter le dessein qu'elle avait conçu, Adélaïde arrive dans la cabane. Mon père, dit-elle à son vieux maître, vous sentez-vous la force de faire le voyage de Turin? J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour donner à monsieur et à madame de Fonrose l'avis le plus intéressant. Le vieillard répondit que son zèle pour les servir lui en inspirait le courage. Allez, reprit Adélaïde, vous les trouverez pleurant la mort de leur fils unique; apprenez-leur qu'il est vivant, qu'il est en ces lieux, et que c'est moi qui veux le leur rendre; mais qu'il est d'une nécessité indispensable qu'ils viennent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il se fait annoncer pour le vieillard de la vallée de Savoie. Ah! s'écria madame de Fonrose, il est peut-être arrivé quelque malheur à notre bergère. Qu'il vienne, ajouta le marquis ; il nous annoncera peut-être qu'elle consent à vivre auprès de nous. Après la perte de mon fils, dit la marquise, c'est la seule consolation que je puisse goûter au monde. Le

vieillard est introduit; il se prosterne, on le relève. Vous pleurez un fils, leur dit-il; je viens vous dire qu'il est vivant ; c'est notre chère enfant qui l'a découvert dans la vallée; elle m'envoie pour vous en instruire; mais vous seuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parlait ainsi, la surprise et la joie avaient ôté à madame de Fonrose l'usage de ses sens. Le marquis, éperdu, égaré, appelle au secours de sa femme, la rappelle à la vie, embrasse le vieillard, annonce à toute sa maison que leur fils leur est rendu. La marquise reprenant ses esprits : Que ferons-nous, dit-elle en saisissant les mains du vieillard et les serrant avec tendresse, que ferons-nous pour reconnaître un bienfait qui nous rend la vie?

Tout est ordonné pour le départ. Ils se mettent en voyage avec le bon homme; ils marchent nuit et jour; ils se rendent dans la vallée, où leur unique bien les attend. La bergère était au pâturage; la vieille femme les y conduit; ils approchent. Quelle est leur suprise! Leur fils, ce fils bien-aimé est auprès d'elle sous l'habit d'un simple pasteur; leurs cœurs, plutôt que leurs yeux, le reconnaissent. Ah! cruel enfant, s'écrie sa mère en se jetant dans ses bras, quel chagrin vous nous avez donné! Pourquoi vous dérober à notre tendresse? et que veniez-vous faire ici? Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous-même. Pardon, madame, dit Adélaïde, tandis que Fonrose embrassait les genoux de son père qui le relevait avec

bonté, pardon de vous avoir laissés si long-temps dans la douleur : si je l'avais connu plutôt, vous auriez été plutôt consolés. Après les premiers mouvements de la nature, Fonrose était retombé dans la plus profonde affliction. Allons, dit le marquis, allons nous reposer dans la cabane, et oublier tous les chagrins que nous a donnés ce jeune fou. Oui, monsieur, je l'ai été, dit Fonrose à son père qui le menait par la main. Il ne fallait pas moins que l'égarement de ma raison pour suspendre dans mon cœur les mouvements de la nature, pour me faire oublier les devoirs les plus sacrés, pour me détacher enfin de tout ce que j'avais de plus cher au monde; mais cette folie, vous l'avez fait naître, et j'en suis trop puni: J'aime, sans espoir, ce qu'il y a de plus accompli sur la terre. Vous ne voyez rien, vous ne connaissez rien de cette femme incomparable; c'est l'honnêteté, la sensibilité, la vertu même; je l'aime jusqu'à l'idolâtrie; je ne puis être heureux sans elle, et je sais qu'elle ne peut être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le marquis, le secret de sa naissance? J'en ai appris assez, dit Fonrose, pour vous assurer qu'elle ne le cède en rien à la mienne ; elle a même renoncé à une fortune considérable pour s'ensevelir dans ce désert. — Et savez-vous ce qui l'y a engagée? — Oui, mon père; mais c'est un secret qu'elle seule peut vous révéler. — Elle est mariée peut-être? — Elle est veuve; mais son cœur n'en est pas plus libre,

ses liens n'en sont que plus forts. Ma fille, dit le marquis en entrant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle Fonrose. La passion extravagante de ce jeune homme ne peut être justifiée que par un objet aussi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma femme se bornaient à vous avoir pour compagne et pour amie; cet enfant ne veut plus vivre s'il ne vous obtient pour épouse; je ne désire pas moins de vous avoir pour fille ; voyez combien de malheureux vous feriez avec un refus. Ah! monsieur, dit-elle, vos bontés me confondent; mais écoutez, et jugez-moi. Alors, en présence du vieillard et de sa femme, Adélaïde leur fit le récit de sa déplorable aventure. Elle y ajouta le nom de sa famille, qui n'était pas inconnue à M. de Fonrose, et finit par le prendre à témoin lui-même de la fidélité inviolable qu'elle devait à son époux. A ces mots, la consternation se répandit sur tous les visages. Le jeune Fonrose, que les sanglots étouffaient, se précipita dans un coin de la cabane pour leur donner un libre cours. Le père attendri vola au secours de son enfant; voyez, disait-il, ma chère Adélaïde, dans quel état vous l'avez mis. Madame de Fonrose, qui était auprès d'Adélaïde, la pressait dans ses bras en la baignant de ses larmes. Eh quoi! ma fille, lui disait-elle, nous ferez-vous pleurer une seconde fois la mort de notre cher enfant? Le vieillard et sa femme, les yeux remplis de pleurs,

et attachés sur Adélaïde, attendaient qu'elle prît la parole. Le Ciel m'est témoin, dit Adélaïde en se levant, que je donnerais ma vie pour reconnaître tant de bontés. Ce serait mettre le comble à mes malheurs que d'avoir à me reprocher le vôtre ; mais je veux que Fonrose lui-même soit mon juge; laissez-moi de grâce lui parler un moment. Alors, se retirant seule avec lui : Ecoutez, lui dit-elle, Fonrose ; vous savez quels liens sacrés me retiennent dans ces lieux; si je pouvais cesser de chérir et de pleurer un époux qui ne m'a que trop aimée, je serais la plus méprisable des femmes. L'estime, l'amitié, la reconnaissance sont des sentiments que je vous dois; mais rien de tout cela ne tient lieu d'amour ; plus vous en avez conçu pour moi, plus vous avez droit d'en attendre ; c'est l'impossibilité de remplir ce devoir qui m'empêche de me l'imposer. Cependant je vous vois dans une situation qui attendrirait le cœur le moins sensible; il m'est affreux d'en être la cause; il me serait plus affreux d'entendre vos parents m'accuser de vous avoir perdu. Je veux donc bien m'oublier dans ce moment, et vous laisser, autant qu'il est en moi, l'arbitre de notre destinée. C'est à vous de choisir celle des deux situations qui vous paraît la moins pénible : ou de renoncer à moi, de vous vaincre, et de m'oublier; ou de posséder une femme qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourrait vous accorder que des sentiments trop faibles pour

remplir les vœux d'un amant. C'en est assez, s'écria Fonrose; et d'une ame comme la vôtre, l'amitié doit tenir lieu d'amour. Je serai jaloux sans doute des pleurs que vous donnerez à la mémoire d'un autre époux; mais la cause de cette jalousie, en vous rendant plus respectable, vous rendra plus chère à mes yeux.

Elle est à moi, dit-il en venant se jeter dans les bras de ses parents; c'est à son respect pour vous, à vos bontés que je la dois; et c'est vous devoir une seconde vie. Dès ce moment leurs bras furent des chaînes dont Adélaïde ne put se dégager.

Ne céda-t-elle qu'à la pitié, à la reconnaissance? je veux le croire pour l'admirer encore; Adélaïde le croyait elle-même. Quoi qu'il en soit, avant de partir elle voulut revoir ce tombeau qu'elle ne quittait qu'à regret. O mon cher d'Orestan, dit-elle, si du sein des morts tu peux lire au fond de mon ame, ton ombre n'a point à murmurer du sacrifice que je fais; je le dois aux sentiments généreux de cette vertueuse famille; mais mon cœur te reste à jamais. Je vais tâcher de faire des heureux, sans aucun espoir d'être heureuse. On ne l'arracha de ce lieu qu'avec une espèce de violence; mais elle exigea qu'on y élevât un monument à la mémoire de son époux, et que la cabane de ses vieux maîtres, qui la suivirent à Turin, fût changée en une maison de campagne, aussi simple que solitaire, où elle se proposait

de venir quelquefois pleurer les égarements et les malheurs de sa jeunesse. Le temps, les soins assidus de Fonrose, les fruits de son second hymen, ont depuis ouvert son ame aux impressions d'une nouvelle tendresse; et on la cite pour exemple d'une femme intéressante, et respectable jusque dans son infidélité.



LA MAUVAISE MÈRE.

Parmi les productions monstrueuses de la nature, on peut compter le cœur d'une mère qui aime l'un de ses enfants à l'exclusion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendresse éclairée, qui distingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive celle qui répond le mieux à ses premiers soins; je parle d'une tendresse aveugle, souvent exclusive, quelquefois jalouse, qui se choisit une idole et des victimes parmi ces petits innocents qu'on a mis au monde, et pour qui l'on est également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'est de cet égarement, si commun et si honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos provinces maritimes, un intendant qui s'était rendu recommandable par sa sévérité à réprimer les vexations de toute espèce, ayant pour principe d'appliquer la faveur au faible, et la rigueur au fort; cet homme de bien, appelé M. de Carandon, mourut pauvre et presque insolvable. Il avait laissé une fille que personne n'épousait, parce qu'elle avait beaucoup d'or-

gueil, peu d'agréments, et point de fortune. Un riche et honnête négociant la rechercha, par considération pour la mémoire de son père. Il nous a fait tant de bien! disait le bon homme Corée (c'était le nom du négociant), il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement; et mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, consentit à lui donner la main; bien entendu qu'elle aurait dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon homme pour la mémoire du père s'étendait jusques sur la fille : il la consultait comme son oracle; et si quelquefois il lui arrivait d'avoir un avis différent du sien, elle n'avait qu'à proférer ces paroles imposantes : Feu M. de Carandon mon père...... Corée n'attendait pas qu'elle achevât pour avouer qu'il avait tort.

Il mourut assez jeune, et lui laissa deux enfants, dont elle avait bien voulu lui permettre d'être le père. En mourant, il croyait devoir régler le partage de ses biens; mais M. de Carandon avait pour maxime, lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfants sous la dépendance d'une mère, il fallait la rendre dispensatrice des biens qui leur étaient destinés. Cette loi fut la règle du testament de Corée, et son héritage fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfants comme bon lui semblerait. De ces deux enfants, l'aîné faisait

ses délices; non qu'il fût plus beau, plus heureusement né que le cadet, mais elle avait couru le danger de la vie en le mettant au monde; il lui avait fait éprouver, le premier, les douleurs et la joie de l'enfantement; il s'était emparé de sa tendresse, qu'il semblait avoir épuisée; elle avait enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère.

Le petit Jacquaut était l'enfant de rebut : sa mère ne daignait presque pas le voir, et ne lui parlait que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osait lever les yeux devant elle, et ne lui répondait qu'en tremblant. Il avait, disait-elle, le naturel de son père, une ame du peuple, et ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'aîné, qu'on avait pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il était possible, c'était la gentillesse même : son indocilité s'appelait hauteur de caractère; son humeur, excès de sensibilité. On s'applaudissait de voir qu'il ne cédait jamais quand il avait raison; or il faut savoir qu'il n'avait jamais tort. On ne cessait de dire qu'il sentait son bien, et qu'il avait l'honneur de ressembler à madame sa mère. Cet aîné, appelé M. de l'Étang (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser le nom de Corée), cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute espèce : les leçons étaient pour lui seul, et le petit Jacquaut en recueillait le fruit; de manière

qu'au bout de quelques années Jacquaut savait tout ce qu'on avait enseigné à M. de l'Étang, qui en revanche ne savait rien.

Les bonnes, qui sont dans l'usage d'attribuer aux enfants tout le peu d'esprit qu'elles ont, et qui rêvent tout le matin aux gentillesses qu'ils doivent dire dans la journée, les bonnes avaient fait croire à madame, dont elles connaissaient le faible, que son aîné était un prodige. Les maîtres, moins complaisants ou plus maladroits, en se plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tarissaient point sur les louanges de Jacquaut. Ils ne disaient pas précisément que M. de l'Étang fût un sot, mais ils disaient que le petit Jacquaut avait de l'esprit comme un ange. La vanité de la mère en fut blessée; et, par une injustice qu'on ne croirait pas être dans la nature si ce vice des mères était moins à la mode, elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux, devint jalouse de ses progrès, et résolut d'ôter à son enfant gâté l'humiliation du parallèle.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentiments de la nature; mais ce retour sur elle-même l'humilia sans la corriger. Jacquaut avait dix ans, de l'Étang en avait près de quinze, lorsqu'elle tomba sérieusement malade. L'aîné s'occupait de ses plaisirs, et fort peu de la santé de sa mère: c'est la punition des mères folles, d'aimer des enfants dénaturés. Cependant on commençait à s'inquiéter; Jacquaut

s'en aperçut; et voilà son petit cœur saisi de douleur et de crainte ; l'impatience de voir sa mère ne lui permet plus de se cacher. On l'avait accoutumé à ne paraître que lorsqu'il était appelé; mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte; il entre sans bruit et à pas tremblants; il s'approche du lit de sa mère. Est-ce vous mon fils? demanda-t-elle. — Non, ma mère, c'est Jacquaut. Cette réponse naïve et accablante pénétra de honte et de douleur l'ame de cette femme injuste; mais quelques caresses de son mauvais fils lui rendirent bientôt tout son ascendant, et Jacquaut n'en fut dans la suite ni mieux aimé, ni moins digne de l'être.

A peine madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison : son prétexte fut que de l'Étang, naturellement vif, était trop susceptible de dissipation pour avoir un compagnon d'étude, et que les impertinentes prédilections des maîtres pour l'enfant qui était le plus humble ou le plus caressant avec eux pouvaient fort bien décourager celui dont le caractère, plus haut et moins flexible, exigeait plus de ménagement. Elle voulut donc que de l'Étang fût l'unique objet de leurs soins, et se défit du malheureux Jacquaut, en l'exilant dans un collége.

A seize ans, l'Étang quitta ses maîtres de mathématiques, de physique, de musique, etc., comme il les avait pris; il commença ses exer-

cices, qu'il fit à-peu-près comme ses études; et à vingt ans, il parut dans le monde avec la suffisance d'un sot qui a entendu parler de tout, et qui n'a réfléchi sur rien.

De son côté, Jacquaut avait fini ses humanités; et sa mère était ennuyée des éloges qu'on lui donnait. Eh bien! dit-elle, puisqu'il est si sage, il réussira dans l'église; il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur, Jacquaut n'avait aucune inclination pour l'état ecclésiastique; il vint supplier sa mère de l'en dispenser. Vous croyez donc, lui dit-elle avec une hauteur froide et sévère, que j'ai de quoi vous soutenir dans le monde? Je vous déclare qu'il n'en est rien. La fortune de votre père n'était pas aussi considérable qu'on l'imagine; à peine suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous, monsieur, vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carrière des bénéfices, ou celle des armes; vous faire tonsurer, ou casser la tête; accepter, en un mot, un petit collet, ou une lieutenance d'infanterie; c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec respect, qu'il y avait des partis moins violents à prendre pour le fils d'un négociant. A ces mots, mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, et lui défendit de paraître à ses yeux. Le jeune Corée, désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mère, se retira

en soupirant, et résolut de tenter si la fortune lui serait moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaisseau était sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avait dessein de se rendre. Il écrivit à sa mère pour lui demander son aveu, sa bénédiction et une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés, mais le dernier avec économie.

Sa mère, trop heureuse d'en être délivrée, voulut le voir avant son départ, et en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frère eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étaient les premières caresses qu'il avait reçues de ses parents; son cœur sensible en fut pénétré; cependant il n'osa leur demander de lui écrire; mais il avait un camarade de collége dont il était tendrement aimé; il le conjura, en partant, de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mère.

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe: on lui obtint des dispenses d'études; et bientôt il fut admis dans le sanctuaire des lois. Il ne fallait plus qu'un mariage avantageux. On proposa une riche héritière; mais on exigea de la veuve la donation de ses biens. Elle eut la faiblesse d'y consentir, en se réservant à peine de quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils serait toujours en sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans, M. de l'Étang se

trouva donc un petit conseiller tout rond, négligeant sa femme autant que sa mère, ayant grand soin de sa personne, et fort peu de souci des affaires du palais. Comme il était du bon air qu'un mari eût quelqu'un qui ne fût pas sa femme, l'Étang crut se devoir à lui-même de s'afficher pour homme à bonnes fortunes. Une jeune personne qu'il lorgna au spectacle répondit à ses agaceries, le reçut chez elle avec beaucoup de politesse, l'assura qu'il était charmant, ce qu'il n'eut pas de peine à croire, et dans peu de temps le débarrassa d'un portefeuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours éternelles, cette beauté parjure le quitta au bout de trois mois pour un jeune lord Anglais aussi sot et plus magnifique. L'Étang, qui ne concevait pas comment on renvoyait un homme comme lui, résolut de s'en venger en prenant une maîtresse plus fameuse encore, et en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faisait mille jaloux; et quand il se comparait à cette foule d'adorateurs qui soupiraient en vain pour elle, il avait le plaisir de se croire plus aimable, comme il se trouvait plus heureux. Cependant, s'étant aperçue qu'il n'était pas sans inquiétude, elle voulut lui prouver qu'il n'était rien au monde qu'elle ne fût résolue à quitter pour lui, et proposa, pour fuir les importuns, de venir ensemble à Paris oublier tout l'univers, et vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Étang fut transporté de cette

marque de tendresse. Tout se prépare pour le voyage; ils partent, ils arrivent, et choisissent leur retraite aux environs du Palais-Royal. Fatime (c'était le nom de cette beauté) demanda et obtint sans peine un carrosse pour prendre l'air. L'Étang fut surpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avaient jamais vu, mais son mérite les attirait en foule. Fatime ne recevait chez elle que la société de l'Étang, et il était bien sûr de ses amis et d'elle. Cette femme charmante avait cependant une faiblesse: elle croyait aux songes. Une nuit, elle en avait fait un qui ne pouvait, disait-elle, s'effacer de son esprit. L'Étang voulut savoir quel était ce songe qui l'occupait si sérieusement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étais dans un appartement délicieux : c'était un lit de damas de trois couleurs, une tapisserie et des sophas assortis à ce lit superbe, des trumeaux éblouissants de dorure, des cabinets de Boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde; mais tout cela n'est rien. Une toilette était dressée; je m'approche, qu'ai-je aperçu? le cœur m'en palpite; un écrin de diamants; et quels diamants encore! l'aigrette la mieux dessinée, les boucles d'oreilles les plus brillantes, le plus bel esclavage, une rivière qui ne finissait pas. Oui, monsieur, je vous le dis, il m'arrivera quelque chose de singulier; ce songe m'a trop vivement frappée, et mes songes ne me trompent jamais.

M. de l'Étang eut beau employer toute son éloquence à lui persuader que les songes ne signifiaient rien, elle lui soutint que celui-ci devait signifier quelque chose, et il finit par craindre que quelqu'un de ses rivaux ne proposât de l'effectuer. Il fallut donc capituler, et à quelques circonstances près se résoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de songer; elle y prit goût, et songea tant, que la fortune du bon homme Corée n'était presque plus elle-même qu'un songe. La jeune épouse de M. de l'Étang, à qui ce voyage avait déplu, demanda d'être séparée de biens d'un mari qui l'abandonnait; et sa dot, qu'il fallut rendre, le mit encore plus mal à son aise.

Le jeu est une ressource. L'Étang prétendait exceller au piquet. Ses amis, qui faisaient bourse commune, pariaient tous pour lui, tandis que l'un d'eux jouait contre. A chaque fois qu'il écartait : Ma foi, disait l'un des parieurs, c'est bien jouer! On ne joue pas mieux, disait l'autre. Enfin M. de l'Étang jouait le mieux du monde; mais il n'avait jamais les as. Tandis qu'on l'expédiait insensiblement, la fidèle Fatime, qui s'aperçut de sa décadence, rêva une nuit qu'elle le quittait, et le quitta le lendemain. Cependant, comme il est humiliant de déchoir, il se piqua d'honneur, et ne voulut rien rabattre de son faste; en sorte que dans quelques années il se trouva qu'il était ruiné.

Il en était aux expédients, lorsque madame sa mère, qui n'avait pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il était désespéré; mais que, loin de pouvoir lui envoyer des secours, il en avait besoin lui-même. Déja l'alarme s'était répandue parmi leurs créanciers; et c'était à qui se saisirait le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait? disait cette mère désolée; je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant qu'était devenu l'infortuné Jacquaut? Jacquaut, avec de l'esprit, la meilleure ame, la plus jolie figure du monde, et sa petite pacotille, était arrivé heureusement à Saint-Domingue. On sait combien un Français, de bonnes mœurs et de bonne mine, trouve aisément à s'établir dans les îles. Le nom de Corée, son intelligence et sa sagesse lui acquirent bientôt la confiance des habitants. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit florissante; le commerce, qui était en vigueur, l'enrichit en peu de temps; et dans l'espace de cinq ans il était devenu l'objet de la jalousie des veuves et des filles les plus belles et les plus riches de la colonie. Mais, hélas! son camarade de collége, qui jusque-là ne lui avait donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frère était ruiné, et que sa mère, abandonnée de tout le monde, était réduite aux plus affreuses extré-

mités. Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah! ma pauvre mère! s'écria-t-il, j'irai, j'irai vous secourir. Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangère, pouvaient la priver des secours de son fils, et la laisser mourir dans l'indigence et le désespoir. Rien ne doit retenir un fils, se disait-il à lui-même, quand il y va de l'honneur et de la vie d'une mère.

Avec de tels sentiments, Corée ne fut plus occupé que du soin de rendre ses richesses portatives. Il vendit tout ce qu'il possédait; et ce sacrifice ne coûta rien à son cœur. Mais il ne put refuser des regrets à un trésor plus précieux qu'il laissait en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux colon qui lui avait laissé des biens immenses, avait jeté sur Corée un de ces regards qui semblent pénétrer jusqu'au fond de l'ame et en démêler le caractère, l'un de ces regards qui décident l'opinion, qui déterminent le penchant, et dont l'effet subit et confus est pris le plus souvent pour un mouvement sympathique. Elle avait cru voir, dans ce jeune homme, tout ce qui peut rendre heureuse une femme honnête et sensible; et son amour pour lui n'avait pas attendu la réflexion pour naître et se développer. Corée, de son côté, l'avait distinguée entre ses rivales, comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme sage et vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble et la plus intéressante, l'air

le plus animé, et cependant le plus modeste, un teint brun, mais plus frais que les roses, des cheveux d'un noir d'ébène, et des dents d'une blancheur et d'un émail à éblouir, la taille et la démarche des nymphes de Diane, le sourire et le regard des compagnes de Vénus; Lucelle, avec tous ces charmes, était douée de ce courage d'esprit, de cette élévation de caractère, de cette justesse dans les idées, de cette droiture dans les sentiments, qui nous font dire assez mal-à-propos qu'une femme a l'ame d'un homme. Il n'était pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuse. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de son cœur, qu'il obtint d'elle sans détour un pareil aveu pour réponse; et leur inclination mutuelle, devenue plus tendre à mesure qu'elle était plus réfléchie, n'aspirait plus qu'au moment d'être consacrée au pied des autels. Quelques démêlés sur l'héritage de l'époux de Lucelle avaient retardé leur bonheur. Ces démêlés allaient finir, lorsque la lettre de l'ami de Corée vint tout-à-coup l'arracher à ce qu'il avait de plus cher au monde, après sa mère. Il se rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de son ami, et lui demanda conseil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas besoin. Fondez votre bien en effets commerçables, allez au secours de votre mère, faites honneur à tout, et revenez; ma fortune vous attend. Si je meurs, mon testament vous l'assurera; si je vis, au lieu

d'un testament, vous savez quels seront vos titres. Corée, pénétré de reconnaissance et d'admiration, saisit les mains de cette femme généreuse, et les arrosa de ses pleurs; mais comme il se répandait en éloges : Allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant; n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque chose de passablement honnête, on crie au prodige, comme si la nature ne nous avait pas donné une ame. A ma place, seriez-vous bien flatté de me voir dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomène le pur mouvement d'un bon cœur? Pardon, lui dit Corée, je devais m'y attendre; mais vos principes, vos sentiments, l'aisance, le naturel de vos vertus, m'enchantent; je les admire sans en être surpris. Va, mon enfant, lui dit-elle en le baisant sur les deux joues, je suis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, et reviens au plutôt.

Il s'embarque, et avec lui il embarque toute sa fortune. Le trajet fut assez heureux jusques vers les Canaries; mais là, leur vaisseau, poursuivi par un corsaire de Maroc, fut obligé de chercher son salut dans ses voiles. Le corsaire qui le chassait était sur le point de le joindre; et le capitaine, effrayé du danger de l'abordage, allait se livrer au pirate. Ah! ma pauvre mère! s'écria Corée en embrassant la cassette où était renfermée toute son espérance; et puis s'arrachant les cheveux de douleur et de rage, Non,

dit-il, ce barbare africain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'adressant au capitaine, à l'équipage et aux passagers consternés : Eh quoi! mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement? souffrirons-nous que ce brigand nous mène à Maroc chargés de fers, et nous y vende comme des bêtes? Sommes-nous désarmés? Ces gens-là sont-ils invulnérables, ou sont-ils plus braves que nous? Ils veulent aborder; qu'ils abordent. Eh bien! nous nous verrons de près. Sa résolution ranima les esprits; et le capitaine, en l'embrassant, le loua d'avoir donné l'exemple.

Déja tout est disposé pour la défense. Le corsaire aborde, les vaisseaux se heurtent; des deux côtés on voit voler la mort : bientôt les deux navires sont enveloppés dans un tourbillon de fumée et de flamme. Le feu cesse, le jour renaît, et le fer choisit ses victimes. Corée, le sabre à la main, faisait un carnage effroyable : dès qu'il voyait un Africain se jeter sur son bord, il courait à lui, le fendait en deux, en s'écriant : Ah! ma pauvre mère! Sa fureur était celle d'une lionne qui défend ses petits; c'était le dernier effort de la nature au désespoir; et l'ame la plus douce, la plus sensible qui fût jamais, était devenue, en ce moment, la plus violente et la plus sanguinaire. Le capitaine le trouvait par-tout, l'œil en feu et le bras sanglant. Ce n'est pas un homme, disaient ses compagnons, c'est un Dieu qui combat pour nous. Son exemple enflammait leur

courage. Il se trouve enfin corps à corps avec le chef de ces barbares. Mon Dieu, s'écria-t-il, ayez pitié de ma mère; et à ces mots, d'un coup de revers, il ouvrit le ventre au corsaire. Dès ce moment la victoire fut décidée; le peu qui restait de l'équipage maroquin demanda la vie, et fut mis dans les fers. Le vaisseau de Corée, avec sa proie, aborde enfin sur les côtes de France; et ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend, avec son trésor, auprès de sa malheureuse mère. Il la trouve au bord du tombeau, et dans un état pour elle plus affreux que la mort même; dénuée de tout secours, et livrée aux soins d'un domestique qui, rebuté de souffrir l'indigence où elle était réduite, lui rendait à regret les derniers soins d'une pitié humiliante. La honte de sa situation lui avait fait défendre à ce domestique de recevoir personne que le prêtre et le médecin charitable qui la visitaient quelquefois. Corée demande à la voir, on le refuse. — Annoncez-moi, dit-il au domestique. — Et quel est votre nom? — Jacquaut. Le domestique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à voir madame. — Hélas! et quel est cet étranger? — Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom, ses entrailles furent si violemment émues qu'elle faillit à expirer. Ah! mon fils, dit-elle d'une voix éteinte et en levant sur lui sa mourante paupière, ah! mon fils, dans quel moment venez-vous revoir votre mère! votre main va lui

fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux et si tendre, de voir cette mère qu'il avait laissée au sein du luxe et de l'opulence, de la voir dans un lit entouré de lambeaux, et dont l'image soulèverait le cœur, s'il m'était permis de la rendre! O ma mère! s'écria-t-il en se précipitant sur ce lit de douleur..... Ses sanglots étouffèrent sa voix, et les ruisseaux de larmes dont il inondait le sein de sa mère expirante furent long-temps la seule expression de sa douleur et de son amour. Le Ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé, d'avoir.... Il l'interrompit; tout est réparé, ma mère, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez. La fortune m'a comblé de biens; je viens les répandre au sein de la nature: c'est pour vous qu'ils me sont donnés. Vivez; j'ai de quoi vous faire aimer la vie. — Ah! mon cher enfant, si je désire de vivre, c'est pour expier mon injustice, c'est pour aimer un fils dont je n'étais pas digne, un fils que j'ai déshérité. A ces mots, elle se couvrait le visage, comme indigne de voir le jour. Ah! madame, s'écria-t-il, en la pressant dans ses bras, ne me dérobez point la vue de ma mère; je viens à travers l'Océan, la chercher et la secourir. Dans ce moment le prêtre et le médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les seules consolations que le Ciel m'a laissées; sans leur charité, je ne serais plus. Corée les embrasse en fondant en larmes. Mes amis, leur dit-il, mes bienfaiteurs, que

ne vous dois-je pas! sans vous je n'aurais plus de mère : achevez de la rappeler à la vie. Je suis riche, je viens la rendre heureuse; redoublez vos soins, vos consolations, vos secours; rendez-la-moi. Le médecin vit prudemment que cette situation était trop violente pour la malade. Allez, monsieur, dit-il à Corée, reposez-vous sur notre zèle, et n'ayez plus d'autre soin que de faire préparer un logement commode et sain. Ce soir madame y sera transportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avait faite la joie, et le calme qui lui succéda, ranimèrent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avait été le principe du mal; la consolation en fut le remède. Corée apprit que son malheureux frère venait de périr misérablement. Je tire le rideau sur le tableau effrayant de cette mort trop méritée : on en déroba la connaissance à une mère sensible, et trop faible encore pour soutenir, sans expirer, un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur s'ouvrirent, et les larmes maternelles coulèrent de ses yeux; mais le Ciel, en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendait un qui l'avait méritée par tout ce que la nature a de plus sensible, et la vertu de plus touchant. Il lui confia les désirs de son ame; c'était de pouvoir réunir dans ses bras sa mère et son épouse. Madame Corée saisit avec joie le

projet de passer avec son fils en Amérique. Une ville remplie de ses folies et de ses malheurs était pour elle un séjour odieux, et l'instant où elle s'embarqua lui rendit une nouvelle vie. Le Ciel, qui protége la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mère de Corée comme elle aurait reçu sa propre mère. L'hymen fit de ces amants les époux les plus fortunés; et leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs et sereins qui sont le partage de la vertu.



LA BONNE MÈRE.

Le soin d'une mère pour ses enfants est de tous les devoirs le plus fidèlement observé dans la nature. Ce sentiment universel domine toutes les passions, il l'emporte même sur l'amour de la vie. Il rend le plus féroce des animaux sensible et doux; le plus paresseux, infatigable; le plus timide, courageux à l'excès : aucun d'eux ne perd de vue ses petits qu'au moment qu'il leur est inutile. On ne voit que parmi les hommes les exemples odieux d'un abandon prématuré.

C'est sur-tout au milieu d'un monde où le vice, ingénieux à se déguiser, prend mille formes séduisantes, c'est là que le plus heureux naturel demande à être éclairé sans cesse. Plus il y a d'écueils et plus ils sont cachés, plus la barque fragile de l'innocence et du bonheur a besoin d'un sage pilote. Quel eût été, par exemple, le sort de mademoiselle du Troëne, si le Ciel n'eût fait exprès pour elle une mère comme il y en a peu !

Cette veuve respectable avait consacré à l'éducation de sa fille unique les plus belles années



Choquet del. Bovinet sc.

Eh bien! disait la bonne mère, auquel des deux allons-nous répondre?

La bonne mère.

de sa vie. Voici quel avait été son calcul dès l'âge de vingt-cinq ans.

J'ai perdu mon époux, disait-elle; je n'ai plus que ma fille et moi : vivrai-je pour moi? vivrai-je pour elle? Le monde me sourit et me plaît encore; mais si je m'y livre, j'abandonne ma fille, et je hasarde son bonheur et le mien. Supposons qu'une vie tumultueuse et dissipée ait tous les charmes qu'on lui attribue, combien de temps puis-je les goûter? De mes années qui s'écoulent, combien peu en ai-je à passer dans le monde? combien dans la solitude et dans le sein de mon enfant? Ce monde, qui m'appelle aujourd'hui, me renverra bientôt sans pitié; et si ma fille s'est oubliée à mon exemple, si elle est malheureuse par ma négligence, quelle sera ma consolation? Embellissons de bonne heure ma retraite, rendons-la douce autant qu'honorable; et sacrifions à ma fille, qui est tout pour moi, cette multitude étrangère, à qui dans peu je ne serai plus rien.

Dès-lors cette mère si sage fut l'amie et la compagne de sa fille; mais obtenir sa confiance n'était pas l'ouvrage d'un jour.

Émilie (c'était le nom de la jeune personne) avait reçu de la nature une ame susceptible des plus vives impressions; et sa mère, qui l'étudiait sans cesse, éprouvait une joie inquiète en s'apercevant de cette sensibilité qui fait tant de mal et tant de bien. Heureux, disait-elle quelquefois,

heureux l'époux qu'elle aimera, s'il est digne de sa tendresse; si, par l'estime et l'amitié, il sait lui rendre précieux les soins qu'elle prendra pour lui plaire! Mais malheur à lui, s'il l'humilie et la rebute! sa délicatesse blessée fera leur supplice à tous deux. Je vois que s'il m'échappe à moi-même un reproche, une plainte légère qu'elle n'ait pas méritée, des larmes amères coulent de ses yeux; son cœur flétri se décourage. Rien n'est plus facile à conduire, ni plus facile à effaroucher.

Quelque modeste que fût la vie de madame du Troëne, elle était conforme à son état, et relative au dessein qu'elle avait de s'éclairer à loisir sur le choix d'un époux digne d'Émilie. Une foule d'aspirants, épris des charmes de sa fille, faisaient, selon l'usage, une cour assidue à la mère. De ce nombre était le marquis de Verglan, qui, pour son malheur, était doué de la plus jolie figure. Son miroir et les femmes le lui avaient dit tant de fois qu'il avait bien fallu le croire. Il s'écoutait avec complaisance, se voyait avec volupté, se souriait à lui-même, et ne cessait de s'applaudir. Il n'y avait rien à dire sur sa politesse; mais elle était si froide et si légère en comparaison des attentions dont il s'honorait, qu'on voyait clairement qu'il occupait la première place dans son estime. Il aurait eu, sans y penser, toutes les grâces naturelles; il les gâtait en les affectant. Du côté de l'esprit, il ne lui manquait que de la justesse, ou plutôt de la réflexion. Personne n'eût

parlé mieux que lui, s'il avait su ce qu'il allait dire; mais son premier soin était d'avoir un avis qui ne fût pas celui d'un autre. Qu'il eût tort, ou qu'il eût raison, cela lui était assez égal; il était sûr d'éblouir, de séduire, de persuader ce qu'il voulait. Il savait par cœur tous ces petits propos de toilette, tous ces jolis mots qui ne disent rien. Il était au fait de toutes les anecdotes galantes de la ville et de la cour; quel était l'amant de la veille, celui du jour, celui du lendemain, et combien de fois, dans l'année, telle et telle en avaient changé. Il connaissait même quelqu'un qui avait refusé d'être sur la liste, et qui aurait supplanté tous ses rivaux, s'il avait voulu s'en donner le soin.

Ce jeune fat était le fils d'un ancien ami de M. du Troëne; et la veuve en parlait à sa fille avec une sorte de pitié. C'est dommage, disait-elle, que l'on gâte ce jeune homme; il était bien né, il pouvait réussir. Il n'avait déja que trop bien réussi dans le cœur d'Émilie. Ce qui est ridicule aux yeux d'une mère ne l'est pas toujours aux yeux de sa fille: la jeunesse est indulgente pour la jeunesse; et il y a de jolis défauts.

Verglan, de son côté, trouvait Émilie assez belle, seulement un peu trop simple; mais cela pouvait se former. Il ne prenait qu'un soin très-léger de lui plaire; mais quand la première impression est faite, tout contribue à l'approfondir. La dissipation même de ce jeune étourdi était un

nouvel attrait pour Émilie; elle y voyait le danger de le perdre; et rien n'accélère, comme la jalousie, les progrès de l'amour naissant.

En rendant compte de sa vie à madame du Troëne, Verglan se donnait, comme de raison, pour l'homme du monde le plus désiré.

Madame du Troëne lui donnait avec ménagement quelques leçons de modestie; mais il protestait que personne n'était moins avantageux que lui; qu'il savait à merveille que ce n'était pas pour lui qu'on le recherchait; que sa naissance y faisait beaucoup, et qu'il devait le reste à son esprit et à sa figure, qualités qu'il ne s'était pas données, et dont il n'avait garde de se prévaloir.

Plus Émilie avait de plaisir à le voir et à l'entendre, plus elle avait soin de dissimuler. Un reproche de sa mère eût fait à son ame une plaie profonde; et cette sensibilité délicate la rendait craintive à l'excès.

Cependant les charmes d'Émilie, dont Verglan était si faiblement touché, avaient inspiré l'amour le plus tendre au sage et modeste Belzors. Un esprit juste et un cœur droit formaient la base de son caractère. Sa figure douce et ouverte s'ennoblissait encore par la haute idée qu'on avait de son ame; car on est disposé naturellement à chercher et à croire démêler dans les traits d'un homme ce que l'on sait qu'il a dans le cœur.

Belzors, en qui la nature avait été dirigée au

bien dès l'enfance, jouissait de l'avantage inestimable de pouvoir s'y abandonner sans précaution et sans contrainte. La décence, l'honnêteté, la candeur, cette franchise qui gagne la confiance, cette sévérité de mœurs qui imprime le respect, avaient en lui l'aisance libre de l'habitude. Ennemi du vice, mais sans faste; indulgent aux ridicules, mais sans en contracter aucun; docile aux usages innocents, incorruptible aux mauvais exemples, il surnageait au torrent du monde; aimé, respecté de ceux même dont sa vie était la censure, et auxquels l'estime publique avait coutume de l'opposer pour humilier leur orgueil.

Madame du Troëne, enchantée du caractère de ce jeune homme, l'avait choisi au fond de son cœur comme le plus digne époux qu'elle pût donner à sa fille. Elle ne tarissait point sur son éloge. Émilie applaudissait avec la modestie de son âge. Madame du Troëne se méprit à l'air ingénu et gracieux que sa fille avait auprès de lui. Comme l'estime qu'il lui inspirait n'était mêlée d'aucun sentiment qu'il fallût cacher, Émilie était à son aise.

Il s'en fallait bien qu'elle fût aussi libre, aussi tranquille avec le dangereux Verglan; et la situation pénible où la mettait sa présence ressemblait assez à l'ennui. Si madame du Troëne parlait de lui en bien, Émilie baissait les yeux et gardait le silence. Il me semble, ma fille, disait madame du Troëne, que vous ne goûtez pas ces

grâces légères et brillantes dont le monde fait tant de cas. Je ne m'y connais point, madame, disait Émilie en rougissant. La bonne mère dissimulait sa joie : elle croyait voir, dans le cœur d'Émilie, la vertu simple et modeste de Belzors triompher de tous les petits vices aimables de Verglan et de ses pareils. Un accident, léger en apparence, mais frappant pour une mère attentive et clairvoyante, vint la tirer de son illusion.

L'un des talents d'Émilie était la peinture au pastel. Elle avait choisi le genre des fleurs, comme le plus analogue à son âge. Il paraît si naturel de voir éclore une rose sous la main de la beauté! Verglan, par un goût approchant du sien, aimait passionnément les fleurs ; on ne le voyait jamais sans un bouquet le plus joli du monde.

Un jour, les yeux de madame du Troëne s'étaient attachés par aventure sur le bouquet de Verglan. Le lendemain elle s'aperçut qu'Émilie, sans y songer peut-être, en dessinait les fleurs. Il était tout simple que les fleurs qu'elle avait vues la veille lui fussent encore présentes, et vinssent, comme d'elles-mêmes, s'offrir au bout de ses crayons; mais ce qui n'était pas aussi simple, c'était l'air d'enthousiasme qu'elle avait en les dessinant. Ses yeux brillaient du feu du génie, sa bouche souriait amoureusement à chaque trait de sa main, et un coloris plus animé que celui des fleurs qu'elle voulait peindre se répandait sur ses belles joues. Êtes-vous contente de votre

séance? lui dit sa mère négligemment. Il n'est pas possible, répondit Émilie, de bien rendre la nature quand on ne l'a pas sous les yeux. Il était vrai cependant qu'elle ne l'avait jamais plus fidèlement exprimée.

Quelques jours après, Verglan revint avec des fleurs nouvelles. Madame du Troëne, sans affectation, les observa l'une après l'autre; et dans la prochaine leçon d'Émilie, le bouquet de Verglan fut dessiné. La bonne mère continua d'observer; et chaque épreuve, confirmant ses soupçons, redoubla son inquiétude. Hélas! dit-elle, je m'alarme peut-être de quelque chose de très-innocent; voyons cependant si elle y entend malice.

Les études et les talents d'Émilie étaient un secret pour la société de sa mère. Comme elle n'avait eu dessein que de lui assurer par-là des loisirs agréables, de lui faire goûter la solitude, et de sauver son imagination des dangers de la rêverie, et son ame active et sensible des ennuis de l'oisiveté, madame du Troëne ne tirait, ni pour elle ni pour sa fille, aucune vanité de ces dons qu'elle cultivait avec tant de soin; mais un jour qu'elles étaient seules avec Belzors, et que l'entretien roulait sur l'avantage précieux de s'occuper et de se suffire: Ma fille, dit madame du Troëne, s'est fait un amusement qu'elle goûte de plus en plus. Je veux que vous voyiez de ses dessins. Émilie ouvrit son portefeuille; et Belzors enchanté ne se lassait point de l'admirer dans son ouvrage. Qu'ils sont doux

et purs, disait-il, les plaisirs de l'innocence! le vice a beau se tourmenter, il n'en aura jamais de pareils. Avouez, mademoiselle, que l'heure du travail passe vîte. Eh bien! vous l'avez fixée, la voilà qui se retrace et se reproduit à vos yeux; le temps n'est perdu que pour les oisifs. Madame du Troëne l'écoutait avec une complaisance secrète. Émilie trouvait ses propos très-sensés; mais elle n'en était point touchée.

Quelques jours après, Verglan vint les voir. Savez-vous, dit madame du Troëne, que ma fille a reçu des éloges de Belzors sur son talent pour le dessin? Je veux aussi que vous en soyez juge. Émilie interdite rougit, balbutia, dit qu'elle n'avait rien de fini, et conjura sa mère d'attendre qu'elle eût quelque morceau digne d'être vu. Elle ne se doutait pas que sa mère lui tendait un piége. Puisqu'il y a du mystère, il y a de l'intention, dit cette mère clairvoyante : elle a craint que Verglan ne reconnût ses fleurs, et qu'il ne pénétrât le motif secret du plaisir qu'elle a eu à les peindre. Ma fille aime ce jeune étourdi; mes craintes n'étaient que trop fondées.

Madame du Troëne, sollicitée de tous côtés, se retranchait encore sur la jeunesse d'Émilie, et sur la résolution qu'elle avait prise elle-même de ne pas la gêner dans son choix. Cependant ce choix l'alarmait: Ma fille, disait-elle, va préférer Verglan; il y a du moins lieu de le croire; et ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour

rendre sa femme malheureuse. Si je déclare ma volonté à Émilie, si je la lui laisse entrevoir, elle se fera une loi d'y souscrire sans se plaindre, elle épousera un homme qu'elle n'aime point, et le souvenir de celui qu'elle aime la poursuivra dans les bras d'un autre. Je connais son ame, elle sera victime de son devoir; mais est-ce à moi d'ordonner ce douloureux sacrifice? A Dieu ne plaise! non, je veux que son inclination la décide. Mais je puis diriger son inclination en l'éclairant; et voilà le seul usage légitime de l'autorité qui m'est confiée. Je suis sûre de la bonté du cœur, de la justesse de l'esprit de ma fille; suppléons, par les lumières de mon âge, à l'inexpérience du sien ; qu'elle voie par les yeux de sa mère, et qu'elle croie, s'il est possible, ne consulter que son penchant.

Toutes les fois que Verglan et Belzors se trouvaient ensemble chez madame du Troëne, elle engageait l'entretien sur les mœurs, les usages, les maximes du monde. Elle animait la contradiction, et sans prendre aucun parti, donnait à leur caractère la liberté de se développer. Ces petites aventures dont la société fourmille, et qui entretiennent l'oisive curiosité des cercles de Paris, donnaient le plus souvent matière à leurs réflexions. Verglan, léger, tranchant et vif, était constamment du parti de la mode. Belzors, d'un ton plus modeste, ne laissait pas de défendre le parti des bonnes mœurs avec une noble franchise.

L'arrangement du comte d'Auberive avec sa femme faisait alors la nouvelle des soupés. On disait, qu'après une querelle assez vive et des plaintes amères de part et d'autre sur leur mutuelle infidélité, ils étaient convenus qu'ils ne se devaient rien; qu'ils avaient fini par rire de la sottise qu'ils avaient eue d'être jaloux, sans être amoureux; que d'Auberive consentait à voir le chevalier de Clange, amant de sa femme, et qu'elle avait promis, de son côté, de recevoir le mieux du monde la marquise de Talbe, à qui d'Auberive faisait la cour; que la paix avait été ratifiée dans un soupé; et que jamais deux couples d'amans n'avaient été de meilleure intelligence.

A ce récit, Verglan s'écria que rien n'était plus sage. On parle du bon vieux temps, disait-il; que l'on me cite un exemple des mœurs de nos pères qui soit comparable à celui-ci. Autrefois une infidélité mettait le feu à la maison; l'on enfermait, l'on battait sa femme. Si l'époux usait de la liberté qu'il s'était réservée, sa triste et fidèle moitié était obligée de dévorer son injure, et de gémir au fond de son ménage, comme dans une obscure prison. Si elle imitait son volage époux, c'était avec des dangers terribles. Il n'y allait pas de moins que de la vie pour son amant et pour elle-même. On avait eu la sottise d'attacher l'honneur d'un homme à la vertu de son épouse; et le mari, qui n'en était pas moins galant homme en cherchant fortune ailleurs, devenait le ridicule

objet du mépris public, au premier faux pas que faisait madame. En honneur! je ne conçois pas comment, dans ces siècles barbares, on avait le courage d'épouser: les nœuds de l'hymen étaient une chaîne. Aujourd'hui voyez la complaisance, la liberté, la paix régner au sein des familles. Si les époux s'aiment, à la bonne heure; ils vivent ensemble, ils sont heureux. S'ils cessent de s'aimer, ils se le disent en honnêtes gens, et se rendent l'un à l'autre la parole d'être fidèles. Ils cessent d'être amants; ils sont amis. C'est ce que j'appelle des mœurs sociales, des mœurs douces; cela donne envie de se marier. Vous trouvez donc tout simple, lui demanda madame du Troëne, d'être la confidente de son mari, et le complaisant de sa femme? — Assurément, pourvu que cela soit mutuel. N'est-il pas juste d'accorder sa confiance à qui nous honore de la sienne; et de se rendre, tour-à-tour, dans la vie, les offices de l'amitié? Peut-on avoir une meilleure amie que sa femme, un ami plus sûr et plus intime que son mari? Avec qui sera-t-on libre, si ce n'est avec la personne qui, par état, ne fait qu'un avec nous? et quand, par malheur, on ne trouve plus de plaisir chez soi, qu'a-t-on de mieux à faire que de le chercher ailleurs, et de l'y ramener, chacun de son côté, sans jalousie et sans obstacle?

Rien de plus riant, dit Belzors, que cette méthode nouvelle; mais nous avons encore, vous et moi, bien du chemin à faire avant que de la

goûter sincèrement. D'abord il faut pouvoir se passer de sa propre estime, de celle de sa femme et de ses enfants; il faut pouvoir s'accoutumer à regarder, sans répugnance, comme une moitié de soi-même, quelqu'un que l'on méprise assez pour le livrer..... Bon, reprit Verglan; préjugés que tous ces scrupules! Qui empêche qu'on ne s'estime l'un l'autre, s'il est décidé qu'il n'y a plus aucune honte à tout cela? Quand cela sera décidé, dit Belzors, tous les liens de la société seront rompus. La sainteté inviolable des nœuds de l'hymen fait la sainteté des nœuds de la nature. Souviens-toi, mon ami, que s'il n'y a plus de devoirs sacrés pour les époux, il n'y en aura guère pour les enfants: tous ces liens tiennent l'un à l'autre. Les querelles de ménage étaient violentes du temps de nos pères; mais la masse des mœurs était saine. Les esprits se calmaient, les cœurs se rapprochaient. On ne s'en estimait pas moins, et l'on s'en aimait davantage. Aujourd'hui, cette société domestique, qui te semble si douce, c'est un corps languissant, qu'un poison lent glace et consume. Crois-moi, mon cher Verglan, nous n'avons pas l'idée de ces joies pures et intimes que goûtaient deux époux au sein de leur famille; de cette union qui faisait les délices de leur jeunesse et la consolation de leurs vieux ans. Qu'aujourd'hui une mère soit affligée des égarements de son fils, qu'un père soit accablé de quelque revers de fortune; sont-ils un refuge, un appui

l'un pour l'autre? Ils sont obligés de chercher au-dehors où déposer leur peine; et le soulagement est bien faible de la part des étrangers!

Tu parles comme un oracle, mon sage Belzors, disait Verglan; mais qui t'a dit que deux époux ne fissent pas mieux de s'aimer, d'être fidèles toute leur vie? Je veux seulement, si par malheur ce goût mutuel vient à cesser, qu'on se console et qu'on s'arrange, sans qu'il soit défendu à ceux qui se seraient aimés du temps de nos aïeux, de s'aimer de même, si le cœur leur en dit. En effet, dit madame du Troëne, qu'est-ce qui les en empêche? — Qu'est-ce qui les en empêche? madame, reprit Belzors, l'usage, l'exemple, le bon ton, la facilité de vivre sans reproche au gré de leurs désirs. Verglan m'avouera aisément que la vie que l'on mène dans le monde est agréable, et qu'il est doux de changer d'objet ; notre faiblesse nous y invite. Qui résistera donc à ce penchant, si l'on nous ôte le frein des mœurs? Moi, je n'ôte rien, dit Verglan; mais je veux que chacun puisse vivre à sa guise; et j'approuve fort le parti qu'ont pris d'Auberive et sa femme, de se passer réciproquement ce qu'on appelle des torts : S'ils sont contents, tout le monde doit l'être.

Comme il achevait ces mots, on annonça le marquis d'Auberive. Ah! marquis, tu viens fort à-propos, lui dit Verglan. Dis-nous, je te prie, si ton histoire est vraie. On prétend que ta femme te passe la rhubarbe, et que tu lui passes le séné.

Bon! quelle folie! dit d'Auberive avec indolence. — J'ai soutenu que rien n'était plus raisonnable; mais voilà Belzors qui te condamne sans appel. — Pourquoi donc? est-ce qu'il n'en eût pas fait autant? Ma femme est jeune et jolie; elle est coquette : cela est tout simple. Au fond pourtant je la crois fort honnête ; mais quand elle le serait un peu moins, il faut bien que justice se fasse. Je conçois cependant qu'un homme plus jaloux que moi me condamne; mais ce qui m'étonne, c'est que Belzors soit le premier. Je n'ai jusqu'ici reçu que des éloges. Rien n'est plus naturel que mon procédé; et tout le monde m'en félicite comme de quelque chose de merveilleux. Il semble qu'on ne me croyait pas assez de bon sens pour prendre un parti raisonnable. En homme d'honneur, je suis confus des compliments que j'en reçois. Quant à messieurs les rigoristes, je les honore beaucoup; mais je vis pour moi-même. Que chacun en fasse autant; le plus heureux sera le plus sage. — Au reste, comment se porte la marquise? lui demanda madame du Troëne, pour changer de propos. — A merveille, madame; hier encore nous soupâmes ensemble, et je ne la vis jamais de si belle humeur. Je gage, dit Verglan, que tu la reprendras quelque jour. Ma foi! cela pourrait bien être; déja même hier, au sortir de table, je me suis surpris lui disant des douceurs.

Cette première épreuve fit la plus vive impression sur l'esprit d'Émilie. Sa mère, qui s'en aper-

çut, laissa un libre cours à ses réflexions; mais pour la mettre sur la voie, J'admire, lui dit-elle, comme les opinions dépendent des caractères. Voilà deux jeunes gens élevés avec le même soin, tous deux imbus des mêmes principes d'honnêteté et de vertu : voyez cependant comme ils diffèrent l'un de l'autre! Et chacun d'eux croit avoir raison. Le cœur d'Émilie faisait de son mieux pour excuser dans Verglan le tort d'avoir pris les mœurs de son siècle. Avec quelle légèreté, disait-elle, on traite la pudeur et la foi! comme on se joue de ce qu'il y a de plus sacré dans la nature! Et Verglan donne dans ces travers! que n'a-t-il l'ame de Belzors!

Quelque temps après, Émilie et sa mère étant au spectacle, Belzors et Verglan se présentèrent à leur loge; et madame du Troëne les invita l'un et l'autre à s'y placer. On jouait Inès : la scène des enfants fit dire à Verglan quelques bons mots qu'il donnait pour d'excellentes critiques. Belzors, sans l'écouter, fondait en larmes, et ne s'en cachait pas. Son rival le plaisanta sur sa faiblesse. Quoi! lui dit-il, des enfants te font pleurer? Et que voulez-vous donc qui me touche? dit Belzors. Oui, je l'avoue, je n'entends jamais sans tressaillir les tendres noms de père et de mère : le pathétique de la nature me pénètre; l'amour même le plus touchant m'intéresse, m'émeut beaucoup moins. Inès fut suivie de Nanine; et quand ce vint au dénouement, Oh! dit Verglan,

cela passe le jeu. Que Dolban aime cette petite fille, à la bonne heure; mais l'épouser me paraît un peu fort. C'est peut-être une folie, reprit Belzors; mais je m'en sens capable : quand la vertu et la beauté sont réunies, je ne réponds plus de ma tête. Aucun de leurs propos n'échappait à madame du Troëne : Émilie, plus attentive encore, rougissait de l'avantage que Belzors avait sur son rival. Après le spectacle, ils virent passer le chevalier d'Olcet en pleureuses. Qu'est-ce donc, chevalier ? lui dit Verglan d'un air léger. C'est un vieil oncle à moi, répond d'Olcet, qui a eu la bonté de me laisser dix mille écus de rente. — Dix mille écus ! viens donc que je t'embrasse ! Cet oncle-là est un galant homme. Dix mille écus ! il est charmant ! Belzors, l'embrassant à son tour, lui dit : Chevalier, je m'afflige avec vous de sa mort : je sais que vous pensez trop bien pour en concevoir une joie dénaturée. Il m'a long-temps servi de père, dit le chevalier, confus de l'air riant qu'il avait pris; mais vous savez qu'il était si vieux ! C'est un motif de patience, reprit Belzors avec douceur; mais ce n'en est pas un de consolation. Un bon parent est le meilleur de tous les amis; et le bien qu'il vous a laissé n'en paierait pas un semblable. C'est un triste ami qu'un vieil oncle, dit Verglan; et dans la règle, il faut que chacun vive à son tour. Les jeunes gens seraient fort à plaindre, si les vieillards étaient immortels. Belzors changea de propos,

pour épargner à Verglan une réplique humiliante. A chaque trait de ce contraste, le cœur d'Émilie était cruellement déchiré. Madame du Troëne vit avec joie l'air respectueux et sensible qu'elle prit avec Belzors, et l'air froid et chagrin dont elle répondait aux gentillesses de Verglan; mais pour ménager une nouvelle épreuve, elles les invita l'un et l'autre à souper.

On joua : Verglan et Belzors firent un trictrac tète-à-tête. Verglan n'aimait que le gros jeu : Belzors jouait le jeu qu'on voulait. La partie était intéressante. Mademoiselle du Troëne fut du nombre des spectateurs; et la bonne mère, en faisant son tri, ne laissait pas d'avoir l'œil sur sa fille, et de lire sur son visage ce qui se passait dans son cœur. La fortune favorisa Belzors. Émilie, quelque mécontente qu'elle fût de Verglan, avait le cœur trop bon pour ne pas souffrir en le voyant s'engager dans une perte sérieuse. Le jeune étourdi ne se possédait plus : il se piqua, il doubla son jeu; et avant le souper, il en était au point de jouer sur sa parole. L'humeur l'avait pris; il fit son possible pour être enjoué ; mais l'altération de son visage en écartait la joie. Il s'aperçut lui-même qu'on le plaignait, et qu'on ne riait pas de quelques mots plaisants qu'il tâchait de dire; il en fut humilié ; et le dépit allait s'en mêler, si l'on n'eût pas quitté la table. Belzors, que ni son bonheur ni le chagrin de son rival n'avaient ému, fut doux et

modeste, selon sa coutume. Ils se remirent au jeu. Madame du Troëne, qui avait fini sa partie, vint assister à celle-ci, très-inquiète de l'issue qu'elle aurait, mais désirant qu'elle fît son impression sur l'ame d'Émilie. Le succès passa son attente. Verglan perdait l'impossible. Le tremblement de sa main et la pâleur de son visage exprimaient le trouble qu'il voulait cacher. Belzors, avec une complaisance inépuisable, lui donna des revanches tant qu'il en voulut; et quand, à force de doubler le jeu, il eut laissé Verglan s'acquitter jusqu'à une somme raisonnable : Si vous le trouvez bon, dit-il, nous nous en tiendrons là : je crois pouvoir gagner honnêtement ce que j'étais résolu à perdre. Tant de modération et de sagesse excita dans l'assemblée un murmure d'applaudissements. Le seul Verglan y parut insensible, et en se levant, dit d'un air de dédain : Ce n'était pas la peine de jouer si long-temps.

Émilie ne dormit pas de la nuit, tant son ame était agitée de ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Quelle différence! disait-elle. Et par quel caprice faut-il que je soupire d'être éclairée? La séduction ne devrait-elle pas cesser, dès qu'on s'aperçoit que l'on est séduite? J'admire l'un, et j'aime l'autre. Quelle est cette mésintelligence entre le cœur et la raison qui fait que l'on chérit encore ce que l'on cesse d'estimer?

Le matin, selon son usage, elle parut au lever de sa mère. Je te trouve changée, lui dit madame

du Troëne. — Oui, ma mère, je le suis beaucoup. — Est-ce que tu n'as pas bien dormi? — Fort peu, dit-elle avec un soupir. — Il faut cependant tâcher d'être jolie; car je te mène ce soir aux Tuileries, où tout Paris doit s'assembler. Je me plaignais que le plus beau jardin de l'univers fût abandonné : je suis bien aise qu'on y revienne.

Verglan ne manqua pas de s'y rendre; et madame du Troëne le retint auprès d'elle. Le coup-d'œil de cette promenade avait l'air d'un enchantement. Mille beautés, dans tout l'éclat d'une parure éblouissante, étaient assises autour de ce bassin, dont la sculpture a décoré l'enceinte. L'allée superbe que ce bassin couronne, était remplie de ces jeunes nymphes qui, par leurs charmes et leurs talents, attirent les désirs sur leurs pas. Verglan les connaissait toutes, et leur souriait en les suivant des yeux. Celle-ci, disait-il, c'est Fatmé. Rien n'est plus tendre, plus sensible. Elle vit comme un ange avec Cléon ; il lui a donné vingt mille écus en six mois ; ils s'aiment comme deux tourterelles. Celle-là est la célèbre Corine ; sa maison est le temple du luxe; ses soupers sont les plus brillants de Paris ; elle en fait les honneurs avec des grâces qui nous enchantent. Voyez-vous cette blonde si modeste, et dont les regards se promènent languissamment de tous côtés ? Elle a trois amants, dont chacun se flatte d'être le seul heureux. C'est un plaisir de la voir au milieu de ses adorateurs, leur distribuer des fa-

veurs légères, et leur persuader tour-à-tour qu'elle se joue de leurs rivaux. C'est un modèle de coquetterie; et personne ne trompe son monde avec tant d'adresse et de légèreté. Elle ira loin, sur ma parole, et je le lui ai déja prédit. Vous êtes donc dans sa confidence? demanda madame du Troëne. — Oh! oui. Ce n'est pas avec moi qu'elles dissimulent : elles me connaissent; elles savent bien qu'on ne m'en impose pas. Et vous, Belzors, dit madame du Troëne au sage et vertueux jeune homme qui venait de les aborder, êtes-vous initié à ces mystères? — Non, madame : je veux croire que tout cela est fort amusant; mais le charme en fait le danger. Madame du Troëne observa que les honnêtes femmes recevaient d'un air froid et réservé le salut riant et familier de Verglan, tandis qu'elles répondaient avec l'air de l'estime et de l'amitié au salut respectueux de Belzors. Elle plaisanta Verglan sur cette distinction, afin d'en faire apercevoir Émilie. Il est vrai, dit-il, madame, qu'on me tient rigueur en public; mais tête-à-tête on m'en dédommage.

De retour chez elle avec eux, elle reçut la visite d'Éléonore, jeune veuve d'une rare beauté. Éléonore parla du malheur qu'elle avait eu de perdre un époux estimable; elle en parla, dis-je, avec tant de sensibilité, de candeur et de grâce, que madame du Troëne, Émilie et Belzors l'écoutaient les larmes aux yeux. Pour une femme jeune et belle, dit Verglan d'un ton badin, un mari est une

perte légère et facile à réparer. Non pas pour moi, monsieur, dit la tendre et modeste Éléonore ; un mari qui honorait une femme de mon âge de son estime et de sa confiance, et dont la tendresse délicate n'eut jamais ni les craintes de la jalousie, ni les négligences de l'habitude, n'est pas de ceux qu'on remplace aisément. Il était sans doute d'une jolie figure ? demanda Verglan. —Non, monsieur ; mais son ame était belle. Une belle ame, reprit Verglan d'un air dédaigneux ; une belle ame ! Était-il jeune au moins ? — Point du tout : il était dans l'âge où l'on est sensé, quand on a de quoi l'être. —Mais, s'il n'était ni jeune, ni joli, je ne vois pas de quoi vous désoler. La confiance, l'estime, les procédés honnêtes vont tout seuls avec une femme aimable : rien de tout cela ne peut vous manquer. Croyez-moi, madame, le point essentiel est de vous assortir du côté de l'âge et de la figure, d'unir les Grâces avec les Amours, en un mot, d'épouser un joli homme, ou de garder votre liberté. Vos conseils sont les plus galants du monde, dit Éléonore en s'en allant ; mais par malheur ils sont déplacés. Voilà une belle prude, dit Verglan dès qu'elle fut sortie. La pruderie, monsieur, reprit madame du Troëne, est une copie exagérée de la sagesse et de la raison ; et je ne vois rien, dans Éléonore, que de simple et de naturel. Pour moi, dit Belzors, je la trouve aussi respectable qu'elle est belle. Respecte, mon ami, respecte, reprit Verglan avec vivacité ; qui t'en empêche ? Elle seule peut le

trouver mauvais. Savez-vous, interrompit madame du Troëne, qui pourrait consoler Éléonore? C'est un homme comme Belzors; et si j'étais l'amie qu'il consulterait pour un choix, je l'engagerais à penser à elle. Vous m'honorez beaucoup, madame, dit Belzors en rougissant; mais Éléonore mérite un cœur libre, et par malheur le mien ne l'est pas. A ces mots, il sortit accablé du congé qu'il avait cru recevoir. Car enfin, disait-il, m'inviter elle-même à rechercher Éléonore, n'est-ce pas m'avertir de renoncer à Émilie? Ah! que mon cœur lui est peu connu! Verglan, qui l'entendit de même, eut l'air de plaindre son rival. Il en parla comme du plus honnête homme du monde. C'est dommage qu'il soit si triste, disait-il du ton de la pitié. Voilà ce qu'ils gagnent avec leur vertu : ils ennuient; et on les renvoie. Madame du Troëne, sans s'expliquer, l'assura qu'elle n'avait prétendu rien dire de désobligeant à l'un des hommes qu'elle honorait le plus. Cependant Émilie avait les yeux baissés, et sa rougeur laissait voir l'agitation de son ame. Verglan ne douta point que ce trouble ne fût un mouvement de joie : il se retira triomphant; et le lendemain il lui écrivit un billet conçu en ces mots : « Vous avez dû me trouver bien ro-
« manesque, belle Émilie, de n'avoir fait si long-
« temps parler que mes yeux! Ne m'accusez pas
« d'une injuste défiance: j'ai lu dans votre cœur;
« et si je n'avais eu à consulter que lui, j'étais
« bien sûr de sa réponse. Mais vous dépendez

« d'une mère, et les mères ont des caprices. Heu-
« reusement la vôtre vous aime, et sa tendresse « a éclairé son choix. Le renvoi de Belzors m'an- « nonce qu'elle s'est décidée; mais votre aveu doit « précéder le sien : je l'attends avec l'impatience « du plus tendre et du plus violent amour. » Émilie ouvrit ce billet sans savoir d'où il lui venait : elle en fut offensée autant que surprise, et n'hésita point à le communiquer à sa mère. Je vous sais bon gré, lui dit madame du Troëne, de cette marque d'amitié ; mais je vous dois à mon tour confidence pour confidence. Belzors m'a écrit : lisez sa lettre. Émilie obéit, et lut : « Madame, j'honore la vertu, « j'admire la beauté, je rends justice à Éléonore; « mais le Ciel n'a-t-il favorisé qu'elle? Et après « avoir adoré, dans votre image, ce qu'il a fait de « plus touchant, me croyez-vous en état de suivre « le conseil que vous m'avez donné? Je ne vous « dirai pas combien il est cruel : mon respect « étouffe mes plaintes. Si je n'ai pas le nom de « votre fils, j'en ai du moins les sentiments; et « ce caractère est ineffaçable. »

Émilie ne put achever sans la plus vive émotion. Sa mère fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et lui dit : Oh! çà, ma fille, c'est à moi de répondre à ces deux rivaux ; mais c'est à toi de dicter mes réponses. —A moi, ma mère! — A qui donc? Est-ce moi qu'ils demandent en mariage? est-ce mon cœur que je dois consulter? —Ah ! madame, votre volonté n'est-elle pas la mienne?

n'avez-vous pas le droit de disposer de moi? — Tout cela, mon enfant, est le mieux du monde; mais comme il y va de ton bonheur, il est juste que tu en décides. Ces jeunes gens sont bien nés tous les deux : l'état, la fortune sont à-peu-près les mêmes; vois lequel remplit le mieux l'idée que tu te fais d'un bon mari : gardons celui-là, et congédions l'autre. Émilie, pénétrée, baisait les mains de sa mère, et les arrosait de ses larmes. Mettez le comble à vos bontés, lui disait-elle, en m'éclairant sur mon choix : plus il est important, plus j'ai besoin que vos conseils le déterminent. L'époux que ma mère m'aura choisi me sera cher, mon cœur ose vous en répondre. — Non, ma fille; on n'aime pas ainsi par devoir; et tu sais mieux que moi-même ce qui est digne de te rendre heureuse. Si tu ne l'es pas, je te consolerai : je veux bien partager tes peines, mais je ne veux pas les causer. Allons, je mets la main à la plume, je vais écrire; tu n'as qu'à dicter.

Qu'on s'imagine le trouble, la confusion, l'attendrissement d'Émilie : tremblante auprès de cette tendre mère, une main sur ses yeux et l'autre sur son cœur, elle essayait en vain d'obéir; sa voix expirait sur ses lèvres. Eh bien! disait la bonne mère, auquel des deux allons-nous répondre? finis; ou je vais m'impatienter. A Verglan, dit Émilie d'une voix faible et chancelante. — A Verglan, soit. Que lui dirai-je?

« Il n'est pas possible, monsieur, qu'un homme

« qui se doit, comme vous, à la société, y renonce « pour vivre au sein de sa famille. Mon Émilie « n'a pas de quoi vous dédommager des sacrifices « qu'elle exigerait. Continuez d'embellir le monde; « c'est pour lui que vous êtes fait. »—Est-ce là tout? —Oui, ma mère. —Et à Belzors, que lui dirons-nous? Émilie continua de dicter avec un peu plus de confiance. « Vous trouver digne d'une femme « aussi vertueuse que belle, ce n'était pas, mon-« sieur, vous interdire un choix qui m'intéresse « autant qu'il m'honore; c'était même vous y en-« courager. Votre modestie a pris le change, et « vous avez été injuste envers vous-même et « envers moi. Venez apprendre à mieux juger « des intentions d'une bonne mère. Je dispose « du cœur de ma fille, et je n'estime personne « au monde plus que vous. »

Viens toi-même, mon enfant, que je t'embrasse, s'écria madame du Troëne : tu remplis les vœux de ta mère; et tu n'aurais pas mieux dit quand tu aurais consulté mon cœur.

Belzors accourut, ne se possédant pas de joie. Jamais mariage ne fut plus applaudi, plus fortuné que celui-là. La tendresse de Belzors se partagea entre Émilie et sa mère; et l'on doutait dans le monde laquelle des deux il aimait le plus.



L'ÉCOLE DES PÈRES.

Le malheur d'un père occupé de la fortune de ses enfants, est de ne pouvoir veiller lui-même à leur éducation, plus intéressante que leur fortune. Le jeune Timante, appelé M. de Volny, avait reçu de la nature une figure aimable, un esprit facile, un bon cœur; mais, grâces aux soins de madame sa mère, cet heureux naturel fut bientôt gâté; et le plus joli enfant du monde à six ans, devint un petit fat à quinze. On lui donna tous les talents frivoles, mais pas un des talents utiles; et qu'en eût-il fait? C'était bon pour son père, qui avait été obligé de travailler pour s'enrichir; mais lui qui trouvait sa fortune faite, ne devait savoir qu'en jouir noblement. On lui avait donné pour maxime qu'il ne fallait jamais vivre avec ses égaux; aussi ne voyait-il que des jeunes gens qui, au-dessus de lui par leur naissance, lui pardonnaient d'être plus riche qu'eux, pourvu qu'il payât leurs plaisirs. Son père n'eût pas eu la complaisance de fournir à ses libéralités; mais sa mère faisait honneur à tout. Elle n'ignorait pas que, dès l'âge de dix-neuf ans, il avait, selon le

bel usage, une petite maison et une jolie maîtresse; il fallait bien lui passer quelque chose. Elle exigeait seulement qu'il y mît un peu de mystère, de peur que Timante, qui ne savait pas son monde, ne trouvât mauvais que son fils s'amusât. Si, dans les intervalles de son travail, le père marquait de l'inquiétude sur la vie dissipée que menait ce jeune homme, la mère était là pour le justifier; et les mensonges complaisants ne lui manquaient jamais au besoin. Timante avait le plaisir d'entendre dire que personne au bal n'avait dansé comme son fils. Il est bien consolant, disait le bon homme, de s'être donné tant de peine pour un fils qui danse bien. Il ne concevait pas pourquoi il fallait que ce petit seigneur eût des laquais si galamment vêtus, et un si brillant équipage; mais madame son épouse lui représentait que la considération y était attachée, et que, pour réussir dans le monde, il fallait y être sur un certain pied. S'il demandait pourquoi son fils rentrait si tard : c'est, lui disait-on, que les femmes de qualité ne se couchent pas plutôt. Il ne trouvait pas ces raisons bien bonnes; mais, pour avoir la paix, il fallait bien qu'il s'en contentât. Cependant son fils donnait tête baissée dans les égarements de son âge, lorsque l'amour parut avoir pitié de lui, et entreprendre de le ramener.

Lucie, sa sœur, avait depuis peu dans son couvent une camarade charmante. Angélique avait

perdu sa mère; et trop jeune pour tenir une maison, elle avait obtenu de son père qu'il voulût bien se passer d'elle jusqu'au moment qu'il disposerait de sa main.

La conformité d'âge et d'état, et plus encore celle des caractères, unit bientôt Angélique et Lucie. Celle-ci, en essuyant les larmes de sa compagne, parut si sensible à la perte qu'elle avait faite, qu'Angélique ne mit plus de réserve à l'effusion de sa douleur. J'ai perdu, lui disait-elle, une mère comme il n'y en eut jamais. Dès que j'ai fait usage de ma raison, j'ai vu en elle une amie, mais une amie si intime, que si mon cœur et ses vertus ne m'avaient pas rappelé sans cesse le respect que je lui devais, sa familiarité me l'eût fait oublier. C'était toujours sous l'air du badinage qu'elle déguisait ses leçons : et quelles leçons, ma chère Lucie! celles de la sagesse même. Avec quels traits ce monde, où je devais vivre, était peint à mes yeux surpris! quel charme elle donnait aux mœurs pures et modestes dont elle était un exemple vivant! Ah! sous ses crayons enchanteurs, toutes les vertus devenaient des grâces. Ainsi cette aimable fille, en parlant de sa mère, mêlait sans cesse aux plus tendres regrets les éloges les plus touchants; mais son esprit et son ame louaient encore plus dignement celle qui les avait formés. Si autour d'elle quelqu'un manquait des agréments que donne l'aisance, Angélique s'en privait avec joie : les sacrifices ne lui

coûtaient que la peine de les cacher ; et le besoin d'obliger était le seul qu'elle connût. Penses-tu comme moi ? disait-elle quelquefois à Lucie. Plus heureuse que nos compagnes, cette inégalité m'humilie, et je rougis pour la fortune, qui a si mal distribué ses dons. Si quelque chose dédommage les malheureux, c'est qu'on les plaint et qu'on les aime ; au lieu que nous, qu'on doit envier, on nous fait grâce de ne pas nous haïr. Aussi faut-il être bien attentives à faire oublier, par la bienfaisance et la modestie, cet avantage si dangereux que nous avons sur nos pareilles.

Lucie, enchantée du caractère d'Angélique, eût voulu se l'attacher par tous les liens du sentiment. Ma chère amie, lui dit-elle un jour, nous touchons peut-être au moment d'être séparées pour jamais : cette idée fait le malheur de ma vie ; mais j'en ai une, si tu l'approuvais...... Je veux te faire voir mon frère ; il est beau comme le jour, fait à peindre, et plein de talents. Il est bien jeune, dit Angélique, et bien répandu pour son âge ! Je crains que ta mère ne l'ait trop aimé.

Volny étant venu voir Lucie, elle engagea son amie à l'accompagner au parloir. Ah ! ma sœur, que de charmes ! s'écria le jeune fat. Mais on n'est pas de cette beauté. Quels traits ! quelle taille ! quels yeux ! Vous au couvent, mademoiselle ! c'est un larcin, une trahison. Je l'avais bien prévu, dit Lucie, que tu serais enchanté ; eh

bien! son ame est mille fois plus belle. — Ma sœur, elle a le regard de la marquise d'Alcine, à qui je donnai hier la main au sortir de l'opéra. L'on vante la taille de la comtesse de Flavel, chez qui je dois souper ce soir; mais il n'y a pas de comparaison avec la taille de mademoiselle; et, quoiqu'ami intime de la jeune madame de Blane, qui passe pour la beauté du jour, je parie mille contre un que ton amie l'éclipsera en paraissant dans le monde.

Tandis que Volny parlait ainsi, Angélique le regardait avec les yeux de la pitié. Monsieur, lui dit-elle, vous ne vous doutez pas que vos éloges sont des insultes. Eh bien! sachez que le premier sentiment que doit inspirer une honnête femme, c'est la crainte de blesser sa modestie; et qu'il n'est permis de louer sans ménagement que des personnes sans pudeur. Il est des mouvements de surprise dont on n'est pas le maître, reprit Volny un peu interdit. — Quand le respect les accompagne, il les empêche d'éclater. Mais je vois que j'afflige mon amie, en paraissant offensée de votre début avec moi : je vais la consoler, et vous mettre à votre aise. Belle ou non, je fais si peu de cas d'un don avec lequel on est souvent très-méprisable, que je vous permets d'en dire devant moi tout ce qu'il vous plaira : je n'aurai pas la vanité de rougir de vos éloges. Il faut être, dit Volny, bien accoutumée à être belle, et bien au-dessus de cet avantage, pour en parler si négli-

gemment. Pour moi, je ne puis me persuader que la beauté soit si peu de chose ; mais, puisque vous recevez si mal les hommages qu'on lui rend, il faut l'adorer en silence. Dès ce moment, il ne parla plus que de lui-même, de ses chevaux, de ses amis, de ses soupers, et de ses aventures. Lucie, qui avait les yeux sur Angélique, voyait avec douleur que tout cela faisait tort à Volny.

C'est bien dommage, dit Angélique lorsqu'il se fut retiré, c'est bien dommage qu'on l'ait gâté de si bonne heure! Avoue cependant, dit Lucie, qu'il est pétri de grâces. — Et de ridicules, ma chère amie. — Il s'en corrigera. — Non ; car cela réussit à son âge ; et l'on n'est pas disposé à se corriger d'un défaut qui plaît. — Mais il t'a vue, il t'aimera ; et s'il t'aime, il deviendra sage. — Tu ne doutes pas que je ne le désire ; mais je suis bien loin de l'espérer.

Volny n'hésita point à croire qu'il avait eu un succès complet. Ma sœur avait raison, dit-il, son amie est belle ; un peu singulière ; mais son caractère n'en est que plus piquant. Ce qui lui manque, c'est la naissance : ma mère veut que j'épouse une fille de qualité. Voyons-la toujours. Cela ne ressemble à rien de ce que nous avons dans le monde ; et il y a du moins de quoi s'amuser.

Il alla donc revoir sa sœur, et avec elle il revit Angélique. Que t'ai-je fait, dit-il à Lucie, pour avoir troublé mon repos? J'étais si tranquille! je

m'amusais si bien avant que d'avoir vu ta dangereuse amie! Ah! mademoiselle, que le monde est insipide, et que ses amusements sont froids pour un cœur occupé de vous! Qui m'eût dit que je serais jaloux de ma sœur? Répandu dans les sociétés les plus brillantes, sollicité par tous les plaisirs, qui le croirait? oui, je voudrais être à sa place. Elle vous voit sans cesse, vous dit qu'elle vous aime, vous entend dire que vous l'aimez. — Tu as raison d'envier mon bonheur; Mais, Volny, si tu voulais, le tien serait encore plus digne d'envie. (A ces mots, Angélique rougit.) — O Ciel! ma sœur, que viens-je d'entendre? — J'en ai trop dit. — Non, ma chère Lucie : dans les sentiments honnêtes, il n'y a rien à dissimuler. Votre sœur désire, monsieur, que le Ciel nous ait destinés l'un à l'autre; et je ne puis que lui en savoir gré. Je vous dirai plus : je me flatte d'être née pour rendre heureux un homme de bien; et rien n'empêche que, par vos mœurs, vous ne soyez tel que mon époux doit être : vous n'avez, pour y réussir, qu'à ressembler à votre sœur. — S'il ne tient qu'à cela, je suis heureux; car on me flatte que je lui ressemble. — Vous dites bien, l'on vous flatte; mais moi, qui ne flatte jamais, je vous assure qu'il n'en est rien. Ma Lucie ne tire vanité ni des grâces de son esprit, ni de celles de sa figure. — Ah! je vous proteste que personne au monde n'est moins avantageux que moi; et si je suis bien, c'est sans

le savoir. — Rien n'est plus simple que les mœurs de Lucie; c'est la nature dans toute sa candeur. Voyez si, dans son maintien, dans son langage, dans son action, il y a rien d'affecté, d'étudié. — C'est comme moi : pour éviter l'affectation, je tombe souvent dans la négligence; c'est un reproche qu'on me fait tous les jours. — Lucie n'a de prétentions sur rien : tout occupée à faire valoir ses égales, elle est la seule qu'elle oublie. — Et moi, quelques talents que m'ait donnés la nature, me voit-on m'en glorifier, m'en prévaloir? Tout le monde dit que j'excelle dans toutes les choses d'agrément; moi seul je n'en parle jamais. Ah! si c'est la modestie et la simplicité que vous aimez dans ma sœur, je suis bien sûr que vous m'aimerez : ce sont mes vertus favorites. Je le souhaite, dit Angélique : cependant si vous avez jamais dessein de me plaire, je vous conseille de vous examiner de plus près.

Tu lui as donné là, dit Lucie, une leçon qu'il n'oubliera pas. — Non, car il l'a déja oubliée. Angélique avait raison. Tout ce qu'il avait retenu de leur entretien, c'est qu'il était à son gré, et qu'elle serait bien aise d'être sa femme. Avec quelle naïveté, disait-il, elle m'en a fait l'aveu! que cette candeur sied bien à la beauté! Soit vanité ou sentiment, il en était réellement ému; mais ce goût naissant, si c'en était un, ne prit rien sur ses habitudes. Enivré de l'encens de ses flatteurs, agréablement trompé par une jeune en-

chanteresse, il oubliait qu'on lui vendait les soins qu'on prenait de lui plaire; et sa vanité, caressée par les plaisirs, leur souriait nonchalamment. Cette mollesse voluptueuse est la langueur la plus funeste où un jeune homme puisse être plongé. Hors de-là tout lui est pénible; les plus légers devoirs sont pour lui fatigants; les bienséances les moins austères sont importunes et ennuyeuses; il n'est à son aise que dans cet état d'indolence et de liberté où tout lui obéit, où rien ne le gêne.

Quelquefois l'image d'Angélique venait s'offrir à lui comme un songe. Elle est charmante, disait-il; mais qu'en ferais-je? Rien n'est plus incommode qu'une femme délicate et fidèle pour un mari qui ne l'est pas. Mon père exigerait de moi que je ne vécusse que pour ma femme. Ce serait de l'amour, de la jalousie, des reproches, des pleurs : tout cela m'effraie. Je veux pourtant la revoir encore.

Lucie vint seule cette fois. Eh bien! comment me trouve-t-elle? — Beaucoup trop bien. — Je m'en doutais. — Trop bien du côté de la figure. Cet avantage vous fait négliger, dit-elle, des qualités plus estimables dont vous auriez besoin sans cela. — Elle moralise un peu, ton Angélique, et c'est dommage. Dis-lui donc que rien n'est plus triste, et qu'une aussi belle bouche que la sienne n'est pas faite pour parler raison. Ce n'est pas elle, dit Lucie, c'est vous que je voudrais

corriger. — Et de quoi donc? d'aimer le plaisir et tout ce qui l'inspire? — Le plaisir! en est-il un plus pur que de posséder le cœur d'une femme vertueuse et belle, de l'aimer et d'en être aimé? Je vous crois tendre; Angélique est sensible; tout ce qui me touche lui est cher; mais..... — Mais elle est bien difficile! Et qu'exige-t-elle? — Des mœurs. — Des mœurs à mon âge! Et qui lui a dit que je n'en ai pas? — Je ne sais; mais elle a contre vous une prévention qui m'afflige. — Ah! je l'en ferai revenir. Amenez-la, ma sœur, entendez-vous, amenez-la-moi la première fois que je viendrai vous voir. Les hommes ont beau être discrets, disait-il en s'en allant, les femmes ne peuvent se taire; et avec quelque soin que je cache mes aventures, le secret en est divulgué. Mais quel tort cela me fait-il? Si Angélique veut un mari qui ait toujours été sage, elle n'a qu'à épouser un imbécille, ou un enfant. Suis-je obligé d'être fidèle à une femme que je n'ai point? Oh! je lui ferai sentir le ridicule de ses idées. Elle parut, et il fut lui-même bien humilié, bien confondu, quand il l'entendit parler avec l'éloquence de la vertu et de la raison sur la honte et le danger du vice. Pensez-vous, monsieur, lui dit-elle après lui avoir laissé traiter aussi légèrement qu'il voulut les principes des bonnes mœurs, pensez-vous, sans rougir, à l'union d'une ame pure et chaste avec une ame flétrie et profanée par le plus indigne de tous les penchants? De quel prix serait

à vos yeux un cœur avili par les vices dont vous vous glorifiez? et nous croyez-vous moins sensibles que vous aux charmes de l'honnêteté, de la pudeur et de l'innocence? Vous vous êtes dispensés des lois que vous nous avez imposées; mais la nature et la raison sont plus équitables que vous. Pour moi, je ne croirai jamais qu'un homme ose m'aimer tant qu'il aimera des choses honteuses; et s'il a eu le malheur d'être indigne de moi avant de me connaître, c'est au soin qu'il prendra d'effacer cette tache que je verrai si je dois l'oublier. Volny voulut lui faire entendre qu'en changeant d'état, on changeait de conduite; que l'amour, la vertu, la beauté avaient bien des droits sur une ame, et que les goûts frivoles et passagers qui avaient occupé cette ame oisive disparaissaient devant un objet plus cher et plus digne de la remplir. Avez-vous foi, lui dit-elle, monsieur, à ces révolutions subites? Savez-vous qu'elles supposent une ame naturellement délicate et noble; qu'il en est peu de cette trempe; et que ce n'est pas un bon présage du changement que vous m'annoncez, que d'attendre, au sein même du vice, le moment d'être vertueux tout d'un coup?

Volny, surpris et confus du sérieux de ce langage, se contenta de lui dire que dans tout cela il se flattait qu'il n'y avait rien de personnel. Pardonnez-moi, lui dit Angélique; j'ai beaucoup ouï parler de vous ; je suis de plus assez bien in-

struite de la façon de vivre des jeunes gens à la mode. Vous êtes riche, fort répandu; et, à moins d'une espèce de prodige, il faut que vous soyez plus dérangé qu'un autre; mais l'opinion que j'ai de vous ne doit point vous décourager. Vous croyez m'aimer, je le souhaite : cela vous donnera peut-être la résolution et la force de devenir un homme estimable. Vous avez pour cela un bel exemple! c'est celui d'un père qui, sans tous les agréments dont vous vous parez, s'est acquis, par des talents utiles à sa patrie et à lui-même, la plus haute réputation. Voilà ce que j'appelle un homme rare; et quand vous serez digne de lui, je m'applaudirai d'être digne de vous.

Ce discours avait jeté Volny dans des réflexions sérieuses; mais ses amis vinrent l'en tirer. Il était attendu à un soupé délicieux, dont Fatmé, Doris et Chloé devaient être. La joie y fut vive et brillante; et si le cœur de Volny ne s'y livra point, du moins ses sens s'y abandonnèrent.

On juge bien que dans ce joli cercle un engagement sérieux passait pour la plus haute extravagance. Quand il y va de sa fortune, disait-on, à la bonne heure, on s'y résout; mais un jeune homme, né avec beaucoup de bien, peut-il être assez sot ou assez fou pour se donner une chaîne? S'il n'aime point la femme qu'il épouse, c'est un fardeau qu'il s'impose à plaisir; et s'il l'aime, quel triste moyen pour lui plaire que celui d'être son mari! Y a-t-il dans le monde un plus ridicule per-

sonnage que celui d'un époux amant? Supposez même que cela réussisse; qu'arrive-t-il? On se plaît six mois, pour s'ennuyer toute sa vie. Ah! mon cher Volny, point de mariage : tu serais un homme perdu. Si tu as fantaisie de quelque fille honnête, attends qu'un autre l'épouse : cela nous revient tôt ou tard; et tu seras heureux à ton tour. Croirait-on que ce jeune insensé trouvait ces réflexions très-sages? Voyez cependant, disait-il, quel empire la vertu et la beauté ont sur une ame, puisqu'elles lui font oublier le soin de son repos et le prix de sa liberté!

Il eût voulu ne pas revoir Angélique; mais il n'était pas bien avec lui-même quand il avait passé quelques jours sans la voir. Tel est cependant l'attrait du libertinage, qu'en quittant cette fille adorable, pénétré, ravi, enchanté de sa sagesse et de ses charmes, il se replongeait dans les égarements dont elle l'avait fait rougir.

Est-il possible que ce soit pour un fils un bonheur de perdre sa mère? Volny, à la mort de la sienne, crut voir tarir la source de ses folles dépenses : mais il ne lui vint pas même dans l'idée de renoncer à ce qui l'y avait engagé; et l'unique soin dont il fut occupé fut de suppléer aux moyens qu'il n'avait plus de les soutenir. Fils unique d'un père si riche, il ne pouvait manquer d'être riche à son tour; et un jeune homme trouve à Paris la pernicieuse facilité d'anticiper sur sa fortune. Ce fut alors que Timante, sur son déclin, vou-

lui se reposer de ses longues fatigues, et engager son fils à le remplacer. Mon père, lui dit le jeune homme, je ne me crois pas né pour cela. — Eh bien! mon fils, aimez-vous mieux prendre le parti des armes? — Mon inclination n'y est pas décidée, et ma naissance ne m'y oblige point. — La robe sans doute vous convient mieux? — Oh! point du tout; j'ai pour la robe une répugnance invincible. — Que voulez-vous donc devenir? — Ma mère avait en vue une charge qui donne la noblesse, qui n'oblige à rien, et qui peut s'exercer à Paris. — J'entends, mon fils, j'y penserai : la vocation est excellente. Oh! je vois, dit en lui-même le bon homme, que tu veux vivre en fainéant; mais je t'en empêcherai, si je puis. Une charge qui donne la noblesse et qui n'oblige à rien! cela est fort commode. Et pour qui me consumerais-je encore de travail et d'inquiétude? Reposons-nous, n'ayons plus d'autre soin que celui que j'aurai pris trop tard, celui d'éclairer la conduite d'un fils qui ne m'annonce que des chagrins : car celui qui aime l'oisiveté, aime les vices dont elle est la mère.

Mais quelle fut l'affliction de Timante, lorsqu'il apprit qu'enivré d'orgueil et plongé dans le libertinage, son fils donnait dans tous les travers; qu'il avait des maîtresses et des complaisants; qu'il donnait des spectacles et des fêtes; et qu'il jouait un jeu à se ruiner. C'est ma faute, dit Timante, et c'est à moi de la réparer. Mais le

moyen? L'habitude est prise; le goût du vice a fait des progrès. Contraindre ce jeune fou? il m'échappera. Désavouer ses dépenses et ses dettes? c'est le déshonorer moi-même, c'est étouffer dans son ame avilie les germes de l'honnêteté. Le faire enfermer est encore pis : grâce au Ciel il n'en est pas au point de mériter que les lois le privent du droit naturel d'être libre; et il n'y a que des parents dénaturés qui soient, envers leurs enfants, plus sévères que les lois. Cependant il court à sa perte; que ferai-je pour le tirer du précipice où je le vois? Remontons à la source du mal. Ce sont mes richesses qui lui ont tourné la tête : né d'un père sans fortune, il eût été, comme un autre, modeste, laborieux, et sage : le remède est simple, et mon parti est pris.

Timante commença dès-lors par arranger son bien de manière qu'il fût isolé, indépendant et libre. Excepté la terre de Volny et sa maison de ville, sa fortune était toute dans son porte feuille; et il eut soin de se mettre en règle avec tous ses correspondants. Les choses ainsi disposées, il rentre un jour chez lui consterné. Son fils et ses amis, qui l'attendaient pour se mettre à table, furent frappés de son abattement. L'un d'eux ne put s'empêcher de lui en demander la cause. Vous le saurez, dit-il : dînons un peu vîte, si vous le voulez bien; je suis occupé de choses sérieuses. On dîna dans un profond silence; et Timante, au sortir de table, ayant pris congé de

son monde, s'enferma seul avec son fils. Volny, lui dit-il, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre; mais il faut soutenir votre malheur avec courage. Mon enfant, je suis ruiné : les deux tiers de mon bien viennent d'être pris sur deux vaisseaux, et la mauvaise foi d'un homme en qui j'avais confiance m'enlève la moitié du reste. Le désir de vous laisser une grande fortune m'a perdu. Heureusement, je dois peu de chose, et des débris de mon naufrage je sauverai la terre de Volny, qui vaut vingt mille livres de rente : avec cela nous pourrons subsister. C'est un coup terrible; mais vous êtes jeune, et vous pouvez vous en relever. Je ne me suis point rendu indigne de la confiance de mes correspondants : mon nom aura peut-être encore quelque crédit dans l'Europe; mais je suis trop vieux pour recommencer; et c'est à vous à réparer les malheurs de votre père. Je suis parti de plus loin que vous; et avec de la probité, du travail et mes leçons, il vous est facile d'aller plus loin que moi.

La situation d'un voyageur aux pieds duquel vient de tomber la foudre n'est pas comparable à celle de Volny. Quoi! mon père, ruiné sans ressource! — Vous êtes, mon fils, la seule qui me reste, et je n'ai plus d'espérance qu'en vous. Allez, consultez-vous vous-même, et laissez-moi prendre des arrangements conformes à notre malheur.

La nouvelle en fut bientôt publique. La maison de Paris fut louée, les équipages furent vendus; un simple carrosse, un logement modeste, une table frugale, un domestique réglé sur les besoins d'une vie honnête, tout annonça ce revers de fortune; et il n'est pas besoin de dire que le nombre des amis de Timante diminua considérablement.

Ceux de Volny furent touchés de son accident. Qu'est-ce donc? lui dit l'un d'eux : ton père est ruiné, m'a-t-on dit. — Il est trop vrai. — Quelle folie! Tu n'as donc plus ta petite maison? — Hélas! non. — J'en suis désespéré; je comptais y aller souper demain. Un autre l'aborda, et lui dit : Conte-moi donc un peu tout cela : ta fortune est culbutée? — Elle est du moins réduite à peu de chose. — Tu as là un père bien maladroit! de quoi diable va-t-il se mêler? tu te serais bien ruiné sans lui. Je suis désolé, lui dit un troisième : on dit que tu as vendu tes jolis chevaux? — Hélas! oui. — Si je l'avais su, je te les aurais achetés. Voilà comme tu es, tu ne te souviens jamais de tes amis dans l'occasion. — J'étais occupé de choses plus sérieuses. — De ta petite, n'est-ce pas? tu ne l'auras plus sur ton compte; mais vous serez toujours bons amis : console-toi; je sais qu'elle t'aime; elle aura de bons procédés. Quelques-uns lui dirent en passant : Adieu, Volny; et tous les autres l'évitèrent.

Pour sa maîtresse qu'il avait enrichie, elle fut si affligée, qu'elle n'eut pas le courage de le re-

voir. Épargnez-moi, lui écrivit-elle; vous connaissez ma sensibilité, votre vue me ferait une impression trop douloureuse. Je ne me sens pas la force de la soutenir. Ce fut alors que, l'ame pénétrée et de la froide légèreté de ses amis, et de l'indigne abandon de sa maîtresse, Volny, pour la première fois, vit tomber le voile qu'il avait sur les yeux. Où étais-je? dit-il, qu'ai-je fait? Comment allais-je passer ma vie? Ah! quels reproches ne mérité-je pas! quels torts n'ai-je pas à réparer? Allons voir ma sœur, ajoute-t-il; car il n'osait se dire, allons voir Angélique.

Lucie fut accablée de la nouvelle que son père vint lui annoncer. Ce n'est pas pour moi, disait-elle; je suis bien; et pour être heureuse loin du monde, il faut peu de chose; mais vous, mon père, mais Volny! — Que veux-tu, ma fille? je n'étais pas né dans l'opulence où je me suis vu. Si mon fils est sage, il aura encore assez de bien; s'il ne l'est pas, il en aura trop. La douleur de Lucie redoubla en voyant son frère. Je n'ai pas le courage de te consoler, lui dit-elle; mais je vais appeler à mon secours notre sage et tendre Angélique. — Oh! non, ma sœur; je n'ai pas mérité qu'elle s'intéresse à ma peine : c'est dans le temps que j'avais à l'honorer par des sacrifices qu'il fallait me rendre digne de son estime et de sa pitié; aujourd'hui que tout m'abandonne, mon retour, humiliant pour moi, n'a plus rien de flatteur pour elle. Comme il parlait ainsi, Angélique

vint d'elle-même; et avec l'air le plus touchant, elle lui témoigna toute sa sensibilité à la perte qu'il avait faite. C'est un grand malheur pour votre père, ajouta-t-elle, c'en est un pour cette chère enfant; mais c'est peut-être un bien pour vous. Il y aurait de la dureté à vous affliger par des reproches quand on vous doit des consolations; mais vous pouvez tirer de la perte de vos biens un fruit plus précieux que ces biens mêmes. — J'en abusais, le Ciel m'en punit; mais il m'en punit trop cruellement, en m'ôtant l'espoir d'être à ce que j'aime. J'étais jeune, et j'ose croire que, sans cette leçon désespérante, le temps, l'amour et la raison m'auraient rendu moins indigne de vous. — Je vous vois abattu, lui dit-elle : ce n'est plus de la présomption, c'est du découragement qu'il faut vous préserver; et ce qu'il eût été dangereux de vous avouer dans la prospérité, vous avez besoin de le savoir dans l'infortune. Soit qu'il ne me fût pas possible de penser mal du frère de mon amie, soit que vous m'eussiez inspiré vous-même cette prévention qu'on ne raisonne pas, j'ai cru démêler en vous, à travers les erreurs et les vices de votre âge, le fond d'un bon naturel.

Heureusement, vos erreurs passées n'ont rien de honteux aux yeux du monde : le chemin de l'honneur et de la vertu est ouvert pour vous; et il vous est plus aisé que jamais de devenir tel que je souhaite. Du côté de la fortune, le revers

que vous éprouvez est accablant. Je ne vous ferai point l'éloge de la médiocrité : quand on s'est vu riche, il est humiliant, il est dur de cesser de l'être; mais le mal n'est pas sans remède. Conformez-vous à votre situation présente; sortez de l'oisive mollesse où vous avez été plongé; que l'amour du travail prenne la place du goût de la dissipation; faites tout ce qui dépend de vous, si vous m'aimez, pour rétablir entre nous cette égalité de fortune qu'on exige dans les mariages. Mon père, qui m'aime, et qui ne veut pas que je sois malheureuse, me laissera, je l'espère, la liberté de vous attendre. Si dans six ans votre fortune est rétablie, ou sur le point de se rétablir, tous les obstacles seront applanis; si, avec de la sagesse, de l'économie et du travail, vous avez le malheur de ne pas réussir, je n'exige de vous alors, pour tout bien, que d'avoir la considération de votre état. Je suis fille unique, très-riche moi-même; je me jetterai aux pieds de mon père, et j'obtiendrai qu'il me permette de dédommager un homme estimable de l'injustice du sort. Lucie alors ne put s'empêcher d'embrasser Angélique. Ah! que tu es bien nommée! lui dit-elle. Il n'y a qu'un esprit céleste qui soit capable de tant de vertu. Volny, de son côté, dans l'attendrissement et le respect dont il était saisi, appliqua sa bouche, en se prosternant, sur le barreau de la grille où la main d'Angélique avait touché. Mademoiselle, lui dit-il, vous me rendez

chère mon infortune; et je vais employer ma vie à mériter, s'il est possible, les bontés dont vous m'accablez. Permettez-moi de venir souvent puiser auprès de vous le courage, la sagesse et la vertu dont j'ai besoin pour vous mériter.

Il se retira, non pas tel qu'autrefois, glorieux et content de lui-même, mais humilié, confondu d'avoir si peu connu le prix du cœur le plus noble que le Ciel eût formé. Il entre dans le cabinet de son père. Votre fortune est changée, lui dit-il, mais votre fils l'est encore plus; et j'espère qu'un jour vous bénirez le Ciel du revers qui me rend à mes devoirs et à moi-même. Daignez m'instruire et me guider; appliqué, laborieux, docile, je vais être le soutien et la consolation de votre vieillesse; et vous pouvez disposer de moi. Le bon homme enchanté dissimula sa joie, et se contenta de louer de si bonnes dispositions. Il présenta son fils à ses correspondants, et leur demanda pour lui leur amitié et leur confiance. On plaint sur-tout les infortunés qu'on estime; et chacun, touché du malheur de ce galant homme, se fit un honneur de le consoler.

Volny, qui reprit le nom de Timante, eut toutes les facilités possibles dans ses premières opérations: son habileté, qui d'abord n'était que celle de son père, et qui dans peu fut réellement la sienne, fit croître à vue d'œil son crédit. Les moments de repos que son père l'obligeait de prendre, il les passait auprès d'Angélique; et il

avait un plaisir sensible à lui raconter ses progrès. Angélique, qui s'attribuait en partie le changement prodigieux qui s'était fait dans son amant, jouissait de son ouvrage avec la double satisfaction de l'amour et de l'amitié. Lucie était en adoration devant elle, et ne cessait de lui rendre grâce du bien qu'elle leur avait fait.

Un jour que son père vint la voir, et qu'il se louait avec elle des consolations que lui donnait son fils : Savez-vous, lui dit Lucie, à qui nous devons ce retour? à la plus belle, à la plus vertueuse personne qui respire, à la fille unique d'Alcimon, ma camarade et mon amie. Alors elle lui raconta tout ce qui s'était passé. Tu m'attendris, dit le bon homme : je veux connaître cette fille charmante. Angélique vint, et reçut les éloges de Timante avec une modestie qui relevait encore sa beauté. Monsieur, lui dit-elle, je dépends d'un père; mais il est vrai que s'il a la bonté de me laisser disposer de moi, et que vous soyez content de votre fils, je ferai gloire de devenir votre fille. Mon amitié pour Lucie m'en a inspiré le premier désir, mon respect pour vous y ajoute encore ; vos malheurs mêmes n'ont fait que m'intéresser davantage à tout ce qui peut vous en dédommager; et si la conduite de votre fils est telle que vous le souhaitez et que je le désire, qu'il soit riche ou qu'il ne le soit pas, l'usage le plus honorable et le plus doux que je puisse faire de ma fortune, c'est de la partager avec lui. Peu

s'en fallut qu'à ce discours le bon homme ne laissât échapper son secret; mais il eut la prudence de se retenir. Je ne croyais pas, lui dit-il, mademoiselle, qu'on pût augmenter, dans l'ame d'un père, le désir de voir dans son fils un homme sage et vertueux; mais vous ajoutez un nouvel intérêt à celui de l'amour paternel. Je ne sais ce que le Ciel ordonnera de nous; mais, dans toutes les situations de la vie et jusqu'à mon dernier soupir, soyez bien sûre de ma reconnaissance.

Que tu ne m'aies pas confié, dit-il à son fils en le revoyant, les folies de ta jeunesse, j'en suis peu surpris, et je te le pardonne; mais pourquoi me cacher un penchant vertueux? pourquoi ne pas avouer à ton père l'amour que tu avais pour Angélique, la fille de mon ancien ami? Hélas! dit le jeune homme, n'avez-vous pas assez de vos malheurs, sans vous affliger de mes peines? Et qui vous a révélé mon secret? — Ta sœur, Angélique elle-même : j'en suis enchanté, j'en suis amoureux, et je veux qu'elle soit ma fille. — Ah! je le veux bien aussi; mais combien sa fortune est au-dessus de la mienne! — Avec le temps, tu peux en approcher. Vois assiduement cette fille aimable. — Je ne vois qu'elle, et je n'ai plus d'autre ambition dans le monde que d'être digne d'elle et de vous.

Timante goûtait une satisfaction inexprimable à voir tous les jours le succès de l'épreuve où il

l'avait mis. Il eut la constance de le laisser, pendant cinq ans, s'appliquer sans relâche à rétablir sa fortune, détaché du monde, et partageant sa vie entre son cabinet et le parloir d'Angélique. Enfin, voyant l'habitude bien prise, et tous les anciens germes du vice étouffés, il alla voir Alcimon. Mon ancien ami, lui dit-il, vous avez, je le sais, une fille charmante ; je viens vous proposer pour elle un parti convenable du côté de l'état, et avantageux du côté de la fortune. Je vous suis obligé, dit Alcimon ; mais je vous préviens que je veux un homme du même état que moi, et qui s'honore de m'appeler son père ; je n'ai pas travaillé toute ma vie pour donner à ma fille un époux qui rougisse de moi. Précisément, reprit Timante, celui que je propose est ce qui vous convient. Il est riche, il est honnête, il vous respectera toujours. — Quel est-il ? — Je ne puis vous le dire que chez moi, où je vous invite à venir renouveler, le verre à la main, une amitié de quarante ans. Faites-moi la grâce d'y amener Angélique. Ma fille, qui est sa camarade de couvent, aura l'honneur de l'accompagner. Vous verrez l'un et l'autre le jeune homme qui la demande ; et, pour vous mettre plus à votre aise, il ne saura pas lui-même que je vous ai parlé de lui. Le jour pris, Alcimon et Timante vont chercher Angélique et Lucie. On arrive, on va se mettre à table, on fait avertir le fils de la maison, qui, occupé dans son cabinet,

ne s'attendait à rien moins qu'au bonheur qu'on lui préparait. Il entre ; quelle est sa surprise ! Angélique chez lui ! Angélique avec son père ! Que croire, qu'espérer de ce rendez-vous imprévu ? pourquoi lui en a-t-on fait un mystère ? Tout semble lui annoncer son bonheur ; mais son bonheur n'est pas vraisemblable. Dans cette confusion de pensées, il perdit l'usage de ses sens. Un étourdissement soudain répandit sur ses yeux un nuage ; il voulut parler, la voix lui manqua ; et une inclination profonde exprima seule au père et à la fille combien il était pénétré de l'honneur que son père et lui recevaient. Sa sœur, qui vint se jeter dans ses bras, lui donna le temps de revenir de son trouble. Jamais embrassement ne fut si tendre : il croyait tenir dans son sein Angélique avec Lucie, et il ne pouvait s'en détacher.

A table, Timante fut d'une joie dont tout le monde était surpris. Alcimon, préoccupé de la demande qu'il lui avait faite, et impatient de voir arriver le jeune homme qu'il lui proposait, ne laissa pas de se livrer au plaisir de se retrouver avec son ami ; il eut même la bonté de causer avec le jeune Timante. Je vois, lui dit-il, que vous faites la consolation de votre père. On parle de votre application au travail et de vos talents avec éloge ; et tel est l'avantage de votre état, qu'un habile et honnête homme ne peut manquer d'y réussir. Ah ! mon ami, reprit le vieux

Timante, il faut bien du temps pour y faire sa fortune, et bien peu pour la ruiner! Quel dommage de n'avoir plus la mienne à vous offrir! Au lieu de vous proposer un étranger pour époux de cette aimable fille, j'aurais sollicité ce bonheur pour mon fils. Je l'aurais préféré à tout autre, dit Alcimon. — En vérité? — Rien n'est plus sincère; mais vous savez que quand on s'expose à avoir une nombreuse famille, il faut avoir de quoi la soutenir. S'il ne tient qu'à cela, dit Timante, la chose n'est pas désespérée, et il y a moyen de nous accorder. En disant ces mots, il se leva de table; et revenant l'instant d'après: Tenez, dit-il, voilà mon portefeuille; il est encore assez bien garni. Et voyant la surprise d'Alcimon: apprenez, ajouta-t-il, que ma ruine est une fable. Ce jeune homme avait été gâté par l'idée qu'il était né riche; pour le corriger, je n'ai su autre chose que de faire croire que j'avais tout perdu. Cette feinte m'a réussi: le voilà dans le bon chemin; je suis même sûr qu'il n'a pas envie de retomber dans les erreurs de sa jeunesse; il est temps de se fier à lui. Oui, mon fils, j'ai le bien que j'avais, augmenté de cinq ans d'épargnes, et du fruit de votre travail. C'est donc pour lui, dit-il à son ami, que je vous demande Angélique; et s'il fallait quelque nouveau motif pour vous engager à me l'accorder, je vous avouerai qu'il l'a vue au couvent, qu'il a conçu pour elle l'amour le plus tendre, et que cet

amour a plus fait que le malheur même, pour l'attacher à ses devoirs. Tant que Timante n'avait fait que sonder les dispositions du père d'Angélique, elle, son amie et son amant, n'avaient éprouvé que l'émotion et le trouble de l'espérance et de la crainte; mais à la vue du portefeuille, à la nouvelle que la ruine de Timante était une feinte, à la demande qu'il fit lui-même de la main d'Angélique pour son fils, Lucie, égarée et hors d'elle-même, vola dans les bras de son père; le jeune Timante, encore plus éperdu, tomba aux genoux d'Alcimon; et Angélique, la pâleur sur le visage, n'eut pas la force de lever les yeux. Alcimon releva le jeune homme en l'embrassant; et se tournant vers le vieux Timante : Mon ami, lui dit-il, quand on voudra ménager des surprises agréables, c'est de vous qu'il faut prendre leçon. Allons, vous êtes un bon père, et votre fils mérite d'être heureux.



ANNETTE ET LUBIN,

HISTOIRE VÉRITABLE.

S'il est dangereux de tout dire aux enfants, il est plus dangereux encore de leur laisser tout ignorer. Il y a des fautes graves selon les lois, qui ne sont point telles aux yeux de la nature; et l'on va voir dans quel abyme celle-ci conduit l'innocence, qui a le bandeau sur les yeux.

Annette et Lubin étaient enfants de deux sœurs. Ces liens étroits du sang devaient être incompatibles avec ceux du mariage; mais Annette et Lubin ne se doutaient pas qu'il y eût au monde d'autres lois que les lois simples de la nature. Depuis l'âge de huit ans, ils gardaient les moutons ensemble sur les bords riants de la Seine. Ils touchaient à leur seizième année; mais leur jeunesse ne différait guère de l'enfance que par un sentiment plus vif de leur mutuelle amitié.

Annette, sous un simple bavolet, relevait négligemment sa chevelure d'un noir d'ébène. Deux grands yeux bleus pétillaient à travers ses lon-

gues paupières, et disaient très-innocemment tout ce que tâchent d'exprimer les yeux éteints de nos froides coquettes. Ses lèvres de rose appelaient le baiser. Son teint, bruni par le soleil, était animé de cette légère nuance de pourpre qui colore le duvet de la pêche. Tout ce que les voiles de la pudeur dérobaient aux rayons du jour effaçait la blancheur des lys; on croyait voir la tête d'une brune piquante sur les épaules d'une belle blonde.

Lubin avait cet air décidé, ouvert et joyeux, qui annonce un cœur libre et content. Son regard était celui du désir; son rire, celui de la joie. En éclatant, il laissait voir des dents plus blanches que l'ivoire. La fraîcheur de ses joues arrondies invitait la main à les flatter. Ajoutez à cela un nez en l'air, une fossette au menton, des cheveux blonds argentins, bouclés des mains de la nature, une taille leste, une démarche délibérée, l'ingénuité de l'âge d'or qui ne doute et ne rougit de rien. C'est le portrait du cousin d'Annette.

La philosophie rapproche l'homme de la nature; et c'est pour cela que l'instinct lui ressemble quelquefois. Je ne serais donc pas surpris que l'on trouvât mes bergers un peu philosophes; mais j'avertis que c'est sans le savoir.

Comme ils allaient souvent, l'un et l'autre, vendre des fruits et du lait à la ville, et qu'on se plaisait à les voir, ils avaient occasion d'observer

ce qui se passait dans le monde, et se rendaient compte l'un à l'autre de leurs petites réflexions. Ils comparaient leur sort à celui des citoyens les plus opulents, et se trouvaient plus heureux et plus sages. Les insensés, disait Lubin, pendant les plus beaux jours de l'année ils s'enferment dans des carrières! N'est-il pas vrai, Annette, que notre cabane est préférable à ces prisons magnifiques qu'ils appellent des palais? Quand ce feuillage qui nous couvre est brûlé par le soleil, je vais dans la forêt voisine, et je te fais, dans moins d'une heure, une nouvelle maison plus riante que la première. L'air et la lumière sont à nous. Une branche de moins nous donne la fraîcheur du levant ou du nord; une branche de plus nous garantit des ardeurs du midi et des pluies du couchant. Cela n'est pas bien cher, Annette?

Non, vraiment, disait-elle; et je ne sais pas pourquoi, dans la belle saison, ils ne viennent pas tous, deux à deux, habiter une jolie cabane. As-tu vu, Lubin, ces tapis dont ils sont si glorieux? Quelle comparaison avec nos lits de verdure! comme on y dort! comme on s'y réveille! — Et toi, Annette, as-tu remarqué quel soin ils prennent pour donner un air de campagne aux murailles qui les enferment? Ces paysages qu'ils tâchent d'imiter, la nature les a faits pour nous; c'est pour nous que le soleil les éclaire; c'est pour nous que les saisons se plaisent à les varier. Tu

as bien raison, disait Annette. Je portai l'autre jour des fraises à une dame de qualité; on lui faisait de la musique. Ah! Lubin, quel bruit terrible! Je disais en moi-même : Que ne vient-elle quelque matin entendre nos rossignols? La malheureuse femme était couchée sur des coussins; elle bâillait à faire pitié. Je demandai ce qu'avait madame : on me répondit qu'elle avait des vapeurs. Sais-tu, Lubin, ce que c'est que des vapeurs? — Hélas! non; mais je me doute que c'est quelqu'une de ces maladies que l'on gagne à la ville, et qui ôtent l'usage des jambes aux personnes de qualité. Cela est bien triste, n'est-ce pas, Annette? et si l'on t'empêchait de courir sur le gazon, tu serais, je crois, bien fâchée! — Oh! très-fâchée; car j'aime à courir, sur-tout, Lubin, quand je cours après toi.

Telle était à-peu-près la philosophie de Lubin et d'Annette. Exempts d'envie et d'ambition, leur état n'avait pour eux rien d'humiliant, rien de pénible. Ils passaient les belles saisons dans cette cabane verdoyante, chef-d'œuvre de l'art de Lubin. Le soir, il fallait ramener les troupeaux au village; mais la fatigue et les plaisirs du jour leur préparaient un repos tranquille. L'aurore les rappelait dans les champs, plus empressés de se revoir. Le sommeil n'effaçait de leur vie que les moments de l'absence; il les dérobait à l'ennui. Cependant un bonheur si pur ne fut pas inaltérable : la taille légère d'Annette s'arrondissait insensiblement;

elle n'en savait pas la cause. Lubin lui-même ne s'en doutait pas.

Le bailli du village fut le premier qui s'en aperçut. Dieu vous garde! Annette, lui dit-il un jour. Vous me semblez bien rondelette! Il est vrai, dit-elle en faisant la révérence. — Mais, Annette, quel accident est-il donc arrivé à ce joli corsage? auriez-vous eu quelque amoureux? — Quelque amoureux? non pas que je sache. — Ah! ma fille, rien n'est plus certain; vous avez écouté quelqu'un de nos jeunes garçons. — Vraiment oui, je les écoute; est-ce que cela gâte la taille? — Non pas cela : mais quelqu'un d'eux vous aura fait des amitiés? — Des amitiés? assurément; Lubin et moi, nous nous en faisons tant que le jour dure. — Et vous lui avez tout accordé, n'est-ce pas? — Oh! mon Dieu, oui. Lubin et moi, nous n'avons rien à nous refuser. — Comment donc, rien à vous refuser! — Oh! rien du tout; je serais bien fâchée qu'il se réservât quelque chose, et plus fâchée encore de lui laisser croire que j'ai quelque chose qui n'est pas à lui. Ne sommes-nous pas cousins? — Cousins! — Cousins-germains, vous dis-je. O Ciel! s'écria le bailli, voici bien une autre aventure! — Sans cela, croyez-vous que nous fussions tout le jour ensemble? que nous n'eussions qu'une même cabane? J'ai bien ouï dire que les bergers sont à craindre; mais un cousin n'est pas dangereux. Le juge continua d'interroger; Annette continua de répondre; si

bien qu'il fut plus clair que le jour qu'elle serait bientôt mère. Devenir mère avant le mariage! c'était une énigme pour Annette. Le bailli la lui expliqua. Eh quoi! lui dit-il, la première fois que ce malheur est arrivé, le soleil ne s'est pas obscurci! le Ciel n'a pas tonné sur vous! Non, répondit Annette, il m'en souvient; il faisait le plus beau temps du monde. — La terre n'a pas tremblé! elle ne s'est pas entr'ouverte! — Hélas! non, dit encore Annette, je la revis couverte de fleurs. — Et savez-vous quel crime vous avez commis? — Je ne sais pas ce que c'est qu'un crime; mais tout ce que nous avons fait, je vous jure que c'est de bonne amitié et sans aucune malice. Vous croyez que je suis grosse; je ne l'aurais jamais deviné : mais si cela est, j'en suis bien aise; je ferai peut-être un petit Lubin. Non, reprit l'homme de lois, vous mettrez au monde un enfant qui ne reconnaîtra ni son père, ni sa mère, qui rougira de sa naissance, et qui vous la reprochera. Qu'avez-vous fait, malheureuse fille, qu'avez-vous fait! Que je vous plains! et que je plains cet innocent! Ces dernières paroles firent pâlir et frissonner Annette. Lubin la trouva tout en larmes. Ecoute, lui dit-elle avec effroi, sais-tu ce qui nous arrive? Je suis grosse. — Tu es grosse! et de qui? — De toi. — Tu badines. Et comment cela est-il arrivé? — Le bailli vient de me l'expliquer. — Eh bien? — Eh bien! quand nous croyions ne nous faire que des amitiés, c'était

l'amour que nous nous faisions. Cela est drôle! dit Lubin : voyez un peu comme on vient au monde! Mais tu pleures, ma chère Annette! est-ce que cela te fâche? — Oui; le bailli me fait trembler : mon enfant, dit-il, ne reconnaîtra ni père ni mère; il nous reprochera sa naissance. — A cause? — A cause que nous sommes cousins et que nous avons fait un crime. Sais-tu, Lubin, ce que c'est qu'un crime? — Oui, c'est une vilaine chose. Par exemple, c'est un crime que d'ôter la vie à quelqu'un; mais ce n'en est pas un que de la donner. Le bailli ne sait ce qu'il dit. — Ah! mon cher Lubin, va le trouver, je t'en conjure : je suis toute tremblante. Il m'a mis je ne sais quoi dans l'ame qui empoisonne tout le plaisir que j'avais à t'aimer.

Lubin courut chez le bailli. Parlez donc, lui dit-il en l'abordant, monsieur le juge : vous voulez que je ne sois pas le père de mon enfant, et qu'Annette ne soit pas sa mère? — Ah, malheureux! oses-tu te montrer, dit le bailli, après avoir perdu cette jeune innocente? Malheureux vous-même, répliqua Lubin. Je n'ai point perdu Annette; elle m'attend dans notre cabane. Mais c'est vous, méchant, qui lui avez mis, dit-elle, dans l'ame je ne sais quoi qui l'afflige; et c'est fort mal fait que d'affliger Annette. Petit scélérat, c'est bien toi qui lui as ravi ce qu'elle avait de plus cher au monde. — Et quoi? — L'innocence et l'honneur. — Je l'aime plus que ma vie, dit

le berger; et si je lui ai fait quelque tort, je suis ici pour le réparer. Mariez-nous; qui vous en empêche? nous ne demandons pas mieux. — Cela est impossible! — Impossible! Et pourquoi? le plus difficile est fait, ce me semble, puisque nous voilà père et mère. Et c'est là le crime, s'écriait le juge : il faut vous séparer, vous fuir. — Nous fuir! avez-vous bien le cœur de me le proposer, monsieur le bailli? et qui aurait soin d'Annette et de son enfant? Moi, les quitter! j'aimerais mieux mourir. La loi t'y oblige, dit le bailli. Il n'y a pas de loi qui tienne, répondit Lubin en enfonçant son chapeau. Nous avons fait un enfant sans vous; s'il plaît au Ciel, nous en ferons d'autres; et nous nous aimerons toujours. — Ah! le hardi petit coquin, qui se révolte contre la loi! — Ah! le méchant homme, le mauvais cœur, qui veut que j'abandonne Annette! Allons trouver notre pasteur, se dit-il à lui-même; c'est un homme de bien qui aura pitié de nous. Le pasteur fut plus sévère que le juge, et Lubin se retira confondu d'avoir offensé le Ciel sans le savoir : car enfin, disait-il toujours, nous n'avons fait de mal à personne.

Ma chère Annette, s'écria Lubin en la revoyant, tout le monde nous condamne; mais tout le monde a beau dire, je ne t'abandonnerai jamais. Je suis grosse, dit Annette le visage appuyé sur ses deux mains qu'elle baignait de ses larmes; je suis grosse, et je ne puis être ta femme! Laisse-moi, je suis

désolée; je n'ai plus de plaisir à te voir. Hélas! j'ai honte de moi-même, et je me reproche tous les moments que j'ai passés avec toi. Ah! le maudit bailli, disait Lubin, sans lui nous étions si heureux!

Dès ce moment, Annette, en proie à sa douleur, ne pouvait souffrir la lumière. Si Lubin voulait la consoler, il voyait redoubler ses larmes; elle ne répondait à ses caresses qu'en le repoussant avec effroi. Quoi! ma chère Annette, lui disait-il, ne suis-je plus ce Lubin que tu aimais tant? — Hélas! non, tu n'es plus le même. Je tremble dès que tu m'approches; mon enfant, qui remue dans mon sein, et que j'aurais eu tant de joie à sentir, semble se plaindre déja que je lui ai donné mon cousin pour père. Tu vas donc haïr mon enfant? lui dit Lubin en sanglottant. —Oh! non, non, je l'aimerai de toute mon ame, dit-elle. Au moins ne me défendra-t-on pas d'aimer mon enfant, de lui donner mon lait et ma vie. Mais cet enfant haïra sa mère, le juge me l'a prédit. Laisse dire ce vieux démon, reprit Lubin en la serrant dans ses bras, et en la baignant de ses pleurs; ton enfant t'aimera, ma chère Annette, il t'aimera; car je suis son père.

Lubin, au désespoir, employait toute l'éloquence de la nature et de l'amour à dissiper la crainte et la douleur d'Annette. Voyons, disait-il; qu'avons-nous fait pour irriter le Ciel? Nous

avons mené paître nos troupeaux dans les mêmes prairies; il n'y a pas de mal à cela. J'ai élevé une cabane, tu as pris plaisir à t'y reposer; il n'y a pas de mal à cela. Tu dormais sur mes genoux, je respirais ton haleine, et pour n'en pas perdre un souffle, je m'approchais tout doucement; il n'y avait pas de mal encore. Il est vrai que quelquefois, éveillée par mes caresses...... Hélas! dit-elle en soupirant, il n'y avait pas de mal à cela.

Ils avaient beau rappeler dans leur mémoire tout ce qui s'était passé dans la cabane, ils n'y voyaient rien que de naturel et d'innocent, rien dont personne eût à se plaindre, rien dont le Ciel pût se courroucer. Cependant voilà tout, disait le berger : où est donc le crime? Nous sommes cousins, c'est un malheur; mais s'il n'empêche pas que l'on s'aime, doit-il empêcher que l'on se marie? En suis-je moins le père de mon enfant? Et toi, en es-tu moins sa mère? Veux-tu m'en croire, Annette? laissons-les dire. Tu n'es à personne, je suis à moi; nous disposons de nous; chacun fait de son bien ce que bon lui semble. Nous aurons un enfant; tant mieux. Si c'est une fille, elle sera gentille et douce comme toi; si c'est un garçon, il sera alerte et joyeux comme son père. Ce sera un trésor à nous deux; nous l'aimerons à qui mieux mieux; et quoi qu'on en dise, il reconnaîtra son père et sa mère aux tendres soins que nous prendrons de lui. Lubin avait

beau faire parler le sentiment et la raison, Annette n'était point tranquille, et son inquiétude redoublait tous les jours. Elle n'avait rien compris au discours du bailli; mais cette obscurité même lui rendait ses reproches et ses menaces plus terribles.

Lubin, qui la voyait se consumer de tristesse, lui dit un matin : Ma chère Annette, ta douleur me fera mourir; reviens à toi, je t'en conjure. J'ai imaginé cette nuit un expédient qui peut nous réussir. Le curé m'a dit que si nous étions riches, il n'y aurait que demi-mal, et qu'avec beaucoup d'argent les cousins se tiraient de peine. Allons trouver le seigneur du lieu ; il est riche, et il n'est pas fier; c'est notre père à tous; pour lui, un berger est un homme; et j'ai ouï dire, dans le village, qu'il aime qu'on fasse des enfants. Nous lui conterons notre aventure, et nous lui demanderons qu'il nous aide à réparer le mal, s'il y en a. Quoi! tu oserais! dit la bergère. Pourquoi non? reprit Lubin; monseigneur est la bonté même, et nous serions les premiers malheureux qu'il aurait laissés sans secours.

Voilà donc Annette et Lubin qui s'acheminent vers le château. Ils demandent à parler à monseigneur; on leur permet de paraître. Annette, les yeux baissés et les mains jointes sur son petit ventre arrondi, fait une révérence modeste. Lubin tire le pied et ôte son chapeau avec les grâces

naïves de la nature. Monseigneur, dit-il, voilà Annette qui est grosse, sauf votre bon plaisir, et c'est moi tout seul qui lui ai fait ce tort-là. Notre juge dit qu'il faut être mariés pour faire des enfants; moi je demande qu'on nous marie. Il dit que cela n'est pas possible, à cause que nous sommes cousins; moi, je trouve que cela se peut, attendu qu'Annette est grosse, et qu'il n'est pas plus difficile d'être mari que d'être père. Le bailli nous donne au diable, et nous nous recommandons à vous. L'homme juste qui l'écoutait fut obligé de se contraindre pour ne pas rire de la harangue de Lubin. Mes enfants, dit-il, le bailli a raison; mais rassurez-vous, et racontez-moi comment la chose s'est passée. Annette, qui n'avait pas trouvé le ton de Lubin assez touchant (car la nature enseigne aux femmes l'art d'attendrir et de gagner les hommes, et Cicéron n'est qu'un écolier auprès d'une jeune solliciteuse), Annette prit donc la parole. Hélas! monseigneur, dit-elle, rien n'est plus simple ni plus naturel que tout ce qui nous est arrivé. Dès l'enfance, Lubin et moi nous gardions les moutons ensemble; nous nous caressions étant enfants; et quand on se voit tous les jours, on grandit sans s'en apercevoir. Nos parents sont morts; nous étions seuls au monde. Si nous ne nous aimons pas, disais-je, qui nous aimera? Lubin disait la même chose. Le loisir, la curio-

sité, je ne sais quoi encore nous a fait essayer toutes les façons de nous témoigner que nous nous aimions; et vous voyez ce qui nous arrive. Si j'ai fait mal; j'en mourrai de douleur. Tout ce que je désire, c'est de mettre son enfant au monde, pour le consoler quand je ne serai plus. Ah! monseigneur, dit Lubin en fondant en larmes, empêchez qu'Annette ne meure : je mourrais aussi, et ce serait dommage. Si vous saviez comme nous vivions ensemble! Il fallait nous voir, avant que ce vieux bailli nous eût mis la frayeur dans l'ame : c'était à qui serait le plus gai. Voyez à-présent comme elle est pâle et triste, elle dont le teint pouvait défier toutes les roses du printemps. Ce qui la désespère le plus, c'est qu'on la menace que son enfant lui reprochera sa naissance. A ces dernières paroles, Annette ne put retenir ses sanglots. Il viendra donc, dit-elle, me la reprocher sur ma tombe. Je ne demande au Ciel que de vivre assez pour lui donner mon lait; et que j'expire dans le moment qu'il n'aura plus besoin de sa mère. A ces mots, elle se couvrit le visage de son tablier, pour cacher les pleurs qui l'inondaient.

Le sage et vertueux mortel dont ils imploraient le secours était trop sensible lui-même pour n'être pas touché de cette scène attendrissante. Allez, mes enfants, leur dit-il, votre innocence et votre amour sont également respectables. Si

vous étiez riches, vous obtiendriez la permission de vous aimer et d'être unis; il n'est pas juste que l'infortune vous tienne lieu de crime. Il ne dédaigna pas d'écrire à Rome en leur faveur; et Benoit XIV consentit avec joie que ces amants fussent époux.





Choquet del. Delignon Sculp.

Où allez-vous, mes amis, leur dit-il en abandonnant son Père ? vous fuyez ! voici votre chemin .

Les mariages Samnites .

LES
MARIAGES SAMNITES,
ANECDOTE ANCIENNE.

Que tout législateur qui veut s'assurer du cœur des hommes, commence par ranger les femmes du parti des lois et des mœurs ; qu'il mette la vertu et la gloire sous la garde de la beauté, sous la tutelle de l'amour ; sans cet accord il n'est sûr de rien.

Telle fut la politique des Samnites, cette république guerrière qui fit passer Rome sous le joug, et qui fut long-temps sa rivale. Ce qui faisait d'un Samnite un guerrier, un patriote, un homme vertueux à toute épreuve, c'était le soin qu'on avait eu d'attacher à toutes ces qualités le plus digne prix de l'amour.

La cérémonie des mariages se célébrait tous les ans dans une place immense destinée aux exercices militaires. Toute la jeunesse en état de donner des citoyens à la république s'assemblait

au jour solennel. Là, les garçons choisissaient leurs épouses selon le rang que leurs vertus et leurs exploits leur avaient donné dans les fastes de la patrie. On conçoit aisément quel triomphe ce devait être pour celles qui avaient la gloire d'être choisies par les vainqueurs, et combien l'orgueil et l'amour, ces deux ressorts des passions humaines, donnaient de force à des vertus d'où dépendait tout leur succès. On attendait tous les ans la cérémonie des mariages avec une timide impatience; jusques-là, les garçons et les filles samnites ne se voyaient guère qu'au temple, sous les yeux des mères et des sages vieillards, avec une modestie également inviolable pour les deux sexes. A la vérité, cette gêne austère n'en était pas une pour les désirs : les yeux et le cœur faisaient un choix; mais c'était pour les enfants un devoir religieux et sacré de ne confier leur inclination qu'aux auteurs de leurs jours. Un pareil secret divulgué était la honte d'une famille. Cette confidence intime du sentiment le plus cher à leur ame, ce tendre épanchement qu'il n'était permis de donner à ses désirs, à ses regrets, à son espoir et à ses craintes, que dans le sein respectable de la nature, rendait un père et une mère les amis, les consolateurs, les soutiens de leurs enfants. La gloire des uns, le bonheur des autres joignaient tous les membres d'une famille par les plus vifs intérêts du cœur humain; et cette société de plaisir et de peine, cimentée

par l'habitude et consacrée par le devoir, se perpétuait jusqu'au tombeau. Si le succès trompait leurs vœux, une inclination, qui ne s'était point manifestée, abandonnait son objet d'autant plus aisément, qu'elle se fût en vain obstinée à le poursuivre, et qu'il fallait qu'elle fît place à l'objet d'un nouveau choix; car le mariage était un acte de citoyen. Le législateur avait pensé sagement que celui qui ne veut point de femme à lui, compte un peu sur celles des autres; et en faisant un crime de l'adultère, il avait fait un devoir de l'hymen. Il fallait donc se présenter à l'assemblée dès qu'on avait atteint l'age marqué par les lois, et faire un choix selon son rang, ne fût-il pas même selon ses désirs.

Parmi les peuples belliqueux, la beauté dans le sexe même le plus faible, a quelque chose de fier et de noble qui se ressent de leurs mœurs. La chasse était l'amusement le plus familier des filles samnites; leur adresse à tirer de l'arc, leur légèreté à la course, sont des talents inconnus parmi nous. Ces exercices donnaient à leur taille une souplesse merveilleuse, et à leur action une liberté pleine de grâces. Désarmées, la modestie était peinte sur leur front; dès qu'elles attachaient leur carquois, leur tête se plaçait avec une assurance guerrière, et le courage brillait dans leurs yeux. La beauté des hommes avait un caractère majestueux et sombre; et l'image des combats, sans cesse présente, donnait à leurs regards une

fierté grave, imposante et farouche. Parmi cette jeunesse guerrière, on distinguait, à la délicatesse de ses traits, à son air sensible et tendre, le fils du brave Télespon, l'un des vieux Samnites qui avaient le mieux combattu pour la liberté. Ce vieillard, en remettant ses armes aux mains du jeune homme, lui avait dit : Mon fils, j'entends quelquefois nos vieillards, mauvais plaisants, me dire que je devrais vous habiller en femme, et que vous auriez fait une jolie chasseresse. Ces railleries affligent votre père; mais il s'en console, dans l'espoir qu'au moins la nature ne se sera pas méprise au cœur qu'elle vous a donné. Rassurez-vous, mon père, lui répondit le jeune homme piqué d'émulation; ces vieillards seront peut-être bien aises quelque jour que leurs enfants suivent mon exemple : peu m'importe, du reste, qu'on me prenne ici pour une fille; les Romains ne s'y tromperont pas. Agatis tint parole à son père, et fit éclater, dans ses premières campagnes, une intrépidité, une ardeur qui changea les railleries en éloges. Ses compagnons se disaient avec étonnement : Qui croirait que ce corps efféminé fût rempli d'un si mâle courage? Le froid, la faim, les fatigues, rien ne l'étonne; avec son air touchant et modeste, il brave la mort tout comme nous.

Un jour, en présence de l'ennemi, Agatis voyant de sang froid tomber autour de lui une grêle de flèches : Vous qui êtes si beau, comment

êtes-vous si brave? lui dit un de ses compagnons, remarquable par sa laideur. A ces mots, on donna le signal de l'attaque. Et vous, qui êtes si laid, répondit Agatis, voulez-vous voir qui de nous deux enlevera l'étendard du bataillon que nous allons charger? Il dit : l'un et l'autre s'élancent; et au milieu du carnage, Agatis paraît l'étendard à la main.

Cependant il approchait de l'âge où il devait être au nombre des époux, et, par la qualité de père, obtenir celle de citoyen. Les jeunes filles, qui entendaient parler de sa valeur avec estime, et qui voyaient sa beauté avec une douce émotion, s'enviaient mutuellement ses regards. Une seule enfin les attira : ce fut la belle Céphalide.

Elle réunissait au plus haut point cette modestie et cette fierté, ces grâces nobles et touchantes qui caractérisaient les beautés samnites. Les lois, comme je l'ai dit, n'avaient pu défendre aux yeux de se parler; et les yeux de l'amour sont bien éloquents, lorsqu'il n'a pas d'autre langage. Si vous avez vu quelquefois des amants contraints par la présence d'un témoin sévère, n'admirez-vous pas avec quelle rapidité toute l'ame se développe dans l'éclair d'un coup-d'œil échappé? Un regard d'Agatis déclara son trouble, ses désirs, ses craintes, son espoir et l'émulation de vertu et de gloire dont l'amour venait d'enflammer son cœur. Céphalide semblait défendre à ses yeux de rencontrer ceux d'Agatis;

mais ses yeux étaient quelquefois un peu lents à lui obéir, et ne se baissaient qu'après leur réponse. Un jour sur-tout, et ce fut celui qui décida le triomphe de son amant; un jour, ses regards attachés sur lui, après avoir été quelque temps immobiles, se tournèrent vers le Ciel avec l'expression la plus tendre. Ah! j'entends ce vœu, dit le jeune homme en lui-même, je l'entends, et je l'accomplirai. Fille charmante, me suis-je trop flatté? Vos yeux levés au Ciel ne lui demandaient-ils pas de me rendre digne de vous choisir? Eh bien, le Ciel vous a écoutée : je le sens aux mouvements de mon ame. Mais, hélas! tous mes rivaux (et j'en aurai sans nombre) vont me disputer cette gloire; une action d'éclat dépend des circonstances; qu'un plus heureux que moi la saisisse, il a l'honneur du premier choix; et le premier choix, belle Céphalide, ne peut manquer de tomber sur vous.

Ces idées l'occupaient sans cesse; elles occupaient aussi son amante. Si Agatis avait à choisir, disait-elle, il me nommerait, j'ose le croire : je l'ai bien observé, j'ai bien lu dans son ame. Soit qu'il se présente à mes compagnes, soit qu'il leur adresse la parole, il n'a point avec elles cette complaisance, ce doux empressement qu'il témoigne à me voir. Je m'aperçois même que sa voix, naturellement douce et tendre, a quelque chose encore de plus sensible en me parlant. Ses yeux sur-tout..... oh! ses yeux m'ont dit

ce qu'ils ne disent à personne; et plût aux dieux qu'il fût le seul qui me distinguât de la foule! Oui, mon cher Agatis, ce serait un malheur d'être belle pour un autre que pour toi. Quelle comparaison avec toute cette jeunesse, qui m'effraie en me cherchant des yeux! Leur air meurtrier m'épouvante. Agatis est vaillant; mais il n'a rien de féroce: même sous les armes, on voit en lui je ne sais quoi d'attendrissant. Il fera des prodiges de valeur, j'en suis sûre; mais enfin, si la fortune trahit l'amour, et si quelque autre a l'avantage..... Cette pensée me glace d'effroi.

Céphalide ne dissimula point ses alarmes à sa mère. Faites des vœux, lui dit-elle, faites des vœux pour la gloire d'Agatis, vous en ferez pour le bonheur de votre fille. Je crois, je suis sûre qu'il m'aime; et puis-je ne pas l'adorer? Vous savez qu'il a l'estime de nos vieillards; il est l'idole de toutes mes compagnes; je vois leur trouble, leur émotion à son approche; un mot de sa bouche les remplit d'orgueil. Eh bien! dit la mère en souriant, s'il vous aime, il vous choisira. — Il me choisirait sans doute, s'il avait le droit de choisir; mais, ma mère..... — Mais, ma fille, il aura son tour. — Son tour, hélas! il sera bien temps! reprit Céphalide en baissant les yeux. — Comment! ma fille, il semble, à vous entendre, que c'est à qui vous possédera! vous vous flattez un peu légèrement. — Je ne me flatte point, je tremble: heureuse si je n'ai su plaire qu'à celui que j'aimerai toujours!

Agatis de son côté, la veille du jour qu'on entrait en campagne, dit à son père en l'embrassant : Adieu, cher auteur de ma vie : ou vous me voyez pour la dernière fois, ou vous me reverrez le plus glorieux de tous les enfants des Samnites. — C'est fort bien dit, mon enfant : voilà comme un fils bien né doit prendre congé de son père. Effectivement je te vois animé d'une ardeur qui m'étonne moi-même : quels dieux favorables te l'inspirent? — Quels dieux, mon père? La nature et l'amour, le désir de vous imiter et de mériter Céphalide. — Oh! j'entends, l'amour s'en mêle ; il n'y a pas de mal à cela. Eh! dis-moi un peu, il me semble avoir distingué quelquefois ta Céphalide entre ses compagnes. — Oui, mon père, on la distingue aisément. — Mais sais-tu bien qu'elle est fort belle? — Belle! belle comme la gloire. — Je crois la voir, poursuivit le vieillard qui se plaisait à l'animer; je lui trouve une taille de nymphe. Ah! mon père, s'écrie Agatis, vous faites bien de l'honneur aux nymphes. — Une démarche leste. — Et plus noble encore. — Un teint frais. — C'est la rose même. — De longs cheveux noués avec grâce. — Et ses yeux, mon père, et ses yeux? Ah! c'était-là ce qu'il fallait voir, lorsque, se levant au Ciel après s'être fixés sur moi, ils lui demandaient mon triomphe. — Tu as raison, elle est toute charmante; mais tu dois avoir des rivaux. — Des rivaux! j'en ai mille, sans doute. — Ils te l'enleveront. — Ils me l'en-

lèveront! — A te parler vrai, j'en ai peur : c'est une bien brave jeunesse que cette jeunesse samnite! — Oh! brave tant qu'il vous plaira; ce n'est pas là ce qui m'inquiète. Qu'on nous donne occasion de mériter Céphalide; vous entendrez parler de moi. Télespon, qui jusqu'alors s'était plu à l'aiguillonner, ne put retenir plus long-temps ses larmes. Ah! le beau présent que nous fait le Ciel, dit-il en l'embrassant, lorsqu'il nous donne un cœur sensible! C'est le principe de toutes les vertus. Mon cher enfant, tu me combles de joie. Il me reste encore dans les veines de quoi faire une campagne; et tu me promets de si belles choses, que je veux faire celle-ci avec toi.

Le jour du départ, selon l'usage, toute l'armée défila devant les jeunes filles rangées sur la place pour animer les guerriers. Le bon vieillard Télespon marchait à côté de son fils. Ah! ah! disaient les autres vieillards, voilà Télespon rajeuni : où va-t-il donc à son âge? A la noce, répondit le bon homme, à la noce. Agatis lui fit remarquer de loin Céphalide qui s'élevait au-dessus de ses compagnes avec une grâce toute céleste. Son père, qui avait les yeux sur lui, s'aperçut qu'en passant devant elle, ce visage doux et serein s'enflamma d'une ardeur guerrière, et devint terrible comme celui de Mars. Courage, mon fils, lui dit-il, sois amoureux, cela te sied bien.

Une partie de la campagne se passa, entre les Samnites et les Romains, à s'observer, sans en

venir à une action décisive. Les forces des deux états consistaient dans leur armée; et les généraux, de part et d'autre, les ménageaient en habiles gens. Cependant les jeunes Samnites à marier brûlaient d'impatience d'en venir aux mains. Je n'ai rien fait encore, disait l'un, qui mérite d'être inscrit dans les fastes de la république; j'aurai la honte de m'entendre nommer sans aucun éloge qui me distingue. Quel dommage, disait l'autre, qu'on ne daigne pas nous offrir l'occasion de nous signaler! j'aurais fait des prodiges dans cette campagne. Notre général, disait le plus grand nombre, veut nous déshonorer aux yeux de nos vieillards et de nos épouses. S'il nous ramène sans combattre, on aura lieu de croire qu'il s'est défié de notre valeur.

Mais le sage guerrier qui était à leur tête les entendait sans s'émouvoir. De sa lenteur et de ses délais il se promettait deux avantages : l'un, de persuader à l'ennemi qu'il était faible ou timide, et de l'engager, dans cette confiance, à l'attaquer imprudemment; l'autre, de laisser croître l'impatience de ses guerriers, et de porter leur ardeur à l'excès avant de risquer la bataille. L'un et l'autre lui réussit. Le général romain, haranguant ses troupes, leur fit voir les Samnites chancelants et tout prêts à fuir devant eux. Le génie de Rome l'emporte, leur dit-il; celui de nos ennemis tremble et n'en peut soutenir l'approche. Allons, braves Romains, si nous n'avons pas l'avantage

du lieu, celui de la valeur y supplée; il est à nous; marchons. Les voilà, dit le général samnite à sa jeunesse impatiente; laissons-les approcher jusqu'à la portée de l'arc, et vous aurez alors toute liberté de mériter vos épouses.

Les Romains s'avancent; les Samnites les attendent de pied ferme. Fondons sur eux, dit le général romain; un corps immobile ne peut soutenir l'impétuosité de celui qui le heurte. Tout-à-coup les Samnites s'élancent eux-mêmes avec la rapidité des coursiers quand on leur ouvre la barrière. Les Romains s'arrêtent; ils reçoivent le choc sans se rompre et sans s'ébranler; et l'habileté de leur chef change tout-à-coup l'attaque en défense. On combattit long-temps avec une opiniâtreté incroyable : pour le concevoir, il faut s'imaginer que des hommes, qui n'avaient d'autres passions que l'amour, la nature, la patrie, la liberté, la gloire, défendaient, dans ces moments décisifs, tous ces intérêts à-la-fois. Dans l'une des attaques redoublées des Samnites, le vieux Télespon fut dangereusement blessé en combattant à côté de son fils. Cet enfant, plein d'amour pour son père, voyant les Romains plier de toutes parts, et croyant la bataille gagnée, suivit le mouvement invincible de la nature, et tirant son père de la mêlée, l'aida à se traîner à quelque distance du lieu du combat. Là, au pied d'un arbre, il pansait en pleurant la profonde blessure de ce vénérable vieillard. Comme

il en arrachait le trait, il entendit auprès de lui le bruit d'une troupe de Samnites qu'on avait repoussée. Où allez-vous, mes amis? leur dit-il en abandonnant son père; vous fuyez! voici votre chemin; et apercevant l'aile gauche des Romains à découvert : Venez, dit-il, attaquons leur flanc; ils sont vaincus si vous voulez me suivre. Cette évolution rapide jeta l'effroi dans cette aile de l'armée romaine; et Agatis la voyant en déroute : Poursuivez, dit-il, mes amis, le chemin est ouvert; je vous quitte un instant pour aller secourir mon père. La victoire enfin se décida pour les Samnites; et les Romains, trop affaiblis par leurs pertes, furent obligés de rentrer dans leurs murs.

Télespon s'était évanoui de douleur; les soins de son fils le ranimèrent. Sont-ils battus? demanda le vieillard. On achève, dit le jeune homme; les choses sont en bon état. S'il est ainsi, dit le père en souriant, tâche de me rappeler à la vie; elle est douce pour les vainqueurs; et je veux te voir marier. Le bon homme n'eut de long-temps la force d'en dire davantage, car le sang qui avait coulé de sa plaie l'avait réduit à l'extrémité.

Les Samnites, après leur victoire, s'empressèrent toute la nuit à secourir les blessés; on n'épargna rien pour sauver le digne père d'Agatis; et il se remit, quoiqu'avec peine, de son extrême épuisement.

Le retour de la campagne était le temps des mariages, pour deux raisons : l'une, afin que la

récompense des services rendus à la patrie les suivît de près, et que l'exemple en eût plus de force; l'autre, afin que pendant l'hiver les jeunes époux eussent le temps de donner la vie à de nouveaux citoyens avant que d'aller exposer la leur. Comme les actions de cette ardente jeunesse avaient été plus brillantes que jamais, on crut devoir donner plus de pompe et de splendeur à la fête qui en devait être le triomphe.

Il y avait peu de filles dans la république qui n'eussent, comme Céphalide, quelque intelligence de sentiments et de désirs avec quelqu'un des jeunes gens; et chacune d'elles faisait des vœux pour celui dont elle espérait fixer le choix, s'il avait à choisir.

La place où l'on devait s'assembler était un vaste amphithéâtre ouvert par des arcs de triomphe, où l'on voyait suspendues les dépouilles des Romains. Les jeunes guerriers devaient s'y rendre couverts de leurs armes; les jeunes filles, avec l'arc et le carquois, et aussi bien vêtues que le permettait la simplicité d'une république où le luxe était inconnu. Allons, mes filles, disaient les mères empressées à les parer, il faut vous présenter à cette fête auguste avec tous les agréments qu'a bien voulu vous accorder le Ciel. La gloire des hommes est de vaincre, celle des femmes est de plaire. Heureuses celles qui mériteront les vœux de ces jeunes et vaillants citoyens, qui vont être jugés les plus dignes de donner

des défenseurs à l'état! la palme du mérite ombragera leur demeure, l'estime publique l'environnera; leurs enfants seront les fils aînés de la patrie, et sa plus précieuse espérance. En parlant ainsi, ces mères tendres entrelaçaient de pampre et de myrte les beaux cheveux de ces jeunes vierges, et donnaient aux plis de leur voile le jeu le plus favorable au caractère de leur beauté. Des nœuds de leur ceinture, placée au-dessous du sein, elles faisaient naître les ondes d'une draperie élégante, attachaient le carquois sur leurs épaules, les instruisaient à se présenter avec grâce, appuyées sur leur arc, et relevaient négligemment leur robe légère au-dessus de l'un des genoux pour donner à leur démarche plus d'aisance et plus de noblesse. Cette industrie des mères samnites était un acte de piété; et la galanterie elle-même, employée au triomphe de la vertu, en prenait le sacré caractère. Les filles, en se mirant dans le crystal d'une onde pure, ne se trouvaient jamais assez belles; chacune d'elles s'exagérait les avantages de ses rivales, et n'osait plus compter sur les siens.

Mais de tous les vœux formés dans ce grand jour, il n'y en eut point de plus ardents que ceux de la belle Céphalide. Puissent les dieux nous exaucer! lui dit sa mère en l'embrassant. Mais, ma fille, attendez leur volonté avec la docilité d'un cœur humble; s'ils vous ont donné quelques charmes, ils savent quel en doit être le

prix. C'est à vous de couronner leurs dons par les grâces de la modestie. Sans la modestie, la beauté peut éblouir, mais elle ne touchera jamais: c'est par-là qu'elle inspire une tendre vénération, et qu'elle obtient une espèce de culte. Que cette modestie aimable serve de voile à des désirs qui, peut-être, doivent s'éteindre avant la fin du jour, et faire place à un nouveau penchant. Céphalide ne put soutenir cette idée sans laisser échapper quelques larmes. Ces larmes, lui dit la mère, sont indignes d'une fille samnite. Sachez que de tous les jeunes guerriers qui vont concourir, il n'en est aucun qui n'ait prodigué son sang pour notre défense et notre liberté; qu'il n'en est aucun qui ne vous mérite, et envers lequel vous ne dussiez être glorieuse d'acquitter votre patrie. Occupez-vous de cette pensée, séchez vos pleurs, et suivez-moi.

De son côté, le bon homme Télespon conduisait son fils à l'assemblée. Eh bien! lui dit-il, comment va le cœur? J'ai été assez content de toi dans cette campagne, et j'espère qu'on en dira du bien. Hélas! dit le tendre et modeste Agatis, je n'ai eu qu'un moment pour moi. J'aurais peut-être fait quelque chose; mais vous étiez blessé, je vous devais mes soins. Je ne me reproche pas de vous avoir sacrifié ma gloire. Je serais inconsolable d'avoir trahi ma patrie; mais je ne le serais pas moins d'avoir abandonné mon père. Grâce au Ciel, mes devoirs n'ont pas été incompatibles; le

reste est dans la main des dieux. J'admire comme on est religieux quand on a peur, dit le vieillard en souriant : avoue que tu étais plus résolu en allant charger les Romains; mais prends courage, tout ira bien; je t'en promets une jolie.

Ils se rendent à l'assemblée où plusieurs générations de citoyens, rangées en amphithéâtre, formaient le coup-d'œil le plus imposant. L'enceinte s'arrrondissait en ovale : on voyait d'un côté les filles aux pieds des mères; de l'autre, les pères au-dessus des garçons; à l'un des bouts, le conseil des vieillards; à l'autre, la jeunesse, qui n'était pas encore nubile, placée selon les degrés de l'âge. Les nouveaux mariés des années précédentes environnaient l'enceinte; le respect, la modestie et le silence régnaient par-tout. Ce silence fut tout-à-coup interrompu par le bruit des fanfares guerrières; et l'on vit s'avancer le général samnite, environné des héros qui commandaient sous lui. Sa présence fit baisser les yeux à tous les concurrents. Il traverse l'enceinte, et va se placer, avec son cortége, au milieu des sages.

On ouvre les fastes de la république, et un héraut lit à haute voix, selon l'ordre des temps, le témoignage que les magistrats et les généraux ont rendu de la conduite des jeunes guerriers. Celui qui, par quelque lâcheté ou quelque bassesse, aurait imprimé une tache à son nom, était condamné, par les lois, à la peine infamante du

célibat, jusqu'à ce qu'il eût racheté son honneur par quelque action généreuse; mais rien n'était plus rare que ces exemples. Une probité simple, une bravoure irréprochable était le moindre éloge qu'on pût donner à un jeune Samnite; et c'était une espèce de honte que de n'avoir fait que son devoir. La plupart d'entre eux avaient donné des preuves d'un courage, d'une vertu, qui par-tout ailleurs seraient héroïques, et qui, dans les mœurs de ce peuple, se distinguaient à peine, tant ils étaient familiers. Quelques-uns s'élevaient au-dessus de leurs rivaux par des actions plus éclatantes; mais le jugement des spectateurs devenait plus sévère à mesure qu'ils entendaient publier des vertus plus dignes d'éloge; et celles qui les avaient d'abord frappés rentraient dans la foule des choses louables effacées par de plus beaux traits. Les premières campagnes d'Agatis étaient de ce nombre. Mais quand on en vint au récit de la dernière bataille, et qu'on raconta comment il avait abandonné son père pour rallier ses compagnons et les ramener au combat, ce sacrifice de la nature à la patrie enleva tous les suffrages; les larmes coulèrent des yeux des vieillards; ceux qui environnaient Télespon l'embrassaient de joie, les plus éloignés le félicitaient du geste et du regard; le bon homme riait et fondait en larmes; les rivaux mêmes de son fils le regardaient avec respect; et les mères, pressant leurs filles dans leurs bras, leur souhaitaient Agatis pour époux.

Céphalide, pâle et tremblante, n'ose lever les yeux; son cœur, saisi de joie et de crainte, a suspendu son mouvement; sa mère, qui la soutient sur ses genoux, n'ose lui parler de peur de la trahir, et croit voir tous les yeux attachés sur elle.

Dès que le murmure de l'applaudissement universel fut apaisé, le héraut nomme Parménon, et raconte de ce jeune homme, que, dans la dernière bataille, le coursier du général samnite s'étant abattu sous lui, percé d'une flèche mortelle, et le héros, dans sa chûte, s'étant trouvé un moment sans défense, un soldat romain était prêt à le percer de son javelot; que Parménon, pour sauver la vie au chef, avait exposé la sienne en se précipitant au-devant du coup, dont il avait reçu la profonde blessure. Il est certain, dit le général en prenant la parole, que ce généreux citoyen me fit un bouclier de son corps; et si mes jours sont utiles à la patrie, c'est un bienfait de Parménon. A ces mots, l'assemblée, moins attendrie, mais non moins étonnée de la vertu de Parménon que de celle d'Agatis, lui donna les mêmes éloges; et l'on vit les suffrages et les vœux se partager entre ces deux rivaux. Le héraut, par ordre des vieillards, impose silence; et ces juges vénérables se lèvent pour délibérer. Les opinions se combattent long-temps avec même avantage : quelques-uns prétendaient qu'Agatis n'avait pas dû quitter son poste pour secourir

son père, et qu'il n'avait fait que réparer cette faute en abandonnant son père pour rallier ses compagnons; mais ce sentiment dénaturé fut celui du plus petit nombre. Le plus ancien des vieillards prit enfin la parole, et dit : N'est-ce pas la vertu que nous devons récompenser? Il ne s'agit donc que de savoir lequel de ces deux mouvements est le plus vertueux, ou d'abandonner un père expirant, ou d'exposer sa propre vie. Nos jeunes gens ont fait tous les deux une action décisive pour la victoire; c'est à vous de juger, vertueux citoyens, laquelle des deux a dû le plus coûter. De deux exemples également utiles, le plus pénible est celui qu'il faut le plus encourager.

Le croira-t-on des mœurs de ce peuple? Il fut décidé d'une voix, qu'il était plus généreux de s'arracher des bras d'un père expirant que l'on peut secourir, que de s'exposer soi-même à la mort, fût-elle inévitable; et tous les suffrages se réunirent pour décerner à Agatis l'honneur du premier choix. Mais le combat qui va s'élever paraîtra moins vraisemblable encore. On avait délibéré à haute voix, et Agatis avait entendu que le principe de générosité avait seul fait pencher la balance. Il s'éleva dans son ame un reproche qui le fit rougir. Non, dit-il en lui-même, c'est une surprise, je ne dois point en abuser. Il demande à parler : on lui prête silence. « Un « triomphe que je n'aurais pas mérité, dit-il, fe-

« rait le supplice de ma vie; et dans les bras de « ma vertueuse épouse, mon bonheur serait em- « poisonné par le crime de l'avoir obtenue injus- « tement. Vous croyez couronner en moi celui « qui a le plus fait pour sa patrie; sages Sam- « nites, je dois l'avouer, je n'ai pas tout fait pour « elle seule. J'aime, j'ai voulu mériter ce que « j'aime; et s'il me revient quelque gloire d'une « conduite que vous daignez louer, l'amour la « partage avec la vertu. Que mon rival se juge « lui-même, et qu'il reçoive le prix que je lui « cède, s'il a été plus généreux que moi. » Comment exprimer l'émotion que cet aveu causa dans tout les cœurs? D'un côté, il ternissait l'éclat des actions de ce jeune homme, et de l'autre, il donnait au caractère de sa vertu quelque chose de plus héroïque, de plus étonnant, de plus rare que le dévouement le plus généreux. Ce trait de franchise et de candeur produisit sur ses jeunes rivaux deux effets tout opposés. Les uns, l'admirant avec une joie ouverte, semblaient témoigner, par une noble assurance, que cet exemple les élevait au-dessus d'eux-mêmes; les autres, interdits et confus, paraissaient en être accablés comme d'un poids au-dessus de leurs forces. Les mères et les filles donnaient toutes en secret le prix de la vertu à celui qui avait eu la magnanimité de déclarer qu'il n'en était pas digne; et les vieillards avaient les yeux attachés sur Parménon, qui, d'un visage

tranquille, attendait qu'on daignât l'entendre.
« Je ne sais, dit-il enfin en s'adressant à Agatis,
« je ne sais à quel degré les actions des hommes
« doivent être désintéressées pour être vertueuses.
« Il n'est rien, à le bien prendre, que l'on ne
« fasse pour sa propre satisfaction; mais ce que
« je n'aurais pas fait pour la mienne, c'est l'aveu
« que je viens d'entendre; et quand il y aurait
« eu jusqu'ici, dans ma conduite, quelque chose
« de plus généreux que dans la vôtre, ce qui
« n'est pas bien décidé, la sévérité avec laquelle
« vous venez de vous juger vous élève au-dessus
« de moi. »

Ce fut alors que les vieillards confondus ne surent plus quel parti prendre; on n'alla pas même aux voix pour délibérer à qui donner le prix. Il fut décidé, par acclamation, que tous les deux le méritaient, et que l'honneur du second choix n'était plus digne de l'un ni de l'autre. Le plus ancien des juges reprit la parole : « Pour-
« quoi retarder, dit-il, par nos irrésolutions, le
« bonheur de ces jeunes gens? Leur choix est fait
« au fond de leur cœur; qu'on leur permette de
« se communiquer l'un à l'autre le secret de leurs
« désirs; si l'objet en est différent, chacun d'eux,
« sans primauté, obtiendra l'épouse qu'il aime;
« s'il arrive qu'ils soient rivaux, la loi du sort en
« décidera; et il n'est point de fille samnite qui
« ne fasse gloire de consoler le moins heureux

« de ces deux guerriers. » Ainsi parla le vénérable Androgée, et toute l'assemblée applaudit.

On fait avancer Agatis et Parménon au milieu de l'enceinte. Ils commencent par s'embrasser, et tous les yeux se mouillent de larmes. Tremblants l'un et l'autre, ils hésitent, ils n'osent nommer l'épouse qu'ils ont désirée; aucun d'eux ne croit possible que l'autre ait fait un choix différent du sien. J'aime, dit Parménon, ce que le Ciel a formé de plus accompli; c'est la grâce, la beauté même. Hélas! répondit Agatis, vous aimez celle que j'adore; c'est la nommer que de la peindre ainsi : la noblesse de ses traits, la douce fierté de ses regards, je ne sais quoi de divin dans sa taille et dans sa démarche, la distinguent assez de la foule des filles samnites. Que l'un de nous sera malheureux d'être réduit à un autre choix! Vous dites vrai, reprit Parménon; il n'est point de bonheur sans Éliane. Sans Éliane, dites-vous? Quoi! s'écrie Agatis, c'est la fille du sage Androgée, Éliane, que vous aimez! Et qui donc aimerais-je? dit Parménon, étonné de la joie de son rival. C'est Éliane! ce n'est pas Céphalide! reprit Agatis avec transport. Ah! s'il est ainsi, nous sommes heureux; embrassez-moi, vous me rendez la vie.

A leurs embrassements redoublés, l'on jugea sans peine que l'amour les avait mis d'accord. Les vieillards leur ordonnèrent d'approcher, et

si leur choix n'était pas le même, de le déclarer à haute voix. Aux noms d'Éliane et de Céphalide, tout retentit d'applaudissements. Androgée et Télespon, le brave Eumène, père de Céphalide, celui de Parménon, appelé Mélante, se félicitaient l'un l'autre avec cet attendrissement qui se mêle à la joie des vieillards. Mes amis, dit Télespon, nous avons là de braves enfants; avec quel zèle ils en vont faire d'autres! Quand j'y pense, je crois être encore à la fleur de mon âge. Faiblesse paternelle à part, le jour des mariages est ma fête à moi; il me semble que c'est moi qui épouse toutes les filles de la république. En parlant ainsi, le bon homme sautait d'allégresse; et comme il était veuf, on lui conseillait de se remettre sur les rangs. Ne plaisantez pas, disait-il; si tous les jours j'étais aussi jeune, je pourrais bien encore faire parler de moi.

On se rendit au temple pour consacrer au pied des autels la cérémonie des mariages. Parménon et Agatis furent conduits chez eux en triomphe; et l'on ordonna un sacrifice solennel pour rendre grâces aux dieux d'avoir donné à la république deux si vertueux citoyens.



LAURETTE.

C'était le jour de la fête du village de Coulange. Le marquis de Clancé, dont le château n'était pas loin de là, était venu, avec sa compagnie, voir ce spectacle champêtre, et se mêler aux danses des villageois, comme il arrive assez souvent à ceux que l'ennui chasse du sein du luxe, et qui sont ramenés, en dépit d'eux-mêmes, à des plaisirs simples et purs.

Parmi les jeunes paysannes qu'animait la joie et qui dansaient sous l'ormeau, qui n'eût pas distingué Laurette à l'élégance de sa taille, à la régularité de ses traits, à cette grâce naturelle qui est plus touchante que la beauté? On ne vit qu'elle dans la fête. Des femmes de qualité, qui se piquaient d'être jolies, ne laissèrent pas d'avouer qu'elles n'avaient rien vu de si ravissant. On la fit approcher; on l'examina, comme un peintre examine un modèle. Levez les yeux, petite, lui disaient ces dames. Quelle vivacité! quelle douceur! quelle volupté dans ses regards! Si elle savait ce qu'ils expriment! Quel ravage une coquette habile ferait avec ces yeux-là! Et cette bouche? y a-t-il rien de plus frais? Comme ses



Malheureux ! s'écria-t-il en reculant, éloignez-vous, ôtez-vous de mes yeux.

Laurette

lèvres sont vermeilles! comme l'émail de ses dents est pur! son teint brun se ressent du hâle; mais c'est le teint de la santé. Voyez un peu ce cou d'ivoire s'arrondir sur ces belles épaules. Qu'elle serait bien en habit de cour! Et ces petits charmes naissants que l'amour semble avoir placés lui-même? En vérité, cela est plaisant! A qui la nature va-t-elle prodiguer ses dons? où la beauté va-t-elle se cacher? Laurette, quel âge avez-vous? — J'ai eu quinze ans le mois passé. — On va bientôt vous marier, sans doute? — Mon père dit que rien ne presse. — Et vous, Laurette, n'avez-vous pas quelque petit amour dans le cœur? — Je ne sais pas ce que c'est qu'un petit amour. — Quoi! pas un garçon ne vous fait désirer qu'on vous le donne pour mari? — Je ne me mêle pas de cela : c'est mon père que ce soin regarde. — Que fait votre père? — Il cultive son bien. — Est-il riche? — Non; mais il dit qu'il est heureux, si je suis sage. — Et à quoi vous occupez-vous? — J'aide mon père, je travaille avec lui. — Avec lui! Quoi! vous cultivez la terre? — Oui; mais les soins que la vigne demande ne sont pour moi qu'un amusement. Sarcler, planter les échalas, y attacher le pampre, en élaguer les feuilles pour faire mûrir le raisin, le recueillir quand il est mûr, tout cela n'est pas bien pénible. — Malheureuse enfant! je ne m'étonne pas si ses jolies mains sont ternies. Quel dommage que cela soit né dans un état vil et obscur!

Laurette, qui dans son village n'avait jamais excité que l'envie, fut un peu surprise d'inspirer la pitié. Comme son père lui cachait avec soin ce qui aurait pu lui causer des regrets, il ne lui était jamais venu dans la pensée qu'elle fût à plaindre ; mais en jetant les yeux sur la parure de ces femmes, elle vit bien qu'elles avaient raison. Quelle différence de leurs vêtements aux siens ! quelle fraîcheur et quel éclat dans l'étoffe soyeuse et légère qui flottait à longs plis autour d'elles ! que de délicatesse dans leur chaussure ! avec quelle grâce et quelle élégance leurs cheveux étaient arrangés ! quel nouveau lustre ce beau linge, ces rubans, ces dentelles donnaient à des charmes à demi-voilés ! A la vérité, ces femmes n'avaient pas l'air vif d'une santé brillante ; mais Laurette pouvait-elle croire que le luxe qui l'éblouissait fût la cause de cette langueur que le rouge même ne pouvait déguiser ? Comme elle rêvait à tout cela, le comte de Luzy s'approche, et l'invite à danser avec lui. Il était jeune, leste, bien fait et trop séduisant pour Laurette.

Quoiqu'elle n'eût pas le goût bien délicat en fait de danse, elle ne laissa pas de remarquer, dans la noblesse, la précision et la légèreté des mouvements du comte, un agrément que n'avaient pas les sauts des jeunes villageois. Elle s'était quelquefois senti presser la main, mais jamais par une main si douce. Le comte, en dan-

sant, la suivait des yeux; Laurette trouva que ses regards donnaient de la vie et de l'ame à sa danse; et soit qu'elle voulût, par émulation, donner le même agrément à la sienne, soit que la première étincelle de l'amour se communiquât de son cœur à ses yeux, ils répondirent à ceux du comte par l'expression la plus naïve de la joie et du sentiment.

La danse finie, Laurette alla s'asseoir au pied de l'ormeau, et le comte aux genoux de Laurette. Ne nous quittons plus, lui dit-il, ma belle enfant; je ne veux danser qu'avec vous. C'est bien de l'honneur à moi, lui dit-elle; mais cela fâcherait mes compagnes, et dans ce village on est jaloux. — On doit l'être sans doute de vous voir si jolie, et à la ville on le serait de même; c'est un malheur qui vous suivra par-tout. Ah! Laurette, si dans Paris, au milieu de ces femmes si vaines d'une beauté qui n'est qu'artifice, on vous voyait tout-à-coup paraître avec ces charmes si naturels dont vous ne vous doutez pas!.. — Moi, monsieur, à Paris! hélas! et qu'y ferais-je? — Les délices de tous les yeux, la conquête de tous les cœurs. Écoutez, Laurette, nous n'avons pas ici la liberté de causer ensemble; mais, en deux mots, il ne tient qu'à vous d'avoir, au lieu d'une cabane obscure et d'une vigne à cultiver, il ne tient qu'à vous d'avoir à Paris un petit palais brillant d'or et de soie, une table servie selon vos désirs, les meubles les plus voluptueux, le

plus élégant équipage, des robes de toutes les saisons, de toutes les couleurs, enfin tout ce qui fait l'agrément d'une vie aisée, tranquille, délicieuse, sans autre soin que de jouir et de m'aimer comme je vous aime. Vous y penserez à loisir. Dimanche l'on danse au château; toute la jeunesse du village y est invitée. Vous y serez, belle Laurette; et là, vous me direz si mon amour vous touche, si vous acceptez mes bienfaits. Je ne vous demande aujourd'hui que le secret, mais le secret le plus inviolable. Gardez-le bien : s'il vous échappait, tout le bonheur qui vous attend s'évanouirait comme un songe.

Laurette, en effet, crut avoir rêvé. Le sort brillant qu'on lui avait peint était si éloigné de l'humble état où elle était réduite, qu'un passage si facile et si prompt de l'un à l'autre n'était pas concevable. Le beau jeune homme qui lui avait fait ces offres n'avait pourtant pas l'air d'un trompeur. Il lui avait parlé si sérieusement! elle avait vu tant de bonne foi dans ses yeux et dans son langage!

Je me serais bien aperçue, disait-elle, s'il eût voulu se moquer de moi. Cependant, pourquoi ce mystère qu'il m'a tant recommandé? En me rendant heureuse, il veut que je l'aime; rien n'est plus juste : mais sans doute il consent que mon père partage avec moi ses bienfaits; pourquoi donc nous cacher de mon père? Si Laurette avait eu l'idée de la séduction et du vice, elle eût com-

pris facilement pourquoi Luzy demandait le secret; mais la sagesse qu'on lui avait inspirée se bornait à se refuser aux brusques libertés des garçons du village; et dans l'air honnête et respectueux du comte, elle ne voyait rien dont elle dût se défier et se garantir.

Tout occupée de ces réflexions, la tête remplie de l'image du luxe et de l'abondance, elle retourne à son humble demeure; tout semblait y avoir changé. Laurette, pour la première fois, fut humiliée d'habiter sous le chaume. Ces meubles simples, que le besoin lui rendait précieux, s'avilirent; les soins domestiques, dont elle était chargée, commencèrent à la rebuter; elle ne trouva plus la même saveur à ce pain que la sueur arrose; et sur cette paille fraîche où elle dormait si bien, elle soupira pour des lambris dorés, et pour un lit voluptueux et riche.

Ce fut bien pis le lendemain, quand il fallut retourner au travail, et aller, sur un coteau brûlant, soutenir la chaleur du jour. A Paris, disait-elle, je ne m'éveillerais que pour jouir tranquillement, sans autre soin que d'aimer et de plaire. Monsieur le comte me l'a bien dit. Qu'il est aimable monsieur le comte! De toutes celles du village, il n'a vu que moi; il a même quitté les dames du château pour ne s'occuper que d'une paysanne. Il n'est pas fier celui-là; et cependant il a bien de quoi l'être! Il semblait que je lui faisais grâce, en le préférant à des gens de village:

il m'en remerciait avec des yeux si tendres! d'un air si humble et si touchant? Et dans son langage quelle aimable douceur! Quand il aurait parlé à la dame du lieu, il n'aurait pas été plus honnête. Heureusement j'étais assez bien mise; mais aujourd'hui, s'il me voyait! quel vêtement! quel état que le mien!

Le dégoût de sa situation ne fit que redoubler, pendant trois jours de fatigue et d'ennui qu'elle eut encore à soutenir avant de revoir le comte.

Le moment qu'ils attendaient tous deux avec impatience arrive. Toute la jeunesse du village est assemblée au château voisin; et dans une salle de tilleuls, bientôt le son des instruments donne le signal de la danse. Laurette s'avance avec ses compagnes, non plus de cet air délibéré qu'elle avait à la fête du village, mais d'un air modeste et craintif. Ce fut pour Luzy une beauté nouvelle, une grâce timide et décente, au lieu d'une nymphe vive et légère. Il la salua avec distinction, mais sans aucun signe d'intelligence. Il s'abstint même de l'approcher, et attendit, pour danser avec elle, qu'un autre lui donnât l'exemple. Ce fut le chevalier de Soligny, qui, depuis la fête du village, n'avait cessé de parler de Laurette avec une espèce de ravissement. Luzy crut voir en lui un rival, et le suivit des yeux avec inquiétude; mais Laurette n'eut pas besoin, pour le tranquilliser, de s'apercevoir de sa jalousie. En dansant avec Soligny, son regard fut vague, son air in-

différent, son maintien froid et négligé. Vint le tour de Luzy de danser avec elle; et il crut voir, en la saluant, toutes les grâces s'animer, tous les charmes éclore sur son visage. Le précieux coloris de la pudeur s'y répandit; un sourire furtif et presque imperceptible remua ses lèvres de rose, et la faveur d'un regard touchant le ravit de joie et d'amour. Son premier mouvement, s'ils étaient seuls, serait de tomber aux genoux de Laurette, de lui rendre grâce, et de l'adorer; mais il commande à ses yeux mêmes de retenir le feu de leurs regards; sa main seule, en pressant la main de celle que son cœur appelle son amante, lui exprime, en tremblant, ses transports.

Belle Laurette, lui dit-il après la danse, éloignez-vous un peu de vos compagnes; je suis impatient de savoir ce que vous avez résolu. — De ne pas faire un pas sans l'aveu de mon père, et de suivre en tout ses avis. Si vous me faites du bien, je veux qu'il le partage; si je vous suis, je veux qu'il y consente. — Ah! gardez-vous de le consulter; c'est lui sur-tout que je dois craindre. Il y a parmi vous, pour s'aimer et s'unir, des formalités que mon nom, mon état me défendent de suivre. Votre père voudrait m'y assujétir; il exigerait de moi l'impossible; et sur mon refus, il m'accuserait d'avoir voulu vous abuser. Il ne sait pas combien je vous aime; mais vous, Laurette, me croyez-vous capable de vouloir vous nuire? — Hélas! non; je vous crois la bonté

même. Vous seriez bien trompeur, si vous étiez méchant. — Osez donc vous fier à moi. — Ce n'est pas que je m'en défie; mais je ne puis me cacher de mon père : je lui appartiens, je dépends de lui. Si ce que vous me proposez me convient, il y consentira. — Il n'y consentira jamais. Vous m'aurez perdu, vous en serez fâchée : hélas! il ne sera plus temps; et pour toute la vie vous serez condamnée à ces vils travaux que vous aimez sans doute, puisque vous n'osez les quitter. Ah! Laurette, ces mains délicates sont-elles faites pour cultiver la terre? Faut-il que le hâle dévore les couleurs de ce joli teint? Vous, le charme de la nature, toutes les grâces, tous les amours! vous, Laurette, vous consumer dans une vie obscure et pénible! finir par être la ménagère de quelque grossier villageois! vieillir peut-être dans l'indigence sans avoir goûté aucun de ces plaisirs qui devaient vous suivre sans cesse! voilà ce que vous préférez aux délices de l'abondance et du loisir que je vous promets. Et à quoi tient votre résolution? A la peur de causer quelques moments d'inquiétude à votre père? Oui, votre fuite l'affligera; mais après, quelle sera sa joie, en vous voyant riche de mes bienfaits, dont il sera comblé lui-même! Quelle douce violence ne lui ferez-vous pas, en l'obligeant à quitter sa cabane et à se donner du repos! car dès-lors je n'ai plus ses refus à craindre : mon bonheur, le vôtre et le sien seront assurés pour jamais.

Laurette eut bien de la peine à résister à la séduction, mais enfin elle y résista; et sans le fatal incident qui la rejeta dans le piége, le seul instinct de l'innocence aurait suffi pour l'en garantir.

Dans un orage qui fondit autour du village de Coulange, le plus terrible fléau des campagnes, la grêle anéantit l'espoir des vendanges et des moissons. La désolation fut générale. Pendant l'orage, mille cris douloureux se mêlaient au bruit des vents et du tonnerre; mais quand le ravage fut consommé, et qu'une clarté plus affreuse que les ténèbres qui l'avaient précédée fit voir les rameaux de la vigne dépouillés et rompus, les épis pendants sur leur tige brisée, les fruits des arbres abattus ou meurtris, ce ne fut par-tout, dans la campagne désolée, qu'un vaste et lugubre silence; les chemins étaient couverts d'une foule de malheureux, pâles, consternés, immobiles, qui, d'un œil morne contemplant leur ruine, pleuraient la perte de l'année, et ne voyaient dans l'avenir que l'abandon, la misère et la mort. Sur le seuil des cabanes, les mères éplorées pressaient contre leur sein leurs tendres nourrissons, et leur disaient, les yeux en larmes : Qui vous allaitera, si nous manquons de pain?

A la vue de cette calamité, la première idée qui vint à Luzy, fut celle de la douleur où Laurette et son père devaient être plongés. Impatient de voler à leur secours, il cacha ce tendre intérêt sous le voile d'une pitié commune à cette

foule de malheureux. Allons au village, dit-il à sa compagnie; portons-y la consolation. Il en coûtera peu de chose à chacun de nous pour sauver vingt familles du désespoir où ce désastre les a réduites. Nous avons partagé leur joie; allons partager leur douleur.

Ces mots firent leur impression sur les cœurs, déja émus par la pitié. Le marquis de Clancé donna l'exemple. Il se présenta à ses paysans, leur offrit des secours, leur promit des soulagements, et leur rendit l'espoir et le courage. Tandis que des larmes de reconnaissance coulaient autour de lui, sa compagnie, hommes et femmes, se répandaient dans le village, entraient dans les chaumières, y répandaient leurs dons, et goûtaient le plaisir sensible et rare de se voir adorer par un peuple attendri. Cependant Luzy courait en insensé, cherchant la demeure de Laurette. On la lui indique; il y vole, et voit sur la porte un villageois assis, la tête penchée sur ses genoux, et se couvrant le visage de ses deux mains, comme s'il eût craint de revoir la lumière. C'était le père de Laurette. Mon ami, lui dit le comte, je vous vois consterné; mais ne vous désespérez pas: le Ciel est juste; et parmi les hommes, il y a des cœurs compatissants. Eh! monsieur, lui répondit le villageois, en soulevant sa tête, est-ce à un homme qui a servi vingt ans sa patrie, qui s'est retiré couvert de blessures, et qui depuis n'a cessé de travailler sans relâche, est-ce à lui de tendre la main? La

terre, arrosée de ma sueur, ne devait-elle pas me donner de quoi vivre? finirai-je par mendier mon pain? Une ame si fière et si noble, dans un homme obscur, étonna le comte. Vous avez donc servi? lui demanda-il. — Oui, monsieur. J'ai pris les armes sous Berwick, j'ai fait les campagnes de Maurice. Mon père, avant qu'un procès funeste l'eût dépouillé de son bien, avait de quoi me soutenir dans le grade où j'étais parvenu. Mais en même-temps que je fus réformé, il fut ruiné sans ressource. Nous vînmes ici nous cacher; et des débris de notre fortune, nous acquîmes un petit fonds que je cultivai de mes mains. Notre premier état n'était pas connu; et celui-ci, où je semblais né, ne me faisait aucune honte. Je nourrissais, je consolais mon père. Je me mariai; ce fut là mon malheur; et c'est aujourd'hui que je le sens. — Votre père n'est plus? — Hélas! non. — Votre femme? — Elle est trop heureuse de n'avoir pas vu ce funeste jour. — Êtes-vous chargé de famille? — Je n'ai qu'une fille, et l'infortunée...... N'entendez-vous pas ses sanglots? Elle se cache et se tient loin de moi, pour ne pas me déchirer l'ame. Luzy eût voulu se précipiter dans la cabane où gémissait Laurette; mais il se retint, de peur de se trahir.

Tenez, dit-il au père en lui donnant sa bourse; ce secours est bien peu de chose; mais au besoin, souvenez-vous du comte de Luzy. C'est à Paris que je fais ma demeure. En disant ces mots,

il s'éloigna, sans donner au père de Laurette le temps de le remercier.

Quel fut l'étonnement du bon homme Bazile, en trouvant dans la bourse une somme si considérable! cinquante louis! plus que le triple du revenu de son petit côteau! Viens, ma fille, s'écria-t-il, regarde celui qui s'éloigne ; ce n'est pas un homme, c'est un ange du Ciel. Mais que vais-je croire? il n'est pas possible qu'il ait voulu me donner tout cela. Va, Laurette, cours après lui, et fais-lui voir qu'il s'est trompé. Laurette vole sur les pas de Luzy; et l'ayant atteint, Mon père, lui dit-elle, ne peut croire que vous ayez voulu nous faire ce don-là. Il m'envoie pour vous le rendre. — Ah! Laurette, tout ce que j'ai n'est-il pas à vous et à votre père? puis-je trop le payer de vous avoir fait naître? Reportez-lui ce faible don ; ce n'est qu'un essai de ma bienveillance; mais cachez-lui en bien le motif; dites-lui seulement que je suis trop heureux d'obliger un homme de bien. Laurette voulut lui rendre grâce. Demain, lui dit-il, au point du jour, en passant au bout du village, je recevrai, si vous voulez, vos remercîments avec vos adieux. — Quoi! c'est demain que vous vous en allez! — Oui, je m'en vais, le plus amoureux et le plus malheureux des hommes. — Au point du jour..... c'est à-peu-près l'heure où mon père et moi nous allons au travail. — Ensemble? — Non, il y va le premier : c'est moi qui ai le soin du ménage, et cela me

retarde un peu. — Et passez-vous sur mon chemin? — Je le traverse au-dessus du village; mais fallût-il me détourner, c'est bien le moins que je vous doive pour tant de marques d'amitié. — Adieu donc, Laurette, à demain. Que je vous voie, ne fût-ce qu'un instant; ce plaisir sera le dernier de ma vie.

Bazile, au retour de Laurette, ne douta plus des bienfaits de Luzy. A! le bon jeune homme! ah! l'excellent cœur! s'écriait-il à chaque instant. Ne négligeons pourtant pas, ma fille, ce que la grêle nous a laissé. Moins il y en a, plus il faut prendre soin de mener à bien ce qui reste.

Laurette était si touchée des bontés du comte, si affligée de faire son malheur, qu'elle pleura toute la nuit. Ah! sans mon père, disait-elle, quel plaisir j'aurais eu à le suivre! Le lendemain elle ne mit pas son habit des fêtes; mais, dans l'extrême simplicité de son vêtement, elle ne laissa pas de mêler un peu de la coquetterie naturelle à son âge. Je ne le verrai plus; qu'importe que je sois plus ou moins jolie à ses yeux? Pour un moment, ce n'est pas la peine. En disant ces mots, elle ajustait son bavolet et sa collerette. Elle imagina de lui porter des fruits dans la corbeille de son déjeûner. Il ne les méprisera pas, disait-elle; je lui dirai que je les ai cueillis; et en arrangeant ces fruits sur un lit de pampre, elle les arrosait de larmes. Son père était déja parti; et à la blancheur de l'aube du jour, se mêlait déja

cette légère teinte d'or et de pourpre que répand l'aurore, lorsque la pauvre enfant, le cœur tout saisi, arriva seule au bout du village. L'instant d'après elle vit paraître la diligence du comte, et à cette vue elle se troubla. Du plus loin que Luzy l'apercut, il s'élança de sa voiture; et venant au devant d'elle avec l'air de la douleur : Je suis pénétré, lui dit-il, belle Laurette, de la grâce que vous m'accordez. J'ai du moins la consolation de vous voir sensible à ma peine, et je puis croire que vous êtes fâchée de m'avoir rendu malheureux. J'en suis désolée, répondit Laurette; et je donnerais tout le bien que vous nous avez fait, pour ne vous avoir jamais vu. — Et moi, Laurette, je donnerais tout celui que j'ai, pour ne vous quitter de ma vie. — Hélas! il me semble qu'il ne tenait qu'à vous : mon père n'avait rien à vous refuser; il vous chérit, il vous révère. — Les pères sont cruels; ils veulent qu'on s'épouse, et je ne puis vous épouser. N'y pensons plus. Nous allons nous quitter, nous dire un éternel adieu, nous qui jamais, si vous l'aviez voulu, n'aurions cessé de vivre l'un pour l'autre, de nous aimer, de jouir ensemble de tous les dons que m'a faits la fortune, et de tous ceux que vous a faits l'amour. Ah! vous ne les concevez pas, ces plaisirs qui nous attendaient. Si vous en aviez quelque idée! si vous saviez à quoi vous renoncez! — Mais, sans le savoir, je le sens. Tenez, depuis que je vous ai vu, tout ce qui

n'est pas vous ne m'est rien. D'abord mon esprit s'occupait des belles choses que vous m'aviez promises; et puis tout cela s'est évanoui; je n'y ai plus pensé; je n'ai pensé qu'à vous. Ah! si mon père le voulait! — Qu'avez-vous besoin qu'il le veuille? Attendez-vous son aveu pour m'aimer? notre bonheur n'est-il pas en nous-mêmes? L'amour, la bonne foi, Laurette, voilà vos titres et mes garants. En est-il de plus saints, de plus inviolables? Ah! croyez-moi, quand le cœur s'est donné, tout est dit, et la main n'a plus qu'à le suivre. Livrez-la moi donc cette main, que je la baise mille fois, que je l'arrose de mes larmes. La voilà, dit-elle en pleurant. Elle est à moi, s'écria-t-il, cette main si chère, elle est à moi, je la tiens de l'amour: pour me l'ôter, il faut m'ôter la vie. Oui, Laurette, je meurs à vos pieds, s'il faut me séparer de vous. Laurette croyait bonnement qu'en cessant de la voir il cesserait de vivre. Hélas! disait-elle, et c'est moi qui serai la cause de ce malheur! — Oui, cruelle, vous en serez la cause. Vous voulez ma mort, vous la voulez. — Eh! mon Dieu, non: je donnerais pour vous ma vie. — Prouvez-le moi, dit-il en lui faisant une espèce de violence, et suivez-moi si vous m'aimez. — Non, dit-elle, je ne le puis, je ne le puis sans l'aveu de mon père. — Eh bien! laissez, laissez-moi donc me livrer à mon désespoir. A ces mots, Laurette, pâle et tremblante, le cœur pénétré de douleur et de crainte, n'osait ni re-

tenir, ni lâcher la main de Luzy. Ses yeux, pleins de larmes, suivaient avec effroi les regards égarés du comte. Daignez, lui dit-elle pour le calmer, daignez me plaindre et me voir sans colère. J'espérais vous faire agréer ce témoignage de ma reconnaissance; mais je n'ose plus vous l'offrir. Quest-ce? dit-il. Des fruits, à moi! Ah! cruelle, vous m'insultez. C'est du poison que je demande; et jetant la corbeille avec emportement, il se retirait furieux.

Laurette prit ce mouvement pour de la haine; et son cœur, déja trop attendri, ne put soutenir cette dernière atteinte. A peine eut-elle la force de s'éloigner de quelques pas, et d'aller tomber de défaillance au pied d'un arbre. Luzy, qui la suivait des yeux, accourt, et la trouve baignée de larmes, le sein suffoqué de sanglots, sans couleur, presque inanimée. Il se désole, il ne pense d'abord qu'à la rappeler à la vie; mais sitôt qu'il lui voit reprendre ses esprits, il profite de sa faiblesse; et avant qu'elle soit revenue de son évanouissement, elle est déja loin du village, dans la diligence du comte, dans les bras de son ravisseur. Où suis-je? dit-elle en ouvrant les yeux. Ah! monsieur le comte, est-ce vous? me ramenez-vous au village? Moitié de mon ame, lui dit-il en la pressant contre son sein, j'ai vu le moment où nos adieux nous coûtaient la vie à l'un et à l'autre. Ne mettons plus à cette épreuve deux cœurs trop faibles pour la soutenir.

Je me donne à toi, ma Laurette; c'est sur tes

lèvres que je fais le serment de vivre uniquement pour toi. Je ne demande pas mieux, lui dit-elle, que de vivre aussi pour vous seul. Mais mon père! laisserai-je mon père? n'est-ce pas à lui de disposer de moi? — Ton père, ma Laurette, sera comblé de biens; il partagera le bonheur de sa fille ; nous serons tous deux ses enfants. Repose-toi sur ma tendresse du soin de l'adoucir et de le consoler. Viens, laisse-moi recueillir tes larmes, laisse tomber les miennes dans ton sein : ce sont les larmes de la joie, les larmes de la volupté. Le dangereux Luzy mêlait à ce langage tous les charmes de la séduction; et Laurette n'y était pas insensible. Mais son père, inquiet, affligé, cherchant sa fille, l'appelant à grand cris, la demandant à tout le village, ne la revoyant pas le soir, et se retirant désolé, désespéré de l'avoir perdue; cette image, présente à son esprit, l'occupait, la troublait sans cesse. Il fallut tromper sa douleur.

Luzy courait avec ses chevaux; les stores de sa voiture étaient baissés, ses gens étaient sûrs et fidèles, et Laurette ne laissait après elle aucun vestige de sa fuite. Il était même essentiel à Luzy de bien cacher son enlèvement; mais il détacha l'un de ses domestiques, qui, d'un village éloigné de la route, fit tenir au curé de Coulange ce billet où Luzy avait déguisé sa main. « Dites « au père de Laurette qu'il soit tranquille, qu'elle « est bien, et que la dame qui l'a prise avec

« elle, en aura soin comme de son enfant. Dans « peu il saura ce qu'elle est devenue. »

Ce billet, qui n'était rien moins que consolant pour le père, suffit pour étourdir la fille sur le malheur de son évasion. L'amour avait pénétré dans son ame, il en ouvrit l'accès au plaisir; et dès-lors les nuages de la douleur se dissipèrent, les pleurs tarirent, le regret s'apaisa; et un oubli passager, mais profond, de tout ce qui n'était pas son amant, lui laissa goûter sans alarmes le coupable bonheur d'être à lui.

L'espèce de délire où elle tomba en arrivant à Paris, acheva d'égarer son ame. Sa maison était un palais de fée; tout y avait l'air de l'enchantement. Le bain, la toilette, le souper, le repos délicieux que lui laissa l'amour, furent autant de formes variées que prit la volupté pour la séduire par tous les sens. A son réveil, elle croyait encore être abusée par un songe. En se levant, elle se vit entourée de femmes attentives à la servir, et jalouses de lui complaire. Elle qui jamais n'avait su qu'obéir, n'eut qu'à désirer pour être obéie. Vous êtes reine ici, lui dit son amant, et j'y suis votre premier esclave.

Imaginez, s'il est possible, la surprise et le ravissement d'une jeune et simple paysanne, en voyant ses beaux cheveux noirs, si négligemment noués jusqu'alors, et dont la nature seule avait formé les ondes, s'arrondir en boucles sous le pli de l'art, et s'élever en diadême semé de fleurs

et de diamants; en voyant étalées à ses yeux les parures les plus galantes, qui toutes semblaient solliciter son choix; en voyant, dis-je, sa beauté sortir radieuse comme d'un nuage et se reproduire dans les brillants trumeaux qui l'environnaient pour la multiplier. La nature lui avait prodigué tous ses charmes; mais quelques-uns de ces dons avaient besoin d'être cultivés, et les talents vinrent en foule se disputer le soin de l'instruire et la gloire de l'embellir. Luzy possédait, adorait sa conquête, enivré de joie et d'amour.

Cependant le bon homme Bazile était le plus malheureux des pères. Fier, plein d'honneur, et sur-tout jaloux de la réputation de sa fille, il l'avait cherchée, attendue en vain, sans publier son inquiétude; et personne, dans le village, n'était instruit de son malheur. Le curé vint l'en assurer lui-même, en lui communiquant le billet qu'il avait reçu. Bazile n'ajouta pas foi à ce billet; mais dissimulant avec le pasteur : Ma fille est sage, lui dit-il; mais elle est jeune, simple et crédule. Quelque femme aura voulu l'avoir à son service, et lui aura persuadé de prévenir mes refus. Ne faisons pas un bruit scandaleux d'une imprudence de jeunesse, et laissons croire que ma fille ne m'a quitté qu'avec mon aveu. Le secret n'est su que de vous; ménagez la fille et le père. Le curé, prudent et homme de bien, promit et garda le silence. Mais Bazile, dévoré de

chagrin, passait les jours et les nuits dans les larmes. Qu'est-elle devenue? disait-il. Est-ce une femme qu'elle a suivie? y en a-t-il d'assez insensée pour dérober une fille à son père, et se charger d'un enlèvement? Non, non, c'est quelque ravisseur qui l'aura séduite, et qui l'aura perdue. Ah! si je puis le découvrir, ou son sang ou le mien lavera mon injure. Il se rendit lui-même au village d'où l'on avait apporté le billet. Avec les indices du curé, il parvint à découvrir celui qui s'était chargé du message; il l'interrogea, mais il n'en put tirer que des détails confus et vagues. La position même du lieu ne servit qu'à lui donner le change. Il était éloigné de six lieues de la route que Luzy avait prise, et sur un chemin opposé. Mais quand Bazile aurait combiné le départ du comte avec l'évasion de sa fille, il n'aurait jamais soupçonné de ce crime un jeune homme si vertueux. Comme il ne confiait sa douleur à personne, personne ne pouvait l'éclairer. Il gémissait donc au-dedans de lui-même, et dans l'attente de quelque lueur qui vînt décider ses soupçons. Mon Dieu, disait-il, c'est dans votre colère que vous me l'avez donnée! Et moi, insensé, je m'applaudissais en la voyant croître et s'embellir! Ce qui faisait mon orgueil, fait ma honte. Que n'est-elle morte en naissant!

Laurette tâchait de se persuader que son père était tranquille; et le regret de l'avoir laissé ne la touchait que faiblement. L'amour, la vanité,

le goût des plaisirs, ce goût si vif dans sa naissance, le soin de cultiver ses talents, enfin mille amusements variés sans cesse partageaient sa vie et remplissaient son ame. Luzy, qui l'aimait à l'idolâtrie, et qui avait peur qu'on ne la lui enlevât, l'exposait le moins qu'il lui était possible au grand jour; mais il lui ménageait tous les moyens que le mystère a inventés pour être invisible au milieu du monde. C'en était assez pour Laurette : heureuse de plaire à celui qu'elle aimait, elle ne sentait pas ce désir inquiet, ce besoin d'être vue et d'être admirée, qui promène seul tant de jolies femmes dans nos spectacles et dans nos jardins. Quoique Luzy, par le choix d'un petit cercle d'hommes aimables, rendît ses soupers amusants, elle ne s'y occupait que de lui; et sans désobliger personne, elle savait le lui témoigner. L'art de concilier les prédilections avec les bienséances est le secret des ames délicates : la coquetterie en fait une étude; l'amour le sait sans l'avoir appris.

Six mois se passèrent dans cette union, dans cette douce intelligence de deux cœurs remplis et charmés l'un de l'autre, sans ennui, sans inquiétude, sans autre jalousie que celle qui fait craindre de ne pas plaire autant qu'on aime, et qui fait désirer de réunir tout ce qui peut captiver un cœur.

Dans cet intervalle, le père de Laurette avait reçu deux fois des nouvelles de sa fille, avec des

présents de la dame qui l'avait prise en amitié. C'était au curé que s'adressait Luzy. Remis à la poste voisine du village par un domestique affidé, les paquets arrivaient anonymes. Bazile n'aurait su à qui les renvoyer; et puis ses refus auraient fait douter de ce qu'il voulait laisser croire; et il tremblait que le curé n'eût les mêmes soupçons que lui. Hélas! disait ce bon père en lui-même, ma fille est peut-être encore honnête. Toutes les apparences l'accusent; mais ce ne sont que des apparences; et quand mes soupçons seraient justes, c'est à moi de gémir, mais ce n'est pas à moi de déshonorer mon enfant.

Le Ciel devait quelque consolation à la vertu de ce digne père; et ce fut lui sans doute qui fit naître l'incident dont je vais parler.

Le petit commerce de vin que faisait Bazile, l'obligea de venir à Paris. Comme il traversait cette ville immense, un embarras causé par des voitures qui se croisaient l'arrêta. La voix d'une femme effrayée attira son attention. Il voit.... il n'ose en croire ses yeux.... Laurette, sa fille, dans un char d'or et de glace, vêtue d'une robe éclatante et couronnée de diamants. Son père l'aurait méconnue, si, l'apercevant elle-même, la surprise et la confusion ne l'eussent fait reculer et se couvrir le visage. Au mouvement qu'elle fit pour se cacher, et plus encore au cri qui lui échappa, il ne put douter que ce ne fût elle. Pendant que les voitures qui s'étaient accrochées

se dégageaient, Bazile se glisse entre le mur et le carrosse de sa fille, monte à la portière, et d'un ton sévère dit à Laurette : Où logez-vous? Laurette, saisie et tremblante, lui dit sa demeure. Et sous quel nom êtes-vous connue, lui demanda-t-il? On m'appelle *Coulange*, répondit-elle en baissant les yeux, du nom du lieu de ma naissance. — De votre naissance! Ah! malheureuse!... A ce soir, au déclin du jour; soyez chez vous, et soyez-y seule. A ces mots il descend, et poursuit son chemin.

L'étonnement stupide où tomba Laurette n'était pas encore dissipé, lorsqu'elle se trouva chez elle. Luzy soupait à la campagne. Elle se voyait livrée à elle-même dans le moment où elle aurait eu le plus besoin de conseil et d'appui. Elle allait paraître devant son père, qu'elle avait trahi, délaissé, accablé de douleur et de honte. Son crime alors s'offrit à elle sous les traits les plus odieux. L'humiliation de son état lui était connue. L'ivresse de l'amour, le charme des plaisirs, en avaient éloigné l'idée; mais dès que le voile fut tombé, elle se vit telle qu'elle était aux yeux du monde et aux yeux de son père. Effrayée de l'examen et du jugement qu'elle allait subir, Malheureuse! s'écriait-elle en fondant en larmes, où fuir? où me cacher? Mon père, l'honnêteté même, me retrouve égarée, abandonnée au vice, avec un homme qui ne m'est rien! O mon père! ô juge terrible! comment me montrer à vos yeux?

Il lui vint plus d'une fois dans la pensée de l'éviter et de disparaître; mais le vice n'avait pas encore effacé de son ame les saintes lois de la nature. Moi, le réduire au désespoir, dit-elle; et après avoir mérité ses reproches, m'attirer sa malédiction! Non, quoiqu'indigne du nom de sa fille, je révère ce nom sacré. Vînt-il me tuer de sa main, je dois l'attendre et tomber à ses pieds. Mais non, un père est toujours père : le mien sera touché de mes pleurs. Mon âge, ma faiblesse, l'amour du comte, ses bienfaits, tout m'excuse; et quand Luzy aura parlé je ne serai plus si coupable.

Elle aurait été désolée que ses gens fussent témoins de l'humiliante scène qui s'allait passer. Heureusement elle avait annoncé qu'elle soupait chez une amie; et ses femmes avaient pris pour elles cette soirée de liberté. Il lui fut facile d'éloigner de même les deux laquais qui l'avaient suivie; et lorsque son père arriva, ce fut elle qui le reçut.

Êtes-vous seule? lui dit-il. — Oui, mon père. Il entre avec émotion; et après l'avoir regardée en face, dans un triste et morne silence : Que faites-vous ici? lui demanda-t-il. La réponse de Laurette fut de se prosterner à ses pieds et de les arroser de ses larmes. Je vois, dit le père en jetant les yeux autour de lui dans cet appartement où tout annonçait la richesse et le luxe, je vois que le vice est à son aise dans cette ville.

Puis-je savoir qui a pris soin de vous enrichir en si peu de temps, et de qui vous viennent ces meubles, ces habits, ce bel équipage où je vous ai vue? — Laurette ne répondit encore que par ses pleurs et ses sanglots. Parlez, lui dit-il, vous pleurerez après; vous en aurez tout le loisir.

Au récit de son aventure, dont elle ne déguisa rien, Bazile passa de l'étonnement à l'indignation. Luzy! disait-il, cet honnête homme!... Et voilà donc les vertus des grands! Le lâche! en me donnant son or, croyait-il me payer ma fille? Ils s'imaginent, ces riches superbes, que l'honneur des pauvres gens est une chose vile, et que la misère le met à prix. Il se flattait de me consoler! il te l'avait promis! Homme dénaturé! qu'il connaît peu l'ame d'un père! Non, depuis que je t'ai perdue, je n'ai pas eu un moment sans douleur, pas un quart-d'heure de sommeil tranquille. Le jour, la terre que je cultivais était mouillée de mes larmes; la nuit, tandis que tu t'oubliais, que tu te perdais dans les plaisirs, ton père, étendu sur la paille, s'arrachait les cheveux, et te rappelait à grands cris. Eh quoi! jamais mes gémissements n'ont retenti jusqu'à ton ame! L'image d'un père désolé ne s'est jamais offerte à ta pensée, n'a jamais troublé ton repos!

Ah! le Ciel m'est témoin, lui dit-elle, que, si j'avais cru vous causer tant de peine, j'aurais tout quitté pour voler dans vos bras. Je vous révère,

je vous aime, je vous aime plus que jamais. Hélas! quel père j'ai affligé! Dans ce moment même, où je m'attendais à trouver en vous un juge inexorable, je n'entends de votre bouche que des reproches pleins de douceur. Ah! mon père, en tombant à vos pieds, je n'ai senti que la honte et la crainte; mais à-présent c'est de tendresse que vous me voyez pénétrée; et aux larmes du repentir se joignent celles de l'amour. Ah! je revis, je retrouve ma fille, s'écria Bazile en la relevant. Votre fille, hélas! dit Laurette; elle n'est plus digne de vous. — Non, ne va pas te décourager. L'honneur, Laurette, est sans doute un grand bien; l'innocence, un plus grand bien encore; et si j'en avais eu le choix, j'aurais mieux aimé te voir ôter la vie. Mais quand l'innocence et l'honneur sont perdus, il reste encore un bien inestimable, c'est la vertu, qui ne périt jamais, qu'on ne perd jamais sans retour. On n'a qu'à le vouloir, elle renaît dans l'ame; et lorsqu'on la croit étouffée, un seul remords la reproduit. Voilà de quoi te consoler, ma fille, de la perte de l'innocence; et si ton repentir est sincère, le Ciel et ton père sont appaisés. Du reste, personne, dans le village, ne sait ton aventure; tu peux reparaître sans honte. — Où, mon père? — A Coulange, où je vais te mener. (Ces mots accablèrent Laurette.) Hâte-toi, poursuivit Bazile, de dépouiller ces ornements du vice. Du linge uni, un simple corset, un jupon blanc,

voilà les vêtements de ton état. Laisse ces dons empoisonnés au malheureux qui t'a séduite, et suis-moi sans plus différer.

Il faudrait avoir en ce moment l'ame timide et tendre de Laurette, aimer comme elle un père et un amant, pour concevoir, pour sentir le combat qui s'éleva dans son faible cœur entre l'amour et la nature. Le trouble et l'étonnement de ses esprits la tenaient immobile et muette. Allons, disait le père, les moments nous sont chers. Pardonnez, s'écria Laurette en retombant à genoux devant lui, pardonnez, mon père, ne vous offensez pas si je tarde à vous obéir. Vous avez lu dans le fond de mon ame. Il manque à Luzy le nom de mon époux; mais tous les droits que peut donner l'amour le plus tendre, il les a sur moi. Je veux le fuir, m'en détacher, vous suivre; j'y suis résolue, fallût-il en mourir; mais prendre la fuite en son absence! lui laisser croire que je l'ai trahi! — Que dis-tu, malheureuse? et que t'importe l'opinion d'un vil suborneur? et quels sont les droits d'un amour qui t'a perdue et déshonorée? Tu l'aimes! tu aimes donc ta honte? tu préfères donc ses indignes bienfaits à l'innocence qu'il t'a ravie? tu préfères donc à ton père le plus cruel de tes ennemis? Tu n'oses le fuir en son absence, et le quitter sans son aveu! Ah! quand il a fallu quitter ton père, l'accabler, le désespérer, tu n'as pas été si timide. Et qu'attends-tu de ton ravisseur? Qu'il te défende? qu'il

te dérobe à l'autorité paternelle? Ah! qu'il vienne; qu'il ose me faire chasser d'ici; je suis seul, sans armes, affaibli par l'âge; mais l'on me verra étendu sur le seuil de ta porte, demander vengeance à Dieu et aux hommes. Ton amant lui-même, pour aller à toi, sera obligé de marcher sur mon corps; et les passants diront avec horreur : Voilà son père qu'elle désavoue, et que son amant foule aux pieds.

Ah! mon père, dit Laurette épouvantée de cette image, que vous connaissez peu celui que vous outragez si cruellement! Rien de plus doux, rien de plus sensible. Vous lui serez respectable et sacré. — M'oses-tu parler du respect de celui qui me déshonore? Espères-tu qu'il me séduise avec sa perfide douceur? Je ne veux pas le voir; si tu réponds de lui, je ne réponds pas de moi-même. — Eh bien! non, ne le voyez pas; mais permettez que je le voie un seul moment. — Qu'exiges-tu? Moi te laisser seule avec lui! Ah! dût-il m'arracher la vie, je n'aurai pas cette complaisance. Tant qu'il a pu te dérober à moi, c'était son crime, c'était le tien, je n'en étais pas responsable; mais le Ciel te remet sous ma garde, et dès ce moment je lui réponds de toi. Allons, ma fille, il est déja nuit close; voici l'instant de nous éloigner. Décide-toi; renonce à ton père, ou obéis. — Vous me percez le cœur. — Obéis, te dis-je, ou crains ma malédiction. A ces mots terribles, la tremblante Laurette n'eut pas la

force de répliquer. Elle se déshabille sous les yeux de son père, et met, non sans verser des larmes, le simple vêtement qu'il lui avait prescrit. Mon père, lui dit-elle au moment de le suivre, oserai-je, pour prix de mon obéissance, vous demander une seule grâce? Vous ne voulez pas la mort de celui que je vous sacrifie : laissez-moi lui écrire deux mots, lui apprendre que c'est à vous que j'obéis; et que vous m'obligez à vous suivre. — Est-ce afin qu'il vienne encore vous enlever, vous dérober à moi? Non, je ne veux laisser de vous aucune trace. Qu'il meure de honte, il se fera justice; mais d'amour! perdez cette crainte : les libertins n'en meurent pas. Alors, prenant sa fille par la main, il sortit sans bruit avec elle; et le lendemain matin, embarqués sur la Seine, ils retournèrent dans leur pays.

Minuit passé, le comte arrive dans cette maison, où il se flatte que le plaisir l'attend, et que l'amour l'appelle. Tout y est dans l'alarme et la confusion.

Les gens de Laurette lui annoncent avec effroi qu'on ne sait ce qu'elle est devenue; qu'on l'a cherchée inutilement, qu'elle avait pris soin de les éloigner, et qu'elle a saisi ce moment pour échapper à leur vigilance; qu'elle n'a point soupé chez son amie; et qu'en partant elle a tout laissé, jusqu'à ses diamants, et jusqu'à la robe qu'elle avait mise.

Il faut l'attendre, dit Luzy après un long si-

lence. Ne vous couchez pas; il y a dans cet événement quelque chose d'incompréhensible.

L'amour, qui cherche à se flatter, commença par les conjectures qui pouvaient excuser Laurette; mais les trouvant toutes dénuées de vraisemblance, il se livra aux plus cruels soupçons. Un accident involontaire avait bien pu la retarder; mais en l'absence de ses gens se déshabiller elle-même, s'évader seule, au déclin du jour, laisser sa maison dans l'inquiétude! tout cela, disait-il, annonce clairement une fuite préméditée. Est-ce le Ciel qui l'a touchée? est-ce un retour sur elle-même qui l'a déterminée à me fuir? Ah! que ne puis-je au moins le croire! Mais si elle avait pris un parti honnête, elle aurait eu pitié de moi, elle m'aurait écrit, ne fût-ce que deux mots de consolation et d'adieu. Sa lettre ne l'eût point trahie, et m'eût épargné des soupçons, accablants pour moi, déshonorants pour elle. Laurette, ô Ciel! la candeur même, l'innocence, la vérité! Laurette infidèle et perfide! elle qui ce matin encore.... Non, non, cela n'est pas croyable.... Et cependant cela n'est que trop vrai. Chaque moment, chaque réflexion lui en était une preuve nouvelle; mais l'espoir et la confiance ne pouvaient sortir de son cœur. Il luttait contre la persuasion comme un homme expirant lutte contre la mort. Si elle arrivait, disait-il, si elle arrivait innocente et fidèle! Ah! ma fortune, ma vie, tout mon amour suffiraient-ils pour réparer l'injure

que je lui fais! Quel plaisir j'aurais à m'avouer coupable! par quels transports, par quelles larmes j'effacerais le crime de l'avoir accusée! Hélas! je n'ose me flatter d'être injuste; je ne suis pas assez heureux.

Il n'est personne qui, dans l'inquiétude et l'ardeur de l'attente, n'ait quelquefois éprouvé, dans Paris, le tourment d'écouter le bruit des carrosses, que l'on prend tous pour celui qu'on attend, et dont chacun tour-à-tour arrive, et emporte en passant l'espoir qu'il vient de faire naître. Le malheureux Luzy fut jusqu'à trois heures dans cette cruelle perplexité. Chaque voiture qu'il entendait était peut-être celle qui ramenait Laurette; enfin l'espérance, tant de fois trompée, fit place à la désolation. Je suis trahi, dit-il, je n'en puis plus douter; c'est une trame que l'on m'a cachée; les caresses de la perfide ne servaient qu'à la mieux voiler; on a choisi prudemment le jour où je soupais à la campagne. Elle a tout laissé pour me faire entendre qu'elle n'a plus besoin de mes dons; sans doute un autre l'en accable. Elle eût rougi d'avoir quelque chose de moi; le plus faible gage de mon amour lui eût sans cesse reproché sa trahison, son ingratitude. Elle veut m'oublier, pour se livrer en paix à celui qu'elle me préfère. Ah! la parjure, espère-t-elle trouver quelqu'un qui l'aime comme moi? Je l'ai trop aimée, je m'y suis trop livré. Ses désirs, sans cesse prévenus, se sont éteints. Voilà les femmes!

elles s'ennuient de tout, et même d'être heureuses. Ah! peux-tu l'être à-présent, perfide! peux-tu l'être et penser à moi? A moi! que dis-je? que lui importe et mon amour et ma douleur? Ah! tandis que j'ai peine à retenir mes cris, que je baigne son lit de mes larmes, un autre peut-être..... Cette idée est affreuse, et je ne puis la soutenir. Je le connaîtrai ce rival, et si le brâsier qui brûle dans mon sein ne m'a consumé avant le jour, je ne mourrai pas sans vengeance. C'est sans doute quelqu'un de ces faux amis que j'ai imprudemment attirés chez elle. Soligny peut-être..... Il en fut épris quand nous la vîmes dans son village..... Elle était simple et sincère alors. Qu'elle est changée!.... Il l'a voulu revoir; et moi, facile et confiant, me croyant aimé, ne croyant pas possible que Laurette fût infidèle, je lui amenai mon rival. Je puis me tromper; mais enfin c'est sur lui que tombent mes soupçons. Allons m'en éclaircir sur l'heure. Suis-moi, dit-il à l'un de ses gens; et le jour commençait à peine à luire, lorsque, frappant à la porte du chevalier, Luzy demanda à le voir. Il n'y est pas, monsieur, dit le suisse. — Il n'y est pas! — Non, monsieur, il est à la campagne. — Et depuis quand? — Depuis hier au soir. — A quelle heure? — Au déclin du jour. — Et quelle est la campagne où il est allé? — C'est ce qu'on ne sait pas; il n'a emmené que son valet-de-chambre. — Et dans quelle voiture? — Dans son vis-à-vis. — Son absence

doit-elle être longue? — Il ne revient que dans quinze jours; il m'a dit de garder ses lettres. — A son retour, vous lui direz que je suis venu, et que je demande à le voir.

Enfin, dit-il en s'en allant, me voilà convaincu; tout s'accorde; il ne me reste plus qu'à découvrir en quel lieu ils se sont cachés. Je l'arracherai de ses bras, le perfide; et j'aurai le plaisir de laver dans son sang mon injure et sa trahison.

Ses recherches furent inutiles : le voyage du chevalier était un mystère qu'il ne put jamais éclaircir. Luzy fut donc quinze jours au supplice; et la pleine persuasion que Soligny était le ravisseur le détourna de toute autre idée.

Dans son impatience, il envoyait tous les matins savoir si son rival était de retour. Enfin on lui annonce qu'il vient d'arriver. Il vole chez lui, enflammé de colère; et le bon accueil du chevalier ne fit que l'irriter encore. Mon cher comte, lui dit Soligny, vous m'avez demandé avec empressement; à quoi puis-je vous être utile? A me délivrer, lui répondit Luzy en pâlissant, ou d'une vie que je déteste, ou d'un rival qui m'est odieux. Vous m'avez enlevé ma maîtresse; il ne vous reste plus qu'à m'arracher le cœur. — Mon ami, lui dit le chevalier, j'ai autant d'envie que vous de me couper la gorge, car je suis outré de dépit; mais ce ne sera pas avec vous, s'il vous plaît. Commençons donc par nous entendre. On vous a enlevé Laurette, dites-vous; j'en suis dé-

solé; elle était charmante; mais en honneur ce n'est pas moi. Non que je me pique de délicatesse sur cet article: en amour, je pardonne à mes amis, et je me permets à moi-même de petits larcins passagers; et quoique je t'aime de tout mon cœur, si Laurette eût voulu te tromper pour moi plutôt que pour un autre, je n'aurais pas été cruel. Mais pour les enlèvements je n'en suis plus; cela est trop grave; et si tu n'as pas d'autre raison de me tuer, je te conseille de me laisser vivre et de déjeûner avec moi. Quoique le langage du chevalier eût bien l'air de la franchise, Luzy tenait encore à ses soupçons. Vous avez disparu, lui disait-il, le même soir, à la même heure; vous vous êtes tenu quinze jours caché; je sais d'ailleurs que vous l'avez aimée, et que vous en aviez envie dans le temps même que je la pris.

Tu es bien heureux, lui dit Soligny, qu'avec l'humeur qui me domine, je t'aime assez pour m'expliquer encore. Laurette est partie le même soir que moi; à cela je n'ai point de réponse: c'est une de ces rencontres fatales qui font l'intrigue des romans. J'ai trouvé Laurette belle comme un ange, et j'en ai eu envie, assurément; mais si tu vas te couper la gorge avec tous ceux qui ont ce tort-là, je plains la moitié de Paris. L'article important c'est donc le mystère de mon voyage et de mon absence? Oh! bien, je vais te l'expliquer.

J'aimais madame de Blanson, ou plutôt j'aimais son bien, sa naissance, son crédit à la cour; car cette femme a tout pour elle, hors elle. Tu sais que si elle n'est ni jeune ni jolie, en revanche elle est très-sensible et très-facile à s'enflammer. J'avais donc réussi à lui plaire, et je ne voyais pas d'impossibilité à être ce qu'on appelle heureux, sans en venir au mariage : mais le mariage était mon but; et au moyen de cette timidité respectueuse, inséparable d'un amour délicat, j'éludais toutes les occasions d'abuser de sa faiblesse. Tant de réserve la déconcertait. Elle n'avait jamais vu, disait-elle, d'homme si craintif, si novice. J'avais la pudeur d'une jeune fille; j'en étais impatientant. Je ne te dirai pas tout le manège que j'ai employé pendant trois mois à me faire attaquer sans me rendre. Jamais coquette n'en a tant fait pour allumer d'inutiles désirs; ma conduite a été un chef-d'œuvre de prudence et d'habileté. Eh bien! ma veuve a été plus habile. Je suis sa dupe; oui, mon ami, elle a surpris ma crédule innocence. Voyant qu'il fallait m'attaquer dans les règles, elle a parlé de mariage. Rien de plus avantageux que ses dispositions : son bien était à moi sans réserve. Il n'y avait plus qu'une difficulté : j'étais bien jeune; et mon caractère ne lui était pas assez connu. Pour nous éprouver, elle m'a proposé d'aller passer quelques jours ensemble et tête à tête à la campagne. Quinze jours de solitude et de liberté,

disait-elle, valaient mieux, pour se bien connaître, que deux ans de la vie de Paris. J'ai donné dans le piége, et elle a si bien fait, que j'ai oublié ma résolution. Que l'homme est fragile et peu sûr de lui! Engagé dans le rôle d'époux, il a fallu le soutenir, et je lui ai donné de moi la meilleure opinion qu'il m'a été possible; mais bientôt elle a cru s'apercevoir que mon amour s'affaiblissait. J'ai eu beau dire qu'il était le même, elle m'a répondu qu'on ne l'abusait point avec de vaines paroles, et qu'elle voyait bien que j'étais changé. Enfin ce matin à mon réveil, j'ai reçu le congé que voici; il est de sa main et en bonne forme. « La légère épreuve que j'ai faite « de vos sentiments me suffit. Partez, monsieur, « quand il vous plaira. Je veux un mari dont les « soins ne se ralentissent jamais, qui m'aime tou- « jours, et toujours de même. » Es-tu content? Voilà mon aventure. Tu vois qu'elle ne ressemble guère à celle que tu m'attribuais. On m'enlevait ainsi que ta Laurette. Dieu veuille, mon ami, qu'on n'ait pas fait d'elle ce qu'on a fait de moi! Mais à-présent que te voilà détrompé sur mon compte, n'as-tu pas quelque autre soupçon? Je m'y perds, dit Luzy. Pardonne à ma douleur, à mon désespoir, à mon amour, la démarche que je viens de faire. Tu te moques, reprit Soligny, rien n'était plus juste. Si je t'avais pris ta maîtresse, il aurait bien fallu t'en faire raison. Il n'en est rien; tant mieux; nous voilà bons amis.

Veux-tu déjeûner? — Je veux mourir. — Cela serait un peu trop violent; il faut garder ce remède-là pour des disgrâces plus sérieuses. Ta Laurette est jolie, quoiqu'un peu friponne; il faut tâcher de la ravoir; mais si tu n'as plus celle-là, je te conseille d'en prendre une autre; et le plutôt sera le mieux.

Pendant que Luzy se désespérait, et qu'il semait l'argent à pleines mains pour découvrir les traces de Laurette, elle était auprès de son père, pleurant sa faute, ou plutôt son amant.

Bazile avait dit dans le village qu'il n'avait pu se passer de sa fille, et qu'il l'était allé chercher. On la trouvait encore embellie. Ses grâces s'étaient développées; et aux yeux même des villageois, ce qu'on appelle l'air de Paris lui avait donné de nouveaux charmes. L'ardeur des garçons qui l'avaient recherchée se renouvela et n'en fut que plus vive; mais son père les refusait tous. Vous ne vous marierez jamais de mon vivant, lui dit-il; je ne veux tromper personne. Travaillez et pleurez avec moi; je viens de renvoyer à votre indigne amant tout ce qu'il m'avait donné: il ne nous reste plus de lui que la honte.

Laurette, humble et soumise, obéissait à son père, sans se plaindre et sans oser lever les yeux sur lui. Ce fut pour elle une peine incroyable de reprendre l'habitude de l'indigence et du travail. Ses pieds amollis étaient blessés, ses mains délicates étaient meurtries; mais ce n'étaient là que

des maux légers. Les peines du corps ne sont rien, disait-elle en gémissant ; celles de l'ame sont bien plus cruelles !

Quoique Luzy lui fût présent sans cesse, et que son cœur ne pût s'en détacher, elle n'avait plus ni l'espoir ni la volonté de retourner à lui. Elle savait quelle amertume avait répandu son égarement sur la vie de son malheureux père ; et quand elle aurait été libre de le quitter encore, elle n'y aurait pas consenti ; mais l'image de la douleur où elle avait laissé son amant la poursuivait et faisait son supplice. Le droit qu'il avait de l'accuser de perfidie et d'ingratitude était pour elle un nouveau tourment. — Si du moins je pouvais lui écrire ! mais on ne m'en laisse ni la liberté ni le moyen. C'est peu de l'abandonner ; on veut que je l'oublie. Je m'oublierais plutôt moi-même ; et il m'est aussi impossible de le haïr que de l'oublier. S'il fut coupable, son amour en est cause ; et ce n'est pas à moi de l'en punir. Dans tout ce qu'il a fait, il n'a vu que mon bonheur et celui de mon père. Il s'est trompé, il m'a égarée ; mais à son âge on ne sait qu'aimer. Oui, je lui dois, je me dois à moi-même de l'éclairer sur ma conduite ; et en cela seul mon père ne sera point obéi. La difficulté n'était plus qu'à se procurer les moyens de lui écrire ; mais son père, sans y penser, lui en avait épargné le soin.

Un soir, Lusy se retirant plus affligé que jamais, reçoit un paquet anonyme. La main qui

avait écrit l'adresse ne lui était pas connue; mais le timbre lui en dit assez. Il l'ouvre avec précipitation; il reconnaît la bourse qu'il avait donnée à Bazile, avec les cinquante louis qu'il y avait laissés, et deux sommes pareilles qu'il lui avait fait tenir. Je vois tout, dit-il, j'ai été découvert. Le père indigné me renvoie mes dons : fier et sévère, comme je l'ai connu, dès qu'il a su où était sa fille, il sera venu la chercher; il l'aura forcée à le suivre. A l'instant même il assemble ceux de ses gens qui servaient Laurette. Il les interroge, il demande si quelqu'un d'eux n'a pas vu chez elle un paysan qu'il leur dépeint. L'un d'eux se souvient qu'en effet le jour même qu'elle s'en est allée, un homme tout semblable à celui qu'il désigne, est monté à la botte du carrosse de Laurette, et lui a parlé un moment. Allons vîte, s'écria Luzy, des chevaux de poste à ma chaise.

La seconde nuit, étant arrivé à quelques lieues de Coulange, il fait déguiser en paysan celui de ses gens qui l'avait suivi, l'envoie s'instruire, et en l'attendant tâche de prendre du repos. Il n'en est point pour l'ame d'un amant dans une situation si violente. Il compta les minutes depuis le départ de son émissaire jusqu'à son retour.

Monsieur, lui dit ce domestique en arrivant, bonnes nouvelles! Laurette est à Coulange, auprès de son père. —Ah! je respire. — On parle même de la marier. — De la marier!.... Il faut que je la voie. — Vous la trouverez dans sa vigne:

elle y travaille tout le jour. — Juste Ciel ! quelle dureté ! Allons, je me tiendrai caché ; et toi, sous ce déguisement, tu guetteras le moment où elle sera seule. N'en perdons pas un ; mettons-nous en chemin.

L'émissaire de Luzy lui avait dit vrai. Il se présentait pour Laurette un parti riche dans son état ; et le curé avait mandé Bazile pour le résoudre à l'accepter.

Cependant Laurette travaillait à la vigne, et pensait au malheureux Luzy. Luzy arrive, et l'aperçoit de loin. Il avance avec précaution. Il la voit seule ; il accourt, se précipite et lui tend les bras. Au bruit qu'il fait à travers les pampres, elle lève la tête, elle tourne les yeux. Dieu ! s'écria-t-elle...... La surprise et la joie lui ôtèrent l'usage de la voix. Tremblante, elle était dans ses bras sans avoir pu le nommer encore. Ah ! Luzy, lui dit-elle enfin, c'est vous ! voilà ce que je demandais au Ciel. Je suis innocente à vos yeux : c'en est assez ; je souffrirai le reste. Adieu, Luzy, adieu pour jamais. Éloignez-vous ; plaignez Laurette ; elle ne vous reproche rien ; vous lui serez cher jusqu'au dernier soupir. Moi, s'écria-t-il en la serrant contre son sein comme si on eût voulu la lui arracher encore, moi, te quitter ! ô moitié de moi-même, moi, vivre sans toi, loin de toi ! Non, il n'y a pas sur la terre de puissance qui nous sépare. — Il en est une sacrée pour moi ; c'est la volonté de mon père.

Ah! mon ami! si vous aviez su la douleur profonde où le plongeait ma fuite, sensible et bon comme vous l'êtes, vous m'auriez rendue à ses pleurs. Me dérober à lui une seconde fois, ou lui enfoncer le couteau dans le sein, ce serait pour moi la même chose. Vous me connaissez trop bien pour me le demander; vous êtes trop humain pour le vouloir vous-même. Perdez un espoir que je n'ai plus. Adieu. Fasse le Ciel que j'expie ma faute! Mais j'ai bien de la peine à me la reprocher. Adieu, vous dis-je : mon père va venir; il serait affreux qu'il nous trouvât ensemble. C'est ce que je veux, dit Luzy : je l'attends. — Ah! vous allez redoubler mes peines.

Dans l'instant même Bazile arrive; et Luzy, s'avançant de quelques pas au-devant de lui, se jette à ses genoux. Qui êtes-vous? que demandez-vous? lui dit Bazile, étonné d'abord. Mais dès qu'il eut fixé ses regards sur lui : Malheureux! s'écria-t-il en reculant, éloignez-vous, ôtez-vous de mes yeux. — Non, je meurs à vos pieds, si vous ne daignez pas m'entendre. — Après avoir perdu, déshonoré la fille, vous osez vous présenter au père! — Je suis criminel, je l'avoue; et voilà de quoi me punir; mais si vous m'écoutez, j'espère que vous aurez pitié de moi. Ah! dit Bazile en regardant l'épée, si j'étais aussi lâche, aussi cruel que vous!.... Vois, dit-il à sa fille, combien le vice est bas, et quelle en est la honte, puisqu'il oblige l'homme à ramper aux

pieds de son semblable, et à supporter ses mépris. Si je n'étais que vicieux, reprit Luzy avec fierté, loin de vous implorer, je vous braverais. N'attribuez mon humiliation qu'à ce qu'il y a de plus honnête et de plus noble dans la nature, à l'amour même, au désir que j'ai d'expier une faute, excusable peut-être, et que je ne me reproche si cruellement que parce que j'ai le cœur bon. Alors, avec toute l'éloquence du sentiment, il s'efforça de se justifier, en attribuant tout à la fougue de l'âge et à l'ivresse de la passion.

Le monde est bien heureux, reprit Bazile, que votre passion n'ait pas été celle de l'argent! vous auriez été un Cartouche (Luzy frémit à ce discours). Oui, un Cartouche. Et pourquoi non? Auriez-vous la bassesse de croire que l'innocence et l'honneur valent moins que les richesses et que la vie? N'avez-vous pas profité de la faiblesse, de l'imbécillité de cette malheureuse, pour lui ravir ces deux trésors? Et à moi, son père, croyez-vous m'avoir fait un moindre mal que de m'assassiner? Un Cartouche est roué, parce qu'il vole des biens dont on peut se passer pour vivre; et vous, qui nous avez ravi ce qu'une fille bien née, ce qu'un père honnête homme, ne peuvent perdre sans mourir, qu'avez-vous mérité? On vous dit noble, et vous croyez l'être. Voici les traits de cette noblesse dont vous vous glorifiez. Dans un moment de désolation, où le plus méchant des hommes aurait eu pitié de moi, vous m'abordez,

vous feignez de me plaindre; et vous dites dans votre cœur : Voilà un malheureux qui n'a dans le monde de consolation que sa fille; c'est le seul bien que le Ciel lui laisse; demain je veux la lui enlever. Oui, barbare, oui, scélérat, voilà ce qui se passait dans votre ame. Et moi, crédule, je vous admirais, je vous comblais de bénédictions, je demandais au Ciel qu'il accomplît tous vos vœux; et tous vos vœux tendaient à suborner ma fille. Que dis-je, malheureux! Je vous la livrais, je l'engageais à courir après vous, à la vérité, pour vous rendre cet or, ce poison avec lequel vous croyiez me corrompre. Il semblait que le Ciel m'avertît que c'était un don pernicieux et traître : je résistai à ce mouvement, je m'obstinai à vous croire compatissant et généreux : vous n'étiez que perfide et impitoyable; et la main que j'aurais baisée, que j'aurais arrosée de larmes, se préparait à m'arracher le cœur. Voyez, poursuivit-il en découvrant son sein et en lui montrant ses cicatrices, voyez quel homme vous avez déshonoré. J'ai versé pour l'état plus de sang que vous n'en avez dans les veines; et vous, homme inutile, quels sont vos exploits? De désoler un père! de débaucher sa fille! d'empoisonner mes jours et les siens! La voilà, cette malheureuse victime de vos séductions, la voilà, qui trempe aujourd'hui dans ses pleurs le pain dont elle se nourrit. Élevée dans la simplicité d'une vie innocente et laborieuse, elle l'aimait;

elle la déteste ; vous lui avez rendu insupportables le travail et la pauvreté ; elle a perdu sa joie avec son innocence ; et il ne lui est plus permis de lever les yeux sans rougir. Mais ce qui me désespère, ce que je ne vous pardonnerai jamais, vous m'avez fermé le cœur de ma fille ; vous avez éteint dans son ame les sentiments de la nature ; vous lui avez fait un supplice de la société de son père ; peut-être, hélas !.... je n'ose achever.... peut-être lui suis-je odieux.

Ah ! mon père, s'écria Laurette, qui jusqu'alors était restée dans l'abattement et la confusion, ah ! mon père, c'est trop me punir. Je mérite tout, excepté le reproche d'avoir cessé de vous aimer. En disant ces mots, elle était à ses pieds, dont elle baisait la poussière. Luzy s'y prosterna lui-même ; et dans un excès d'attendrissement : Mon père, dit-il, pardonnez-lui, pardonnez-moi, embrassez vos enfants ; et si le ravisseur de Laurette n'est pas trop indigne du nom de son époux, je vous conjure de me l'accorder.

Ce retour aurait attendri un cœur plus dur que celui de Bazile. S'il y avait, dit-il à Luzy, un autre moyen de me rendre l'honneur et de vous rendre à tous deux l'innocence, je refuserais celui-là ; mais il est le seul : je l'accepte, et bien plus pour vous que pour moi ; car je ne veux, je n'attends rien de vous, et je mourrai en cultivant ma vigne.

L'amour de Luzy et de Laurette fut consacré

au pied des autels. Bien des gens dirent qu'il avait fait une bassesse, et il en convint; mais ce n'est pas, dit-il, celle qu'on m'attribue : c'est à faire le mal qu'est la honte, et non pas à le réparer.

Il n'y eut pas moyen d'engager Bazile à quitter son humble demeure. Après avoir tout mis en usage pour l'attirer à Paris, madame de Luzy obtint de son époux qu'il achetât une terre auprès de Coulange; et le bon père consentit enfin à y aller passer ses vieux ans.

Deux cœurs faits pour la vertu furent ravis de l'avoir retrouvée. Cette image des plaisirs célestes, l'accord de l'amour et de l'innocence ne leur laissa plus rien à désirer que de voir les fruits d'une union si douce. Le Ciel exauça le vœu de la nature; et Bazile, avant de mourir, embrassa ses petits-enfants.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CONTES CONTENUS DANS CE PREMIER VOLUME.

